



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

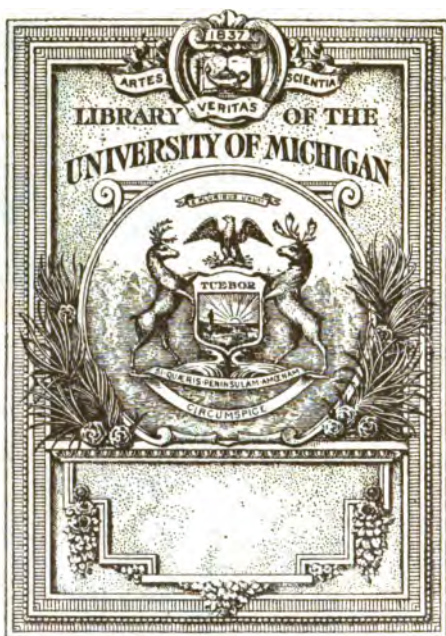
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





840.9
G69 .

BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE,

ou

HISTOIRE

DE LA

LITTERATURE FRANÇOISE,

Dans laquelle on montre l'utilité que l'on peut retirer des Livres publiés en François depuis l'origine de l'Imprimerie, pour la connoissance des Belles Lettres, de l'Histoire, des Sciences & des Arts ;

Et où l'on rapporte les Jugemens des Critiques sur les principaux Ouvrages en chaque genre écrits dans la même Langue.

Ch. de la Harpe
Par M. l'Abbé GOUJET, Chanoine de S. Jacques de l'Hôpital, Associé des Académies de Marseille, d'Angers, de Rouen, & l'un des Honoraires de la Société des Sciences, Arts & Belles-Lettres d'Auxerre.

TOME DIX-SEPTIEME.

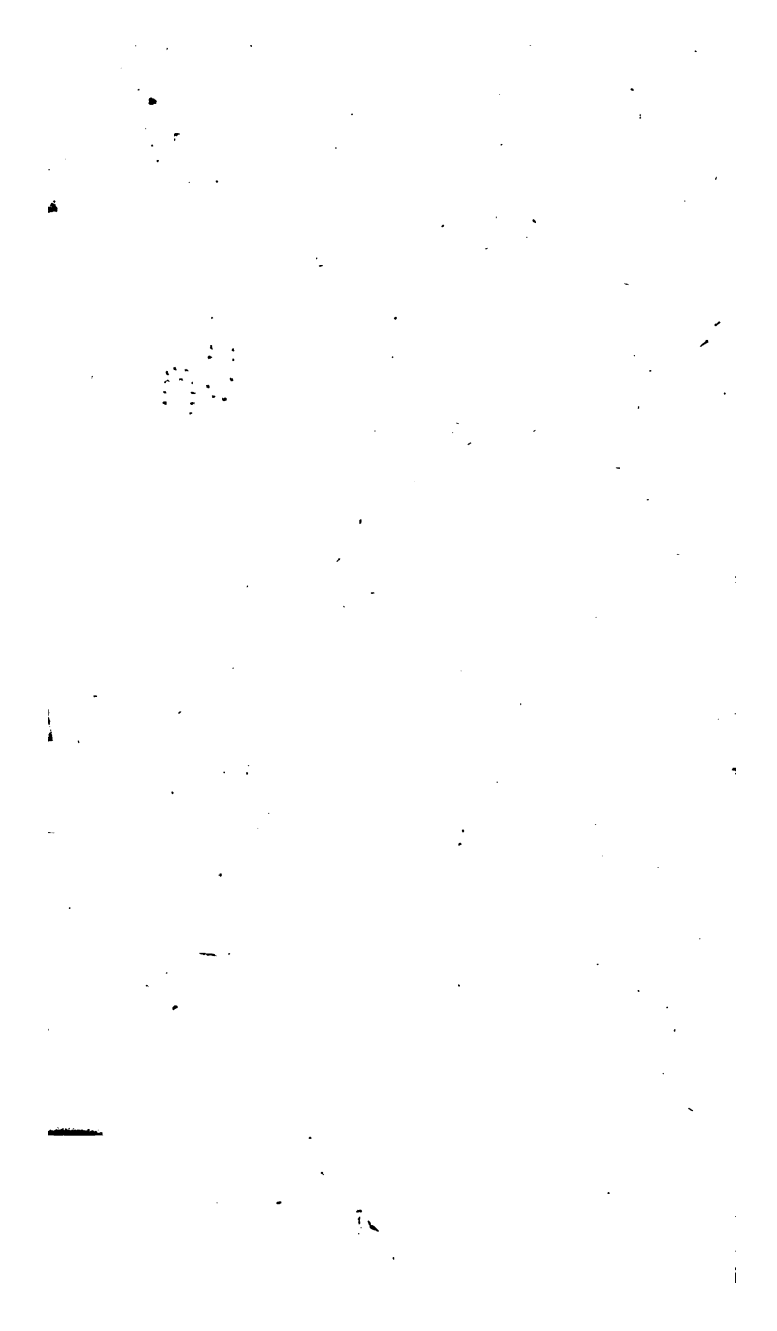


A PARIS, RUE S. JACQUES;

Chez { H. L. GUÉRIN & L. F. DEIATOUR ;
à Saint Thomas d'Aquin.
P. G. LE MERCIER , au Livre
d'Or.

M. DCC. LVI.

Avec Approbation & Privilège du Roy.





T A B L E

DES NOMS DES AUTEURS dont il est parlé dans cet Ouvrage.

A

- A** Blancourt, (*Nicolas Perrot d'*) t. 17. page 396.
Alibray, (*Charles Vion*) t. 17. pag. 54.
Ancillon, (*Charles*) t. 17. pag. 168. 170. 291.
Anselme, (*Antoine*) t. 18. p. 376.
Arnauld, (*Simon*) t. 17. p. 389.
Artigny, (*N. d'*) t. 17. p. 3. 114. 270. 281. t. 18. p. 3. 102.
Affoucy, (*Charles Coypeau d'*) t. 17. p. 122. 123. t. 18. p. 220.
Aubignac, (*François Hedelin d'*) t. 17. p. 104. t. 18. p. 123. 124.

B

- B** Aillet, (*Adrien*) t. 17. p. 253. 370. t. 18. p. 14. 65. 81. 92. 105. 144. 147. 231. 326.
Balzac (*Louis Guez de*) t. 17. p. 289. 335. 402. t. 18. p. 300.
Baraton, (*N.*) t. 18. p. 158.
Barbier, (*Marie-Anne*) t. 18. p. 145.
Bastide, (*Pierre*) t. 17. p. 338. 364.
Bayle, (*Pierre*) t. 17. p. 20. 113. 129. 167.

aij

NOMS DES AUTEURS.

328. 419. tome 18. page 105. 113. 391.
 Beauchamps, (*Pierre-François* Godard de)
 t. 17. p. 24. 25. 165.
 Beauchâteau, (*François-Mathieu* Châtelet
 de) t. 17. p. 309.
 Becquet, (*Dom Ansoine*) t. 17. p. 242. 244.
 246.
 Belin, (*N.*) t. 17. p. 16.
 Benzerade, (*Isaac* de) t. 18. p. 336. 337.
 Bertaut, (*N.*) t. 17. p. 62.
 Bertier, (*N.*) t. 17. p. 61. 62.
 Beys, (*Gilles*) t. 17. p. 54.
 Blot, (*N. de Chauvigny, Baron* de) t. 18. p.
 217. 218.
 Boileau, (*Gilles*) t. 17. p. 97. 98. 285. 399.
 401. t. 18. p. 324.
 Boileau Despreaux, (*Nicolas*) t. 17. p. 111.
 99. 100. 101. 109. 110. 132. 154. 155. 175.
 176. 180. 190. 191. 210. 211. 212. 213.
 284. 295. 371. & suiv. 382. & suiv. 387.
 434. 445. & suiv. t. 18. p. 50. 53. 57. &
 suiv. 65. 67. 94. 99. & suiv. 116. 170. 171.
 221. 244. & suiv. 249. 260. 266. & suiv.
 294. 295. 305. 374. 383. 386. 404.
 Boisrobert, (*François le Metel* de) t. 17. p.
 5. 6. 54. 67. 115. 306. 401. t. 18. p. 5. 8.
 343. 346.
 Boissat, (*Pierre*) t. 18. p. 13.
 Borel, (*Pierre*) t. 17. p. 394. 396.
 Boscheron, (*N.*) t. 17. p. 406. & suiv. 417.
 418.
 Bosquillon, (*Noël*) t. 18. p. 362.
 Bostuet, (*Jacques-Benigne*) t. 18. p. 362.
 Bouhours, (*Dominique*) t. 17. p. 202. 206. 234.
 303. 313. 323. t. 18. p. 166. 167. 169. 229.
 230. 296. 366. 371. 375.
 Boursault, (*Edme*) t. 17. p. 328. t. 18. p.
 278.

NOMS DES AUTEURS.

- Boyer, (*Claude*) tome 18. page 307.
 Boyer, (*Paul*) t. 17. p. 106.
 Bregy, (*Charlotte* Saumaite de Chazan ;
 Comtesse de) t. 18. p. 298. 337.
 Brianville, (*Oronce* Finé de) t. 18. p. 12.
 Broffette, (*Claude*) t. 17. p. 11. t. 18. p. 374.
 Brun, (*Ansoine*) t. 18. p. 181. 182.

C

- C**Ailly, (*Jacques* de) t. 17. pag. 320.
 Cailly d'Aceilli, (*Jacques*) t. 17. p. 115.
 116. 400.
 Calmet, (*D. Augustin*) t. 17. p. 63. 167. 169.
 t. 18. p. 175. & suiv.
 Calvy, (*N.*) t. 18. p. 334.
 Camus, (*N. de* Melfon le) t. 18. p. 229.
 Camusat, (*Denis-François*) t. 17. p. 364.
 410.
 Cassagnes, (*Jacques*) t. 17. p. 396.
 Caumartin, (*N. le* Fevre de) t. 18. p. 380.
 Caylus, (*le* Comte de) t. 17. p. 299.
 Cerceau, (*Jean-Anroine* du) t. 18. p. 253.
 254.
 Cerf de la Vieuville, (*Philippe* le) t. 18. p.
 177. 178.
 Chambors, (*N. de* la Boissiere de) t. 18. p.
 395.
 Chapelain, (*Jean*) t. 17. p. 2. 5. 7. 8. 32. 48.
 71. 74. 95-97. 104. 109. 113. 129. 132.
 143. 145. 147. 176. 177. 194. 209. & suiv.
 235. 239. 240. 277. 309. 315. & suiv. 399.
 411. 434. t. 18. p. 2. 5. 7. 8. 80. 87. 101.
 106. 162. 163. 173. 185. 186. 238. 241. &
 suiv. 316.
 Chapelle, (*Emmanuel* Luillier) t. 17. p. 148.
 & suiv. 330. t. 18. p. 21. & suiv. 38. 43.
 45. 300.

NOMS DES AUTEURS.

- Chapuzeau, (*Samuel*) t. 17. p. 106. t. 18. p. 290.
 Charleval, (*Jean-Louis Faucon de Riz de*) t. 17. p. 305. 398.
 Charpentier, (*François*) t. 17. p. 156. 157. 158. t. 18. p. 147. 148. 171. 172. 258.
 Charpy de Sainte-Croix, (*Louis*) t. 17. p. 54.
 Chaulieu, (*Guillaume Amfrie de*) t. 18. p. 219. 222.
 Chenu, (*N.*) t. 17. p. 62.
 Chefne, (*Claude du*) t. 17. p. 341.
 Chevreau, (*Urbain*) t. 17. p. 54. 55. 56. 160. 200. 201.
 Cheze, (*N. de la*) t. 18. p. 12.
 Cocquart, (*François-Bernard*) t. 18. p. 146.
 Colletet, (*Guillaume*) t. 17. p. 19. 26. 27. 54. 111. 121. 431. t. 18. p. 307.
 Colletet, (*François*) t. 17. p. 180. 224. 243. t. 18. p. 11.
 Commire, (*Jean*) t. 18. p. 233.
 Conart, (*Jean*) t. 17. p. 36.
 Congnain, t. 17. p. 26.
 Conrart, (*Valentin*) t. 17. p. 92. 123. 124. & suiv. 132. 274.
 Coras, (*Jacques*) t. 18. p. 306.
 Gordier, (*N. le*) t. 17. p. 19.
 Corneille, (*Pierre*) t. 17. p. 54. 252. t. 18. p. 192. & suiv. 232. 312.
 Coffart, (*Gabriel*) t. 17. p. 350.
 Costar, (*Pierre*) t. 17. p. 87. 116. 247. 396.
 Cotin, (*Charles*) t. 17. p. 34. t. 18. p. 3. 4.

D.

- D**acier, (*Anne le Fevre*) t. 17. p. 435. 436.
 Dacier, (*André*) t. 18. p. 350.
 Daret, (*Pierre*) t. 17. p. 346.
 Desforges-Maillard, (*Paul*) t. 17. p. 31. 32. 218.

NOMS DES AUTEURS.

- Desslandes, (N.) tome 17. page 26.
 Dodart, (Jean-Baptiste) t. 17. p. 345.
 Dominique, (le Pere) Chartreux, t. 17. p. 392.
 Dreux Duradier, (Jean-François) t. 17. p. 16. 18. 19. 80.
 Dubos, (Jean-Baptiste) t. 17. p. 252. 253. 259.
 Dupin, (Louis Ellics) t. 18. p. 179.
 Dupré, (Marie) t. 18. p. 167.
 Durzus, (N.) t. 17. p. 168.

E

- E** Mery, (N. d') t. 17. p. 442.
 Esprit, (Jacques) t. 17. p. 274. t. 18. p. 9. 10. 11.
 Etoile, (Claude de l') t. 17. p. 54.

F

- F** Aur-Ferriés, (N. de) t. 18. p. 355. 367.
 Faydit, (Pierre) t. 18. p. 323.
 Fèvre de S. Marc, (Charles-Hugues le) t. 17. p. 193. t. 18. p. 59. 107. 132. 139. 264. 295. 305. 386. 403.
 Févrierie, (N. de la) t. 18. p. 158.
 Fieubet, (Nicolas) t. 17. p. 303.
 Folart, (Nicolas) t. 17. p. 259. & suiv.
 Fontaine, (Jean de la) t. 17. p. 99. 100.
 Fontenelle, (Bernard de) t. 18. p. 140. & suiv. 146. 148. & suiv. 154. & suiv.
 Fort de la Morinière, (Adrien-Claude le) t. 17. p. 44. 193. 325. t. 18. p. 169. 366.
 Fossé, (Pierre-Thomas du) t. 18. p. 135.
 Frenicle, (Nicolas) t. 17. p. 225.
 Frizon, (Léonard) t. 17. p. 104.

NOMS DES AUTEURS.

Furetiere, (*Antoine*) t. 17. pag. 104. 153.
t. 18. p. 242. 275. 276. 385. 392. 406.

G

G Arasse, (*François*) t. 17. p. 326.
Genest, (*Claude*) t. 17. p. 279.
Gibert, (*Balthazar*) t. 17. p. 63.
Giry, (*François*) t. 17. p. 396.
Godeau, (*Antoine*) t. 17. p. 27. 376. 377.
404. 405. t. 18. p. 4. 96. 330.
Gobillon, (*N*) t. 18. p. 151.
Gombault, (*Jean Ogier de*) t. 17. p. 54.
90. 91.
Gondi, (*Jean-François-Paul de*) Cardinal de
Rets, t. 17. p. 196.
Gournai, (*Marie le Jars de*) t. 17. p. 54.
Granet, (*François*) t. 18. p. 145. 159. 160.
161. 377. 378.
Gravéte, (*N. de la*) t. 18. p. 11.
Guéret, (*Gabriel*) t. 17. p. 50. 132. 174.
175. 185. 248. 249. 252. 301. 447. t. 18.
p. 68. 265.
Guiffart, (*N.*) t. 17. p. 50.

H

H Abert de Cerisy, (*Germain*) t. 17.
p. 10. 26.
Hamel, (*Guillaume du*) t. 17. p. 38. 42.
43. 44. 45. 49.
Haudiqué, (*N.*) t. 18. p. 377.
Henry, (*François*) t. 18. p. 69. 72.
Héritier de Villandon, (*Marie-Jeanne l'*)
t. 18. p. 76.
Huet, (*Pierre-Daniel*) t. 17. p. 68. 73.
227. 231. 350. 364. 385. 386. t. 18. p. 320.

NOMS DES AUTEURS.

I

- I** Acopon, (N.) t. 17. p. 392.
 Joannet, (Claude) t. 17. p. 252.
 Joly, (Claude) t. 17. p. 223.
 Joly, (N.) t. 17. p. 195. 197.
 Joly, (Philippe-Louis) t. 17. p. 21. 125.
 130. 301. 326. 327. 329. 439. 447. t. 18.
 317. 351. 363. 365. 387.
 Jonsac, (N. Marquis de) t. 17. p. 167.
 Jordan, (Charles-Etienne) t. 17. p. 169.

L

- L** Aboureur, (Louis le) t. 18. p. 283.
 Lancelot, (Claude) t. 17. p. 364.
 Lantin, (Jean-Baptiste) t. 17. p. 329.
 Lebeuf, (Jean) t. 18. p. 179.
 Legoux, (Pierre) t. 17. p. 329. t. 18. p.
 365.
 Linieres, (François Pajot de) t. 17. p. 174.
 380. 381. & suiv.
 Lobineau, (Gui-Alexis) t. 18. p. 69. 70.
 Loménie de Brienne, (Henry-Louis de)
 t. 17. p. 286. 307. 310. 338. 339. 348.
 399. 401. t. 18. p. 53. 55. 60. 61. 257.
 Long, (Jacques le) t. 17. p. 16. 114. t. 18.
 p. 294.
 Longueruana t. 17. p. 365.
 Longueville, (Anne-Geneviève de Bour-
 bon, Duchesse de) t. 18. p. 298.
 Loret, (Jean) t. 17. p. 19. 81. 88. t. 18. p.
 124. 125. 270. 319. 389.
 Lofme de Monchefnai, (Jacques de) t. 18.
 p. 204. 221.

NOMS DES AUTEURS.

M

- M** Alleville, (*Claude de*) t. 17. p. 262
 Mambrun, (*Pierre*) t. 17. p. 434.
 Marefts, (*Roland des*) t. 17. p. 419. 420.
 434.
 Marigny, (*Jacques Carpentier de*) t. 17.
 p. 54.
 Marivaux, (*Denis Carlet de Chamblain de*)
 t. 17. p. 390.
 Marolles, (*Michel de*) t. 17. p. 2. 54. 113.
 435. t. 18. p. 226.
 Mas, (*N. du*) t. 17. p. 216. 354.
 Mascaron, (*Pierre-Antoine*) t. 17. p. 90.
 Maucroix, (*François de*) t. 17. p. 284. 285.
 Mauduit, (*Louis*) t. 17. p. 26. 27.
 Maynard, (*François*) t. 17. p. 55. 62. 90.
 132. 214. 347. t. 18. p. 330.
 Maziere, *N. de*) t. 17. p. 62.
 Maziere de Monville, (*N.*) t. 17. p. 298.
 Ménage, (*Gilles*) t. 17. p. 12. 78. 84. 90.
 115. 116. 120. 132. 204. 234. 272. 280.
 310. 316. 343. 350. 364-396. t. 18. p.
 108. 109. & *suiv.* 242. 317. 320. 323.
 324. 326.
 Menestrier, (*Claude-François*) t. 18. p. 15.
 Mesnardiere, (*Jules Pilet de la*) t. 17. p.
 380. & *suiv.*
 Métel, sieur d'Ouville, (*Antoine le*) t. 17.
 p. 94. 95.
 Mezerau, (*François Eudes de*) t. 17. p. 54.
 Moliere, (*Jean-Baptiste Poquelin de*) t. 18.
 p. 108. 226.
 Monnoye, (*Bernard de la*) t. 17. p. 206.
 226. 227. 267. 268. 320. 324. 325. 350.
 t. 18. p. 147. 148. 165. 214. 319. 384.
 392.

NOMS DES AUTEURS.

- Montaignu, ou Montagut, (*Jean de*) t. 17.
p. 338. 339.
Montbel, (*Charlotte de Menou de*) t. 18.
p. 97.
Montigny, (*Jean de*) t. 17. p. 381. & suiv.
s. 18. p. 335.
Montrenil, (*Mathieu de*) t. 17. p. 241.
Morillon, (*Julien-Gasien*) t. 18. p. 80.
Morin, (*N.*) t. 17. p. 28.
Moynes, (*Pierre le*) t. 17. p. 306. t. 18. p.
223.

N

- Niceron, (*Jean*) t. 17. p. 414. t. 18. p. 53.
98.
Nicole, (*Jean*) t. 17. p. 62. t. 18. p. 11.
Nicole, (*Pierre*) t. 17. p. 437. t. 18. p. 77.
Nicole, (*Charlotte*) t. 18. p. 77. 78. 80.
Noir, (*Martin le*) t. 17. p. 69.

O

- Olivet, (*Joseph d'*) t. 17. p. 64. 68. 78.
104. 113. 124. 172. 205. 206. 235.
241. 262. 364. & suiv. 403. 424. 425.
437. t. 18. p. 2. 5. 7. 53. 58. 99. & suiv.
106. 108. 224. 226. 227. 239. 247. 251.
255. 289. 290. 296. 361. 382.
Olivier, (*Claude-Mathieu*) t. 18. p. 145.

P

- Panferon, (*N.*) t. 17. p. 62.
Papillon, (*Philibert*) t. 18. p. 179.
Parfait, (*MM.*) t. 17. p. 68. 73. 78. 95.
106. 147. 152. 422. t. 18. p. 74. 88. 122.
144. 179. 189. 193. 226. 244. 290.
Patin, (*Gus*) t. 17. p. 68. 81. 204.

NOMS DES AUTEURS.

- Pavillon, (*Etienne*) t. 18. p. 312.
 Paulet, (*Antoine*) t. 17. p. 376.
 Pelletier, (*Pierre du*) t. 17. p. 19. t. 18. p. 45.
 Perigny, (*N. le Picart de*) t. 18. p. 292.
 293.
 Pellisson, (*Paul Fontanier*) t. 17. p. 1. 2.
 76. 128. 132. 143. 152. 308. 343. 360.
 397. 421. t. 18. p. 168.
 Perez de Montalvan, (*Jean*) t. 17. p. 113.
 Perrault, (*Charles*) t. 17. p. 213. 371. &
suiv. t. 18. p. 116. 243. & *suiv.* 250.
 Peyrat, (*Guillaume du*) t. 17. p. 125.
 R. z, (*Bernard*) t. 18. p. 177.
 Philippe de Prétot, (*Etienne-André*) t. 18.
 p. 51. 52.
 Piganiol de la Force, (*Jean-Aymar*) t. 17.
 p. 246. 439. t. 18. p. 163. 255. 265. 375.
 Porcheres d'Arbaud, (*N.*) t. 17. p. 216.
 Préville, (*N. de*) t. 17. p. 16.

Q

- Q**uinault, (*Philippe*) t. 18. p. 340.

R

- R**abutin, (*N. Comtesse d'Alets*) t. 18.
 p. 372.
 Rabutin, (*Roger de Buffi de*) t. 17. p. 104.
 307. t. 18. p. 370. & *suiv.*
 Racine, (*Jean*) t. 17. p. 433. t. 18. p. 152.
 & *suiv.* 306.
 Racine, (*Louis*) t. p. 18. 149. 150.
 Rapin, (*René*) t. 17. p. 251. 295.
 Regnier Desmarais, (*François-Séraphin*)
 t. 17. p. 308.
 Riccoboni, (*Louis*) t. 18. p. 247.

NOMS DES AUTEURS.

- Richelet, (*Pierre*) t. 17. p. 19. 90. 200.
415. t. 18. p. 52. 62. 64. 66. 68. 105. 117.
219. 265. 266.
Robinet, (*N.*) t. 18. p. 36.
Rosteau, (*N.*) t. 17. p. 104.
Rôtrou, (*Jean*) t. 17. p. 54.
Rouffeau, (*Jean-Baptiste*) t. 17. p. 335. 336.

S

- S**aint-Aignan, (*François de Beauvil-*
liers, Duc de) t. 17. p. 54. 62.
Saint-Amand, (*Marc-Antoine Gérard de*)
t. 17. p. 54. 55. 201.
Saint-Evremond, (*Charles-Denis de*) t. 17.
p. 77. 92. 345. 420. 423. t. 18. p. 145.
190. 304.
Saint-Germain, (*N. de*) t. 17. p. 122.
Saint-Pavin, (*Denis de*) t. 17. p. 387.
Sallengre, (*Henri-Albert de*) t. 18. p. 297.
300.
Sallo, (*Denis de*) t. 18. p. 245.
Sarazin, (*Jean-François*) t. 17. p. 90. 364. 2.
18. p. 8. 300. 345.
Scarron, (*Paul*) t. 17. p. 54. 78. 173.
Scudéry, (*George de*) t. 17. p. 54. 62.
Scudéry, (*Madelaine de*) t. 18. p. 167. 168.
300.
Segraïis, (*Jean Regnauld de*) t. 17. p. 142.
143. t. 18. p. 138. 330.
Senecé, (*Antoine Bauderon de*) t. 18. p.
302.
Sevigné, (*Marie de Rabutin-Chantal,*
Marquise de) t. 17. p. 238. t. 18. p. 353.
Sigongnes, (*N.*) t. 17. p. 214. 216.
Simon, (*Richard*) t. 18. p. 382.
Sorbier, (*Samuel de*) t. 18. p. 323.
Sorel, (*Charles*) t. 17. p. 20. 118.

NOMS DES AUTEURS.

Souchay, (*Jean-Baptiste*) t. 18. p. 59.
 Soudier, sieur de Richesource, (*Jean de*)
 t. 17. p. 245.

T

T Allemant, (*Paul*) t. 18. p. 287. 2912
 295.
 Titon du Tillet, (*Evrard*) t. 17. p. 162.
 204. 227. 304. 315. 319. 336. t. 18. p. 73.
 74. 84. 165. 210. 223. 230. 231. 252. 265.
 270. 309. 374. 384.
 Tournemine, (*René-Joseph de*) t. 18. p.
 161. 162.
 Trame, (*Alexandre de*) t. 17. p. 341.
 Tristan l'Hermite, (*François*) t. 17. p. 542.
 347.

V

V Allée, (*Geoffroy*) t. 17. p. 326. 327.
 Valois, (*Adrien de*) t. 17. p. 192.
 Van-Effen, (*Juste*) t. 17. p. 387.
 Varadier, (*Gaspard de*) t. 17. p. 338.
 Varet, (*Alexandre*) t. 18. p. 71.
 Vavasseur, (*François*) t. 17. p. 272. 2822
 293.
 Vaugelas, (*Claude-Favre de*) t. 17. p. 364.
 Vertron, (*N. Guyonnet de*) t. 18. p. 225,
 314.
 Villenes, (*le Marquis de*) t. 17. p. 542.
 Villeneuve, (*N.*) t. 17. p. 26. 28.
 Voiture, (*Vincens*) t. 17. p. 4. 202. 2732
 343. t. 18. p. 4. 297.
 Volpiliere, (*N. de la*) t. 18. p. 12.
 Voltaire, (*François-Marie Arouët de*) t.
 17. p. 294. 295. t. 18. p. 215. 216.

Z

Z Acharie, (*Capucin*) t. 17. pag. 72

CATALOGUE

DES POETES FRANÇOIS
dont il est parlé dans le Tome XVII.

J E A N Baudoin , *page 1.*
Ostavie , *p. 3.*

Martial de Brive , *p. 4.*

Adrien de la Morliere , *p. 11.*

Claude Sanguin , *p. 13.*

Louis de Fontenettes , *p. 16.*

N. Cabotin , *p. 19.*

N. de Javerzac , *p. 20.*

Nicolas Frenicle , *p. 23.*

N. de Marmet , sieur de Valcroissant ,
p. 35.

N. du Perret , *p. 36.*

N. de Chevallier , *p. 37.*

Guillaume de Brébeuf , *p. 38.*

Adam Billaut , dit Maître Adam , *p. 53.*

Dom Simplicien Gody , *p. 62.*

Salomon de Priézac , *p. 64.*

François le Métel , sieur de Boifrobert ,
p. 68.

Antoine le Métel , Ecuyer sieur d'Ou-
ville , *p. 94.*

N. Bouillon , *p. 95.*

Hippolyte-Jules Pilet de la Mesnardière, p. 101.

N. de Rampale, p. 110.

Guillaume de Bautru, p. 113.

Jean Loret, p. 117.

Jean Ogier de Gombaud, p. 123.

N. P. pag. 133.

N. Martinet, fleur d'Escury, p. 134.

H. L. N. pag. 135.

Pierre le Jolle, p. 138.

Georges de Scudéry, p. 138.

C. Floriot, p. 161.

Jean-François de Salles, fleur du Sous,
p. 165.

Paul Ferry, p. 167.

Gilles Boileau, p. 170.

N. de la Bucaille de la Groudière, p.
182.

Anonyme, Auteur d'une *Imitation des
Dialogues de Lucien*, p. 183.

N. de Torches, p. 185.

Denis Sanguin de Saint-Pavin, p. 187.

Jacques Carpentier de Marigny, p.
194.

Honorat de Bueil, Marquis de Racan,
p. 205.

François Ogier, p. 218.

Pierre Patris, ou Patrix, p. 226.

Jean de Montigny, p. 234.

Etienne Carnéau, *pag.* 242.
 Pierre le Moyne, *p.* 246.
 Pierre de Saint-Louis, *p.* 259.
 Antoine Godeau, *p.* 269.
 Jean-Baptiste Pocquelin Moliere, *p.*
 294.
 Henriette de Coligny, Comtesse de la
 Suze, *p.* 301.
 N. de Bruc de Montplaisir, *p.* 309.
 Pierre de Lalane, *p.* 314.
 Jacques de Cailly, *dit d'Aceilly*, *p.*
 320.
 Jacques de Vallée, sieur Desbarreaux,
 ou des Barreaux, *p.* 325.
 Robert Arnauld d'Andilly, sieur de
 Pomponne, *p.* 331.
 Marin le Roy, sieur de Gomberville,
p. 341.
 Jean Chapelain, *p.* 351.
 Claude Rohault, *p.* 391.
 Valentin Conrart, *p.* 394.
 François Hedelin d'Aubignac, *p.* 406.
 Jean des Marets, sieur de Saint-Sorlin,
p. 419.
 Jacques de Coras, *p.* 439.



CATALOGUE

DES POETES FRANÇOIS
dont il est parlé dans le Tome XVIII.

JACQUES & N. Esprit, *page 1.*
Jean de Buffieres, *p. 13.*

Charles Coypeau d'Affoucy.

Jacques Cassagnes, *p. 53.*

Antoine de Rambouillet, sieur de la
Sabliere, *p. 61.*

Pierre du Pelletier, *p. 65.*

Jean Duval, *p. 69.*

N. Bigres, *p. 72.*

Nicolas l'Héritier, Seigneur de Nou-
vellon, *p. 73.*

Claude, *ou* Jean Nicole, *p. 77.*

N. de Heauville, *p. 81.*

Nota qu'on ignoroit son vrai nom lorsqu'on en a parlé: il se nommoit *Louis LE BOURGEOIS*, Abbé d'Heauville: il étoit né au Diocèse de Coutances, & il est mort vers l'an 1680.

Laurent Drelincourt, *p. 84.*

Gabriel Gilbert, *p. 86.*

Michel de Marolles, *p. 92.*

Charles Cotin, *p. 99.*

Marie-Catherine Hortense Desjardins

de Villedieu, *pag.* 118.
Louis-Isaac le Maistre de Sacy, *p.* 135.
Pierre Corneille, *p.* 140.
Anne de la Vigne, *p.* 164.
Jacques Carel de Sainte-Garde, *p.* 169.
Balthasar Huin, *p.* 175.
Dom Louis-Gabriel Brosse, *p.* 177.
Jean de Mayret, *p.* 179.
Claude-Emmanuel Luillier Chapelle,
p. 200.
François de Beauvilliers, Duc de S.
Aignan, *p.* 223.
L. Petit, *p.* 230.
N. de Sabatier, *p.* 236.
L. P. de Longeville, *p.* 237.
Jean Doujat, *p.* 238.
Philippe Quinault, *p.* 242.
Antoine Furetiere, *p.* 256.
N. d'Acy, *p.* 262.
Louis Gauvain, *p.* 263.
Gilles de Champagne, *p.* 224.
René le Pays, *p.* 264.
Raimond Poiffon, *p.* 269.
P. D. S. D. *pag.* 279.
N. Courtin, *p.* 282.
Isaac de Benferade, *p.* 287.
Michel le Clerc, *p.* 305.
N. de la Fond, *p.* 309.
Charles du Perier, *p.* 310.

Louise - Anastasie Serment p. 311.
 Gilles Ménage , p. 314.
 Matthieu de Montreuil.
 Charlotte, Saumaïse de Chazan , Com-
 tesse de Brégy , p. 335.
 Jean-Louis Faucon de Riz , Seigneur
 de Charleval , p. 342.
 Paul Pellisson Fontanier , p. 350.
 Roger de Rabutin , Comte de Buffry ,
 p. 368.
 Gaspard de Fieubet , p. 374.
 Jean Barbier d'Auœur , p. 377.
 Jean d'Hefnaud. 384.
 Antoinette du Ligier de la Garde ,
 Dame des Houlières , p. 394.

Fin du Catalogue des Poètes François.



BIBLIOTHEQUE



BIBLIOTHEQUE
FRANÇOISE,

OU

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE
FRANÇOISE.

NEUVIEME PARTIE.

POETES FRANÇOIS.

B A U D O I N.



E Parnasse françois avoit perdu en 1660 plusieurs de ses habitans, dont quelques-uns ne l'avoient pas deshonoré.

Je l'ai fait voir dans le dernier volume, où je termine à cette année la notice historique & critique de nos Poètes. Mais j'ai oublié d'y faire mention de Jean *Baudoin* qui n'avoit pas été au-delà de l'année 1650.

Il étoit de l'Académie Française, & M. Pelisson en parle avantageusement
Tome XVII.

BAUDOIN
1650.

A

BAUDOIN
1650.

dans son histoire de cette illustre Compagnie. C'étoit un Ecrivain très-laborieux ; on le voit par la multitude de ses Ouvrages, & en particulier par le grand nombre de ses traductions. Il ignoroit la langue Grecque ; mais il étoit très-versé dans le Latin, l'Italien, & l'Espagnol, & il n'écrivoit pas mal en François. Ses Poësies n'ont point été recueillies, & je ne crois pas qu'elles méritent de l'être. J'en ai lu plusieurs dans le *Cabinet des Muses* imprimé en 1619. ce sont des Sonnets. Baudoin en a réuni lui-même un plus grand nombre dans le deuxième livre des *Délices de la Poësie Française*, Recueil qui parut en 1620. & dont il est l'Editeur. Il y a aussi deux Sonnets de lui, & une autre petite piece dans le *Sacrifice des Muses au grand Cardinal de Richelieu*, imprimé en 1635. & dont il a composé l'Avis au lecteur ; & plusieurs autres dans son Recueil d'Emblèmes, qui est de l'an 1638. Tout le monde connoît les Quatrains qu'il mit au bas des Portraits qui sont dans la grande Histoire de Mezeray.

L'Abbé de Marolles, dans son *Dénombrement d'Auteurs*, dit que Baudoin étoit de Franche-Comté. M. Pelisson désigne plus particulièrement le lieu

F R A N Ç O I S E. 3

de sa naissance , à Pradelle en Vivarez. Dans sa jeunesse, la curiosité & le desir de s'instruire lui firent entreprendre plusieurs voyages. Etant plus âgé il en fit un autre en Angleterre par ordre de la Reine Marie de Médicis : c'étoit pour traduire l'*Arcadie* de la Comtesse de Pembroke , écrite en Anglois par le Chevalier Sidney. Baudoin qui ne savoit cette langue que médiocrement , fut , dit-on , aidé dans son travail par une Demoiselle Françoisse qui résidoit depuis long-tems en Angleterre , & qu'il épousa depuis. On voit par ses autres Ouvrages qu'il fut quelque tems Lecteur de la Reine Marguerite ; que le Maréchal de Marillac l'attacha depuis à son service , & qu'il passa la plus grande partie de sa vie à Paris , avec beaucoup plus d'honneur & de réputation que de fortune. Il mourut dans cette ville en 1650. âgé de plus de 60 ans.

BAUDOIN
1650.

O C T A V I E.

Ce fut environ huit ans après , en 1658. que l'on donna au Public un Recueil anonyme sous le titre d'*Oeuvres diverses tant en Vers qu'en Prose , dédiées à M^{me}. de Matignon , par Octavie*. Je ne fais qui étoit cette *Octavie*. Quoiqu'elle

OCTAVIE
1658.

4 BIBLIOTHEQUE

OCTAVIE
1658.

semble faire entendre dans son Epître dédicatoire , que les Poësies qu'elle met au jour sont d'un seul & même Ecrivain , qui n'étoit plus au monde ; plus j'ai examiné ce recueil assez peu intéressant , plus je me suis persuadé que ces Pieces étoient de plusieurs mains. Avec beaucoup de Poësies galantes , on y lit une Epître en bouts-rimés sur la mort de M. de *Rotrou* , & un Sonnet sur la mort de la Duchesse de Montbazou.

MARTIAL DE BRIVE.

**MARTIAL
DE BRIVE.**
entre 1660
& 1661.

Parn. Seraph.
Avis au Lec-
teur.

La plupart de ces Poësies sont inférieures à celles du Pere *Martial de Brive* , Religieux Capucin , contemporain de la prétendue *Octavie*. Ce Religieux dont le nom de famille étoit *du Mas* , étoit né à Brive , ville en Limousin , aux confins du Perigort & du Quercy. L'Editeur de ces Poësies nous apprend qu'il fut envoyé à Paris pour y faire ses études , & qu'il se distingua parmi ses compagnons par les progrès qu'il fit dans les Humanités , & dans les autres Sciences dont on lui apprit au moins les élémens. Lorsqu'il eut fini le cours ordinaire des classes , il alla à Toulouse , où son pere , Président au Parlement de cette ville , le destinoit à quel-

FRANÇOISE:

que Charge convenable à sa naissance
& à ses talens. Mais le jeune homme
qui avoit d'autres vûes, persuada à son
pere de le laisser maître de son choix ;
& en ayant obtenu la permission, il se
consacra à la pauvreté & à la pénitence
dans l'Ordre des Capucins.

Il y a lieu de présumer cependant ;
qu'avant sa retraite il fréquenta le monde
durant quelque tems, puisqu'il avoue
qu'il avoit composé des Poésies profanes,
& que dans sa jeunesse il avoit offert
à des beautés périssables, des vœux
qui lui coûterent beaucoup de larmes
dans la suite.

Ma Muse autrefois idolâtre,
De qui les Vers ont adoré,
Sur un visage coloré,
Et le vermillon & le plâtre,
Exhale ton âme en sanglots, &c.

Ibid. p.
310. 311.

Et plus bas, s'exhortant lui-même à
changer d'objet, il ajoute :

Fay par de sérieux motifs
Devenir ta Lyre severe
Au lieu du Siecle & de ses Fables
Que tes Vers eurent pour sujet,
Choisissant un plus noble objet,
Parles des choses ineffables, &c.

On assure qu'il porta si loin l'humilité
dès qu'il fut entré en Religion, qu'il re-
fusa constamment toutes les charges de

MARTIAL
DE BRIVE.

1660.

Ibid. p. 391.
395.

son Ordre dont son mérite le rendoit digne, & que ses Supérieurs ne purent vaincre sur cela sa répugnance & sa modestie. Son emploi principal fut celui de Prédicateur, qu'il exerça avec distinction dans la Province, & qu'il ne quitta que lorsque sa santé, qui commença de bonne heure à s'affoiblir, l'obligea de l'abandonner. Il avoit une sœur, qui mourut avant lui, dont il loue la piété, l'amour de la pénitence, les pieuses fondations, & en particulier le zèle pour la conversion des hérétiques, lequel fut, dit-il, secondé par M. de Turenne qui faisoit une estime particulière de cette Dame. C'est à elle principalement que les Capucins sont redevables de leur établissement. à Turenne, ville & vicomté en Limousin.

Le Pere Martial rentré dans la solitude par la cessation de l'exercice du Ministère de la Prédication, ne pensa plus qu'à se sanctifier lui-même par la prière & la mortification, & par la composition d'un assez grand nombre de Poësies qui prouvent en même-tems & la beauté de son génie & la solidité de sa piété. Mais trop humble pour se faire honneur de ce talent, loin de penser à mettre ses productions au jour, il se contentoit de les donner à ceux qui les lui demandoient, sans même

en réserver de copies. Ce ne fut que malgré-lui & à son insçu qu'un certain Dupuis en fit paroître quelques-unes, & il en témoigna son mécontentement.

MARTIAL.
DE BRIVE.
1669.

Après sa mort, qui arriva vers 1656. le Pere Zacharie de Dijon, qui avoit lui-même du goût pour la Poësie Françoisë, recueillit tout ce qu'il put rassembler des Poësies de son Confrere, & les mit au jour avec une longue Epître dédicatoire à M. de Broon, Comte de la Liéguë, un court Avertissement, & des Stances adressées au Lecteur Chrétien. Ce Recueil fut imprimé à Lyon en 1660. sous le titre de *Parnasse Séraphique, & les derniers soupirs de la Muse du R. Pere Martial de Brive, Capucin.*

En lisant ces Poësies on seroit tenté de se plaindre de ce que l'Auteur, qui avoit certainement du génie pour ce genre d'écrire, a quitté trop tôt l'étude des Belles Lettres & le commerce des gens d'esprit. S'il y a du feu, de l'enthousiasme même dans plusieurs de ses Pièces, si sa versification est ordinairement assez bien soutenue, si on y apperçoit de tems en tems du choix dans l'expression, de la pureté dans le stile, de la noblesse dans les idées, du naturel lorsque cette qualité est requise, on sent trop aussi

MARTIAL
DE BRIVE.
1660.

que le Poëte aimoit les jeux de mots ; qu'il n'avoit pas assez de soin de bannir les expressions triviales , & que sa Muse sommeilloit trop souvent , lors même qu'elle auroit dû être le plus animée. Ce que j'en estime davantage, c'est que toutes ces Poësies montrent que l'Auteur connoissoit bien la Religion , qu'il l'aimoit , qu'il s'en laissoit pénétrer , & qu'il parle communément avec dignité des *Grandeurs de Dieu & de Jesus-Christ , de celles de la Sainte Vierge ; des Grandeurs de Dieu dans ses Saints , & des combats & des victoires de ceux-ci.*

• On a dans son Recueil les Paraphrases des Pseaumes 20, 21, 50, 90, 115, 123, 129, 138, & 148: celles des Cantiques d'Ezéchias, des trois Enfans, du *Magnificat*, de l'Oraison Dominicale, du *Te Deum*, d'un assez grand nombre d'Hymnes, Profes, & Antiennes à l'honneur de Jesus-Christ, de la Sainte Vierge, & de plusieurs autres Saints & Saintes ; des Meditations sur le Rosaire, & quantité d'autres Poësies pieuses & dévotes. Affectonné à l'Ordre de Fontevrault, il en fait un pompeux éloge dans une longue Piece toute consacrée à la gloire de cet Ordre, dont il relève à l'excès les privilèges, la sainteté, & cette singuliere domina-

tion des femmes sur les hommes, qui y est établie sur quelques endroits de l'Ecriture malentendus, & qu'il justifie le mieux qu'il peut. Il y a des détails assez bien exprimés, des peintures qui ne déplaisent pas dans ses descriptions de l'Hermitage de S. Vincent près d'Agen, de la Chapelle des Pénitens noirs de Toulouse, du Château de Fenelon en Quercy ; & autres lieux, sur-tout ceux qui sont célèbres par leurs pèlerinages.

MARTIAL
DE BRIVE,
1660.

Ses douze Elégies *sur les combats & les victoires de Saint Alexis*, ne manquent ni de douceur ni de tendresse.

Les Pieces les plus considérables de ses *Oeuvres mêlées*, à la fin du même Recueil, sont une Paraphrase du Pseaume 20, que Martial de Brive fit à l'occasion de la mort de Louis XIII. & quelques Anagrammes en Sonnets pour le Cardinal de Richelieu, le Duc d'Epemon, la Marquise de Senecé ou Senesley, François de la Fayette Evêque de Limoges, Samuel Martineau, Evêque de Bazas, & le Commandeur de la Fayette. L'Epitaphe du Cardinal de Richelieu est trop sur le ton emphatique.

Cy git l'étonnement des peuples & des âges ;
L'exemplaire des bons, des heureux & des sages ;

A V.



MARTIAL
DE BRIVE.
1660.

L'illustre composé de miracles divers,

L'honneur de l'Univers.

Cy git le bras des Loix, & l'ami des Sciences,

L'Eguillon des Vertus, le frein des Violences,

Le Génie adoré des Arts qu'il a polis,

L'appui des fleurs de Lys, &c.

Tout le reste est du même ton. Jamais
Panegyrique ne fut plus enflé !

On a imprimé hors de rang, & pour
derniere piece de ce Recueil, une secon-
de Paraphrase du Pseaume 138, mieux
versifiée, mieux soutenue, & exprimée
plus délicatement que la premiere.

Mais je ne sçai par quelle raison l'E-
diteur en fait honneur au Pere Martial ;
cette Paraphrase a toujours été attribuée
à M. *Habert de Cerisy*, & c'est sous son
nom qu'on la lit dans divers Recueils où
elle est imprimée. J'oubliois de dire qu'à
la pag. 207. du *Parnasse Séraphique*, on
trouve un long Dialogue intitulé : *Juge-
ment de Notre Seigneur Jesus-Christ en
faveur de Marie Magdelaine, contre sa
Sœur Marthe*, à l'occasion de ces paro-
les : *Martha, Martha, &c.* C'est une es-
pece de Drame, dont les Acteurs sont
Jesus pour Juge, *Lazare* pour Conseil-
ler, *Marthe* Accusatrice, & *Marie
Magdelaine* Accusée ; c'est une vraie *Ca-
pucinate*, malgré les maximes graves &
sérieuses qui y sont semées.

ADRIEN DE LA MORLIERE.

ADRIEN
DE LA
MORLIERE.

Adrien de la Morliere n'a rien qu'on puisse comparer comme Poëte avec le Pere Martial de Brive. Qui même se souviendrait qu'il s'étoit exercé en ce genre, sans ces deux Vers de M. Despreaux dans le 4^e. Chant de son *Art Poétique* ?

vers 1660.

On ne lit gueres plus Rampale & Menardiere ,
Que Magnon , du Souhait , Corbin, & la Morliere.

La compagnie n'est pas honorable ; mais notre Poëte Picard méritoit d'y être associé. M. Brossette observe à cette occasion , qu'il étoit même si obscur ; que M. Despreaux n'en connoissoit que le nom. Il en auroit sçu quelque chose de plus , si son Histoire de la ville d'Amiens , dont il y a trois ou quatre éditions , fût tombée entre ses mains. Il y auroit appris du moins , que la Morliere étoit Prêtre & Chanoine de l'Eglise de Notre-Dame d'Amiens , & que dès 1618. il avoit été *Maître de la Confrérie de Notre-Dame du Puy*. Ses *Antiquités, Histoires & choses plus remarquables de la ville d'Amiens* , poëtiqement traité , dont la derniere édition est de 1642 , in-folio , est un ouvrage mal écrit , & mal

ADRIEN
DE LA
MORLIERE.
RE.
1660.

digéré ; mais il y a beaucoup de recherches utiles, & qu'on ne trouve point ailleurs, & Ménage parle de l'Auteur, dans son *Histoire de Sablé*, page 130, comme d'un Généalogiste sûr : éloge que le Pere le Long ne fait pas difficulté de répéter dans sa *Bibliothèque des Historiens de France*.

Je conviens que la Morliere auroit agi plus sagement s'il n'eût point chargé son Histoire de cette multitude de Sonnets & autres Poësies qui prouvent trop qu'il rimoit malgré Minerve. Mais le bonhomme se croyoit Poëte, ses amis le flattoient de ce titre, & quand l'amour-propre se trouve appuyé par des éloges qu'on a intérêt de croire sinceres, il est bien difficile de ne lui pas rendre quelque hommage.

Parmi ces Poësies de la Morliere, une seule a attiré mon attention. C'est la Piece qui est dédiée à *noble & vertueux Louis du Fresne*. C'étoit le pere du célèbre Charles du Fresne du Cange. Louis méritoit les éloges que le Poëte lui donne, par son mérite personnel, & par l'excellente éducation qu'il eut soin de procurer à ses enfans. Il avoit été marié deux fois. De son premier mariage avec Dlle. Marie Vacquette, il avoit eu entre

autres enfans, Jean du Fresne, Avocat, Auteur du Journal des Audiences, & d'un Commentaire sur la Coutume d'Amiens. M. du Cange naquit du second mariage, avec Helene de Rely, contracté en 1606, par dispense du Pape pour cause de parenté au quatrieme degré, & eut pour freres Michel & François du Fresne, tous deux Jésuites. Michel a laissé un Traité latin sur les Sacremens, qui n'a point été imprimé, & François se distingua dans le ministere de la Chaire. Louis leur pere étoit fils de Michel du Fresne, Ecuyer, Seigneur de Froideval & du Cange, & petit-fils d'un autre Louis du Fresne mort à Amiens le 10 Janvier 1567. âgé d'environ 72 ans. Il s'étoit établi à Amiens en 1521. avec sa mere Jeanne Rohault, alors veuve en quatriemes nôces de Jean du Fresne décédé en 1503. La famille de du Fresne originaire de Calais, d'où elle avoit été chassée par les Anglois en 1347, avoit erré depuis dans la Province, & sur-tout aux environs de Montreuil.

J'ai vu un acte original en parchemin, de l'an 1352, qui fait mention de Jean du Fresne, Prevôt de Montreuil, & de Guillebert du Fresne, Châtelain de Montreuil, son fils; de même que des

ADRIEN
DE LA
MORLIERE.

1660.

14 BIBLIOTHEQUE

ADRIEN
DE LA
MORLIE-
RE.

1660.

Lettres Patentes de l'an 1356, de Charles, Dauphin, Duc de Normandie, qui fut depuis le Roi Charles V. portant continuation de la Prevôté de Montreuil à Jean du Fresne, en considération des bons services que lui & Jean du Fresne son pere *Sergent d'Armes du Roi notre très-honoré Seigneur & le nôtre, &c.* avoient rendus. Ce Jean du Fresne a dû vivre vers l'an 1280, & tenoit vraisemblablement à N. du Fresne Bailli d'Aire en 1214 ou 1215, suivant le Cartulaire du Prieuré de Saint Pierre d'Aire.

Ce détail, j'en conviens, a bien l'air d'une digression; mais je pense qu'on le trouvera du moins plus utile que celui dans lequel j'aurois pu entrer sur les Poësies de la Morliere qui m'ont donné lieu de le faire. Si j'ai besoin d'excuse, je n'en apporterai point d'autre que la grande réputation de M. du Cange, & l'estime que tous les gens de Lettres font avec raison de M. du Fresne d'Aubigny, petit-neveu de ce Savant, & le dépositaire de tous les manuscrits de ce grand homme. Ce que je viens de dire d'ailleurs, aucun historien ne l'avoit dit.

CLAUDE
SANGUIN.
1660.

CLAUDE SANGUIN.

Je n'ai pas les mêmes raisons pour for-

tir de mon sujet en parlant de Claude Sanguin , Auteur d'un assez gros volume de Poësies sacrées. Il étoit de la noble Famille des Sanguins , qui a donné de suite deux Evêques à l'Eglise de Senlis , plusieurs Officiers à l'Etat qui se sont distingués dans les Armes , ou dans des emplois de confiance , des Magistrats qui ont fait briller leur savoir & leur zele dans le Parlement. Lui-même prend les titres de Chevalier , Conseiller du Roi en ses Conseils , Maître d'Hôtel de Sa Majesté , & de feu son Altesse Royale Monseigneur le Duc d'Orléans. Il s'est fait estimer à la Cour par sa sagesse , & ses Poësies lui ont mérité quelque rang sur le Parnasse. Il nous apprend qu'avant le Recueil dont il s'agit *il n'avoit pas fait une vingtaine de Vers* , & que lorsqu'il entreprit de versifier, *il étoit dans un âge qui commençoit déjà d'être bien avancé*. La piété fut son Apollon. Ne soupirant plus qu'après la retraite, & l'éloignement des affaires du monde , pour ne s'occuper que de l'Eternité , il travailla pour s'édifier , & pour édifier le prochain. Ce fut l'unique motif qui l'engagea à mettre en Vers les 150 Pseaumes , les Cantiques , les Hymnes & les Prières qui font partie de l'Office Canonial ,

CLAUDE
SANGUIN.
1669.

CLAUDE
SANGUIN.
1660.

auxquels il joignit des Méditations sur les principales solemnités de l'Eglise. Il présenta à la fin de 1659, son Ouvrage à la Reine, qui le reçut favorablement; le Sieur *Belin*, de Troyes, le loua en Vers latins & françois; de *Preville* en fit l'éloge dans un Sonnet. Les meilleurs esprits applaudirent au zele, & même aux talens de l'Auteur, & son livre conserve encore quelque réputation. Le Pere *le Long* l'a oublié dans sa *Bibliothèque sacrée*; mais M. Titon du Tillet a donné place à cet Auteur dans sa belle description du Parnasse François.

LOUIS DE FONTENETTES.

LOUIS DE
FONTE-
NETTES.
1661.

Il a eu raison d'en exclure Louis de Fontenettes, qui a paraphrasé les Aphorismes d'Hippocrate en Vers burlesques. C'étoit un Médecin agrégé à la Faculté de Médecine de Poitiers. M. Dreux du Radier qui en parle dans sa Bibliothèque du Poitou, dit qu'il naquit en 1612, dans la ville du Blanc, sur les confins du Berri & du Poitou: son pere y exerçoit la Médecine. Louis commença l'étude de la même science à Paris, & la continua à Montpellier, où il reçut le grade de Docteur en 1631. Il n'avoit pas en-

core vingt ans. Décoré de ce titre, il revint au Blanc, y passa quelques années, & se retira ensuite à Poitiers, où il se fit agréger à la Faculté de Médecine : c'étoit en 1636. On dit qu'il avoit une si grande mémoire, qu'il pouvoit se vanter de n'avoir jamais rien oublié de ce qu'il avoit appris. On ajoute qu'il n'étoit pas moins versé dans la Mythologie & l'Histoire, que dans la science convenable à sa profession. Il mourut au mois d'Octobre 1661, à l'âge de 49 ans, laissant un fils qui s'est aussi acquis quelque réputation. Louis a eu un frere Jésuite, qui a été connu par ses Prédications.

LOUIS DE
FONTE-
NETTES.
1661.

L'Hippocrate dépaycé, ou la version paraphrasée de ses Aphorismes en Vers François, est de l'an 1654, in-4°. Fontenettes semble dire qu'il fit ce Livre en dix jours, puisqu'il s'exprime ainsi en le finissant :

Que si Monsieur le Révérend,
Qui me tient pour un ignorant
En matiere de Medecine,
Dépouille son humeur chagrine;
Et considere ce discours
Comme un ouvrage de dix jours, &c.

Il le dédia au célèbre Gui Patin, &

LOUIS DE
FONTE-
NETTES.
1661.

comme il l'avoit composé en Vers burlesques, dans son Epître dédicatoire datée de Poitiers le 20 Octobre 1652, il fait en peu de mots l'apologie de ce genre de Poësie, qui n'a que trop longtemps infecté toute la France. M. du Radier entre sur cet Ouvrage dans un détail que l'on peut voir dans sa *Bibliothèque*. Je me contenterai de dire que je plains l'ennui qu'il a dû éprouver, s'il est vrai qu'il ait eu la patience de le lire. L'Auteur a bien jugé de lui-même lorsqu'il a dit dans sa Préface en Vers, qui précède celle qui est en Prose :

De l'eau que fit sourdre Pégase,
Qui fut tant soit peu plus qu'un aze,
Je ne me suis point abreuvé;
Je ne crois point avoir rêvé
Sur cette montagne au chef double;
Pour avoir d'abord l'esprit trouble,
Et sur le champ faire des Vers,
Autant de tors que de travers.
Que Messieurs de l'Académie,
Qui font de l'or sans Alchymie,
Les Corneilles, les Scudaris,
Soient des neufs Sœurs les favoris,
Comme de la blême *Pyrène*,
Je ne m'en mets pas fort en peine....
Pour moi qui suis Provincial,
Qui rime & qui vis assez mal...
Je soumets mes foibles Ecrits
Au jugement des beaux esprits, &c.

M. du Radier ajoute que Fonten-
tès a encore paraphrasé les huit premiers **LOUIS DE**
chapitres du Livre de Job en Stances de **FONTE-**
fix vers Alexandrins : cette Paraphrase **NETTES.**
est demeurée manuscrite , à l'exception **1661.**
des premieres Stances que M. du Radier
a fait imprimer , & qu'il auroit pu laisser
dans l'obscurité d'où elles ne méritoient
pas de sortir.

C A B O T I N .

J'ai vu une autre espece de Paraphra-
se aussi en Vers burlesques , de vingt-six **CABOTIN.**
Aphorismes du même Hippocrate , ou , **1665.**
si l'on veut , une sorte de Commentaire
sur ces Aphorismes , par le Sieur *Cabo-*
tin , Avocat en Parlement. Ce livre a été
imprimé en 1665. L'Auteur rapporte
d'abord chaque Aphorisme en Latin , &
sous chacun il place son Commentaire
en Vers de huit Syllabes. Cet Avocat
n'a cherché qu'à faire rire , & n'a nulle-
ment pensé à instruire. Comme son Li-
vre n'a pas laissé que d'être loué par *Lo-*
ret , du *Pelletier* , *Colletet* , le *Cordier* ,
Richelet , & quelques autres , Cabotin ,
sensible à l'honneur qu'on lui faisoit , en
a remercié les *Illustres* qui l'ont honoré
de leurs Vers : il leur dit entre autres :

CABOTIN.
1665.

Qu'on censure à présent mon Livre d'Hippocrate ;
Que le foudre empesté de la critique éclate ,
L'ombre de vos Lauriers écartera ses coups.
A l'abri de vos noms on ne craint pas l'orage ,
Et lorsque vous parlez en faveur d'un Ouvrage ,
Ce que vous approuvez est approuvé de tous.

Ces *Illustres* ont dû à leur tour se
trouver bien flattés d'un compliment
que beaucoup d'autres ne leur auroient
pas fait.

DE JA-
VERZAC.
1661.

P. 132. & f.

DE J A V E R Z A C.

Je reviens à l'année 1661 , où je
place le *Sieur de Javerzac* , dont *Sorel*
parle en plusieurs endroits de sa *Biblio-*
theque Françoisé , & dont *Bayle* fait aus-
si mention dans son Dictionnaire. Cet
Auteur étoit de Cognac. Sa famille sui-
voit les erreurs de Calvin. Il les embras-
sa lui-même ; mais il paroît qu'il les ab-
jura dans la suite , puisque sur une infor-
mation qui fut faite touchant la religion
qu'il professoit , on répondit qu'il alloit
souvent à l'Eglise , & que lui-même
ajoute , dans une Lettre écrite à Balzac ,
qu'il eut bien pu jurer qu'il n'y avoit Ca-
tholique qui eût une croyance plus ortho-
doxe que lui. Il dit ailleurs , dans son *Dis-*
cours d'Aristarque à Calidoxe sur ce qui
s'est passé entre lui & Balzac , imprimé

en 1628, « Que son pere avoit eu plu-
 » sieurs députations honorables & des
 » charges des plus importantes de l'Af-
 » semblée des Religionnaires avant les
 » rébellions ; » Et plus bas : « Qu'il peut
 » justifier que ses ancêtres lui ont acquis
 » la noblesse par droit de vétéran dans
 » plusieurs charges honorables de la Cou-
 » ronne de Navarre. »

DE JA-
 VERZAC.
 1661.

Je le crois né vers 1607, & je me
 fonde sur l'âge qu'il se donne dans un
 Madrigal qu'on lit parmi les pieces faites
 à la louange du petit de Beauchasteau ,
 imprimées en 1657, au devant de la
Muse naissante de ce jeune Poëte. Voici
 ce qu'y dit Javerzac :

Joly Rem.
 sur Bayle.

Si César a poussé tant de soupirs divers ,
 Pour n'avoir pas encore osé rien entreprendre

En un âge , auquel Alexandre

Avoit conquis tout l'Univers :

Sur le bruit de tes Vers , dont tout le Ciel résonne ,

A plus forte raison je soupire à tous coups ,

De te voir à dix ans déjà connu de tous ,

Sans qu'à cinquante encor je le sois de personne.

Je tire une autre induction de ces Vers :
 c'est que si Javerzac étoit né en 1607 ;
 comme il est constant d'ailleurs, par ses
 propres Ouvrages & par ceux que l'on
 fit contre lui , qu'il s'étoit établi à Paris
 avant 1628, il n'est guères croyable

DE JA-
VERZAC.
1661.

qu'il ait auparavant *plaidé des Causes à Cognac*, comme on le lit dans la *Défaite du Paladin Javerzac*, citée par Sorel, & par Bayle après lui.

Outre ses quatre Madrigaux à la louange de Beauchasteau, j'ai vû de lui un Poëme intitulé *l'Horoscope de M. le Dauphin*, qu'il adressa pour *Etreines* à Madame la Marquise de Montausier, Gouvernante de ce Prince : Des *Echantillons amoureux* qu'il présenta au Duc de Montausier : ce sont encore des Madrigaux, des Sonnets, & autres petites Pieces : *Le Prince inconnu*, ou l'Adieu de la France au fils naturel de Charles II. Roi de la Grande-Bretagne : c'est une Elégie. Enfin des Vers sur la mort du Cardinal Mazarin, imprimés en 1661.

Si Javerzac n'eût fait que ces Poësies, il seroit demeuré assez inconnu. Mais il est devenu plus fameux par la part qu'il voulut prendre à la dispute du Pere Goulu, Feuillant, & de M. de Balzac sur l'éloquence. Il les attaqua l'un & l'autre, sans en être requis, & manqua d'être la victime de sa témérité. Un inconnu poussant le zele pour ceux qu'il avoit maltraités, beaucoup au-delà d'une querelle Littéraire, se transporta au lieu où il demouroit, & l'épée d'une main &

le pistolet de l'autre , il voulut l'assassiner dans son lit. Mais Javerzac jeune & vigoureux, prit son épée , poursuivit l'assassin , & l'obligea de fuir. Cependant dès le lendemain, on fit courir dans Paris un écrit où l'on racontoit cette aventure tout autrement qu'elle n'étoit arrivée , & au desavantage de l'Auteur Gascon. C'est l'Ecrit que j'ai cité plus haut, sous le titre de *Défaite du Paladin Javerzac , par les Alliés & Confédérés du Prince des feuilles*. Le Pere. Goulu & M. de Balzac se défendirent d'avoir eu quelque part à cet événement , & le Public n'exigea pas qu'ils se purgeassent par serment, d'une accusation qui sembloit tomber d'elle-même. J'ignore si Javerzac a vécu au-delà de 1661 ; je n'ai rien vû de lui depuis cette année.

DE JAV-
VERZAC.
1661,

• NICOLAS FRENICLE.

NICOLAS
FRÉNICLE
1661.

Faute de datte plus certaine, c'est aussi vers 1661 que je mets la mort de Nicolas *Frenicle*, qui dans ses Ouvrages prend le titre de *Conseiller du Roi , & son Général en la Cour des Monnoyes*. M. de *Beauchamps*, dans ses *Recherches sur les Théâtres de France*, parle de trois Poëmes dramatiques de ce Magistrat, *Palés*

24 BIBLIOTHEQUE

**NICOLAS
FRÉNICLE**
1661.

t. 2. p. 116.
17.

mon, Fable bocagere, & Pastorale, cinq Actes, en Vers, avec des Chœurs un Prologue, & une Préface : *Niobé ou la fin Tragique de Niobé, & des amours de son fils Tantale & d'Eriphile*, Tragédie aussi en cinq actes en Vers, avec des Chœurs; & *la Fidelle Bergere*, Pastorale en cinq Actes, encore en Vers, avec des Chœurs. Ces trois Poèmes sont de 1632. M. de Beauchamps ajoute ce qui suit. « Frenicle a fait des Paraphrases sur quelques Pseaumes. Il chargea par une lettre Camusat, Imprimeur de l'Académie Française, d'en présenter un Exemplaire à chacun des Académiciens; cela fut exécuté le premier Février 1638. La Compagnie le fit remercier de sa part par le même Camusat. Il avoit un frere cadet nommé Bernard Frenicle, auquel il adressa une Épigramme; c'est tout ce qu'on sçait de lui.

Si M. de Beauchamps eût pû consulter le *Supplément au Dictionnaire de Moréri*, imprimé en 1735, il en auroit appris davantage. Voici ce qu'on y lit « Nicolas Frenicle, né en 1600 à Paris étoit fils aîné de Bernard Frenicle de Bessy, & de Denyse le Sellier, sa seconde femme. Il fut reçu Conseiller & Général en la Cour des Monnoyes de Paris

Paris par Arrêt de ladite Cour du 28
Juin 1627, au lieu & place de Jacques
Cartais, dont il épousa la même année
la fille, Jeanne Cartais : il eut plusieurs
enfants de ce mariage, *Françoise*, qui
mourut Religieuse Feuillantine le 10
Août 1709; & trois fils, *Edouard* Prê-
tre, *Charles* Conseiller en la Cour des
Monnoyes, décédé sans enfans le 3 Août
1710, & *Louis*, mort en bas âge. La tige
connue de cette famille remonte à *Jean*,
Frénicle, Cōmmensal des Rois Charles
V. & Charles VI. qui vivoit à Paris en
1386, & fut pere de deux fils, nommés
Jean, dont l'un fut Receveur du Baillia-
ge de Senlis, & mourut sans postérité;
& l'autre fut Sergent d'Armes. Ces
deux freres furent annoblis par Lettres
du mois de Décembre 1407, qu'on
trouve en original dans les Registres de
la Chambre des Comptes de Paris. La
noblesse a continué depuis ce tems-là
dans cette famille, qui, en 1735, sub-
sistoit encore à Bouillon. A l'égard du
frere cadet de Nicolas Frénicle, que M.
de Beauchamps ne fait que désigner,
c'étoit *Bernard* Frénicle, Ecuyer, Sieur
de Bessy, qui a fait honneur à l'Acadé-
mie des Sciences de Paris, dont il étoit
membre. On peut lire son article dans

le Supplément au Moréri déjà cité.

NICOLAS
FRÉNICLE
1661.

Nicolas Frénicle eut du goût pour la Poësie Françoisë dès sa premiere jeunesse, & il en a fait toute sa vie plus que son amusement. Le premier Recüeil que je connoisse de ses Oeuvres Poëtiques, est de 1625, in-8°. à Paris chez Toussaint du Bray. La plus grande partie consiste en trente-six Elégies, où le Poëte chante tantôt sa *Florice*, tantôt sa *Chloris* ou son *Angélique*. Il ne trouvoit point de sujet plus digne de ses Vers, ni de passion plus noble & plus légitime que celle de l'Amour. C'est un langage ordinaire aux Poëtes. Frénicle dit avec assez de naïveté & dans un style assez coulant beaucoup de sottises galantes, qui ont pu avoir alors quelques Lecteurs, mais qui ennuieroient aujourd'hui ceux-mêmes à qui ces lectures toutes profanes plaisent davantage. Deslandes, Habert, Mauduit, Malleville, Colletet, de Villeneuve, Congnain, ont eu assez de loisir & de complaisance pour louer ce Recüeil, dont l'Auteur ne faisoit lui-même qu'un cas très-médiocre, si on doit prendre à la lettre ce qu'il en dit. Il est visible par la douzième Elégie, que le Poëte avoit demeuré dans le Poitou, & que sa *Florice* habitoit les bords de la Charente. L.

quinzieme Elégie est adressée au Sieur de Malleville, qui a été de l'Académie François. Dans la trente-cinquieme il prouve que le talent de la Poësie est fort rare. Les Stances, Odes, Sonnets, Rondeaux qui suivent ces Elégies, ne roulent presque encore que sur l'Amour. Le Poëte Chrétien ne se trouve que dans des Stances que Frénicle fit dans une maladie qui le conduisit jusqu'aux portes du tombeau, & dans une Paraphrase du Pseaume 150. Il loue dans un de ses Sonnets la *Lettre de Clytie à Apollon* par Malleville, & dans un autre le *Poëme de la Tulippe*, du Sieur de Villeneuve.

NICOLAS
FRÉNICLE
1661.

Dès 1622 il avoit célébré les *Désespoirs amoureux* de Guillaume Colletet; & dans la suite, en 1633, il fit l'éloge des *Divertissemens* du même, qui par reconnaissance lui adressa dans le même Recueil l'Elégie intitulée, *La nuit amoureuse*, où il n'épargne pas à son ami les louanges les plus excessives.

Frénicle retoucha ces Poësies, au moins la plûpart, & les fit réimprimer avec plusieurs autres dans le nouveau Recueil qu'il en donna au mois de Mars 1629; & ce Recueil a été loué par M. Godeau, Louis Mauduit, & les sieurs

NICOLAS
FRÉNICLE
1661.

de Villeneuve & Morin. Les premières Pièces qu'on y trouve, sont deux Poèmes, l'un au Roi Louis XIII. sur ses victoires; l'autre, à la Reine Mere sur *la grandeur des Médicis.* Mais c'est plus l'éloge de la Reine, & du Roi son fils, que celui de la Maison de Médicis. Frénicle vouloit faire sa cour, & il comptoit obtenir des faveurs qu'il méprisa dans un âge plus avancé. Les *Hymnes* qui font une partie de ce Recueil, & qui furent aussi imprimés la même année séparément des autres Poésies, sont encore de petits Poèmes, qui ne sont pas sans utilité, & qui ont pu être goûtés alors. *L'Hymne des Princes*, présenté au Roi, est une allégorie. La nature ayant en horreur la malice des hommes, va trouver Jupiter, le prie de remédier aux desordres qu'elle lui expose: elle est favorablement écoutée; Jupiter lui dévoile l'avenir, & met devant ses yeux la suite des Rois qui devoient regner dans le Monde: Louis le juste paroît entre eux comme le plus grand; son éclat efface la mémoire de leurs actions. On sent trop que cet éloge de Louis XIII. étoit le but principal du Poète. L'Hymne de la Fortune a le même objet: injuste jusqu'au regne de ce Prince, ce Monarque la

Toumet à la Justice. Ce Poëme est adressé au Cardinal de Richelieu, de même que l'Hymne de la victoire, composé après la réduction de la Rochelle. Les autres Hymnes, ont pour objet la *Constance*, la *Richesse*, la *Poésie*, la *Renommée*, la *Science*, & sont adressés à Michel de Marillac, Garde des Sceaux, au Marquis Deffiat, Sur-Intendant des finances, à M. le Beauclerc, Conseiller d'Etat, & Secrétaire des Commandemens de Sa Majesté, à M. Ribier, aussi Conseiller d'Etat, & à M. Luffon, Premier Président de la Cour des Monnoyes. Les Elégies distribuées en 2. Livres, qui suivent les Hymnes, sont les mêmes que celles du Recüeil de 1625, mais revûes, corrigées, & augmentées de deux : l'Auteur convient que la passion les lui avoit dictées

NICOLAS
FRÉNICLE
1661.

J'écris mes passions, & mon cœur se délivre
D'autant de ses douleurs que j'en charge mon livre.

Le remede étoit singulier. Eteint-on le feu en le soufflant ? L'Elégie où il tient ce langage est adressée à Guillaume Colletet, qu'il ne craint pas de qualifier,

..... Ministre des Dieux, grand favori des Muses.

On a dans le même Recüeil quinze
B iij

NICOLAS
FRÉNICLE
1661.

Eclogues, plusieurs Sonnets , & une
Elégie, hors de rang , sur le départ de
la Demoiselle Anne de Cénamy , qui
alloit se marier à Lucques. Presque tou-
tes les Eclogues sont en Dialogues.
L'amour n'en est pas toujours l'objet ;
souvent les louanges de Louis XIII. y
sont répandues. La dernière est divisée
en onze Chants, dont le premier est sur
la grandeur des Rois ; les neuf suivans
sur l'Amour , & le dernier sur l'Eloquen-
ce , dont le Poëte vante ainsi les effets :

C'est vous qui consolez les ames affligées ;
Par vous , de leurs ennuis elles sont soulagées :
Vous savez relever un courage abbattu ;
Vous gravez dans nos cœurs l'amour de la vertu ?
Vous détruisez le vice, & ruinant ses forces
Découvrez à nos yeux ses trompeuses amorces ;
Vous calmez la fureur des hommes couronnés . . .
Vous tempérez l'ardeur de nos plus chauds desirs ,
Et donnez une horreur des infâmes plaisirs.
Vous assurez des Grands la royale puissance,
Et maintenez le peuple en leur obéissance.
Par-tout où vous voulez, vous entraînez les cœurs :
Toujours les dons offerts demeurent les vainqueurs.
Le sort à votre gré des grands hommes dispose ,
Et selon vos desseins vous tournez toute chose . . .
Par vous la vérité se maintient dans le monde ,
Enfin votre pouvoir en miracles abonde.

J'ai lu du même un *Hymne de la Victoi-
re après la réduction de la Rochelle*, dans le

Sacrifice des Muses. (p. 92.) On connoît ce Recüeil, qui parut en 1635. in-4º.

NICOLAS
FRÉNICLE
1661.

M. Desforges-Maillard, qui parle de Frénicle & du Recüeil de ses Poësies, imprimé en 1627, dans une Lettre sur ce sujet, qu'on lit dans le Mercure du mois de Mars 1750, cite divers lambeaux de l'*Hymne de la Poësie*, où je n'ai rien lu qui n'ait été mieux dit par d'autres : il donne la préférence à l'*Hymne sur la Constance*, & à quelques autres, & il a raison. « En général, ajoute cet aimable favori des Muses, on trouve de l'esprit & du feu dans les Hymnes de Frénicle, des graces & de la douceur dans ses Eclogues ; ses Elégies ont aussi quelque valeur : mais d'un autre côté, ce Poëte est diffus, inégal, & il néglige souvent l'exactitude & la pureté de l'expression. »

Frénicle convenoit de ces défauts : il dit dans une Elégie qu'il adressa aux beaux Esprits de son tems : L. 2. El. 23.

Ne vous étonnez pas que beaucoup de mes Vers
Soient foibles de matiere & marchent de travers ,
J'y cherche du repos , & non pas de la gloire ;
Je ne suis point de ceux qui s'en faisant accroire ;
Pensent pour peu de chose un renom acquerir ,
Qui plaise à tout le monde , & ne puisse mourir . . .
Je n'ai pas le loisir de limer & polir ,
Et de traits recherchés mon Ouvrage embellir ;

Je suis les mouvemens que ma Muse m'inspire ;
NICOLAS Son feu me violente , & me presse d'écrire ;
FRÉNICLE Et pourvu que mon ame ait de l'allégement ,
 1661. Je crois que mes écrits ont assez d'ornement.

page 202.

Il faut avouer cependant, & c'est encore le jugement de M. Desforges-Maillard , qu'il regne une grande clarté dans le style de notre Poëte , eu égard au tems où il vivoit. Aussi lit-on dans les *Mélanges de Littérature tirés des Lettres manuscrites de feu M. Chapelain* , que Frénicle écrivoit purement , & que par ses *Ouvrages en Vers* , il a fait voir une veine aisée , mais sans fond & sans élévation. En 1634 il donna un gros Recueil d'Eclogues sous le titre d'*Entretien des illustres Bergers* , & il semble qu'il y ait voulu imiter les Bergeries de Racan , qui étoit son contemporain : mais il ne suit son modele que de fort loin. Ces Eclogues de Frénicle sont entremêlées de discours en Prose , & dans le deuxième livre l'Auteur y a inséré une Comédie Pastorale en cinq Actes avec des Chœurs , dont le sujet est *La Fidelle Bergere*. On voit à la tête de tout l'Ouvrage le portrait gravé du Poëte , avec ces Vers trop flatteurs & trop vains.

Au gré des Filles de mémoire
 Frénicle a d'Apollon relevé les Autels ,

Et ce Dieu tout couvert de gloire,
Le met pour récompense au rang des immortels.

NICOAS
FRENICLE
1661r

Frénicle eut honte lui-même de ces louanges excessives, lorsque desabusé de la gloire mondaine qui l'avoit trop long-tems enivré, il ne pensa plus qu'à consacrer sa Muse à la piété & à l'instruction. Les Poësies sacrées & morales l'occupèrent seules en effet les dernières années de sa vie. Les plus considérables consistent dans une Paraphrase des 150 Pseaumes de David, qui parut en 1661, sur un Privilege obtenu dès le cinq de Mai 1652. Cette Paraphrase est dédiée à la sainte Vierge; & dans la Préface, qui est en forme de Priere à Jesus-Christ, l'Auteur témoigne le repentir le plus vif, d'avoir fait si long-tems un profane usage de la Poësie, *d'y avoir employé la meilleure partie de son âge,* & d'avoir tant fait d'Ouvrages pour élever des thrônes à la vanité, & pour faire triompher un amour profane, & s'être plus tôt appliqué aux fables de Parnasse, qu'aux vérités du Calvaire, &c. Dans la même Préface, il dit qu'il avoit entrepris, il y avoit plusieurs années, un *Poëme de la Conversion de Clovis à la Religion Catholique*; & l'on voit par le Pri-

NICOLAS
FRÉNICLE
1661.

vilége accordé pour la Paraphrase des Pseaumes, qu'il avoit déjà publié un autre Poëme intitulé, *Jesus Crucifié*, & qu'il vouloit mettre au jour; des *Hymnes*, des *Eclogues*, & des *Elégies spirituelles*. Je ne crois pas que le Poëme de la Conversion de Clovis ait paru; celui qui a pour titre, *Jesus Crucifié*, avoit été imprimé dès 1636. Il est divisé en cinq livres, & suivi de trois Eclogues Chrétiennes. L'Histoire de la Passion du Sauveur du monde, qui fait le sujet du Poëme, est assez souvent interrompue par les réflexions du Poëte, & par des fictions qui ne sont pas néanmoins étrangères à l'objet principal. Des autres Poësies mentionnées dans le Privilége obtenu en 1652, je n'ai vu que l'*Hymne de la Vierge*, Poëme de plus de six cens Vers, qui est de l'an 1641, & l'*Hymne de Saint Bruno, Fondateur de l'Ordre des Chartreux*, in-4°. sans date: cet Hymne est la vie en abrégé, & le Panegyrique de Saint Bruno: il est adressé au R. P. Dom Jean Pegon, Prieur de la grande Chartreuse, & qui fut Général de tout l'Ordre depuis 1649, jusqu'en 1675.

DE MARMET Sieur DE
VALCROISSANT.

DE MAR-
MET sieur
DE VAL-
CROIS-
SANT.

1661.

Frénicle vit de son tems trois Poètes dont la réputation est demeurée fort au-dessous de la sienne, *de Marmet Sieur de Valcroissant, du Perret, & le Sieur de Chevalier*. Le premier étoit un Amant languoureux, dont on n'a presque que des Stances & des Sonnets, où il y a peu de naturel, une grande négligence dans la versification, & beaucoup de pensées triviales, basses même, & quelquefois indécentes. Dans la pièce sur *les passions de la Jeunesse*, l'Auteur semble insinuer qu'il avoit porté les armes, & qu'ayant été estropié à la guerre, il avoit quitté le service, & depuis partagé son loisir entre l'Amour & le Vin. Ce n'avoit point été sa première destination, puisque dans un Sonnet sur la mort du sieur *du Crosset, premier Professeur en l'Université d'Avignon*, il nous apprend qu'il avoit étudié le Droit sous ce Professeur. Sa description de la maison de M. de Venel, n'a d'autre utilité, si c'en est une, que de nous faire connoître qu'il fréquentoit souvent cette maison. Par quelques autres de ses Poësies, on voit

36 BIBLIOTHEQUE

DE MAR-
MET SIEUR
DE VAL-
CROIS-
SANT.
1661.

qu'il étoit lié d'amitié avec M. de Vau-
moriere, le Baron de Villeneuve, M. de
Rivalet, Mestre de camp de Cavalerie,
le Baron de la Fare, le Marquis de
Buons, & plusieurs autres Provençaux.
Il étoit aussi uni d'amitié avec Annibal
Gantez, célèbre Musicien, né à Mar-
seille, qui fut successivement Maître de
Musique à Aix, Arles, Avignon, Paris
& Auxerre. Le sieur de Marmet ne pu-
blia pas lui-même ses Poësies; il en
laissa le soin à Jean Conart, qui les fit
paroître en 1655, la même année qu'il
mit au jour un *Recueil de Poësies diverses
des plus célèbres Auteurs de ce tems, re-
vu, corrigé, & augmenté*, & dédié au
Comte de S. Aignan, premier Gentil-
homme de la Chambre du Roi.

D U P E R R E T.

DU
PERRET.
1661.

Ce Jean Conart paroît avoir encore
été l'Editeur des Poësies du sieur du
Perret, qu'il auroit mieux fait de laisser
dans l'oubli. C'est pareillement un Re-
cueil de Stances & de Sonnets amoureux,
où il n'y a ni enjouement ni esprit, mais
beaucoup de sentimens bizarres, & de
pensées extravagantes. Ce Recueil finit
par quelques Elégies. La Bibliotheque

Tome 2. p.
32. & 47.

des Romans cite du même deux Ouvrages très peu connus aujourd'hui, *Cours d'amour, ou les Bergers galans*, en 1667, deux volumes in-12, & *Sapor Roi de Perse*, cinq volumes de même format, en 1668 & 1669.

DE
PERRET,
1661.

DE CHEVALIER.

Le sieur de Chevalier traita un sujet plus utile : il mit en Vers un nouveau *Cours de Philosophie*. Cet Ouvrage parut en 1657, avec des remarques en Prose sur chaque partie de la Philosophie, & une Dédicace au Duc de Mercœur. L'Auteur étoit un Provençal, dont l'aïeul avoit reçu, dit-il, quelques faveurs du Duc que je viens de nommer, dans les affaires de son Gouvernement. Les Censeurs qui ont approuvé ce Livre le 18 Février 1655, lui donnent de grands éloges. Pour moi je n'y ai rien trouvé que de fort commun, & de très-mal versifié. Quant aux sentimens Théologiques où les mêmes Approbateurs ont apperçu beaucoup de lumière, il ne seroit pas difficile de montrer qu'il y en a plusieurs qui font preuve que l'Auteur n'étoit pas meilleur Théologien que Poète. S'il a professé publiquement la Philosophie,

DE
CHEVA-
LIER,
1661.

DE
CHEVA-
LIER.
1661.

comme je le conjecture , je souhaite qu'il ait eu au moins assez de capacité pour former de bons disciples.

GUILLAUME DE BREBŒUF.

GUILLAU-
ME DE
BREBŒUF.
1661.

Je ne fais aucun doute que Guillaume *de Brebœuf* n'eut eu ce talent dans un degré fort supérieur , si sa condition l'eût réduit à donner des leçons publiques de Théologie & de Poétique. Doué d'un génie aussi facile que fécond , aucune matiere ne lui sembloit étrangere. On voit par les Ouvrages qui nous restent de lui, qu'il s'étoit presque autant familiarisé avec la Théologie dogmatique & morale , qu'avec la Poësie & l'Eloquence, auxquelles il avoit joint une si grande connoissance des Langues Latine , Italienne & Espagnole , qu'il s'étoit mis en état de s'exprimer dans ces trois Langues avec beaucoup de facilité & de noblesse. J'ajoute une autre considération qui ne contribue pas peu à sa gloire ; c'est que n'ayant vécu que 43 ans , il en passa vingt tourmenté presque sans relâche d'une fièvre opiniâtre qui sembloit devoir lui ôter la liberté de l'esprit , & que c'est néanmoins dans les courts intervalles que cette maladie lui laissoit , qu'il

a composé ses plus beaux Ouvrages. Il étoit né à Rouen en 1618, & mourut en 1661.

GUILLAUME DE BREBŒUF.
1661.

Guillaume du Hamel, Conseiller & Aumônier du Roi, frere d'un célèbre Avocat au Grand Conseil, tous deux liés avec M. de Brebœuf par les sentimens de la plus étroite amitié, dit que celui-ci étoit d'une famille illustre, distinguée depuis plus de six cens ans par la noblesse & par les services militaires; qu'un de ses ancêtres ayant passé en Angleterre à la suite de Guillaume le Conquérant, Duc de Normandie, y avoit laissé pour postérité les Comtes d'Aron-del, si connus dans l'Histoire; qu'un autre commanda la Noblesse de Normandie au siege de Damiette; & que la même famille a donné à la France un grand nombre d'Officiers qui ont acquis beaucoup de gloire par les armes. Il est certain que notre Poëte étoit neveu du Pere de Brebœuf, Jesuite, l'un des premiers Missionnaires de Canada, où il fut tué par les Iroquois, en 1649, & qu'il avoit conçu le dessein d'en écrire la vie.

Differt. sur
les Ouvrages
de Bréb. pag.
55. & suiv.

M. de Brébœuf fut élevé avec soin; & son génie Poétique se déclara dès sa premiere jeunesse. On lit dans ses Oeuvres posthumes de belles Stances adref-

GUILLAU-
ME DE
BRÉBŒUF,
1661.

sées à M. le Prince de Conti : il les com-
posa avant que de sortir du College , &
elles ne m'ont point paru inférieures à
beaucoup d'autres qu'il fit dans un âge
plus avancé. Ce talent, joint à sa nais-
sance & à l'excellence de son caractère ,
ne tarda pas à lui faire un grand nombre
d'amis. Il en eut d'illustres en tout gen-
re , & de puissans en autorité & en cré-
dit , parmi lesquels il ne faut pas oublier
toute la famille de Bellefonds qui avoit
pour lui une estime singulière , M. Au-
vry , Evêque de Coutances , & tant
d'autres. Cependant sa fortune fut tou-
jours très-médiocre , comme on le voit
par ses Lettres en Prose , mises au jour
par le Prieur de Bréboisuf, son frere, où il
parle assez souvent de ses affaires tempo-
relles , de même que de ses infirmités ha-
bituelles. Il dit dans la neuvième : « On me
» fait espérer beaucoup de choses ; & si
» j'avois assez de santé pour y travailler
» comme il faut , peut-être pourrois-je
» en faire réussir quelque une ; mais j'en ai
» toujours si peu , que je ne suis capable
» de rien ; & d'ailleurs , il faudra que la
» fortune change bien d'humeur , si elle
» se resout à faire quelque chose pour
» moi. Jusqu'ici les plus belles apparen-
» ces n'ont été que de belles illusions ,

Oeuvr. de
Bréb. I. & II.
Part.

« & j'ai trouvé par-tout des empêche-
 » mens que personne n'y trouveroit. »

Dans la douzieme il s'exprime ainsi : « Je

» n'espere rien de l'honneur que le Roi a

» fait à la *Pharsale*, de la lire, que la

» gloire qui m'en peut rester ; & je ne

» suis pas assez heureux pour me pro-

» mettre des faveurs qui ne soient pas

» communes à tout le monde. » Le Car-

dinal Mazarin lui avoit donné un Béné-

fice ; mais comme ce n'étoit , ainsi qu'il

le dit , *qu'un titre onéreux, sans réalité,*

sans revenu, il se défendit de l'accepter.

« Je ne me sens point assez de santé, dit-

» il, pour en faire les fonctions, ni assez

» de bien pour en porter les charges. » Il

ajoute : « J'avois espéré que Votre Emi-

» nence auroit la bonté de m'accorder

» une Abbaye qui a vaqué dans le même

» lieu : . . . mais puisque vous en avez

» disposé en faveur d'un autre, je me sou-

» mets . . . à tout ce qu'il vous plaira

» ordonner de moi. » Il ne dissimule pas

cependant dans ses autres Lettres ni les

présens qu'il recevoit, ni les gratifica-

tions qui lui étoient faites. Mais ces

avantages étoient peu considérables, &

d'ailleurs passagers.

La Philosophie d'abord, & la Reli-
 gion ensuite le consolèrent ; & il passa les

GUILLAUME DE
BREBŒUF.
1661.

Ibid. pr. part.
page 12.

Ibid. p. 40.

GUILLAU-
ME DE
BRÉBŒUF.
1661.

dernieres années de sa vie dans les exercices d'une piété solide, & dans la composition de ses Poësies pieuses, & de son *Traité de la défense de l'Eglise Romaine*, auquel il n'eut pas le tems de mettre la dernière main. L'unique délassément qu'il prenoit, consistoit dans la conversation avec quelques amis choisis, & dans quelques courses qu'il faisoit de tems à autre en Normandie.

Ses Ecrits sont en grand nombre, si l'on fait attention à la brieveté de ses jours & à la continuité de ses infirmités.

Bib. Fr. nou.
éd. t. 5. pag.
148. t. 6. pag.
190.

Je ne répéterai pas ce que j'ai dit ailleurs de sa traduction ou imitation de la *Pharsale* de Lucain, du premier livre du même Poëme & du septieme livre de l'*Eneïde* de Virgile, mis l'un & l'autre en Vers burlesques. Je crois avoir fait suffisamment connoître ces Ouvrages, dont le premier sur-tout fut le fondement de cette grande réputation que M. de Bréboëuf s'acquitt depuis, malgré les critiques que cet Ouvrage essuya.

M. du Hamel qui en prend la défense dans la Dissertation que j'ai déjà citée, s'est également chargé de louer ses autres Ecrits, & l'on peut dire qu'il s'en acquitte avec tout le zele d'un ami qui ne voyoit rien que de parfait dans les pro-

ductions de son ami. Je suis surpris qu'il n'ait dit qu'un mot du *Panegyrique de la Paix*, Piece en Vers que M. de Brébœuf fit paroître en 1660, in-4°. Mademoiselle Desjardins rendant compte de ce petit Poëme à une personne de confiance à qui elle écrivoit, le qualifie d'Ouvrage merveilleux. « Je l'ai trouvé, dit-elle, » conduit avec jugement, exprimé avec » facilité, poussé avec feu, soutenu avec » force...& lorsque le Poëte dit à la gloire de M. le Cardinal (Mazarin) qu'on » s'estime heureux d'être né dans son siècle; je crois qu'on pourroit aussi véritablement dire à la sienne, Que son Eminence est heureuse d'être née dans celui de cet admirable Auteur, puisque » quelque grandes que soient ses belles » actions, il leur eût manqué une chose » essentielle, si M. de Brébœuf ne s'étoit » trouvé au monde pour les représenter. »

Voilà de l'hyperbole. Le jugement avantageux que M. du Hamel porte des *Poësies diverses* de son ami, de ses Lettres en Prose, dont la seconde partie est encore suivie de diverses Poësies; enfin de ses *Entretiens solitaires*; ce jugement, dis-je, est un peu moins outré; mais il l'est encore trop. C'est dans les Poësies diverses, qu'on lit ces cent cin-

GUILLAU-
ME DE
BRÉBŒUF.
1661.

Ibid. p. 108.

GUILLAUME DE
BRÉBŒUF.
1661.

Baill. Jug.
des Sav. in-4.
tome 5. page
254.

quante Epigrammes sur une femme fardée où l'on admire la fécondité de l'esprit de l'Auteur. Combien d'autres pièces d'ailleurs n'offrent-elles pas ? Odes, Elégies, Madrigaux, Sonnets, Bouts-rimés, Stances, quelques Epîtres, des Epigrammes : on y trouve de tout. « Ses Plaintes sont tendres, dit le Sieur du Hamel : ses Stances sont galantes ; » & soit dans ses Sonnets, ou dans ses Epigrammes, par-tout on y remarque une veine facile & aisée. Sa *Gageure*, ou ses cent cinquante Epigrammes sur une femme fardée, font voir combien elle étoit fertile. » En effet, dit un autre Critique, il n'y a point de jaloux qui puisse se défendre de louer en M. de Brébœuf une si belle variété dans une si grande abondance. « Tout n'est pas cependant du même mérite, & il m'a paru bien du fumier parmi cet or. On a rassemblé les meilleures de ses Epigrammes, dans le tome premier du nouveau Recueil des Epigrammatistes François, & dans le premier volume de la Bibliothèque Poétique, de M. le Fort de la Morinière.

Les éloges poétiques de M. de Brébœuf, ont encore, selon M. du Hamel, *des beautés surprenantes* : « Il faut, dit-

» il , les confiderer comme des louanges
 » qu'on donne à la vertu , & comme une
 » adroite inftruction qu'on a voulu faire
 » aux Grands , auxquels on n'ofe faire
 » des remontrances que d'une façon obli-
 » que & indirecte , & auxquels on ne
 » donne point de préceptes qui n'ayent
 » un caractere de refpect & de foumif-
 » fion. » Tel a été en effet le deffein de
 l'Auteur ; lui-même nous en a averti , &
 il y a fi bien réuffi , continue le Sieur du
 H~~ort~~ , « Que fes Panégyriques enfei-
 » gnent mieux aux Grands les vertus
 » qu'ils doivent pofféder , en leur parlant
 » de celles qu'ils ont acquifes , que n'au-
 » roient fait les plus fortes & les plus
 » hardies déclamations. »

GUILLAUME DE
BRÉBŒUF.
1661.

On trouve dans ces Eloges , une Ode
 fur le mariage du Roi (Louis XIV.) Le
 Panégyrique de la Paix , au Cardinal
 Mazarin , dont j'ai déjà parlé ; une Elé-
 gie fur la maladie & la guérifon du mê-
 me Cardinal , l'Hiftoire de la Campagne
 du Roi en 1658 ; un autre Poëme fur
 l'heureux repos procuré à la France par
 le Cardinal Mazarin , composé peu après
 la dernière guerre de Paris ; quelques
 Epîtres à M. Fouquet , & à M. l'Evêque
 de Coûtances ; deux ou trois Elégies , des
Stances pour M. de Pellifon de Fontanier,

GUILLAU-
ME DE
BRÉBŒUF.
1661.

lorsque M. Fouquet lui eut donné sa confiance ; & plusieurs petites pieces.

Les *Entretiens solitaires, ou Prières & Méditations pieuses en vers françois*, sont le dernier Ouvrage poétique de M. de Bréboëuf ; non pour l'impression, mais pour la composition ; puisqu'ils parurent en 1660, & que les *Eloges poétiques* ne furent publiés qu'en 1661. L'Auteur adressa ces *Entretiens* au Cardinal Mazarin par une Epître en Prose, qui ne peut être considérée que comme un nouveau Panégyrique de cette Eminence. M. de Bréboëuf parlant de cette Epître dans une de ses Lettres, la vingt-huitième, dit, qu'à son avis elle étoit trop longue, & il avoit raison ; mais il ne l'a pas dans ce qu'il ajoute, qu'elle ne lui sembloit pas assez forte ; presque tout y est outré.

J'aime beaucoup mieux le naturel avec lequel Bréboëuf se peint lui-même dans la Préface des mêmes *Entretiens*.
« Ce n'est pas, dit-il, mon intention,
» Lecteur, de surprendre votre estime,
» ni d'usurper votre approbation ; au
» contraire, l'impression avantageuse que
» plusieurs ont déjà conçue de moi au
» seul bruit de cet Ouvrage, m'oblige à
» vous prémunir contre une semblable
» erreur, & à prendre le parti de la véri-

» té contre moi-même. Je veux bien
 » vous dire avec toute la sincérité possi-
 » ble, que vous ne devez pas juger de
 » moi par le don que je vous fais, ni
 » vous persuader que j'aye dans le cœur
 » tous les sentimens de dévotion que
 » vous trouverez peut-être en quel-
 » ques-unes des pieces que je vous offre;
 » je n'aime point à m'attirer une réputa-
 » tion qui ne m'est pas dûe; & j'aurois
 » plus de peine à souffrir la louange que
 » je ne mérite point, qu'à me passer de
 » celle où je pourrois prétendre. Sur-tout
 » en un sujet de cette nature, je suis bien
 » aisé qu'on ne se trompe point à l'appa-
 » rence, & que l'on ne m'estime point
 » en public, lorsque je suis obligé à me
 » condamner en secret. » Tout le reste de
 » cette Préface est sur le même ton de
 » franchise & d'humilité.

L'Auteur n'y cherche pas plus à pré-
 venir le Lecteur en faveur de son Livre
 qu'en faveur de lui-même. « Je vous
 » avoue ingénument, dit-il, que je me
 » permets bien des choses que les regles
 » de l'art ne permettent pas; & comme
 » je commets ces fautes avec peu de scru-
 » pule, je les vois aussi avec peu de re-
 » mords après les avoir commises. Vous
 » verrez dans les diverses Pieces que je

GUILLAU-
 ME DE
 BREBŒUF;
 1661.

GUILLAUME DE
BRÉBŒUF.
1661.

» vous donne , beaucoup d'endroits qui
 » ne sont pas assez suivis , ni assez demê-
 » lés , & quelques autres qui sont trop
 » chargés & trop étendus. Vous remar-
 » querez en beaucoup de lieux des ca-
 » dences qui sont un peu rudes ; des
 » Vers qui ne sont pas assez forts , & des
 » chutes qui ne sont pas agréables
 » Vous y observerez des répétitions fré-
 » quentes , non-seulement de mots , de
 » rimes , & d'expressions , mais encore
 » de raisonnemens & de pensées , &c. »
 Ces défauts ne sont pas rares en effet
 dans ces Entretiens ; mais on ne peut
 aussi disconvenir qu'il n'y ait beaucoup
 d'endroits fort bien touchés , & où l'on-
 ction de la piété ne fait que prêter de
 l'éclat à la noblesse du style. Chapelain
 en écrivant à M. l'Avocat du ~~Parlement~~ ;
 dit qu'il trouvoit ce livre *plein d'Eloquen-*
ce , de Poësie & de piété ; & dans une au-
 tre Lettre , par laquelle il remercioit M.
 de Brébœuf , le 3. Juillet 1660 , du
 présent qu'il lui avoit fait du même Li-
 vre , il lui dit : « Parmi la solidité & la
 » sainteté de cet Ouvrage , je pourrai
 » même jouir des délices de la Poësie
 » & de l'Eloquence, qui y brillent de tous
 » côtés . . . Ce sera désormais mon Ma-
 » nucl ; & s'il ne me fait pas tomber des
 » mains

Let. manus.
de Chapelain

» mains celui de Saint Augustin, je suis
 » bien assuré du moins qu'il me fera mé-
 » priser celui du sage Epictète. »

GUILLAU-
 ME DE
 BRÉBŒUF
 1661.

Il y a tout lieu de croire en considérant ces Entretiens, que le Poëte désiroit sincèrement de pleurer dans l'amertume de son ame les pechés qu'il avoit commis, sur-tout quand on lit ces Vers:

Rébuté des charmes du vice ,

Je viens enfin , Seigneur , vous montrer mes regrets.

Je viens solliciter contre votre Justice ,

Ces sources de bonté qu'on ne tarit jamais , &c.

Il ne feroit pas moins déraisonnable de penser qu'il n'a pas eu un mépris sincere de lui-même & des choses du monde, quand il dit :

Que j'ai pour moi, Seigneur, de mépris & de haine !

Que souvent contre moi je me trouve en courroux ,

D'être esclave des sens, de me plaire en ma chaîne,

Et de n'être pas tout à vous !

Je pourrois rapporter beaucoup d'autres endroits qui semblent démontrer qu'il cherchoit de tout son cœur le Royaume de Dieu & sa justice, & qu'il n'étoit plus occupé qu'à méditer les années éternelles. Mais je me contenterai de faire observer après le Sieur du Hamel, témoin de ce qu'il raconte, que M. de Bréboeuf étendit son zele jusqu'à ses amis ; qu'il a contribué à la conversion de plusieurs ; entre autres à celle de M. de

GUILLAU-
ME DE
BREBŒUF.
1661.

ſieur Guiffart , célèbre Médecin de la ville de Rouen , qui avoit vécu juſqu'à l'âge de quarante-cinqans dans les préjugés du Calvinisme ; qu'il lui avoit fait d'abord concevoir le deſir de connoître la vérité ; & qu'enſuite , après de longues conférences , il l'avoit fait paſſer par-deſſus les conſidérations de ſa fortune qui ſ'oppoſoient à ce changement. M. Guiffart donna au Public les motifs de ſa conversion ; & au commencement de ce Livre , il a fait imprimer une Lettre fort éloquente , que M. de Brebœuf lui avoit écrite.

Gabriel Guéret n'a parlé de notre Poète qu'avec éloge dans ſon *Parnasse réformé* ; & dans ſa *Promenade de Saint Cloud* , qui n'a paru qu'en 1751 , à la ſuite des *Mémoires historiques , critiques & littéraires* de feu M. Bruys. Il dit du même qu'on doit reconnoître qu'il y a en lui un feu & un enthouſiaſme qui ſont le grand Poète ; mais que ſouvent auſſi il ſe laiſſe emporter à ſa fureur & s'accable de ſynonymes.

M. le Marquis de Chanvalon étoit ſi perſuadé que Brébœuf étoit capable de manier le ſtyle ſublime du Poème épique , que dans la même Lettre où il le loue de ſa traduction de la *Pharſale* , il

ajoute : « C'est dommage qu'un si digne
 » pinceau ne s'exerce qu'à faire des co-
 » pies ; il est juste que vous entrepreniez
 » quelque Oeuvre digne de vous , & qui
 » ne partage sa louange avec per-
 » sonne. Vous avez , continue-t-il , dans
 » notre siècle & dans notre patrie , le
 » plus beau sujet du monde , ou la des-
 » cription des Guerres de la Ligue sous
 » Henri le Grand , ou de celle des Hu-
 » guenots sous Louis le Juste. La marie-
 » re des unes & des autres est très-belle ,
 » & les deux Héros sont dignes d'une
 » excellente plume comme la vôtre. Si
 » elle veut s'élever plus haut dans les
 » choses sacrées , la sortie du Peuple de
 » Dieu de l'Egypte , & l'entrée dans la
 » Terre promise , vous fourniront dans
 » la vérité des aventures plus grandes
 » que tout ce que la Poësie a puisé dans
 » les inventions fabuleuses. » Monsieur
 de Gomberville lui écrivit aussi dans les
 mêmes vûes ; & si M. de Brébœuf n'a
 traité aucun de ces sujets , il avoit eu au
 moins le dessein de le tenter , & il ne des-
 espéroit pas d'y réussir. Mais il lui auroit
 fallu pour l'exécuter , beaucoup de tems
 & de santé , & l'un & l'autre lui manque-
 rent. Il se feroit d'autant plus volontiers
 consacré aux sujets proposés , qu'il étoit

GUILLAU-
ME DE
BRÉBŒUF.
1661.

Let. de Brébœuf
1. part. page
57 & suiv.

ibid. p. 60,
73.

GUILLAU-
ME DE
BREBOUT.
1661.

Ibid. p. 141.
& suiv.

revenu depuis long-tems de toutes ces frivolités qui amusent la plupart des Poëtes. J'en juge au moins par la censure qu'il en fait dans une de ses Lettres.

« C'est assez, dit-il, de sçavoir les sen-
« timens des anciens pour être philoso-
« phe ; mais on ne sçait pas l'éloquence,
« pour avoir appris tous les discours de
« Ciceron & de Démosthène, ni la poë-
« sie pour avoir lû beaucoup de Vers.
« Je n'entends pas ici parler de ces mal-
« heureux Rimeurs qui prennent les in-
« spirations de Cupidon pour des faveurs
« du Parnasse, & deviennent grands per-
« sonnages en même-tems que l'amour
« s'est emparé de leur cerveau. Ils com-
« mencent aussi - tôt à se mordre les
« doigts comme les autres, & ne pro-
« mettent pas moins que l'immortalité à
« la Beauté qui a fait naître leur capri-
« ce. J'ai pitié de l'aveuglement de ceux
« qui se laissent flatter à cette douce
« tromperie, & vois avec indignation
« qu'il n'y ait point aujourd'hui de si mi-
« sérable amoureux qui ne chante les
« louanges de quelque Sylvie crotée,
« & ne se rende corrupteur de la Poësie
« aussi bien que de l'innocence. . . Je ne
« sçauois pas même souffrir dans le Re-
« cueil des beaux Vers de ce tems, ce

grand nombre de *Plaintes, d'Absences,*
 & de *Jouissances*, qui ne sentent quasi
 que la même chose, &c.

ADAM
 BILLAUT.
 1662.

ADAM BILLAUT.

Adam *Billaut*, Menuisier de Nevers, plus connu sous le nom de *Maître Adam*, est fort inférieur à Brébeuf du côté du génie Poétique. Ce n'est pas qu'on ne remarque dans ses Vers quelques étincelles de ce feu qui chauffe les Poètes; mais elles n'y brillent que par intervalles peu communs, & toujours fort courts. Comme il étoit sans Lettres & sans étude, il est même ordinaire de n'y rencontrer ni exactitude, ni justesse; soit pour le langage, soit pour les pensées. Il avoit l'imagination vive & prompte, & une veine très-féconde: avec tout cela, son plus grand mérite ne consistoit que dans une grande facilité à rimer, & à profiter de tous les événemens de son tems, grands ou petits, pour faire éclore quelques Odes, quelques Sonnets, Rondeaux, Stances, Élégies, Chansons, ou autres Pièces. Lorsqu'il a voulu se mêler d'écrire sur ce qu'on appelle la Galanterie, il n'est presque jamais sorti du plat, du bas, du

ADAM
BILLAUT.
1662.

54 BIBLIOTHEQUE

remplant, du trivial. Des dix-huit ou vingt Pièces inferées dans le Tome troisieme du Recueil de Barbin, & choisies exprès dans cette multitude d'autres sorties de la même plume, je ne sçais s'il y en a dix qui puissent mériter l'approbation d'un Lecteur judicieux & de goût. Cependant il a été loué par les plus beaux esprits de son tems.

L'Abbé de Marolles fait son Panegyrique dans la Préface qu'il s'est donné la peine de composer pour mettre à la tête des *Chevilles* de ce Poëte artisan. Et de quels éloges cette Préface n'est-elle pas suivie, en Vers Grecs, Latins & François ! Saint Amant, Boisrobert, Scudery, Beys, Scarron, Colletet, Corneille lui-même, Vion d'Alibrai, Chevreau, de l'Etoile, Marigny, Charpy, Mezerai, Rotrou, Tristan l'Hermite, Gombauld, la Demoiselle de Gournay, le Marquis de Villénes, & vingt autres dont les noms sont presque tous ignorés aujourd'hui, ont uni leurs voix pour chanter les louanges de *Maître Adam*. Le Duc de Saint Aignan, faisant allusion à son nom, n'a pas craint de dire :

Ornement du siecle où nous sommes,
Vous n'aurez rien de moi, si non

Que pour les Vers & pour le nom ;
 Vous êtes le premier des hommes.

ADAM
 BILLAUT,
 1662.

Ce qui revient à cet autre éloge de
 Maynard :

Les Vers de Maître Adam ont des beautés exquises ;
 Ce Virgile à rabot est plus divin qu'humain
 Les Muses désormais ne doivent être assises
 Que sur des tabourets qui soient faits de sa main :

Chevreaux,
 part. 1. p. 154.
 & suiv.

Nous apprenons de M. Chevreau ce
 qui excita le zèle de tant d'Ecrivains
 pour louer Maître Adam.

« Quand celui-ci , dit-il , vint à Paris ,
 » la première connoissance qu'il voulut
 » avoir , fut celle de M. de Saint Amant :
 » & comme nous étions presque insépa-
 » rables ce dernier & moi , il ne se put
 » faire que Maître Adam ne me connût
 » dans le même tems. Sur ce qu'il dit à
 » Monsieur de S. Amant , qu'il alloit fai-
 » re imprimer ses Poësies , qu'il avoit
 » nommées ses *Chevilles* , il le pria de le
 » régaler de quelque Epigramme pour
 » la mettre au commencement de son
 » Ouvrage , & je fus contraint d'en sui-
 » vre l'exemple. Il fit l'Epigramme sui-
 » vante , qui ne pouvoit être accommo-
 » dée qu'à ce Menuisier :

On peut dire en voyant les Ouvrages divers
 Que le bon Maître Adam nous offre ,
 Qu'il s'entend à faire des Vers
 Comme il s'entend à faire un coffre.

ADAM. » J'en fis une, continue Chevre
BILLAUT. » qui plut davantage à Maître Ada
 1682. » parce que la louange en-étoit outre
 » & que l'encens n'étoit pas pour lui
 » mauvaise odeur. M. de l'*Ile-Chandi*
 » qui ne nous quittoit presque jamais
 » voulut ajouter une troisiéme. »
 Chevreau la rapporte de même que
 sienne, & ajoute : « Tout le monde :
 » des Vers ensuite à la louange de Maître
 » Adam : & ceux qui n'en avoient jamais
 » fait, prièrent leurs amis d'en faire pour
 » eux dans cette rencontre. »

Ce Poëte Menuisier étoit né à Nevers, de Pierre Billaut, & de Jeanne More. Sa mere mourut de la peste dans une isle proche de Nevers, & son fils en témoigne sa douleur à la page 83 de ses *Chevilles*. Il se maria dans le lieu de sa naissance, & eut des enfans, dont un fut tenu sur les fonts de Baptême par l'Abbé de Saint Martin. On dit que M. le Prince passant par Nevers, fut curieux de voir notre Poëte Menuisier, & lui promit cent écus, & que le Poëte vint les lui demander à Paris par ces quatre Vers :

Prince plus grand qu'Alexandre,
 Tu m'as promis cent écus ;
 Je suis venu pour les prendre,
 Que réponds-tu là-dessus ?

Une Ode qu'il adressa au même Prince, & qui fut imprimée en 1648 in-4°. prouve qu'il avoit en effet l'honneur d'être connu de ce Prince, & semble annoncer qu'il en avoit reçu quelque gratification.

ADAM
BILLAUT.
1662.

Dès 1638, il étoit venu à Paris à l'occasion d'un Procès qu'il avoit contre le curateur de sa femme ; mais au lieu de plaider, il fit des Vers au Cardinal de Richelieu, qui lui donna une pension. C'étoit une Ode, qui parut l'année suivante 1639, & dans laquelle il y a des endroits qu'on lit encore avec plaisir. Voici ce que le Poète y dit de lui-même & de ses heureux talens poétiques :

N'est-ce par un effet de l'essence suprême
De voir d'un feu divin mes esprits animés,
Que ressemblant un champ cultivé de lui-même
Je produise des fruits que l'on n'a point semés ?...
Ce n'est pas sur ce Mont qui se perd dans les nues,
Que pour peindre tes faits je cherche des couleurs !
Le Parnasse a pour moi des routes inconnues ;
J'en laisse à nos esprits & les fruits & les fleurs :
Sans grimper sur l'orgueil de ces grands précipices,
La nature a pour moi des soins assez propices,
C'est elle seulement qui me vient animer ;
Et sans faire le vain, j'aurois bien l'assurance
De dire qu'il n'est point de Menuisier en France
Qui sçache comme moi ce bel art de rimer.

La faveur que le Cardinal de Riche-

ADAM
BILLAUT.
1662.

58 BIBLIOTHEQUE
lieu lui avoit accordée mit son esp
belle humeur, & lui fit espérer d
grandes graces encore de ce Min
comme on le voit par ce Rondeau,
jouant sur le nom de Richelieu, il di

D'un riche lieu je ne suis pas venu :
Mes vêtemens qui me laissent tout nu
En donnent bien l'entiere connoissance.
L'autre inhumain qui fut à ma naissance,
Dans un rabet mit tout mon revenu.

Tous les Devins qui depuis m'ont connu,
Pour m'obliger cherchent par le menu
Si j'usurai mes jours sans l'assistance
D'un Richelieu.

Je ne sçai pas si leur esprit cornu
Doit l'avenir regler par l'avenu,
Ce seroit bien irriter ma constance ;
Quoi qu'il en soit, je vis dans l'espérance
Que tôt ou tard je serai maintenu
D'un Richelieu.

Il se plaint cependant dans son *Vile
brequin*, que sa pension n'étoit pas
exactement payée ; & plusieurs fois il
eut recours à la facilité qu'il avoit de
versifier, pour solliciter son payement.
On lit dans le même Ouvrage (p. 19.)
qu'il fit le voyage d'Italie, sans doute
par curiosité, & qu'il desira de saluer
Madame Royale en passant par Turin.

C'est dans le même (p. 439.) que l'on apprend que le Cardinal de Richelieu lui fit obtenir du Roi un Brevet pour le transport des Eaux de Pouques. Il eut de plus une pension de Gaston de France, Duc d'Orleans, & des gratifications passageres de plusieurs Seigneurs & Dames de la Cour. On répandit même le bruit que Christine Reine de Suède. l'avoit pareillement gratifié d'un riche présent. Mais comme ce bruit n'étoit pas fondé, Maître Adam adressa ces Vers à la Reine, pour lui insinuer la pensée de le réaliser. (Vilebreq. p. 443.)

ADAM.
BILLAUT.
1662.

Reine, tout le monde dit,
Que votre bien m'a fait riche,
Je suis pourtant sans crédit,
Et mes habits sont en friche.

Que je suis infortuné
D'être traité de la sorte !
Si vous m'avez rien donné,
Je veux qu'un Diable l'emporte.

Hélas, vous le sçavez bien,
A quoi sert de vous le dire ?
C'est un bien maigre entretien
Aussi de vous en écrire.

Pourtant si votre bonté
Vouloit bien me satisfaire,
L'on diroit la vérité,
Ou vous diriez le contraire.

ADAM
BILLAUT.
1662.

Une personne de grande condition
l'ayant fait solliciter de quitter Nevers ,
& son métier , & de se rendre à Versail-
les , en lui faisant espérer un établisse-
ment plus avantageux ; ces promesses ne
le tenterent point ; il répondit :

Pourvu qu'en rabotant ma diligence apporte ,
De quoi faire rouler la course d'un vivant ,
Je serai plus content à vivre de la sorte ,
Que si j'avois gagné tous les biens du Levant . . . ?

Je ne recherche point cet illustre avantage ,
De ceux qui tous les jours sont dans des différénds ,
A disputer l'honneur d'un fameux parentage ,
Comme si les humains n'étoient pas tous parens.

Qu'on sçache que je suis d'une tige champêtre ,
Que mes prédécesseurs menaient les brebis paître ,
Que la rusticité fit naître mes ayeux ,

Mais que j'ai ce bonheur en ce siècle où nous sommes ,
Que bien que je sois bas au langage des hommes ,
Je parle quand je veux le langage des Dieux , &c.

Ce Poète mourut le 19 Juin 1662.
Il nous a laissé trois Volumes de ses
Poësies ; ses *Chevilles* , qui parurent en
1644 , in-4o. j'en ai suffisamment
parlé ; le *Vilebrequin* , contenant toutes
sortes de Poësies Galantes , dont je n'ai
point vû d'autre édition que celle de
1663 ; & son *Rabot*. C'est à tort qu'on
fait entendre au titre du *Vilebrequin* ,

que ce Recueil ne contient que des *Poësies Galantes*: la plus grande partie roule sur des sujets fort différens. Il y en a sur divers événemens du tems de l'Auteur, & beaucoup qui sont adressées à ce qu'il y avoit de plus distingué en Europe par la naissance ou par le rang. Comme Maître Adam mourut pendant l'impression de cet Ouvrage, le Sieur *Bertier*, Prieur de Saint. Quaise, son ami, ajouta à ce Recueil une Epître dédicatoire à M. le Prince, l'Epitaphe de l'Auteur en Latin, & une Préface à la fin de laquelle il fait ce Portrait de Maître Adam. « Le » fond de son ame, qui m'étoit, dit- » il, extrêmement connu, m'oblige de » rendre ce témoignage à la postérité, » qu'il avoit les sentimens d'un homme » très craignant Dieu; que son inclina- » tion le portoit à faire du bien à tout le » monde, qu'il étoit très-fidèle à ses » amis, & que de tous ses témoignages » d'affection, la reconnoissance étoit le » moindre. »

Il avoit dit auparavant, « Il est Epi- » curien sans libertinage, il est Stoïque » sans superstition; & de ces deux Sec- » tes qui jadis ont partagé la terre, il » forma un tempérament si doux, que » si Zenon & Epicure vivoient encore,

ADAM
BILLAUT.
1662.

ADAM.
BILLAUT.
1662.

» je crois qu'ils feroit boire ensemble. » Bertier fait ensuite l'éloge des talens poétiques de son ami ; mais il en étoit trop admirateur pour bien saisir le vrai. Il a recueilli après sa Préface les Vers faits à la louange de Maître Adam, par le Comte de Saint Aignan, un Musicien & les sieurs de Scudery, Bertaut, Maynard, Nicolo, Panferon, Chenu de Maziere. Bertier n'y a pas oublié une longue Epître qu'il avoit adressée à son ami, & dans laquelle il peint différens personnages de Nevers. Car ce Prieur se mêloit aussi de versifier, & notre Poète Menuisier parle avec beaucoup d'emphase, pag. 428. & suiv. de son *Vil-brequin*, d'un Poème dont le sujet étoit *Constantin*, que Bertier avoit entrepris, & presque achevé. J'ai lu encore de Maître Adam une piece intitulée *le Claquet de la fronde, sur la liberté des Princes, avec une Elegie aux Dames Françoises, & une Epigramme* : ce petit Recueil fut imprimé en 1651. in-4^o.

DOM SIMPLICIEN GODY.

DOM SIM-
PLICIEN
GODY.
1662.

Si Maître Adam étoit un Poète sans étude & sans Lettres, on ne dira pas la même chose de Dom Simplicien Gody ;

dont le Révérand Pere Dom-Augustin Calmet fait une mention si honorable dans sa *Bibliothèque Lorraine*. Ce Bénédictin nous a donné un assez grand nombre d'Ouvrages Latins & François, en Vers & en Prose ; & en particulier un *Traité sur l'éloquence de la Chaire*, en Latin, dont feu M. Gibert parle très-avantageusement dans ses *Jugemens des Scavans sur les Maîtres d'éloquence*. Dom Calmet dit qu'il a composé aussi en vers François, des *Odes sacrées*, pour entretenir la dévotion des personnes de piété, & qu'elles ont été imprimées en 1629 ; & un plus grand Recueil, publié en 1631 à Nancy, intitulé, *Les honnêtes & diverses Poësies de Placidus Varnancien*, divisées en cinq Livres : le premier contient le voyage d'Amour ; le second, des Elégies ; le troisieme, des Sonnets ; le quatrieme, la journée dévote ; le cinquieme, la Muse funebre. Ce Livre est dédié à M. de Mercy, Prieur de Saint Thomas & du Mont S. Martin. L'Auteur signe *Placidus*. Mais à la fin d'une Epître adressée à la Charité, il signe *Placidus Gody*. Ces Poësies respirent une grande piété ; & c'est à peu près tout leur mérite.

L'Auteur fit profession de l'Ordre de

DOM SIM-
PLICIEN
GODY,
1662.

p. 43. & suiv.

T. 2. p. 463
& suiv.

64 BIBLIOTHEQUE

**DOM SIM-
PLICIEN
GODY.
1662.**

Saint Benoît, dans la Congrégation de Saint Vanne, à Saint Vincent de Besançon le 24 Juin 1618 ; dans la suite, il fut successivement Supérieur du Collège de Saint Jérôme à Dole, de Saint Vincent de Besançon, & de Jouhe près la ville de Dole. En 1659, il y eut, sous les auspices du Cardinal Mazarin, une seconde union de la Congrégation de S. Vanne avec l'Ordre de Cluny, laquelle ne dura que jusqu'à la mort de ce Cardinal, qui arriva deux ans après. Dans le premier Chapitre général qui se tint après cette union, Dom Gody fut élu Prieur claustral de l'Abbaye de Cluny ; l'année suivante il fut nommé Sous-Prieur de Saint Vincent de Besançon, où il est mort le 13 Août 1662.

SALOMON DE PRIEZAC.

**SALOMON
DE
PRIEZAC.
1662,
Hist. de l'Acad.
F. in-12.
T. 1. pages
209. 353.
419.**

M. l'Abbé d'Olivet rapporte à la même année la mort de Daniel de Priézac, Conseiller d'Etat ordinaire, né au Château de Priézac en Limousin, & reçu à l'Académie Française au mois de Février 1639. Je ne conteste aucune partie de ce court récit. Mais le même Historien de l'Académie attribue à son ancien Confrere un petit Re-

Recueil de Poësies , imprimé en 1643 , & je crois qu'il faut le donner à Salomon de

Priézac, sieur de Saugues, fils de Daniel.

SALOMON
DE
PRIÉZAC
1662.

Ce Recueil se retrouve en effet tout entier dans celui que *Salomon* donna en 1650 de ses propres Poësies, où il a mis son nom & sa qualité. Le petit Volume de 1643, dédié à Madame la Marquise du Châtelet, n'offre qu'une Paraphrase des Pseaumes 8, 112, 127, 129 & 143.

& de l'Hymne *Ave, maris Stella*. C'est

par la même Paraphrase que commencent les Poësies de Salomon de Priézac.

Dans l'Avertissement de 1643, l'Au-

teur parle d'une Traduction qu'il avoit

faite du Livre de Cassiodore sur l'A-

me, & des observations dont il avoit

accompagné cette Traduction. Salomon

répète la même chose dans son Epître

dédicatoire à Mademoiselle la Baronne

de Beaujeu, mise au-devant du Volume

imprimé en 1650, & il ajoute comme

en 1643, qu'il avoit déjà publié quel-

ques Paraphrases, qui n'avoient pas été

mal reçues, ce qui l'avoit engagé à en

composer encore quelques autres, & à les

réunir dans un même Volume.

L'Avertissement de 1643. contient

de plus un bel éloge de la Poësie. L'Au-

teur dit qu'il n'en faisoit pas sa principale

**SALOMON
DE
PRIEZAC.
1662.**

occupation. Ceux qui connoissent ses Ouvrages sur la Physique, & sur quelques parties de l'histoire naturelle, en sont persuadés. Peut-être même eût-il été à souhaiter qu'il n'eût pas essayé d'entrer dans les routes du Parnasse. La versification de ses Paraphrases a quelque sorte d'aisance, & n'est pas mal soutenue : mais je ne vois presque rien qu'on puisse lire avec une certaine satisfaction dans les autres Poësies imprimées en 1650. Ses Sonnets, au nombre d'environ 35, n'ont aucune des qualités que M. Despreaux exigeoit pour ce genre de Poësie. Je n'aime pas d'ailleurs à voir louer en même tems Dieu, les Saints, & l'amour le plus profane. Ses douze ou treize Epigrammes n'ont aucun sel. Son Poëme intitulé *Les Promenades de Saint Cloud*, dont on avoit déjà une édition in-4°. n'est presque que le récit insipide d'un repas, & une description très-imparfaite du lieu nommé *Saint Cloud* : Le Poëme sur la Foire Saint Germain est fort peu de chose. L'*Apologie des Muses contre Bacchus*, est plus sensée, mais ne dit rien de neuf. Parmi ses Stances, celles qu'il fit sur la sortie de M. le Duc de Beaufort, du Bois de Vincennes, avoient été prises à l'Auteur, & imprimées pen-

tant le blocus de Paris. On voit par ses Vers pour le *Ballet du Monde renversé*, & pour celui des *Nations aux Dames*, dansés l'un & l'autre en Franche-Comté, que le Poète avoit fait quelque séjour dans cette Province. Dans d'autres Vers, il loue son pere & le Livre de cet Académicien intitulé, *Les Privilèges de la Vierge*. Il fut aussi ami de M. de Vaugelas, & l'on a parmi ses Poësies le Sonnet suivant qu'il fit sur la mort de cet Ecrivain à qui notre langue a tant d'obligation.

SALOMON
DE
PRIEZAC
1662.

Quel bruit oy-je éclater sur les bords du Permesse ?
Qui peut être l'Auteur de ces longues clameurs ?
N'est-ce point Vaugelas que les savantes Sœurs
Portent dans le cercueil, & regrettent sans cesse ?

Où, cet Homme fameux les met dans la détresse :
Sa mort leur fait souffrir tant de vives douleurs ,
Que l'on de d'Hippocrène a grossi de leurs pleurs ,
Et que leur tein vermeil a bleui de tristesse.

La Lyre qu'Apollon anime de ses doigts ,
Ne peut de ce Héros entretenir les bois ,
Que sa plainte ne soit de mille échos suivie :

Mais c'est injustement que l'on pleure son sort ;
Puisqu'on ne peut douter que l'éclat de sa vie ,
N'affranchisse son nom des ombres de la mort.

L'Abbé de Boisrobert a adressé une
de ses Epîtres, au pere de notre Auteur ;

qu'il nomme *de Priezac* : c'est la troisième du second Livre, partie seconde.

SALOMON

DE

PRIEZAC.
1662.

FRANÇOIS LE METEL
Sieur DE BOISROBERT.

Cet Abbé étoit entré à l'Académie Françoisé avant Daniel. il se nommoit François *le Metel de Boisrobert*, & Monsieur Huet conjecture qu'il pourroit être sorti de quelques-unes des anciennes Familles du même nom, qui avoient été connues à Caën. Il étoit né dans cette ville sur la Paroisse de Notre-Dame de Froïderue, vers l'an 1592. selon une Lettre de Guy Patin au Sieur Spon, dattée du 8 Juin 1655, dans laquelle il dit que Boisrobert avoit alors 63. ans. M. Huet, & après lui M. l'Abbé d'Olivet, & les Auteurs de l'Histoire du Théâtre François, disent que son pere étoit Procureur de la Cour des Aides à Rouen. L'Abbé de Boisrobert ne lui donne point d'autre qualité que celle d'Avocat, & fait entendre assez clairement qu'il en avoit exercé la profession, & qu'il s'y étoit distingué. Dans la seconde Epître du premier Livre du Recueil de 1659 in-8°. parlant à M. le Chancelier Seguier des Lettres d'annoblissement.

FRANÇOIS
LE METEL

DE
BOISRO-
BERT.
1662.

Origin. de
Caën. 2. Ed.
p. 379.

Ibid.

Hist. de l'Acad. Fr. T. 2.
page 99.

Hist. du Th.
Fr. T. 5. p. 10.

qui lui avoient été accordées, il dit :

Non sans chagrin j'oyois souvent ma mere ,
Noble de sang reprocher à mon pere,
Qu'il n'étoit pas de même qualité,
Et je me mis enfin de son costé;
Je te pressai, tu me fus favorable
D'un *Avocat* tu fis un *Ecuyer*,

FRANÇOIS
LE METEL
DE BOIS-
ROBERT.
1662.

& dans la seconde Epître du troisieme
Livre, il s'exprime encore ainsi:

Ma mere fut de noble Sang ;
Mon pere , avant qu'être en ce rang ,
Fut un *Avocat* honorable
Qui n'eust jamais d'Ayeul taillable ;
Et de sa race il n'est resté
Qu'un neveu , &c.

J'ignore si Boisrobert fréquenta pareillement le Barreau ; il paroît du moins certain qu'il eut aussi le titre d'*Avocat en la Cour*. C'est la qualité qu'il prend à la fin d'un Sonnet qu'on lit au commencement d'un Recueil de 14 Sermons, prêchés à Rouen, par Frere Martin le Noir, Religieux Augustin, & imprimés dans la même ville en 1616 sous ce titre bizarre, *L'Uranoplée, ou Navigation du liêt de mort au port de vie, utile pour assister les malades*.

Quelques éloges que l'on donna à ce Sonnet, flatterent l'Auteur ; il se crut

FRANÇOIS
LE METEL
SIEUR DE
BOISRO-
BERT.
1662.

Poète, abandonna l'étude de la Jurisprudence, & ne fréquenta presque plus que les Muses, & les Compagnies les plus agréables. On lit de ses Poësies dans deux Recueils qui parurent dès 1619, le *Temple d'honneur* sur la mort du Baron d'Ardres, & le *Cabinet des Muses*. On en voit aussi dans le *Recueil des plus beaux Vers de Malherbe & autres*, imprimé en 1626, dans celui de 1638, &c.

Epîtres, 2.
part. Liv. 1.
Ep. 4.

M. de Boisrobert étoit à Rome en 1630. Sa réputation l'y avoit précédé, & son esprit l'y fit rechercher. Le Pape Urbain VIII. à qui les Muses Latines avoient accordé leurs faveurs, voulut le voir & converser avec lui. Un mois après cet entretien, il lui donna le Prieuré de Nozay, situé en Bretagne au Diocèse de Nantes; ce qui l'engagea à quitter l'Epée pour se revêtir de l'habit Ecclésiastique. Voici de quelle manière il raconte cet événement, qui fut la première origine de sa fortune.

En six-cent-trente, étant en Cour de Rome,
Le Pape Urbain, ce saint & savant homme,
Sur quelque bruit dont il fut abusé,
Que d'Apollon j'étois favorisé,
Me voulut voir & me fut si propice,
Qu'un mois après vaquant un Bénéfice
Dans la Bretagne, il me le conféra;
Et ce certain d'autres biens m'attira:

Car pour l'Eglise il me falloit un titre,
 Je n'aurois eu sans lui Croffe ni Mitre;
 L'Espée encore en toute sureté
 Dans son fourreau pendroit à mon costé,
 S'il ne m'eût pas inspiré la pensée,
 De la Soutanne en trois jours endossée.

FRANÇOIS
 LE METEL
 Sieur DE
 BOISRO-
 BERT,
 1662.

Il jouit de ce Bénéfice durant dix ans, & comme il ne lui rapportoit que 170 liv. il en employoit le revenu à acheter les Livres qui pouvoient lui être nécessaires. Il résigna dans la suite ce Bénéfice. Mais le résignataire étant mort dans le mois même de la résignation, il tenta d'y rentrer, & ne put y réussir qu'après plusieurs autres années qu'il l'obtint de nouveau de M. le Prince de Conti.

Ibid. & Ep.
 9. du 2. Liv.

Revenu en France, & ayant pris les Ordres sacrés, il fut nommé à un Canoniat de la ville de Rouen. Ce fut au plus tard en 1634, puisque Chapelain lui écrivant le 3 Août de la même année, l'exhorte à vivre avec sagesse & retenue dans le lieu de son Canoniat, & sur-tout à ne point y avoir de familiarité avec les femmes, de peur, lui dit-il, *qu'il n'oublât sa condition présente, & qu'il ne fût tenté de chanter autre chose que des Pseaumes & des Leçons.*

Lett. manusc.
 de Chapelain

FRANÇOIS
LE METEL
SIEUR DE
BOISRO-
BERT.
1662.

La résidence qu'il fut obligé de faire à son Bénéfice ne s'accordoit point avec son caractère vif, inconstant, & ami du grand monde. Il s'en explique assez librement dans l'Epître huitieme du premier Livre, & dans la seconde & la neuvieme du second Livre de ses Epîtres. *Je ne gagne pas la maille*, dit-il :

Si dans le Chœur je ne travaille,
Le distributeur à l'Obit
Vient faire son petit débit.
Sous le Surplis ou sous la Chappe,
Toujours quelque Méreau j'attrape,
Et je pourtant jamais ne dis,
Libera ni De profundis,
S'il faut parfois que je soutienne
Ou le Repons ou bien l'Antienne,
Je n'en sçaurois venir à bout,
Je mets le désordre partout;
Et par un ton plaisant & rare,
Je leur suis brutal & barbare.

Dans l'Epître neuvieme il se défend d'aller à Forges où il étoit invité, parce qu'il étoit *Chanoine* & obligé de se trouver à un jour fixé au Chapitre Général de sa Compagnie; autrement, dit-il, *adieu mes pauvres droits*. Il paroît par une autre de ses Epîtres qu'il ne conserva pas long-tems ce Canoniat, tant parce que ce genre de vie gênoit trop sa liberté,
que

que parce qu'il l'éloignoit du Cardinal de Richelieu qui l'affectionnoit extrêmement , & auquel il étoit si attaché qu'il regardoit sa société comme le plus grand avantage qu'on eût pu lui procurer.

Les agrémens de son esprit & de son humeur , sa conversation , & le talent qu'il avoit de railler agréablement , l'avoient introduit chez ce Ministre. Il avoit souverainement le don de cette *niaiserie affectée qui est familière à Caen* , & que Patrix se vantoit d'avoir enseignée à Voiture , comme nous l'apprend Monsieur Huet en parlant de Patrix. Un Conte charmoit dans la bouche de Boisrobert. Il étoit *grand dupeur d'oreilles*. C'est lui-même qui le dit , en représentant au célèbre Conrart qui s'étoit joint à Sarazin pour le presser de publier ses Poësies, qu'elles pourroient bien n'avoir pas sur le papier tout l'agrément qu'il avoit l'art de leur donner en les racontant.

FRANÇOIS
LE METEL
sieur DE
BOISRO-
BERT.
1662.

Hist. du Th.
Fr. T. 5. pag.
10.

Huet orig.
de Caen , p.
379. & suiv.

Hist. de l'A-
cad. Fr. T. 2.
P. 99. & suiv.

On embellit la cadence & la phrase ,
dit-il à son ami Conrart ,

Quand on prononce un Vers avec emphase ,
Qui sans justice honorant son Auteur ,
Duppe l'oreille , & corrompt l'Auditeur.
Quelqu'un dira de moi la même chose ,
Et que mes Vers qui semblent de la Prose,

Tom. XVII.

D

Ep. 3 T. 1. 8.
P. 192. *

Voyez aussi
l'Ep. I du mê-
me vol. à Sa-
razin.

FRANÇOIS
LE METEL
fleur DE
BOISRO-
BERT.
1662.

Pour leur naïve & nette liberté,
De mon récit prenoient force & beauté :
En récitant , de vrai , je fais merveilles ,
Je suis , Conrart , un grand dupeur d'oreilles.
Par ce talent , j'aurois de Mondori ,
Comme d'Armand été le Favori , &c.

Son plus grand soin étoit de délasser
l'esprit du Cardinal après ses grandes oc-
cupations , tantôt par les Contes que
son imagination lui fournissoit toujours
à propos ; tantôt en lui rapportant tou-
tes les petites nouvelles de la Cour & de
la ville : car c'étoit-là presque son unique
emploi auprès du Cardinal ; ce qui lui
fait dire à M. de Bautru :

Ep. 3. T. I. p.
22.

... Tu n'ignores pas les solides offices ,
Dont il paya mon zele , & non pas mes services.

Cet amusement étoit devenu si néces-
saire à ce Ministre , que Citois son pre-
mier Médecin , avoit coutume de lui
dire : *Monseigneur, nous ferons tout ce que
nous pourrons pour votre santé ; mais tou-
tes nos drogues sont inutiles , si vous n'y
mêlez un peu de Boisrobert.*

Aussi voit-on par les Lettres manu-
scrites de Chapelain , que l'Abbé accom-
pagnoit par-tout le Ministre , non seule-
ment à la Cour , à Paris , & à Ruel ,
mais encore à l'Armée & dans tous les

voyages que son Eminence étoit obligé de faire. C'est ce que Boisrobert lui-même répète souvent dans les deux volumes de ses Epîtres.

Le Cardinal ne fut point ingrat. Il combla Boisrobert de bienfaits. Il lui donna l'Abbaye de Châtillon sur Seine, le Prieuré de la Ferté-sur-Aube, & quelques autres Bénéfices, avec les titres d'Aumônier du Roi & de Conseiller d'Etat. Son pere fut aussi gratifié de Lettres d'annoblissement pour lui & ses enfans, comme je l'ai observé plus haut; & ce fut encore à la demande de l'Abbé, qui obtenoit du Ministre toutes les grâces qu'il demandoit, en particulier pour ceux qui cultivoient les Lettres, dont il devint, en quelque sorte, le Mécène & le Protecteur, ainsi qu'il s'en glorifie en commençant son Epître à M. Bautru :

Toi qui m'as vu jadis avec tant de bonté
Du Parnasse François bannir la pauvreté,
Lorsque Solliciteur des Muses affligées,
J'appliquois tous mes soins à les voir soulagées.

Ep. de Boiss.
T. I. Epît. 3.

On sçait que ce fut lui qui contribua le plus à l'établissement de l'Académie Française. Ayant fait au Cardinal de Richelieu un récit avantageux des occupations de la petite Assemblée qui y donna occasion, & dans laquelle il avoit

Hist. de l'Acad. t. I. p.
10. 20. 42.
45. 86.

FRANÇOIS
LE METEL
sieur DE
BOISRO-
BERT.
1662.

été admis, ce Cardinal fit proposer par son moyen à ceux qui la composoient, de former un Corps. Cette proposition fut acceptée, & l'Abbé de Boisrobert se chargea des suites de cette affaire jusqu'à sa consommation. Ce fut lui qui présenta au Cardinal le projet de cet établissement, qui fut député à Ruel pour en faire autoriser les Statuts, & qui sollicita auprès du Premier Président la vérification des Lettres Patentes. Ajoutons que même, pendant quelque tems, l'Académie tint ses séances chez lui.

On peut voir là-dessus l'Histoire de M. Pellisson, & une Epître de Boisrobert lui-même, écrite à Balzac, où racontant les occupations de l'Académie, lorsqu'elle s'assembloit dans sa maison, il dit plaisamment :

Epîtres de
Boisr. t. 1.
Ep. 6.

Pour dire tout enfin dans cette Epître ;
L'Académie est comme un vrai Chapitre,
Chacun à part promet d'y faire bien,
Mais tous ensemble ils ne tiennent plus rien.
• Mais tous ensemble ils ne font rien qui vaille ;
Depuis six ans dessus l'F on travaille ,
Et le Destin m'auroit fort obligé ,
S'il m'avoit dit, Tu vivras jusqu'au G.

• A la vérité, dit M. l'Abbé d'Olivet,
si le travail commun n'y alloit pas fort
vîte, du moins les Académiciens s'y oc-

étoient utilement pour eux ; ils y portoient leurs propres Ouvrages dont la lecture donnoit lieu à une critique instructive & amusante.

FRANÇOIS
LE METEL
sieur DE
BOISROBERT.
1662.

Voilà comment nous nous divertissons,
En beaux Discours, en Sonnets, en Chansons,
Et la nuit vient, qu'à peine on a sçû faire
Le tiers d'un mot pour le vocabulaire :
J'en ai vu tel aux Avents commencé,
Qui vers les Rois n'étoit guere avancé.

Boisrobert n'ennuyoit point ses Associés par son érudition, car il n'étoit point Sçavant ; c'est ce qui a porté M. de S. Evremont, dans la Comédie des Académistes, à mettre ces Vers dans la bouche de Silhon : Ac. II. Sc. II.

Les siècles, Boisrobert, sont assez différens :
On blâmoit autrefois les hommes ignorans :
La Science aujourd'hui donne fort peu d'estime,
En sçavoir plus que vous n'est pas un petit crime.

La faveur de l'Abbé de Boisrobert auprès du Cardinal de Richelieu fut interrompue par une disgrâce, dont on rapporte différemment le sujet. Voici comment le fait est raconté dans les Lettres manuscrites de Chapelain, qui pouvoit en être mieux informé que tout autre : « Quand, dit-il, la Tragédie de » *Mirame* fut jouée pour la première » fois, le Cardinal fit défense d'y laisser

FRANÇOIS
LE METEL
sieur DE
BOISRO-
BERT.
1662.

» entrer qui que ce fût, hors les person-
» nes qu'il auroit nommées lui-même.
» Boisrobert cependant ne laissa pas d'y
» faire entrer secretement deux femmes
» d'une réputation équivoque. La Du-
» chesse d'Aiguillon qui ne l'aimoit point,
» comme ordinairement les parens des
» Grands n'aiment point leurs Favoris,
» profita de cette occasion pour le per-
» dre, en remontrant au Cardinal que
» Boisrobert étoit le seul qui eût osé mé-
» priser ses ordres, & qu'à la vûe de la
» Reine, & de toute la Cour, il avoit
» été le profanateur de son Palais. »
D'autres prétendent qu'ayant été soup-
çonné de débauche infame, ses ennemis
profiterent de cette occasion pour le fai-
re chasser d'auprès du Cardinal; & il
faut convenir que ce penchant déréglé
lui a souvent été reproché, & par des
traits piquans. On en lit quelques-uns
dans *la Requête des Dictionnaires* par
Ménage, & dans une Lettre de Scarron
au Sieur de Marigni, dont on peut lire
l'occasion dans l'Histoire du Théâtre
François, tome 8. p. 105. & 106.

La disgrâce de Boisrobert fit quelque
peine à l'Académie Françoisse. Cette
Compagnie crut qu'il étoit de son hon-
neur, & que sa reconnoissance l'exi-

geoir d'ailleurs , de faire une députation vers le Cardinal, pour lui demander la grace du coupable , après quelques mois d'exil. Le Cardinal reçut fort bien les députés ; & après leur avoir dit qu'ils méritoient d'avoir un Confrere moins étourdi , il ajouta que l'heure du pardon n'étoit pas encore venue , mais qu'elle pourroit venir. M. de Bautru, qui avoit beaucoup de crédit auprès de ce Ministre , n'omit rien aussi pour le justifier & hâter son retour ; & Boisrobert l'en avoit sollicité par une Lettre en Vers , où il fait entrer adroitement l'éloge du Cardinal , ajoutant une peinture plaisante de la maniere dont les Courtisans l'abordoient depuis qu'il n'étoit plus en faveur. Voyez aussi l'Epître V. à l'Abbé de Beaumont , Précepteur du Roi. Mais ce fut M. Citois, qui travailla le plus efficacement à sa réconciliation. Cet habile Médecin voyant le Cardinal indisposé , & connoissant que cette indisposition ne venoit que de quelque chagrin qu'il avoit eu , il lui prescrivit pour toute ordonnance , *Recipe Boisrobert* , pour lui faire comprendre que rien ne pouvoit contribuer davantage au rétablissement de sa santé , que les Contes plaisans de cet Abbé. Cette ordonnance eut son effet ;

FRANÇOIS
LE METEL
sieur DE
BOISRO-
BERT.
1662.

Ep. de Boifr.
in-4°. Ep. 4.

FRANÇOIS
LE METEL
sieur DE
BOISRO-
BERT.
1662.

Biblioth. du
Poitou, T. 4.
p. 6. & 7.

Ep. de Boifr.
in-4°. p. 58.

Boisrobert entra dans les bonnes grâces du Cardinal; mais ce ne fut que pour en jouir peu de tems, ce Ministre étant mort la même année 1642.

M. Dreux du Radier, accuse à cette occasion Boisrobert d'ingratitude. « Cet » Abbé, dit-il, qui a loué tant de per- » sonnes de son tems dans ses Poësies ; » ne dit qu'un mot à la louange de Ci- » tois. » Sur quoi il cite six de ses Vers qu'il dit être dans le *premier Recueil* de ses Lettres en Vers, pag. 41. Ce Bibliographe se trompe ici de plus d'une maniere. 1°. L'endroit qu'il cite est dans la seconde Partie des Lettres en Vers de Boisrobert, imprimée en 1659. in-8°. non dans la premiere qui est in-4°. & de l'an 1647. 2°. S'il avoit lu cette premiere Partie & la page 476 du *Recueil des plus beaux Vers de MM. Malherbe, Racan, &c.* imprimé en 1626. in-8°. chez Toussaint du Bray, il y auroit vu que l'Abbé reconnoît très-expressément les obligations qu'il avoit au Medecin Citois. 3°. Il n'auroit pas dit non plus que ce Medecin, mort en 1652, ne laissa point de postérité ; ou du moins il auroit averti qu'en 1647. il avoit un fils *premier Commis de M. Bailleul Sur-Intendant des Finances*, & que c'est à ce fils que Boisrobert a

adressé les Epîtres 11. 12. & 13. de son premier volume, & un de ses Rondeaux.

La Lettre de Guy Patin à Jacob Spon, que j'ai déjà citée, nous apprend une seconde disgrâce de l'Abbé de Boisrobert. Après avoir dit que le Roi étoit parti pour Compiègne le 18 Mai 1655. il ajoute : « Avant que de partir, il a fait » commandement à l'Abbé de Boisrobert, âgé de 63 ans, de sortir de Paris, » pour divers juremens qu'il avoit proférés du nom de Dieu, après avoir perdu son argent contre les nièces du Cardinal Mazarin. On dit aussi que le pere Annat, Jesuite, Confesseur du Roi, duquel il s'étoit moqué en le contrefaisant, a bien aidé à lui procurer cet exil, qu'il a bien mérité d'eux. C'est un Prêtre qui vit en goinfre, fort déréglé, & fort dissolu. » Cet exil finit au mois de Février 1658. comme Loret l'assure dans sa Muse historique, ou Gazette du 23 Février de la même année.

FRANÇOIS
LE METEL
sieur DE
BOISROBERT.

1662.

Hist; du Th.
Fr. t. 5. p.
14. & suiv.

Monsieur l'Abbé de Boisrobert,
Auteur bien parlant & disert,
Lequel depuis mainte semaine
N'étoit vû de Roi ni de Reine,
D'autant que près leurs Majestés,
On lui prêtoit des Charités :

D v

FRANÇOIS
LE METEL
sieur DE
BOISRO-
BERT.
1662.

Enfin Lundi, son Eminence,
Présupposant son innocence,
Obtint vers Elles son retour,
Au gré des plus Grands de la Cour,
Où l'on chérit cet homme rare,
Qui fait des Vers comme un Pindare,
Et qu'on aime de tous côtés
Pour ses aimables qualités.

L'Abbé de Boisrobert parle lui-même dans ses Epîtres, & peut-être plus souvent qu'il ne le devoit, de ces qualités qui le faisoient rechercher, de même que des services qu'il avoit rendus à beaucoup de Poètes & autres gens de Lettres. Dans une Réponse qu'il fait à M. Lager, Secrétaire des Commandemens de Christine, Reine de Suede, qui l'avoit sollicité de la part de cette Reine de se rendre à Stockolm, il dit :

Le grand Armand, je le confesse,
M'a témoigné quelque tendresse;
Comme il crut voir en mon esprit
Quelque charme qui le surprit,
J'en eus des faveurs singulieres
Aux heures les plus familiares;
J'en répandis sur maint Auteur,
Et me fis le Solliciteur,
Des pauvres Muses affligées,
Qu'un dur siècle avoit négligées;
Je fis qu'Armand en eut pitié,
Et sa glorieuse amitié,

Qui fut de ses bienfaits suivie ,
Fait tout l'ornement de ma vie.

FRANÇOIS
LE METEL
sieur DE
BOISRO-
BERT.
1662.

Et dans la seconde Epître du quatrième
Livre , adressée à M. de Bellièvre , Pre-
mier Président , il ajoute :

J'ai , ce dit-on , un charme singulier
Dans l'entretien , qui m'est particulier ;
Je sçais ranger les choses en leur place ;
Je raille & conte avec certaine grace ,
Qui fait qu'on n'ose après moi répéter
Ce que j'ai dit , de peur de le gêner.
Une beauté qui n'est pas des plus fortes ,
A dit de moi , quand on mettroit des notes
A double game aux contes que je fais ,
Qu'on ne pourroit les retrouver jamais.

Enfin dans une autre Epître (la troi-
sième du 3^e. Livre) par laquelle il prie
le Marquis de Leuville de demander
pour lui à M. de Châteauneuf des Let-
tres de Conseiller d'Etat , il dit encore ;

..... Je suis Abbé mitié ,
Plus grands Rimeurs ont plus mal rencontré ,
Et j'eus encore fortune assez amie
Quand je formai l'illustre Académie
Des beaux esprits ; j'en fus le Promoteur ,
Et fis qu'Armand s'en fit le Protecteur.
Après sa mort qui fit notre disgrâce ,
Le grand Seguier prit dignement sa place ,
Et m'honora de la même amitié ,
Qui par le tems s'accrut de la moitié.

Dvj

FRANÇOIS
LE METEL
sieur DE
BOISRO-
BERT.
1662.

Ce rare esprit, ce merveilleux génie,
Dans son repos aimoit ma compagnie;
Et de mes Vers pleins de naïveté,
Il chérissoit la douce liberté.

Un des talens de Boisrobert étoit celui de la déclamation. « Le ton de sa voix, dit-on, dans le *Ménagiana*, tome 2. page 79. étoit agréable; il avoit le geste beau, beaucoup de feu; il étoit si bien dans la passion qu'il vouloit représenter, qu'on en étoit charmé... Le Cardinal ayant voulu entendre Mondory, ce Comédien joua si bien son rôle en présence du Ministre, que celui-ci ne put retenir ses larmes dans les endroits les plus touchans. Boisrobert qui étoit présent, dit au Cardinal, qu'il feroit encore mieux, & même en présence de Mondory. Le jour fut pris. Mondory s'étant trouvé chez M. le Cardinal, Boisrobert déclama avec tant de force, & entra si bien dans la passion qu'il représentoit; que Mondory lui-même, tout bon Comédien qu'il étoit, ne put lui refuser des larmes, en entendant déclamer le même rôle devant lui. »

Ces qualités dont l'Abbé de Boisrobert se rendoit lui-même le panégyriste,

Étoient gâtées par beaucoup de vices. Outre le dérèglement de ses mœurs, il aimoit le jeu avec passion. Le *Ménagiana*, qui nous a conservé divers traits de la vie de cet Académicien, rapporte une aventure remarquable qui lui arriva à ce sujet. « Il perdit une fois dix mille » écus contre M. le Duc de Roquelau- » re. Ce Duc qui aimoit l'argent, voulut » être payé, & ce fut M. de Bautru qui » fit l'accommodement. Boisrobert ven- » dit ce qu'il avoit, dont il fit quatorze » mille francs. M. de Bautru dit au Duc, » en lui donnant cette somme, qu'il fal- » loit qu'il remît le surplus, & que l'Ab- » bé, en reconnoissance, feroit une Ode » à sa louange, mais la plus méchante qu'il » pourroit. Quand on sçaura dans le » monde, ajouta t-il, que M. le Duc de » Roquelaure aura fait présent de seize » mille francs pour une si méchante Pie- » ce, que ne présumeroit-on pas qu'il » eût fait pour une bonne ? »

FRANÇOIS
LE METEL
sieur DE
BOISRO-
BERT.
1662.

T. 1. p. 222
T. 2. p. 162.
358.
T. 3. p. 79.
79. T. 4. p.
262, 316.

Ibid. t. 3. p.
79.

La Comédie étoit encore une passion dominante de l'Abbé de Boisrobert. « On » le trouvoit plus souvent à l'Hôtel de » Bourgogne que par-tout ailleurs, parti- » culièrement lorsque Mondory y jouoit. » Un jour qu'il étoit aux Minimes de la » place Royale, où il entendoit la Messe

FRANÇOIS
LE METEL
sieur DE
BOISRO-
BERT.
1662.

» à genoux sur un Prie-Dieu fort propre,
» se faisant autant remarquer par sa bon-
» ne mine, que par un Breviaire en
» grand volume, qui étoit ouvert de-
» vant lui, quelqu'un demanda à M. de
» Coupeauville, Abbé de la Victoire,
» qui étoit cet Abbé? M. de Coupeau-
» ville répondit: C'est l'Abbé Mondory,
» qui doit prêcher cette après-midi à
» l'Hôtel de Bourgogne. Quelques jours
» après, M. de Coupeauville rencontra
» l'Abbé de Boisrobert, qui s'en reve-
» noit de la Comédie à pied. Il lui deman-
» da où étoit son Carosse? On me l'a
» saisi & enlevé, dit-il, pendant que j'é-
» tois à la Comédie. Quoi! lui dit M. de
» Coupeauville tout étonné, quoi!
» Monsieur, à la porte de votre Cathé-
» drale? Ah! continua-t-il, l'affront n'est
» pas supportable.

» Le nom d'Abbé de Mondory ne
» manqua pas d'être répété par les rieurs;
» & Boisrobert, loin de s'en fâcher,
» étoit le premier à se le donner dans les
» meilleures Compagnies.... Mais de-
» puis il arriva que Costar dans la *suite*
» de la *défense de Voiture*, ayant à justi-
» fier son ami, que Girac avoit traité
» de Comédien, s'avisa de faire un pa-
» rallele de Voiture avec Boisrobert;

» à qui, disoit-il, on avoit donné le
 » nom d'Abbé Mondory. Boisrobert
 » sentant que cela tiroit à conséquence
 » pour sa réputation écrivit à Cos-
 » tar, une Lettre sanglante, à laquelle
 » celui-ci qui reconnoissoit peut-être son
 » tort, fit une réponse fort modeste, où
 » il s'excusa le mieux qu'il put. » Ils
 avoient été amis, & Costar en convient
 dans cette Lettre : cet événement les
 brouilla ; mais la réponse de Costar ap-
 paisa Boisrobert.

FRANÇOIS
 LE METEL
 sieur DE
 BOISRO-
 BERT.
 1662.

Costar Lett.
 325. du T. 1.
 p. 841. &
 suiv.

Un autre défaut de celui-ci, c'est d'a-
 voir trop aimé les grandes Compagnies,
 & principalement celles où l'on ne par-
 loit que de joye & de divertissement. Le
 plaisir de la table avoit aussi pour lui de
 puissants attrait. Il pensoit volontiers
 aux bons repas. Un jour, occupé appa-
 remment de pensées semblables, il pas-
 soit dans la rue sainte Anastase près d'un
 homme blessé à mort, que quelques per-
 sonnes entouroient, lorsqu'il s'entendit
 appeller pour le confesser. Il s'approcha,
 & lui dit pour toute exhortation : Mon
 camarade, pensez à Dieu, dites votre
Benedicite ; & puis s'en alla. On sent bien
 qu'avec de pareilles dispositions il ne de-
 voit gueres avoir de sentimens de reli-
 gion. Aussi quelqu'un ayant demandé un

88 BIBLIOTHEQUE

FRANÇOIS
LE METEL
fieur DE
BOISRO-
BERT.
1662.

Carpenter.
p. 182.

jour à M. Conrart, s'il croyoit l'Abbé de Boisrobert bien devot; *Je le crois, répondit Conrart, de l'humeur de ce bon Prélat dont parle Tassoni, qui au lieu de dire son Breviaire, jouoit des Bénéfices au Trictrac.* On dit que dans sa dernière maladie, qui fut courte, il se repentit de n'avoir pas réglé sa vie suivant les devoirs de son état, & qu'il mourut dans ces sentimens, le 30 Mars 1662. Loret en parle ainsi dans la Gazette du 8 Avril suivant.

Boisrobert homme assez notable,
Assez libre, assez accostable,
Ecrivain assez ingenu,
Sur le Parnasse assez connu;
N'est plus que poussière & que cendre;
La Parque l'ayant fait descendre,
Depuis dix jours dans le cercueil,
Dont Apollon en a grand deuil;
Il joua divers personnages,
Il fit de différens Ouvrages,
Il étoit tantôt Inventeur,
Il étoit tantôt Traducteur,
Il étoit de Cour & d'Eglise,
Et, pour parler avec franchise,
De ce Poète signalé,
C'étoit un vrai Marchand mêlé.
Comment pauvre Historiographe
Feraï-je donc son Epitaphe?
Fût-elle d'un homme important,
Mais voici la sienne pourtant,

E P I T A P H E.

Cy git un Monsieur de Chapitre ,
 Cy git un Abbé portant Mitre ,
 Cy git un Courtisan expert ,
 Cy git le fameux Boisrobert ,
 Cy git un homme Académique ;
 Cy git un Poète comique ,
 Et toutefois ce monument
 N'enferme qu'un corps seulement.

FRANÇOIS
 LE METEL
 sieur DE
 BOISRO-
 BERT.
 1662.

Loret le qualifie Poète comique à cause des Comédies & Tragi-Comédies qu'il mit au jour depuis 1633 , jusqu'en 1657. Il y en a dix-huit , parmi lesquelles on ne trouve qu'une Tragédie ; *la vraie Didon* , ou *Didon la chaste*. On peut voir les titres & la notice de toutes ces Pièces dans l'Histoire du Théâtre François , Tome V. & suivans. A quoi il faut ajouter que Boisrobert fut avec Colletet , de l'Estoile , & autres , un des cinq Auteurs qui travailloient à d'autres Pièces de Théâtre par ordre du Cardinal de Richelieu , & souvent avec ce Ministre. Il a fait aussi un Roman , & des *Nouvelles héroïques & amoureuses* , & l'on a plusieurs de ses Lettres dans le Recueil de Faret.

Quant à ses autres Poësies , les plus considérables consistent dans une *Para-*

FRANÇOIS
LE METEL
sieur DE
BOISRO-
BERT.
1662.

T. 1. P. 270.

phrase sur les sept Pseaumes de la pénitence de David, qu'il avoit composée avant son voyage de Rome, & fait imprimer à Paris dès 1627, & dans deux volumes d'*Epîtres* dont le premier est de 1647, in-4°. & le second, de 1654, in-8°. Ces deux volumes sont suivis de quelques Sonnets, Epigrammes, Madrigaux, Chançons, & Stances. Richelet dans ses *plus belles Lettres françoises*, dit que ce sont ces *Epîtres* qui ont acquis le plus de réputation à Boisrobert. « Elles sont, » dit-il, écrites d'une manière très-aisée : » cependant j'ose dire, qu'il n'y en a que » cinq ou six qui soient bonnes, & que » dans les autres il y a peu de choses qui » méritent d'être lues. »

Les plus Beaux-Esprits du tems de l'Auteur ont été moins difficiles ou plus complaisans que Richelet. Quels éloges n'ont-ils pas fait de Boisrobert, qui en a paré le premier volume de ses *Epîtres* ? Et quels noms n'y lit-on pas ! Celui de M. Mascaron, qui en a fait la Préface ; ceux de Maynard, Sarazin, Corneille, Ménage, Gombaut, &c. qui l'ont loué en Vers. Je ne rapporterai que ceux de Gombaut, que Boisrobert affectionnoit le plus, & qu'il a donnés de nouveau à la tête de la seconde partie de

FRANÇOISE. 91
ses Epîtres , & quelques endroits d'une
Epître de M. Conrart. Je commence par
les Vers de Gombaut.

FRANÇOIS
LE METEL
sieur DE
BOISRO-
BERT.
1662.

Voici la Muse à qui tout cede
En l'art de bien faire la Cour ,
Et Boisrobert qui la possède
Va mettre ses charmes au jour.

La Cour brille ici toute nue ,
Ce beau Livre en est le miroir ,
Et ceux qui ne l'ont jamais vue
La verront même sans la voir.

Voici l'agréable rencontre
Qui surprend , & qui réjouit ;
Dès-lors que Boisrobert se montre,
La tristesse s'évanouit.

Avec cette grace naïve ,
Qui le fait par-tout estimer ,
Soit qu'il parle , soit qu'il écrive ,
Il charme ceux qu'il veut charmer,

C'est la bonté qui tout surpasse ,
Qui fut cher au grand Richelieu ,
Et qui trouve la même grace
Devant un autre Demi-Dieu.

Sa faveur , bien loin d'être vaine
Fut le recours des affligés ,
Et la Cour est encore pleine
De ceux qui lui sont obligés.

Sa foi qui n'a point de seconde
Tenoit ce qu'elle avoit promis ,
Et selon le destin du monde ,
Fit bien plus d'ingrats que d'amis.

FRANÇOIS
LE METEL
fleur DE
BOISRO-
BERT.
1662.

Jeme tais du siècle où nous sommes,
Mais je sçai bien qu'aux siècles vieux,
Le plus officieux des hommes
Auroit eu place au rang des Dieux,

Conrart qui, avec Sarazin, l'avoit sol-
licité de mettre ses Epîtres au jour; lui
dit :

Sçaches que tes Vers m'ont charmé,
Que par eux je suis animé
Mieux que par toutes les neuf Muses . . .
Tu fais à tort le difficile;
Ne connoit-on pas bien ton stile?
Et dans ce Recueil renommé
Qui par du Brai fut imprimé,
Où les plus celebres Poëtes
Ont fait raisonner leurs Musettes;
Te voit-on pas en rang d'oignon,
Aller de pair à compagnon
Avec Monfuron & Lingendes;
Et les Muses nobles & grandes
Du grand Malherbe & de Racan? . .

Il parle ensuite des trente Epîtres qu'il
avoit déjà faites, & qui lui avoient coûté;
dit-il, moins de trente jours.

Ni Gombaut, ni les autres Panégyris-
tes de Boisrobert n'ont pas loué les Odes
de ce dernier, parce qu'en effet il ne
réussissoit pas dans ce genre de Poésie.
Aussi lui fait-on dire dans la *Comédie des*

Ac. 3. Sc. 1. *Académistes* :

Que le stile élevé me paroît incommode!
Je n'ai pas le talent qu'il faut pour faire une Ode.

Ep. de Boif.
t. 1. p. 1. &
89.

Il l'essaya cependant, puisque dans le *Recueil des plus beaux Vers de Malherbe, Racan, &c. in-8°. 1626*, où l'on a plus de quarante Pièces de Boisrobert, on y lit de lui sept ou huit Odes, dont deux se trouvent réimprimées dans le *Recueil de Barbin*, tome troisieme. Boisrobert fut aussi l'éditeur de deux autres Recueils, qu'il donna sur un Privilege obtenu en 1633, & dans lesquels il insera pareillement plusieurs de ses Poësies. Le premier est intitulé, *Le Parnasse Royal, ou les immortelles actions du Très-Chrétien & Très-Victorieux Monarque Louis XIII.* C'est un in-4°. imprimé en 1635. Boisrobert n'y est que pour l'Epître dédicatoire en Prose, & cinq petites Pieces en Vers. Le second aussi in-4°. & de la même année, a pour titre, *le Sacrifice des Muses au grand Cardinal de Richelieu.* Ce second Recueil contient quatorze Pieces de l'Editeur, entre autres plusieurs Odes encore, & des *Etrennes* au Cardinal pour lui demander quelque gratification; ce qui lui attira cette réponse que l'on dit avoir été faite sur le champ par le Cardinal :

FRANÇOIS
LE METEL
sieur DE
BOISRO-
BERT.
1662.

Parn. R. p.
23, 31, 52,
98, 99,

Le Sacrifi-
ce des Muses
page 28, 46,
55, 57, 69,
70, 84, 89,
91, 107, 135,
165, 175, 182.

Boisrobert envain tu t'amuse
A chercher du secours chez moi ;
Si tu veux enrichir ta Muse,

FRANÇOIS
LE METEL
sieur DE
BOISRO-
BERT.

1662.

Il te faut adresser au Roi.
Si pourtant ton esprit s'étonne
Du grand éclat qui l'environne,
Je consens à parler pour toi.

J'ai vû de plus un Recueil de 1651, où il y a encore quelques Vers de M. de Boisrobert ; c'est l'*Elite des Bouts-rimés de ce tems*, qui parut alors in-12.

Plusieurs Ecrivains lui ont attribué mal-à-propos le Livre très-licencieux des *Contes d'Ouville*. Il est certainement de son frere, *Antoine le Metel, Ecuyer sieur d'Ouville*, que ce Livre ni quelques autres écrits n'enrichirent point ; puisqu'il Abbé dit de lui, Epître cinquieme du troisieme Livre :

Le pauvre Douville est mon frere . . .
Il porte le titre d'Hydrographe,
D'Ingénieur, de Géographe ;
Mais avec ces trois qualités,
Il est gueux de tous les côtés.
Bref, il n'a plus d'autre ressource,
Que celle qu'il trouve en ma bourse.

Il avoit dit ailleurs, en parlant du même frere, de ses neveux, & de ses autres parens, dont il se trouvoit importuné :

Melchisedech étoit un heureux homme,
Et son bonheur est l'objet de mes vœux,

Car il n'avoit ni freres ni neveux.

Le Sieur d'Ouville a donné dix Comédies, depuis 1637 jusqu'en 1650. Je renvoye à ce qu'on en dit dans l'Histoire du Théâtre François, Tome V. & suiv.

FRANÇOIS
LE METEL
sieur DE
BOISRO-
BERT.
1662.

BOUILLON.

Le Sieur *Bouillon* se plaisoit aussi à composer des Contes où la pureté des mœurs & la décence n'étoient point respectées. C'est l'idée qu'on doit se former au moins des trois premières pieces du Recueil de ses Oeuvres en Vers, *l'Histoire de Joconde*, *le Mari commode*, & *l'Oiseau de passage*. J'ignore la patrie de ce Poète, & de quelle famille il étoit. Les Lettres manuscrites de Chapelain m'ont appris que celui-ci s'intéressa à son établissement & à sa fortune dès 1650. au plutard, & que par le moyen de M. Perrot d'Ablancourt, il fut employé par M. Frémont, ou Fromond; c'étoit peut-être Frémont d'Ablancourt neveu même du Traducteur. Mais ces Lettres ne disent point à quoi on l'occupa. Il étoit attaché à la Maison de Gaston de France, Duc d'Orléans, dès 1652; & il se rendit agréable à la Cour de ce Prince qui résidoit au Château de Blois. Cha-

BOUILLON
1662

BOUILLON
1662.

pelain dans ce nombre de Lettres qu'il lui écrivit depuis cette année jusqu'au 30 Novembre 1659, lui donne alternativement les titres de Secretaire du Cabinet & de Secretaire des Finances de M. le Duc d'Orléans.

Bouillon faisoit de tems à autre quelques voyages à Paris, & il y fit connoissance avec l'Abbé Ménage, dont il devint depuis l'ami & le partisan. Comme ce fut en 1659 que Ménage se brouilla avec Chapelain, c'est peut-être par cette raison que le dernier cessa d'écrire à Bouillon. La dernière de ses Lettres qui lui soit adressée, est, comme je l'ai dit, du 30 Novembre 1659. Chapelain lui fait part de sa rupture avec Ménage, & lui conseille de ne point entrer dans les motifs qui l'avoient occasionnée; mais en même tems, il paroît se plaindre que son affection pour Ménage étoit portée trop loin. Bouillon fut aussi en liaison avec MM. Pelisson, Duloir, & de Verderonne, qu'il cultivoit autant par estime que pour ses propres intérêts. Je n'ai pu découvrir ce qu'il devint après la mort du Duc d'Orléans, qui décéda au Château de Blois le 2 Février 1660. Un Nécrologe manuscrit de feu M. de la Monnoye, dont je possède une copie exacte,

exacte, m'apprend qu'il est mort en 1662.

BOUILLON
1662.

Ses amis recueillirent ses Poësies, & les firent imprimer en 1663 à Paris, sur un privilège obtenu le 14 Janvier de la même année. Outre les trois Pièces dont j'ai donné les titres, on y trouve cent trente-une Chançons, divisées en deux livres; l'*Hymen*, Mascarade dansée à Blois devant leurs Alteſſes Royales; la mort de Daphnis, Eclogue à l'imitation de Théocrite; des Stances sur la mort de M. le Marquis de Maulevrier, & sur celle de M. de Verderonne, qui étoit, comme l'Auteur, attaché à la maison de Gaston, & qui mourut assez subitement à Blois au mois de Novembre 1658; les portraits de Marie-Anne de Mancini, nièce du Cardinal Mazarin, de la Princesse d'Angleterre, des Demoiselles de Valois & d'Orléans, & de Madame de Valençai. Chapelain dit que ces Portraits furent très-favorablement accueillis, non-seulement à la Cour de Blois, mais aussi à celle du Louvre. Il blâmoit un peu la fiction employée dans le Portrait d'*Amaryllis*, à Madame de Valençai, & il auroit voulu que le Poëte eût soumis cette Piece à sa correction, avant de la laisser imprimer à Blois, comme il le fit. Chapelain avoit raison. Gilles Boileau

BOUILLON

1662.

cenfure fortement , & , ce femble , avec
juftice , cette Piece de Bouillon , qu'il in-
titule *Poëme de la Guerre des Fleurs* , par
ce que c'eft en effet la fiction qui y eft
employée par le Poëte. « Je ne fçai , dit-
il , dans fa Lettre à M. P. page 87 &
» fuiv. de fes *Oeuvres Posthumes* ; je ne
» fçai en quelle odeur la *Batterie des*
» *Fleurs* que vous m'avez envoyée , eft
» parmi les gens de votre Cour ; mais
» pour peu qu'elle leur plaife , je fuis affuré
» qu'ils n'ont pas trop bon nez Ja-
» mais je ne vis tant d'embarras & de
» defordre avec fi peu d'invention ; &
» jamais guerre ne fut plus légèrement
» ni plus injuftement déclarée. Quel fujet
» avoient les Violettes & les Hyacin-
» thes de fe plaindre des Lys & des Ro-
» fes ? Comment les Lys & les Roses
» leur pouvoient-elles faire ombrage
» puisqu'elles ne fe rencontrent prefque
» jamais enfemble , & qu'elles viennent en
» diverfes faifons ? Etoit-il befoin pour
» cela de remuer le Ciel & la Terre , &
» de faire agir autant de machines qu'il
» en falloit pour le *fiège de Troyes* ? Pour-
» quoi Apollon fe cache-t-il dans un
» nuage obfcur , pour brûler toutes les
» Fleurs ? Comment pourroit-il brûler
» les Roses & les Myrthes , fans brûler

les Violettes & les Hyacinthes ses bonnes amies ? ... Qu'avoient à faire là Mars & Vulcain , puisqu'ils n'y font rien ? Pour quel sujet la Marguerite cede-t-elle la gloire aux Lauriers ? &c. Il est vrai que Bouillon avoit mal parlé de Gilles Boileau ; mais celui-ci proteste que le ressentiment n'a aucune part à sa critique , & quand le plaisir de se venger y seroit entré pour quelque chose , cette critique n'en est pas moins juste. Les autres Poësies inserées dans le Recueil de Bouillon , sont un Sonnet , & des Stances galantes.

L'Histoire de Joconde , traduite & mixée de l'Arioste , selon le Maître , donna lieu à une Dissertation que M. Boileau Despréaux composa au plutard en 1662. Tout le monde sçait que M. de la Fontaine avoit mis aussi en Vers le même sujet , & que les deux Pieces eurent chacune leurs Partisans. Il y eut une gageure considérable sur la préférence de ces deux pieces entre M. le Vayer & le sieur Saint Gilles , le même , dit-on , que Moliere a peint dans son Misanthrope ; sous le nom de Timante, Acte II. Scène III. Ils s'en rapportèrent à Moliere , leur ami commun , qui ne voulut pas dire son sentiment , pour ne pas faire perdre la

Avertis. sur la Diff. de Joconde , dans les Oeuvres de Despréaux avec les notes de S. Marc. t. 3. p. 76. & suiv.

BOUILLON
1662.

gagueur à Saint Gilles. M. Despréaux, jeune alors , termina le différend par la Dissertation citée , qu'il adressa , à ce qu'on a lieu de penser , à M. le Vayer de Boutigny , si connu par la variété des matières qu'il a traitées dans les écrits que nous avons de lui. Dans cette Dissertation , si souvent imprimée avec les Contes de la Fontaine , & dans le Recueil des Oeuvres de M. Despréaux , celui-ci dit , qu'on ne peut comparer ces deux Jocondes , celle de *Bouillon* & celle de *la Fontaine* , parce qu'il n'y a point de comparaison entre un Conte plaisant , & une narration froide ; entre une invention fleurie & embellie , & une traduction sèche & triste :

» M. de la Fontaine , ajoute-t-il , a
» pris , à la vérité , son sujet d'Arioste ;
» mais en même tems il s'est rendu maître
» de sa matière : ce n'est point une
» copie qu'il ait tirée un trait après l'autre
» sur l'Original ; c'est un Original
» qu'il a formé sur l'idée qu'Arioste lui
» fournie. C'est ainsi que Virgile a imité
» Homère ; Terence , Ménandre ; & M.
» Tasse , Virgile. Au contraire on peut
» dire de M. Bouillon que c'est un valet
» timide qui n'oseroit faire un pas sans
» le congé de son maître , & qui ne

➤ quitte jamais que quand il ne le peut
 ➤ plus suivre. C'est un Traducteur mai- **BOUILLON**
 ➤ gre & décharné: les plus belles Fleurs **1662.**
 ➤ qu'Arioste lui fournit deviennent sé-
 ➤ ches entre ses mains ; & à tous momens
 ➤ quittant le françois pour s'attacher à
 ➤ l'Italien, il n'est ni Italien ni Fran-
 ➤ çois. » M. Despréaux donne dans la
 suite de cette Dissertation, des preuves
 de la vérité de sa décision ; & conclut ;
 en finissant, que Bouillon est un Auteur
 sec & aride, dont toutes les expressions
 sont rudes & forcées, qui ne dit jamais
 rien qui ne puisse être mieux dit, & dont
 l'Ouvrage est moins blâmable pour les
 fautes qui y sont, que pour l'esprit & le
 génie qui n'y est pas. Le silence que
 M. Despréaux garde sur les autres Poë-
 sies du Sieur Bouillon, porte à croire qu'il
 ne connoissoit de cet Ecrivain que le pe-
 tit Poëme qu'il censure ; à l'âge qu'il
 avoit, & de l'humeur dont il étoit, au-
 roit-il épargné ses autres productions,
 si elles fussent tombées entre ses mains ?

HIPPOLYTE-JULES PILET
de la MESNARDIERE.

Hippolyte - Jules Pilet de la Mesnar-
 diere ne fut gueres plus favorisé du Gé-

HIPPOLY-
TE-JULES
PILET de
la MENAR-
DIERE.
1663.

HIPPOLY-
TE-JULES

PILET de
la MENAR-

DIERE.

1663.

Hist. de l'A-
cadémie Fr.

t. 2. p. 205.

& suiv.

Tit. du Till.

Parn. Fr. in-

fol;

Baill. Jugem.

des Scavans,

t. 3. in-4°. p.

303.

nie de la Poësie que le Sieur Bouillon ; mais il avoit plus de sçavoir , plus d'éru-
dition , & n'ignoroit pas les règles de
l'Art Poétique. Il étoit de Loudun , &
sa patrie même lui fournit une belle
occasion de se faire connoître de bonne
heure. Ce fut quand les Religieuses
Ursulines de cette ville se crurent possé-
dées. Marc Duncan , célèbre Médecin
Ecossois , ayant publié une Dissertation,
où son dessein étoit de montrer qu'il
ne leur arrivoit rien d'étonnant , qui ne
pût être l'effet d'une imagination dé-
rangée par un excès de mélancolie ,
la Mesnardiere entreprit de défendre la
Thèse contraire. Il ne faisoit que de
sortir alors des écoles de Nantes , où il
avoit été reçu Docteur en Médecine.

Son Ouvrage (a) qui fut imprimé à
la Flèche en 1635 , plut beaucoup au
Cardinal de Richelieu : l'Auteur en fut
informé ; & flatté de se voir dans l'es-
time du premier Ministre , il vint à Pa-
ris , où il fut d'abord Médecin ordinaire
de Gaston Duc d'Orléans. C'est le titre
qu'il prenoit en 1638 au devant de ses
Raisonnemens sur la nature des esprits qui

(a) Traité de la Mélancholie , sçavoir si elle est la
cause des effets que l'on remarque dans les possédées
de Loudun.

servent aux sentimens. Mais ce qui peut faire soupçonner qu'il ne tarda pas à se dégouter de sa profession, c'est que les Charges de *Maître d'Hôtel* & de *Lecteur*, qu'il a successivement exercées chez le Roi ne semblent gueres s'accorder avec l'exercice de la Médecine. Ajoutons, qu'à peine se fut-il fixé à Paris, qu'il ne parut plus occupé que de Belles-Lettres. » Il ouvrit sa carrière, dit M. l'Abbé d'Olivet, par le panégyrique de Pline, dont il publia une Paraphrase des plus libres, sans respect pour le tour concis de l'Original. Tombant ensuite dans une autre extrémité, il traduisit servilement les Lettres du même Auteur; & par la torture où il se mit pour les rendre mot à mot, il n'y laissa presque rien de cette facilité, qui fait le mérite du style Epistolaire. » La premiere Traduction est de 1638, & la seconde de 1643.

Dans l'intervalle il donna en 1640, sa *Poétique*, & son *Traité du Caractere Elégiaque*. Je ne répéterai point ce que j'ai dit ailleurs de ces deux Ouvrages, qui n'étoient que l'ébauche d'un plus vaste dessein, qui n'a point été rempli. J'ajouterai seulement que quoiqu'il soit vrai que l'Auteur ait transporté dans sa *Poétique*

HIPPOLYTE-JULES
PILET de
la MENARDIERE.
1663.

Hist. de l'Acad. T. 2. p. 106.

Biblioth. Fr.
nouv. éd. 6.
3. p. 115. &
suiv. & page
288.

**HIPPOLY-
TE-JULES
PILET de
la MENAR-
DIERE.
1663.**

quelques Vers tirés de sa Tragédie d'*Alinde*, ces exemples y sont néanmoins assez rares, que la Mesnardiere les propose avec modestie, & que dans son *Discours historique* il prévient les reproches qu'on pourroit lui faire à ce sujet. M. l'Abbé d'Olivet fait très-peu de cas de ces Ouvrages, ainsi que je l'ai observé lorsque j'ai parlé de ceux-ci, sans que les noms de Rosteau, de Furetiere, du Pere Frizon, Jésuite, de l'Abbé Hedelin d'Aubignac, & du Comte de Buffy Rabutin, qui en ont porté des jugemens avantageux, lui en aient imposé.

Mélang. tirés
des Lettr. de
Chapel. p.
251. & suiv.

Chapelain avoit dit avant lui : « La Mesnardiere écrit avec facilité & assez de pureté en Vers & en Prose, moins foible en François qu'en Latin : son style est mol & étendu ; & dans ses longues expressions se délaïe & se perd ce qu'il y pourroit avoir de raisonnable. Quand il se veut élever, il dégénere en obscurité, & ne fait paroître que de beaux mots qui ne font que sonner & ne signifient rien. Sa Paraphrase plutôt que sa Traduction du Panegyrique de Pline, & sa Poétique, le font paroître dépourvu de jugement, aussi-bien que les Pieces de son invention, qui font le principal du Volume de Vers qu'il a

» publié. Son Traité des esprits naturels,
 » & sa Paraphrase de quelques Epigram-
 » mes de l'Anthologie, ne sont pas mé-
 » prisables, & s'il n'avoit fait voir que
 » cela, il en seroit plus estimé: enfin, ce
 » n'est pas un homme dont on puisse rien
 » faire; ni sur qui on puisse appuyer au-
 » cun dessein, où il faille jouer tant soit
 » peu de cervelle. »

HIPPOLY-
 TE-JULES
 PILÉT de
 la MENAR-
 DIERE.
 1663.

M. de la Mesnardiere fut reçu à l'Académie Françoise en 1655, ce qui ne l'empêcha pas d'attaquer dès l'année suivante le Poëme de la Pucelle de Chapelain son confrere. Il est vrai qu'il ne se montra pas à découvert, ayant publié sa Lettre critique sous le nom du Sieur *du Rivage*; mais il ne tarda pas à en être connu pour le véritable Auteur, & il ne s'en défendit point. Je parlerai de cette Lettre, & des réponses qui y furent faites, à l'article de Chapelain.

Nous avons encore de M. de la Mesnardiere deux Tragédies, un Volume in-folio de *Poësies diverses*, & un Poëme d'environ sept cens Vers, sous le titre de *Chant Nuptial pour le Mariage du Roi Louis XIV. avec Marie-Therese Infante d'Espagne*. La premiere des deux Tragédies intitulée *La Pucelle d'Orléans*, est de 1642. L'Auteur n'y est

**HIPPOLY-
TE-JULES
PILET de
la MENAR-
DIERE.**
1663.

tations profanes consiste dans la **Traduction** libre , ou plutôt dans l'imitation d'un assez grand nombre d'**Epigrammes Grecques**, qu'on lit dans l'**Anthologie**, & quelques Critiques ont regardé ces Imitations comme le meilleur Ouvrage que la Mesnardiere ait fait en Vers François. Oserois-je dire que je n'ai presque trouvé dans aucune ni la naïveté, ni la délicatesse des Originaux, ni même leur précision, & que l'Imitateur a souvent prêté ses propres pensées à ceux qu'il a voulu traduire ou imiter.

Le reste de ses Poësies ne mérite gueres d'être lû; quoique cependant il y en ait quelques-unes qui ont pu intéresser par rapport au sujet & aux personnes illustres dont il y est parlé. Je mettrois de ce nombre les *Galanteries* ou Lettres en Vers à la fameuse Ninon l'Enclos (pag. 65.) & à Madame Scarron, depuis Marquise de Maintenon; (page 189.) l'Epître à Mademoiselle d'Escars; (pag. 119) & un petit nombre de Sonnets au Cardinal de Richelieu & à quelques autres. J'y joindrois l'*Hymne des belles connoissances de la nature* (page 89) à la Marquise de Rambouillet, où cependant l'Auteur se montre plus Physicien que Poëte.

Dans l'exposé du Privilège que la Mesnardiere obtint le 5 Novembre 1655. il est dit que *ses compositions Latines, tant Vers que Prose, ayant été bien reçues du Public*, il desiroit en donner une nouvelle édition. Je n'ai rien vu de cela, si ce n'est quelques Vers Latins dans des Recueils de son tems. Tannegui le Fevre lui a adressé plusieurs Lettres, sur divers points d'érudition.

HIPPOLYTE-JULES
PIRET de
la MENARDIERE.
1663.

Je ne dirai rien de *ses Relations de Guerre*, qui ne sont point ici de mon sujet. J'apprend de Chapelain, dans une Lettre à Heinsius, du 29 Avril 1664, que la Mesnardiere avoit travaillé avec *Quillet* à un Recueil de Vers faits à la louange du Cardinal Mazarin, mais qu'ils moururent avant de l'avoir achevé, & que ce Recueil a été continué par *Ménage & Butty*. Le Sieur Pilet de la Mesnardiere mourut en effet le 4 Juin 1663. M. Despréaux, dans le quatrieme Chant de son Art Poétique, l'a mis en fort mauvaise compagnie, en qualité de Poète, lorsqu'il a dit :

On ne lit gueres plus Rampale & Mesnardiere,
Que Maignon, du Souhait, Corbin & la Morlière;

N. DE
RAMPALE.

1663

N. DE RAMPALE.

Rampale, que M. Despréaux met dans la même classe que la Mesnardiere est, en qualité de Poëte, plus obscur que celui-ci. J'ignore d'où il étoit, & s'il a eu quelques titres dans le monde. Tout ce que je sçai est que celui de Poëte l'a peu honoré: il n'a gueres fait que des *Idylles*, & il croyoit être le premier qui eût employé ce nom en notre Langue; en quoi il s'est trompé. Ses devanciers sur notre Parnasse avoient connu ce genre de Poësie, & s'y étoient exercé. J'en ai donné des preuves ailleurs. Rampale sçavoit la Langue Italienne; les Ouvrages de Jérôme Préti & du Cavalier Marin lui étoient familiers; & il a été plus imitateur qu'inventeur. C'est d'eux qu'il a emprunté les idées de son Poëme de *Hermaphrodite*, de son Idylle intitulée *Salmacis*, & plusieurs autres, où M. de Loménie de Brienne trouvoit, avec raison, trop d'affectation. *Salmacis* est le nom d'une Fontaine dans la Carie, dont il est parlé dans les Métamorphoses d'Ovide, Livre 4. & dans la soixante-neuvième Epigramme d'Aufone. L'on prétendoit qu'elle rendoit efféminé, & les

Poëtes ont feint que la Nymphé Salmacis y présidoit.

N. DE
RAMPALE.
1663.

Colletet qui avoit connu *Rampale*, le loue plus qu'il ne méritoit dans son Discours du Poëme Bucolique page 37.
 » Il est arrivé, dit-il, que de notre tems
 » N. de Rampale, qui, à mon gré, sçavoit aussi-bien le beau tour de Vers que
 » pas un autre de ma connoissance, a renouvelé la gloire de l'Idylle, puisqu'il
 » nous en a donné plusieurs imitées de
 » Prédi & du Marini. Même comme il
 » avoit un génie particulier à décrire purement & simplement les choses, il en
 » publia l'an 1642 un autre de sa façon,
 » intitulé, *le Départ funeste*, dont la
 » disposition est assez ingénieuse, & dont
 » la belle mélancholie ne doit pas moins
 » plaire au Lecteur intelligent, que la
 » douce gayeté de ses autres Idylles.
 J'ai lu ces Idylles; mais n'étant pas du nombre de ces *Lecteurs intelligens* dont parle Colletet, leur lecture m'a ennuyé.

L'Hermaphrodite, l'Europe ravie, & le Départ funeste, parurent séparément. En 1648 Rampale réunit les deux dernières Idylles à quatre autres, *la Nymphé Salmacis*, *le Soleil amoureux*, *la Lune Amante*, *l'Esclave généreuse*. Ces six Idylles furent imprimées in-4^o.

N. DE
RAMPALH.
1663.

& in-12. avec une Epître Dédicatoire à Madame la Duchesse de Chaulnes, à qui le Poète faisoit, dit-il, *cet hommage de sa soumission & de ses respects*. Il paroît par la Satire contre la Poste, en Stances, que Sercy a inserée dans le quatrieme tome de son Recueil page 212, qu'il étoit mauvais Cavalier, puisqu'il dit :

Je fus au bord du monument,
Lorsque pour trois jours seulement
Il m'avint d'en faire l'espreuve:
Mes esprits échauffés, & mes membres perclus,
M'avoient déjà conduit sur la rive du Fleuve
Qu'on traverse une fois pour ne revenir plus.

La même Satire nous apprend qu'il étoit attaché à la maison de Tournon, & qu'il avoit suivi dans quelque voyage, peut-être même à l'Armée, Just-Louis de Tournon, qui fut tué au siège de Philisbourg. Il l'appelle son *Maître*, & ajoute :

C'est ce noble & brave Tournon,
Dont le mérite & le courage
Ont déjà fait voler son nom
Au-delà du Rhin & du Tage :
Et comme je tire aujourd'hui,
Du bonheur d'être aimé de lui,
Une vanité légitime,
Je fais gloire d'apprendre à la Postérité,
Que jemeplais aussi de payer son estime

D'un cœur plein de franchise & de fidélité.

Outre la Langue Italienne, Rampale ſçavoit auffi l'Eſpagnol , puisqu'il a traduit de cette Langue *les Evénemens & Prodiges de l'Amour* , qu'il donna en 1644 , & dont l'Auteur original eſt Jean Perez de Montalvan , natif de Madrid , mort vers 1639.

N. DE
RAMPALÉ.
1663.

GUILLAUME DE BAUTRU.

Si l'Abbé de Marolles a eu raiſon de donner place à Guillaume de Bautru , Comte de Serrant , parmi les meilleurs *Epigrammatistes François* , il y a toute apparence qu'on liroit ſes Vers avec plus de ſatisfaction que ceux du ſieur de Rampale. Mais où ſont ces Epigrammes ? Bayle qui , ſelon la judicieuſe réflexion de M. l'Abbé d'Olivet , ne ſemble avoir parlé de Bautru dans ſon Dictionnaire critique , que pour amuſer des Lecteurs oisifs , ſans ſe propoſer aucune autre utilité , ne dit rien de ces Epigrammes. L'Hiftorien de l'Académie Françoisé n'en parle pas davantage. Il eſt vrai que l'un & l'autre paroiffent avoir ignoré que Bautru eût été Auteur. Chapelain aſſure au contraire , « Qu'il avoit « fait dans ſa jeuneſſe quelques Satires

GUILLAUME
DE
BAUTRU.
1665.

Mém. de
Marolles ,
part. 2. pag.
246.
Hift. de l'A-
cadém. Fr. t.
1. p. 339.

Mélang. tirés
des Lettr. de
Chapel. pag.
261.

» fort ingénieuses, & qui ont fait grand
 » bruit. » Il y en a une, sous son nom,
 à la page 568, du *Cabinet satyrique*, im-
 primé en 1619. Elle a pour titre l'*Ono-*
sandre. C'est une pièce de cent dix-huit
 Vers, où l'on attribue beaucoup de bê-
 tises & de ridiculités à M. le Duc de
 Montbazou. Rien n'est plus plat, ni plus
 ennuyeux. L'autre Satire intitulée l'*Am-*
bigu, étoit contre Jean du Perron, frere
 du Cardinal, & depuis (en 1618) son
 successeur dans l'Archevêché de Sens.
 Chapelain a eu plus de raison de louer les
 Relations des Ambassades de M. Bautru,
 écrites par lui-même, & dont on a des
 exemplaires manuscrits dans plusieurs
 Bibliothèques. Le Pere le Long, dans sa
 Bibliothèque des Historiens de France,
 page 934. cite cet Ouvrage sous le titre
 de *Lettres & dépêches manuscrites de M.*
de Bautru, depuis le 7 Octobre 1628 jus-
 qu'au 17 Novembre 1642.

L'Auteur avoit été en effet Ambas-
 sadeur vers l'Archiduchesse de Flandres,
 & Envoyé du Roi en Espagne, en An-
 gleterre & en Savoye. Il fut aussi Intro-
 ducteur des Ambassadeurs chez le Roi
 de France, Conseiller d'Etat ordinaire,
 & l'un des premiers Membres de l'Aca-
 démie Française, lors de la formation

de cette célèbre Compagnie. Les Cardinaux de Richelieu & Mazarin se plaisoient à s'entretenir avec lui, & il fut constamment en grand crédit auprès d'eux, comme le dit l'Abbé de Boisrobert, dans l'Epître qu'il lui adressa, pour se plaindre à lui de ce qu'il avoit perdu ses entrées chez le Cardinal Mazarin, & le solliciter de les lui faire rendre. M. de Bautru étoit né à Angers, d'une famille ancienne, sur laquelle l'Abbé Ménage entre dans un grand détail en ses *Remarques sur la vie de Guillaume Ménage*. Il étoit fils aîné de Guillaume Bautru & de Gabrielle Louet; & il épousa Marie Bigot, fille d'un Maître des Comptes de Paris, & de Renée Foullon, dont il a eu Guillaume Bautru, Comte de Serrent, Chancelier de Monsieur le Duc d'Orléans. L'Académicien mourut en 1665, âgé d'environ 77 ans.

Il s'étoit rendu si fameux par ses bons mots, dont les Editeurs du *Ménagiana* nous ont conservé une partie, que Saint Amant, voulant se moquer de ceux qui aimoient les pointes & les Turlupinades, dit dans le Poëme intitulé, *le Poëte crotté*. P. 222.

GUILLAUME DE BAUTRU.
1663.

Ep. de Boisr.
t. 2. p. 3.

p. 176. & s.
& p. 377. & suiv.

Si vous oyez une Equivoque,
Vous jettez d'aise votre toque,

GUILLAU-
ME DE
BAUTRU.
1663.

Rec. de M.
de la Monn.
p. 199.

Et prenez son sens malautru
Pour un des beaux mots de Bautru.

C'est lui aussi que le Chevalier de Cail-
li a voulu désigner dans son Epigramme
contre *Periandre*, qui commence ainsi :

Taubru le pere des bons mots ,
L'Eternel ennemi des fots , &c.

Mélang. ut
supra

J'aime mieux l'éloge que Costar fait
de lui, lorsqu'il dit dans sa Lettre cin-
quante du tome premier : « Qu'il mettoit
» une partie de sa Philosophie à n'admi-
» rer que très-peu de chose, & que de-
» puis cinquante ans il avoit été les déli-
» ces de tous les Ministres, de tous les
» Favoris, & généralement de tous les
» Grands du Royaume, & n'avoit jamais
» été leur Flatteur. » Chapelain ajoute,
qu'il avoit l'ame noble & bienfaisante,
sur-tout aux Sçavans, qu'il apprenoit
être incommodés.

Il étoit en relation de Lettres avec le
Sçavant Tannegui le Fevre, comme on
le voit par le second volume des Lettres
Latines de celui-ci. Le Sieur Desmarêts
de S. Sorlin le consultoit pareillement,
& on lit dans le *Ménagiana* (tome II.)
que ce fut M. de Bautru qui lui donna le
dessein de la Comédie des *Visionnaires*.

JEAN LORET.

Les Poësies de Jean Loret sont plus connues que celles de M. de Bautru, si cependant on peut honorer du titre de Poësies cette multitude de Vers qui composent les différens Recueils des Ecrits du premier, & qui ne sont gueres que de la Prose mesurée & rimée.

Cet Auteur étoit né à Carentan, en Basse-Normandie, au Diocèse de Bayeux. C'est ce qu'on lit autour de son Portrait, gravé par Nanteuil en 1658, & au bas duquel Loret a mis ces quatre Vers :

C'est ici de LORET la belle ou laide image ;
En France bien ou mal, il eut quelque renom,
Et Lecteur & Lectrice en voyant son Ouvrage,
Jugeront s'il avoit un peu d'esprit ou non.

Ce jugement a été porté depuis long-tems, & il l'a été en sa faveur. Quoiqu'on lise dans le *Discours* sur la *Muse historique*, fait par un de ses amis,
» Qu'il n'a point passé de longues an-
» nées dans les Colléges, qu'il n'a point
» feuilleté les Livres Grecs & les La-
» tins, & qu'il n'avoit point d'autre con-
» noissance que celle de sa Langue natu-
» relle, » on ne peut lui refuser de l'es-
prit, & une grande facilité pour s'ex-
primer en Vers, sur tous les sujets qu'il

JEAN
LORET.
1665.

Parnasse Fr.
in-folio, p.
253.

Le Clerc ;
Bibliothèque
du Richel. p.
73.

JEAN
LORET.
1665.

Bibl. Franç.
éd. de 1667 ;
p. 213. 214.

a voulu traiter. Sorel parlant de sa Gazette dit : « Le Sieur Loret , depuis l'année » 1650 n'a point manqué de donner tou- » tes les semaines une Lettre en Vers , ap- » pellée ordinairement *la Gazette burles-* » *que*, en quoi l'on a admiré la fertilité de » son esprit , pour tant de diverses Pré- » faces , & l'adresse qu'il avoit pour ré- » citer agréablement toutes les choses » qui arrivoient. »

Loret lui-même dans la Gazette du 11 Décembre 1655 , marque ainsi le tems auquel il avoit commencé son Ouvrage :

Honneur du sang Orléanois ,
Pour qui , depuis cinq ans , neuf mois ,
J'ai fait en différens ramages
Plus de deux cens octante Ouvrages , &c.

Discours sur
la Muse hist.
in-fol.

C'étoit à Mademoiselle de Longueville , depuis Duchesse de Nemours , qu'il parloit ainsi. C'étoit en effet pour cette Princesse , & pour un petit nombre d'autres personnes qui étoient de sa Cour , qu'il composoit ces Lettres en Vers. On n'en faisoit d'abord qu'une copie qui étoit lue en présence de la Société , à qui elle étoit destinée. Ces copies ne tarderent pas à se multiplier ; & comme il arrive ordinairement , il s'en répandit de

fort défectueuses qu'on ne laissoit pas que d'imprimer avec ces défauts, ce qui l'obligea depuis à prendre lui-même ce soin. Le Recueil entier de ces Lettres que l'on imprima d'abord chaque semaine, est intitulé *La Muse historique, ou Recueil de Lettres en Vers burlesques, écrites à Mademoiselle de Longueville*, depuis Duchesse de Nemours, contenant les Nouvelles du temps, depuis le 26 Octobre 1652, jusqu'au 29 Mars 1655 inclusivement. Les années 1650. & 1651 forment un Recueil à part, que Loret donna en 1658, aussi *in-folio*; l'année 1650 commence au mois de Mai, & est dédiée au Roi; la suivante est adressée à la Reine. On lit en propres termes dans l'avis de l'Imprimeur au Lecteur, que les Lettres contenues dans ce volume, ne sont pas de celles qui ont été imprimées toutes les semaines depuis le mois de Septembre 1652; que celles-ci n'avoient jamais passé à l'impression. Dès 1647, Loret avoit mis au jour un Recueil de *Poësies burlesques*, contenant plusieurs *Epîtres à diverses personnes de la Cour*, & autres *Oeuvres en ce genre d'écrire*; & on lit encore du même, d'autres Poësies dans un autre Recueil, imprimé en 1654, qui en contient de divers Auteurs.

LORET,
1665.

JEAN
LORET.
1665.

Comme Loret n'avoit aucun emploi ; & peu de bien de famille , Mademoiselle de Longueville lui faisoit une pension de deux cens livres ; c'étoit peu de chose ; mais il recevoit souvent des gratifications de la Reine, de quelques Princeffes, & de plusieurs Princes & Seigneurs de la Cour. M. Fouquet, Sur-Intendant des Finances , & Ministre d'Etat , lui avoit assigné de plus une pension de 200 écus, & le produit de la vente de sa Gazette devoit d'ailleurs lui faire un fonds honnête.

Menagiana,
t. 2. p. 19.
20.

« Lorsque M. Fouquet fut arrêté ;
» Loret en parla avantageusement dans
» sa Gazette, où il dit que sans se mêler
» de ce qui regardoit l'Etat , il ne pou-
» voit s'empêcher de reconnoître l'obli-
» gation qu'il lui avoit. M. Colbert sçut
» qu'il avoit cette pension , & la lui ôta.
» On ne manqua pas de le faire sçavoir à
» M. Fouquet qui étoit à la Bastille.
» Quoique ce Ministre fût privé de tou-
» tes choses , & qu'il eût d'ailleurs de
» grandes dépenses à soutenir, néanmoins
» ayant été informé de la chose, il fit
» prier Mademoiselle de Scudéry d'en-
» voyer secrettement 1500 liv. à Loret.
» Pour exécuter ce qu'il souhaitoit, Ma-
» demoiselle de Scudery choisit une per-
» sonne

» somme de confiance à qui elle donna les
 » quinze cens francs. Cette personne
 » alla trouver Loret, & fit si bien, après
 » s'être entretenue avec lui, un tems
 » considérable, qu'elle sortit de chez
 » lui après y avoir laissé cette som-
 » me dans une bourse sans qu'il s'en ap-
 » perçût. Loret ne manqua pas de publier
 » cette Histoire dans la premiere Gazet-
 » te qu'il fit paroître, & de remercier
 » son bienfaiteur, quel qu'il pût être,
 » quoiqu'il fût inconnu. »

JEAN
 LORET,
 1665.

Loret tomba malade en 1665, & en
 avertit à la fin de sa derniere Gazette,
 qu'il finit par ces Vers:

Le vingt-huit Mars, j'ai fait ces vers,
 Souffrant cinq ou six maux divers.

Il mourut à la fin du mois de Mai sui-
 vant, âgé d'environ 65 ans. Quoique
 ses Vers n'aient pas plus d'élégance que
 la Prose de nos Gazettes, Colletet les
 loue beaucoup dans l'Epigramme sui-
 vante:

Grace à ta Gazette estimée
 Des peuples de tout l'Univers,
 Les ailes de la Renommée
 Ne volent pas si loin que celles de tes Vers.

Colletet, au reste, n'est pas le seul
 Tome XVII. F

**JEAN
LORET,**
1665.

qui ait fait l'éloge de la Gazette de Loret. J'ai lu plusieurs Pièces de divers Auteurs de son tems , où le mérite de cet Ouvrage & celui de son Auteur ne sont pas moins vantés. Le Sieur Saint Germain , Poëte Normand, nous apprend d'un autre côté , qu'il avoit eu des Censeurs , mais que Loret ne se mit point en peine de leur répondre. *Il est vrai* , dit Saint-Germain :

Muse Histor.
1651.

H est vrai qu'un Auteur de bale ,
Qui ne rime que pour la hale ,
Et dont l'esprit rampant n'eut jamais le bonheur
D'être estimé des gens d'honneur ,
Un obscur malheureux dont l'ame mensongere
N'a qu'un jargon de Harangere ;
Ce galand donc , à ce qu'on dit ,
Prétendans se mettre en crédit ,
T'a voulu noircir de son encre ;
Mais comme c'est un petit Cascre ,
Un malheureux coigne-fétu ,
Qui n'a ni bon sens ni vertu ,
Et dont il est honteux d'emporter la victoire ;
Cela ne sert rien à ta gloire.

Je ne sçais pas de qui Saint-Germain veut parler ; mais il est sûr que Loret se fit plusieurs ennemis par la liberté avec laquelle il parloit dans sa Gazette. Le fameux d'Assoucy entre autres , qu'il avoit fait, sans fondement, condamner au feu à Montpellier pour un crime hon-

teux, le maltraite fort dans le fixieme
 Chapitre de ses *Avantures d'Italie* ; &
 aux pages 87 & 88, il ajoute : » Quoi-
 » que son métier de piper au jeu, le pût
 » bien dispenser de faire de si méchans
 » Vers, l'avois-je appelé filou ? L'avois-
 » je appelé Poète de balle ? Ne l'avois-
 » je pas toujours appelé Loret ? Quoi
 » donc, jouant contre-lui, chez feu M.
 » le Maréchal de Schomberg, ne m'a-
 » voit-il pas dérobé assez d'argent avec
 » ses fausses Cartes, sans dérober encore
 » mon honneur & ma fortune avec ses
 » fausses Rimes ? Quoi, mon *Ovide en*
 » *belle humeur*, l'avoit-il pu rendre assez
 » chagrin, pour se venger de mes Vers,
 » au préjudice de mes mœurs ? &c.

La Gazette de Loret a été continuée
 par le Sieur *Robinet* & quelques autres,
 dont je pourrai parler ailleurs.

JEAN OGIER DE GOMBAULD.

J'ai cité dans l'article précédent les
 Ecrivains qui ont parlé de Loret, mais
 qui ne nous en ont appris que peu de
 chose. Jean Ogier de Gombauld a été
 plus avantage à cet égard ; nous avons
 son éloge par son ami M. Conrart ; &
 M. l'Abbé d'Olivet y a puisé presque
 tous les faits.

F ij

JEAN
 LORET,
 1665.

JEAN
 OGIER DE
 GOM-
 BAULD.
 1666.
 Hist. de l'A-
 cad. Fr. T. 2.
 in-12. p. 111.
 & suiv.

JEAN
OGIER DE
GOM-
BAULD.
1666.

Parnasse Fr.
In-folio.

Baill Jug.
des Sav. in-
4°. T. V.

M. de Gombauld naquit à Saint-Juff de Luffac, près de Broüage en Saintonge. Sa famille étoit noble, & attachée aux erreurs du Calvinisme, que notre Poëte n'a jamais eu le courage d'abjurer. Selon le récit de M. Conrart, il étoit grand, bien-fait, de bonne mine, & sentant son homme de qualité; il avoit le cœur aussi noble que le corps, l'ame droite & naturellement vertueuse; l'esprit élevé, moins fécond que judicieux, l'humeur ardente & prompte; fort portée à la colére, quoiqu'il eût l'air grave & modéré.

Après avoir achevé ses études à Bourdeaux, sous les plus excellens Maîtres de son tems : » Il vint à Paris, continue » M. Conrart, sur la fin du regne d'Henri IV. & ne tarda pas à y être connu & » estimé. Ce Prince ayant été malheureusement assassiné, tous les François » le pleurerent comme le pere de la Patrie, & tous les Poëtes semèrent son » tombeau de fleurs funebres, qu'ils » avoient cueillies sur le Parnasse. » Le même ajoute que *M. de Gombauld, quoique jeune, ne fut ni des derniers, ni des moindres.*

Mais ce récit souffre des difficultés. J'ai parcouru avec attention le *Recueil*

de diverses Poësies sur le trépas de Henri le Grand, &c. publié in-4°. à Paris en 1611, par Guillaume du Peyrat, & je n'y ai trouvé aucune Piece de M. de Gombauld. Il n'y en a point non plus dans les *Ouvrages poëtiques* de notre Auteur, qu'il rassembla lui-même, & qu'il mit au jour en 1646. La plus ancienne est de 1611, sur la mort du Duc d'Orléans, fils d'Henri IV. & frere de Louis XIII. S'il en eût fait quelqu'une sur la mort même d'Henri IV. & si cette Piece eût eu les qualités que Conrart lui attribue, en eût-il privé le Public ? Je conjecture de-là, dit un habile Critique, que Gombauld ne se rendit à Paris qu'après la mort d'Henri IV. & qu'il ne fit point de Vers avant 1611.

JEAN
OGIER DE
GOM-
BAULD,
1666.

Joly Rem.
sur Bayle.
P. 387. & s.

» Sous la minorité de Louis XIII. &
» sous la regence de Marie de Médicis, dit
» encore M. Conrart, il fut un des plus
» considérés de cette Princesse, qui lui
» donna une pension de douze cens écus;
» ce qui lui procura le moyen de paroî-
» tre en fort bon équipage à la Cour,
» soit à Paris, ou dans les voyages qui
» étoient fréquens alors. Mais le Royau-
» me s'étant trouvé obéré par les guer-
» res civiles & étrangères, cette pension
» fut réduite à huit cens écus, qui sou-

JEAN OGIER DE GOMBAULD.
1666.

» vent encore lui étoient assez mal
» payés. » Ils ne dûrent pas l'être en effet
fort exactement, lorsque Marie de Mé-
dicis cessa en 1617, d'avoir part au ma-
niment des affaires. Mais est-il vrai que
Gombauld ait eu la pension en question ?
Dans la Liste des pensions payées en
1621, on n'y trouve pas un Poète, ni
un homme de Lettres. Il y a peut-être
plus de fondement à dire qu'il en eut
une par la suite sur le Sceau, dont on
assure en effet qu'il fut gratifié par M. le
Chancelier Seguier. Mais il faut croire
que cette pension étoit modique, & que
les épargnes que le Poète avoit faites,
selon M. Conrart, n'avoient pas beau-
coup augmenté son fonds, puisque Gom-
bault lui-même se plaint toujours de sa
pauvreté. Témoin l'Epitaphe qu'il fit
pour Malherbe, & qu'il finit par ce Vers :

Il est mort pauvre, & moi je vis comme il est mort.

Il tient le même langage en divers
autres endroits du Recueil de ses Epi-
grammes. Il dit par exemple à la page
121 :

Ne me répondez plus, Muses, soyez muettes.

Notre siècle de fer, m'a rendu négligent.

Les vulgaires esprits n'aiment point les Poètes,

Et tant qu'on fait des Vers on n'a gueres d'argent,

Et à la page 178 :

Tout m'importune sur la tête...
 Je n'y sçaurois avoir d'amis,
 Pour ce que je ne suis pas riche.
 Mais Dieu répare ce défaut.
 Sa main pour moi n'est jamais close ;
 Et comme il me faut peu de chose ,
 J'ai toujours tout ce qu'il me faut.

JEAN
 OGER DE
 GOM-
 BAULD.
 1666,

Je n'ignore pas le privilège que les Poètes s'arrogent d'altérer la vérité. Mais peut-on dire qu'ici Gombauld a voulu feindre ? Qui doute qu'il ne soit plus digne de foi sur ce qui le regarde , que M. Conrart son perpétuel Panégyriste ? Je ne sçais pas encore pourquoi dans le Privilège qu'il obtint en 1646 , pour l'impression de ses Poësies , il est qualifié *Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi*. On ne lit point son nom dans la Liste de la Maison du Roi , imprimée en 1657 ; & dans le Privilège de ses Epigrammes , daté du 20 Novembre 1656 , on ne lui donne aucune qualité.

Il en eut une cependant dont on ne peut douter : ce fut celle de membre de l'Académie Française. Uni de bonne heure avec cette Société de gens de Lettres , qui donna naissance à cette illustre Compagnie , & qui s'assembloit une fois

JEAN
OGIER DE
GOM-
BAULD.
1666.

Hist. de l'A-
cad. Franç.
T. 1. pages
32. 94.

par semaine chez M. Conrart, il fut un des premiers que l'on choisit lorsque cette Académie fit Corps. Ce fut lui que l'on chargea d'examiner le plan du Dictionnaire auquel elle travailla dès les commencemens de son établissement ; de revoir le travail de M. du Chastelet sur les Statuts qu'on vouloit donner à cette Compagnie naissante ; & dans la suite, il fut aussi un de ceux à qui l'on commit l'examen des Vers du Cid. M. Pellisson cite de lui un *Mémoire* dans lequel il proposoit que chacun des Académiciens fût tenu de composer tous les ans une Piece à la louange de Dieu ; & un *Discours* qu'il fit sur *le je ne sais quoi*.

Gombauld fut toujours favorablement accueilli du Duc & de la Duchesse de Montausier, & il se trouvoit assiduellement à l'Hôtel de Rambouillet, le rendez-vous ordinaire des beaux esprits de son tems. Il a joui jusques vers la fin de sa vie d'une santé robuste, qu'il devoit, dit-on, particulièrement à sa sobriété, & sans doute aussi à une conduite sage & réglée. Il dit lui-même dans un des Sonnets qu'il a composés dans sa vieillesse :

J'ai presque de mes jours achevé la carrière ,
Dont je rends à mon Dieu ma louange & mes vœux :
A peine ai-je veü choir un seul de mes cheveux ,

Et mes yeux ont toujours leur clarté coutumière.

J'ai ma première force & ma santé première,

Et je me trouve propre à tout ce que je veux...

Si des autres humains j'écoute les Discours,

Nul excès violent n'a troublé mes beaux jours, &c.

JEAN
OGIER DE
GOM-
BAULD.
1666.

Une chute qu'il fit dans sa chambre, & dont il fut blessé, le contraignit depuis de garder le lit. C'étoit apparemment en 1662, puisque Chapelain dans sa *Liste de quelques gens de Lettres François vivans* en ladite année, semble faire allusion à cette situation où M. de Gombauld se trouvoit, lorsqu'il dit : *Que s'il étoit guéri d'une grande maladie qui l'avoit abattu, il pourroit faire quelque Ode, quelque Panégyrique, quelque Sonnet fort beaux; mais avec lenteur, & y mettant un grand prix.* Chapelain dit quelques lignes auparavant, que Gombauld depuis plus de cinquante ans avoit roulé dans la Cour avec une pension, tantost bien, tantost mal payée. Il devoit donc être dans un âge avancé lorsqu'il mourut en 1666. Conrart, & Bayle qui l'a copié, disent en effet que sa vie a duré près d'un siècle; mais on n'en apporte point d'autre preuve qu'une datte écrite, dit-on, de sa main dans un des Livres de son Cabinet, où étoit marquée l'année de

JEAN
OGIER DE
GOM-
BAULD.
1666.

sa naissance, & la confiance qu'on prétend qu'il en avoit faite à quelqu'un qui n'en a parlé qu'après sa mort. Mais quels fonds peut-on faire sur un oui dire vague ? D'ailleurs si Gombauld ne faisoit que d'achever le cours de ses études lorsqu'il vint à Paris vers 1610, selon le récit même de M. Conrart, qui ajoute expressément qu'il étoit jeune alors, comment lui prêter près d'un siècle de vie, en 1666. Je renvoie pour la discussion de ce point aux sçavantes Remarques de M. l'Abbé Joly sur le Dictionnaire de Bayle.

Le premier Ouvrage de Gombauld, que l'on a toujours regardé comme un fruit de sa jeunesse, parut en 1624, & fut réimprimé en 1626. C'est un Roman, intitulé *Endymion*, qui fut reçu avec quelque applaudissement par un certain Public amateur de ces écrits frivoles. En 1631, il donna son *Amarante*. C'est une Pastorale en cinq Actes, où l'Auteur a mis, à la vérité, trop d'esprit ; mais où l'on trouve aussi, dans quelques endroits, tout le naturel qui convient au genre Bucolique. La versification n'en est pas égale. C'est un défaut ordinaire à Gombauld dans tous ses Ouvrages un peu longs. Il ne se soutient

Le Fevre de
S. Marc, not.
sur Boileau, t.
2. p. 149.

que dans ses petites Poësies. Aussi n'en a-t-on presque point d'autres, si l'on en excepte sa Pastorale & sa Tragédie des *Danaïdes* qu'il donna en 1658.

JEAN
OGIER DE
GOM-
BAULD
1666

Ses Poësies diverses, imprimées douze ans auparavant, en 1646 ne contiennent presque que des Sonnets & des Epigrammes. Je n'y ai lû de plus que trois Elégies, quelques Stances, une Ode à M. le Chancelier Seguier, & un Panegyrique aussi en Vers, qu'il présenta à M. de Richelieu lorsque ce Cardinal reçut l'Ordre du Saint Esprit. On croit que ce fut en écoutant la lecture de cette Piece, que le Cardinal dit à l'Auteur : *Voilà des choses que je n'entends point; à quoi le Poëte, qui soutenoit bien par ses discours hardis la qualité d'un Cadet de famille né assez près de la Garonne, répondit aussi-tôt : Ce n'est pas ma faute. Réponse pour le moins indiscrete, mais à laquelle le Cardinal voulut bien feindre, dit-on, de n'avoir pas fait attention. Les Vers faits pour des Ballets, ou autres divertissemens, qui font partie du même Recueil, ne sont encore que de petites Pieces.*

Ses Sonnets peu lus aujourd'hui, ont en autrefois d'illustres Approbateurs. MM. Chapelain, Pellisson, Maynard,

JEAN .
OGIER DE
GOM-
BAULD.
1666.

Gueret, Conrart, Ménage, & plusieurs autres en ont parlé avec éloge, & reconnoissent dans l'Auteur un esprit vif & délicat. Si M. Despréaux a dit en parlant de ce genre de Poësie :

A peine dans Gombauld, Maynard & Malleville ;
En peut-on admirer deux ou trois entre mille.

ce celebre Critique a seulement voulu dire que nous n'avons peut-être point de Sonnet sans défaut, & que les Poëtes qu'il nommoit étoient ceux qui y avoient le mieux réussi. A l'égard de ce que M. Despréaux dit ailleurs, (Art Poétique Chant 4.)

Et Gombauld tant vanté garde encor la boutique.

cette censure ne tombe point sur ses Epigrammes, qu'on lit encore avec plaisir, & qu'on lira apparemment toujours. Nous en avons un Recueil divisé en trois Livres, que Gombauld donna en 1657. Il y en a 106 dans le premier Livre, 109 dans le second, & 104 dans le troisième. La plupart ne sont que de quatre ou six Vers, & postérieures à ses autres productions ; mais il n'est pas vrai qu'elles soient toutes de sa vieillesse. Conrart dans l'Avertissement qu'il a mis au devant des *Traité*s posthumes du

même, *touchant la Religion*, imprimés en 1669, dit que Gombauld a laissé une Tragédie intitulée *Cidippe*, & de quoi faire un nouveau Recueil de Vers, particulièrement de Sonnets & d'Epigrammes. Ces diverses Poësies sont, sans doute, demeurées manuscrites, de même que la Tragédie en question.

Gombauld vivoit encore lorsque quatre de nos Poëtes mirent leurs productions au jour. Mais comme j'ignore s'ils lui ont survécu, je vais dire ici un mot, non, peut-être, de tout ce qu'ils ont hazardé en public, mais de ce que j'ai pû en voir.

JEAN
OGIER DE
GOM-
BAULD.
1666.

P.

Le premier ne s'est désigné que par la première Lettre de son nom P. Il donna dès 1664 des *Poësies diverses*, à la suite des *Madrigaux amoureux du Cavalier Marini*, qu'il avoit traduits en Vers, & dont j'ai parlé ailleurs. Epris de ce genre de Poësie, il s'essaya sur le même sujet, parla sur le même ton que le Poëte Italien, & soupira pareillement dans des *Madrigaux*, des *Sonnets*, des *Stances*, & des *Elégies*. Il dédia ces fades galantes, au Sieur de Lessau, qu'il nomme

P.
1666.

P.
1666.

son intime ami : mais sa Dédicace , aussi en Vers , est au moins trop courte pour avoir ennuyé celui à qui il l'adressoit. Je n'ai vû dans son Recueil que quatre Sonnets sur des sujets plus dignes de la Poësie que l'Amour. Le premier sur le présent que Louis XIV. fit de son épée à M. le Duc de Guise ; le second sur l'entrée de ce Roi & de la Reine dans Paris après leur mariage ; le troisieme pour le Roi représentant les Romains dans un Carroufel ; & le dernier pour M. le Prince , représentant des Turcs , & courrant des castes de Turcs.

MARTINET DESCURY.

MARTI-
NET
DESCURY.
1666.

Le second Poëte dont je veux parler est le Sieur *Martinet Descury*, Gentilhomme ordinaire de la Reine mere de Louis le Grand. Rempli d'estime pour la *Philotée* de Saint François de Sales, c'est-à-dire , pour l'*Introduction à la vie dévote* de ce Saint Evêque de Genève, il entreprit de lui prêter les graces de la Poësie. Je n'ai vû que la premiere partie de cette Traduction ; elle parut en 1665 avec une dédicace à la Reine mere. *Martinet* dit que la seconde partie n'étoit pas encore achevée d'imprimer. L'a-t-elle été

Je l'ignore. Il proteste que sa Traduction est littérale, & avoue que ses Vers ne sont pas fort élégans, parce qu'il a voulu conserver les pensées & le tour de son Auteur. Il consent que l'on regarde son Ouvrage, comme n'étant que la Prose de Saint François de Sales, tournée en forme de Vers; & en effet, ce n'est rien de plus.

MARTINET
DESCURTES
1666.

Je connois deux autres Ouvrages en Vers qui portent aussi le nom de *Martinet*, des *Emblèmes Royales à Louis le Grand*, qui sont de 1653, & un *Poëme à Louis le Grand Protecteur de l'Eglise*, in-8°. sans date. Ces deux écrits sont peut-être d'une autre main que la traduction de la *Philotée*. Les *Emblèmes Royales* portent le nom de *M. Martinet*, *Ayde des Cérémonies de France*, & l'Auteur dit qu'il étoit depuis long-tems au service de leurs Majestés, étant passé de celui de la Reine mère à celui du Roi son fils. Ces *Emblèmes* ont leur utilité; les sujets en sont assez bien choisis, & la Morale que le Poëte en tire peut être de pratique.

H. L. N.

Le Sieur H. L. N. est le troisieme Poëte, s'il est permis d'honorer de

H. L. N.
1666.

H. L. N.
1666.

cette qualité un Ecrivain qui pèche fréquemment contre les regles les plus connues de la Versification Françoisse, & contre celles du style. Disons cependant un mot de son Recueil, qu'il a intitulé: *Les Plaisirs de Saint Germain en Laye, & de la Cour; & le Tableau de la vie humaine ou le Solitaire*. L'objet de la premiere partie n'est pas mal rempli pour le fonds; la forme seule y manque. Ceux qui avoient visité le Château de S. Germain, son jardin, son Théâtre, qui s'étoient promenés dans la Forêt, qui avoient assisté au diner du Roi, à la chasse & aux autres divertissemens de la Cour, ont pû se rappeler le souvenir de ce qu'ils avoient vû, en lisant la Description de l'Auteur. Mais ceux qui sont instruits du caractere du *Poëme héroïque*, ne conviendront point avec l'Anonyme que le sien en soit un. Les Stances du même & sa Satyre sur *Philandre*, contiennent quelques instructions utiles contre les égaremens de la Jeunesse. Sa *Pastorale en forme de Dialogue sur les amours de Tirsis & de Dorise*, est peu de chose. Le Poëte dit que tout est spirituel dans ce Dialogue. Je ne sçais comment il l'entend; je n'y ai rien vû que de fort commun. Peut-être a-t-il voulu dire seulement, qu'il n'y

avoit point d'amour grossier. Ses deux
Satyres sur un Speculateur de la Comete H. L. N.
 n'apprennent rien. 1666.

Le Tableau de la vie humaine, ou le
Solitaire, annoncé dans le titre de ce Re-
 cueil, n'est recommandable que par les
 sentimens de Religion qu'on y lit. L'Au-
 teur va au Mont Valérien, près de Paris,
 parle à un Reclus qui lui tient un Dis-
 cours fort pieux, & qui lui fait ensuite
 la Description du Théâtre de la vie hu-
 maine, qui a, dit-il, mille & mille faces :

Ce que l'on voit de plus léger ;
 Un vaisseau prêt à submerger ,
 Un trait, alors qu'on le décoche,
 Un Roseau sans cesse agité ,
 Un papillon dans l'air, un festu sur la Roche,
 Ont bien plus de stabilité.

Ce Tableau comprend vingt-six Stan-
 ces, dont chacune décrit un ou deux éve-
 nemens, qui prouvent que tout change
 & se détruit ici-bas. Les autres Poësies
 du même Recueil sont, deux *Satyres*,
 l'une sur l'avarice, l'autre sur une fem-
 me de cinquante-six ans qui vouloit se
 remarier : des *Stances* sur les effets d'un
 amour violent, & réciproque entre deux
Amans : *l'Empire & la décadence des*
Rubans : le Portrait de *Clarice* : le
 voyage d'*Oronte* en l'*Isle d'Amour* : des

PIERRE
LE JOLLE.
1666.

Bouquets; & la Gazette du deux Janvier 1664, mise en Vers burlesques.

PIERRE LE JOLLE.

Enfin le dernier des quatre Poètes dont je voulois parler, est Pierre le Jolle, qui ne m'est connu que par sa *Description de la Ville d'Amsterdam en Vers burlesques*. Cette Description est très-mauvaise. Le Jolle satyrise ridiculement, quelquefois peu religieusement, n'apprend rien, & lasse la patience du Lecteur le plus obstiné. Les mœurs des Hollandois d'Amsterdam, leurs Marchés, leur Commerce, leurs Maisons, leurs Statues, leur Hôtel de Ville, &c. tout cela a ses coups de pinceau; mais les traits n'en peuvent plaire qu'à la plus vile populace. Encore le Versificateur est-il souvent si obscur, qu'on ne sçait ce qu'il veut dire; & il intéresse trop peu pour chercher à le deviner.

GEORGE DE SCUDERY.

GEORGES
D E
SCUDERY.
1666.

Je passe à un Poète plus connu: c'est George de Scudery. Il étoit d'une famille noble, originaire d'Apt en Provence, dont le nom est *Scutifer* dans les Contrats Latins, & qui porta celui de *Scudier* ou *Ecuier*, quand on commen-

ça à faire des Actes en François, & depuis celui de *Scudery*.

Elzear Ecuyer, aïeul de George, fit profession des armes, & s'y distingua.

Le Seigneur de la Coste ayant eu le Gouvernement d'Apt, pendant les troubles du Royaume sous Charles IX. lui donna la *Majorité* de cette Ville. Il se servoit aussi de lui, quand il y avoit quelque expédition à faire contre les Huguenots retranchés en divers endroits du voisinage. Son fils, pere de George, suivit la fortune de l'Amiral de Villars, André de Brancas, qui lui procura la Lieutenance de Roi du Havre de Grace, dont il étoit Gouverneur au nom de la Ligue. Pendant le séjour qu'il fit en Normandie, il y épousa la fille du Seigneur de Brilly, & ce fut de ce mariage que vint George *de Scudery*. Il nâquit au Havre de Grace même en 1601. Quand on n'en feroit pas assuré d'ailleurs, George de Scudery le dit expressément dans son *Discours de la France, du Cardinal de Richelieu*, où parlant de lui-même, sous le nom de sa Muse, avec toute la vanité d'un Poëte qui se croyoit monté au plus haut du Parnasse, il dit :

Les lieux que tu regis sont ceux qui l'ont fait naître.
Ce Havre si connu des plus lointains climats,

GEORGE
DE
SCUDERY.
1667.

Niceron,
Mém. t. 15.
P. 114.
Hist. de l'Acad. Fr. T. 1.
P. 363.
Hist. du Th.
Fr. T. 4. P.
430.

Sacrifice des
Muses, page
160.

GEORGE D E
 SCUDERY. 1667. OÙ ta prudence plante une forêt de mats...
 Lui donna le berceau ; le Ciel la destinant
 A devenir un jour ce qu'elle est maintenant...
 Aux bords de l'Océan un Dieu vint l'animer,
 Pour faire plus de bruit que les flots de la mer ;
 D'une ardeur héroïque on la voit enflammée ;
 Aussi-bien que Minerve elle naquit armée,
 Et fille d'un Soldat , elle prend ses ébats
 A chanter les hauts faits , au fortir des combats.

Scudery passa une partie de sa jeunesse à Apt, avant que de venir s'établir à Paris. Il s'y exerçoit à la Poësie Françoisé en faveur d'une Demoiselle dont il étoit amoureux. C'étoit Catherine de Rouyere, qui épousa depuis à Aix M. de Pigenat. Entre autres galanteries que sa passion lui suggéra, il se fit un plaisir de la surprendre au retour d'un voyage qu'il avoit fait en Normandie ; il alla une nuit, avant que d'avoir paru dans la Ville, chanter sous ses fenêtrés des Vers qu'il avoit lui-même composés.

Nous apprenons du *Discours de la France*, que je viens de citer, & de la Préface de son *Ligdamon*, qui est sa première piece de Théâtre, qu'il voyagea aussi dans sa jeunesse, & qu'il suivit quelque tems le parti des Armes. Mais ses propres paroles sont à rapporter ; on gâteroit tout en les changeant :

« La profession que je fais , dit-il ,
 « étant toute pleine de franchise , m'obli-
 « ge à porter le cœur sur les lèvres , & à
 « t'avertir que dans la Musique des
 « Sciences , je ne chante que par nature.
 « Je suis né d'un pere , qui , suivant l'e-
 « xemple des siens , a passé tout son âge
 « dans les Charges Militaires , & qui m'a-
 « voit destiné dès le point de ma naissan-
 « ce , à une pareille forme de vivre. Je l'ai
 « suivie & par obéissance & par inclina-
 « tion. Toutefois ne pensant être que
 « Soldat , je me suis encore trouvé
 « Poëte. Ce sont deux métiers qui n'ont
 « jamais été soupçonnés de bailler del'ar-
 « gent à usure , & qui voyent souvent
 « ceux qui les pratiquent dans la même
 « nudité où se trouvent la Vertu , l'A-
 « mour & les Graces , dont ils sont les
 « enfans. Or , ces neuf jeunes Pucelles de
 « trois ou quatre mille ans , qui ne don-
 « nent que de l'eau à boire à leurs nour-
 « rissans . . . qui n'ont pour biens-meubles
 « que des Luths & des Guitarres , m'ont
 « dicté ces Vers , que jet'offre , sinon bien
 « faits , au moins composés avec peu de
 « peine . . . La Poësie me tient lieu de
 « divertissement agréable , & non pas
 « d'occupation sérieuse. Si je rime , ce
 « n'est qu'alors que je ne sçais que faire ,

GEORGE
 D E
 SCUDERY.
 1667.

GEORGE
DE
SCUDÉRY.
1667.

» & n'ai pour but , en ce travail , que le
» seul desir de me contenter : car bien
» loin d'être mercenaire , l'Imprimeur &
» les Comédiens témoigneront que je ne
» leur ai pas vendu ce qu'ils me pou-
» voient payer.

» Tu couleras aisément par dessus les
» fautes que je n'ai point remarquées , si
» tu daignes apprendre qu'on m'a vû em-
» ployer la plus longue partie du peu
» d'âge que j'ai , à voir la plus belle & la
» plus grande Cour de l'Europe ; & que
» j'ai passé plus d'années parmi les ar-
» mes , que d'heures dans mon Cabinet ;
» & usé beaucoup plus de mèches en Ar-
» quebuse , qu'en chandelle : de sorte que
» je sçais mieux ranger les Soldats , que
» les paroles , & mieux quarrer les Bat-
» taillons , que les Périodes , &c.

Segraiffianta,
P. 138.

A travers ces exagérations , & ces récits de voyages & de campagnes , dont on croira ce qu'on voudra , on reconnoît aisément , que peu avantagé des biens de la fortune , Scudéry étoit dès ce tems-là obligé d'en chercher une par les talens de sa plume. M. de Segrais , en parlant d'une Demoiselle de Palaiseau , autrefois aimée de Scaron , & depuis par Scudéry , dit même que celui-ci *venoit de fort loin , avec un morceau de pain qu'il man-*

geoit sous son manteau dans le jardin du Luxembourg pour avoir occasion de voir ladite Demoiselle de qui M. de Segrais assure tenir ce fait. C'est à cette triste situation que *Chapelle* fait allusion dans son *Voyage*, où il prête cette ironie à quelques Précieuses de Campagne :

... Les autres croyoient Monsieur de Scudéry
Un homme de fort bonne mine,
Vaillant, riche, & toujours bien mis.

GEORGE
DE
SCUDÉRY.
1667.

pag. 43. édit.
de la Mon-
noye,

Dans la vûe d'adoucir au moins cet état indigent, Scudery chercha à faire sa cour au Cardinal de Richelieu, en publiant en 1637, des Observations sur le *Cid* de Pierre Corneille, contre lequel ce Ministre fouhaitoit que l'Académie écrivît, & en déterminant en quelque maniere cette célèbre Compagnie à le faire. Peut-être que le desir de se satisfaire soi-même entra aussi pour quelque chose dans le procédé de Scudery. « Quoi qu'il en soit, dit Monsieur Pellisson, il est bien certain qu'en ce dis-
« férend qui partagea toute la Cour, le
« Cardinal sembla pancher du côté de M.
« de Scudery, & fut bien aise qu'il écri-
« vît, comme il fit, à l'Académie Fran-
« çoise, pour s'en remettre à son juge-
« ment. » Chapelain l'en félicita aussi dans une Lettre qu'il lui écrivit le 20

Hist. de l'Ac-
cad. T. 1.

144 BIBLIOTHEQUE

GEORGE
DE
SCUDERY.
1667.

Lett. manusc.
de Chapelain.

Août de la même année 1637, où il lui rend compte de l'assiduité avec laquelle l'Académie travailloit à l'examen de ses *Observations*, & de la Piece qui y avoit donné lieu. Et lorsque cette Compagnie eut donné ses *Sentimens* sur l'un & l'autre écrit, Chapelain en fit encore part à son ami, qui croyant l'avoir emporté sur son adversaire, en remercia l'année suivante l'Académie par une Lettre qu'il lui adressa exprès, & qui a engagé de nouveau Chapelain à le combler d'éloges si outrés qu'il y a lieu de croire qu'il n'étoit pas fâché lui-même de voir rabaisser un peu le grand Corneille.

Ibid. Let. du
19. Décemb.
1637.

Quand les *Sentimens de l'Académie* eurent été rendus publics par l'impression en 1638, le Public plus équitable, jugea à son tour que si Corneille avoit été condamné en plusieurs choses, il avoit reçu de très-grands éloges en d'autres, & que la censure même sembloit avoir été plutôt extorquée qu'accordée volontairement. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'on a oublié depuis long tems que *Scudery, Mairet, Claveret*, & tant d'autres se sont déchaînés contre le *Cid*, & que de cette multitude d'écrits, qui se succédèrent alors les uns aux autres pour & contre cette Piece, on ne lit plus que les

les *Sentimens de l'Académie*, où cette illustre Compagnie donna le premier exemple d'une Critique également exacte & polie.

Scudéry sejourna à Marseille la plus grande partie au moins de l'année 1646. On le voit par les Lettres que Chapelain lui écrivit depuis le 4. Janvier de cette année jusqu'au 4 de Juillet suivant. Ce fut durant cette absence de Paris qu'il fit imprimer la premiere partie, & la seule qui ait paru, de son *Cabinet*, ou mélange de Vers sur des Tableaux, des Estampes, & des Statues, dont il suppose qu'un Cabinet peut-êtré orné. Il dit dans son *Avis au Lecteur* qu'il ne décrit que ce qu'il a vu en Italie, en Flandres, & en France, & dont il avoit même possédé une partie. Il s'arrête beaucoup sur le Portrait du Cardinal de Richelieu, peint par Champagne, sur l'œuvre de Calot; & sur le Portrait de Maître Adam, Menuisier de Nevers, peint par Chauveau. Il eut soin de faire remettre un exemplaire de cet Ouvrage à Chapelain, qui après l'en avoir remercié par sa Lettre en date du quatre Juillet 1646, lui dit :

» Qu'il n'a rien laissé sortir de ses mains
 » qui ne porte la marque de l'élévation
 » de son esprit & de la hauteur de son

Tome XVII.

G

GEORGE
 DE
 SCUDERY.
 1667.

Voyez-en le Catalogue au Tome 1. des Oeuvres de Corneille, édit. de 1738. p. XCIII. & suivantes; & le Tome 2. où l'on a réimprimé les Observations de Scudéry, la Réponse de Corneille, & les sentimens de l'Académie.

Let. manusc. de Chapelain

GEORGE
DE
SCUDERY.
1667.

» courage ; que ce dernier Ouvra-
» ge doit donner de la jalousie à ses aînés,
» quoiqu'aucune perfection ne leur man-
» que. Ce qu'il a sans doute par-dessus
» eux , ajoute - t-il , & par-dessus tous
» ceux que nous avons vûs jusqu'ici , est
» la diversité , mais si grande , & de ma-
» tieres si choisies & si agréables , que
» qui n'en seroit pas extrêmement tou-
» ché , donneroit fort mauvaise opinion
» de son goût aux personnes intelligen-
» tes , & devroit bien renoncer à toute
» lecture pour jamais. De moi , continue
» Chapelain , je ne sçaurois m'empêcher
» de vous dire que j'en ai été ravi , trans-
» porté , enlevé , & j'y ai même rencon-
» tré tel endroit qui m'a attendri jusqu'à
» verser des larmes. » Malgré ce Panégy-
rique , ce *Cabinet* n'est plus visité , &
j'y ai cherché envain ce qui y avoit pû
ravir , transporter , enlever Chapelain ,
l'attendrir & lui faire verser des larmes.

M. de Scudery étoit de retour à Pa-
ris en 1650 , & ce fut cette année qu'il
fut reçu à l'Académie Française , à la
place de feu M. de Vaugelas. Le mariage
qu'il contracta vers le même tems avec
Marie-Magdelène de Moncel de Martin-
Vast , d'une bonne maison de Norman-
die , l'obligea de faire depuis d'assez longs

féjours à Piron ou Pirou en basse Normandie. Les Auteurs de l'Histoire du Théâtre François disent qu'il épousa cette Demoiselle en 1650. Je n'ai pas de preuves contraires qui soient absolument décisives. Cependant Chapelain dans une Lettre du 30 Août 1655 qu'il lui adressa à Marseille où il étoit alors, le félicite sur son mariage, & semble en parler comme d'une alliance nouvellement faite; il l'en félicite même dans des termes qu'on n'a pas coutume d'employer après plus de quatre années d'engagement. Ce mariage ne le mit pas sans doute beaucoup plus à son aise, puisqu'on voit par une autre Lettre de Chapelain du 18 Février 1659, qu'il se plaignoit de sa mauvaise fortune, & qu'il sollicitoit quelque faveur auprès de Madame la Duchesse de Nemours, qui n'étoit pas en état de lui en faire, parce que cette Dame venoit d'être exilée à Pontoise par ordre du Roi.

On ignore quand Scudery fut pourvu du Gouvernement du Château de N. D. de la Garde auprès de Marseille. La seule Lettre où Chapelain lui en donne le titre est du 8 Novembre 1660. Il est certain qu'il occupoit ce poste dès 1646, & que c'est par cette raison qu'il fit alors un

GEORGE
DE
SCUDERY.
1667.

GEORGE
D E
SCUDERY.
1667.

long séjour à Marseille, comme je l'ai prouvé par les Lettres mêmes de Chapelain. Il prend la qualité de Gouverneur dudit lieu à la tête de son *Cabinet* qui est de 1646, & au-devant de ses Poësies diverses imprimées en 1649.

Scud. Poësies
diverses, in-
4°. p. 200 &
suiv.

Quoique ce Gouvernement fût d'une très-petite conséquence, Scudery qui amplifioit tout, en fit dans un Poëme qu'il composa exprès, une description magnifique, qui lui attira les railleries qu'on lit dans le *Voyage de Bachaumont & de Chapelle*:

p. 50. & suiv.
édit. de M.
de la Mon-
noye.

Tout le monde sçait que Marseille,
disent nos Voyageurs,

Est riche, illustre, & sans pareille
Pour son Terroir & pour son Port;
Mais il vous faut parler du Fort,
Qui sans doute est une merveille:
C'est Notre-Dame de la Garde,
Gouvernement commode & beau,
A qui suffit pour toute garde,
Un Suisse avec sa hallebarde,
Peint sur la porte du Château.

« Ce fort, continue l'ironique Rela-
» tion, est sur le sommet d'un Rocher
» presque inaccessible, & si haut élevé,
» que s'il commandoit à tout ce qu'il
» voit au-dessous de lui, la plupart du

» genre humain ne vivroit que sous son
» plaisir. »

GEORGE
DE
SCUDERY.
1667.

Aussi voyons-nous que nos Rois
En connoissant bien l'importance ,
Pour le confier ont fait choix
Toujours de gens de conséquence ;
De gens pour qui dans les allarmes ,
Le danger auroit eu des charmes ;
De gens prêts à tout hasarder ,
Qu'on eût vû long-tems commander ,
Et dont le poil poudreux eût blanchi sous les armes ,

» Une description magnifique , qu'on
» a faite autrefois de cette Place (c'est
» celle même de Scudery) nous donna
» la curiosité de l'aller voir. Nous grim-
» pâmes plus d'une heure avant que d'ar-
» river à l'extrémité de cette Montagne ,
» où l'on est bien surpris de ne trouver
» qu'une méchante Masure tremblante ,
» prête à tomber au premier vent. Nous
» frappâmes à la porte ; mais doucement ,
» de peur de la jeter par terre ; & après
» avoir heurté long-tems sans entendre
» même un chien aboyer sur la Tour ,

Des gens qui travailloient là proche ,
Nous dirent : Messieurs , là-dedans
On n'entre plus depuis long tems :
Le Gouverneur de cette Roche ,
Retournant en Cour par le coche ,
A depuis environ quinze ans
Emporté la clef dans sa poche.

GEORGE
DE
SCUDERY.
1667.

Poësies div.
de Scud. p.
271 & 275.

C'étoit peu après 1660 que Bachaumont & Chapelle se mocquoient ainsi de Scudery & de son Gouvernement ; & l'on ne voit pas en effet que celui qui est l'objet de cette raillerie ait séjourné à Notre-Dame de la Garde depuis 1646. Un autre fait certain, est que ce Gouvernement n'auroit point mis Scudery en état de sortir de la misère, sans les bienfaits du Cardinal de Richelieu. Il en convient lui-même dans des Stances qu'il envoya étant malade à ce Ministre qu'il avoit depuis peu accompagné en Piémont. Car quoique dans ces Stances, il vante encore plus qu'il ne le devoit son *Gouvernement*, il ne laisse pas que d'ajouter :

Mais malgré cette illustre grace,
Qui rend mon sort illustre & beau,
Sans toi cette importante Place
Seroit celle de mon tombeau.

Oui, sur cette Roche escartée
Si ta main ne m'y secouroit,
Je serois comme Prométhée,
Qu'on dit qu'un Vautour dévorait.

La Faim, ce Vautour effroyable,
Et que l'on doit tant redouter,
Avec un bec impitoyable,
Y viendrait me persécuter. . . .

Grand Duc, ôte moi cet obstacle ;

Prends soin d'un Soldat qui te sert ,
Et fais par un nouveau miracle ,
Pleuvoir la Manne en ce désert.

Fais que le Roi m'y continue
Ce que mes devanciers ont eu. . . &c.

GEORGE
DE
SCUDERY.
1667.

Cette situation ne diminuait rien de la vanité. Ses *Poësies diverses* & cent endroits de ses autres Ouvrages sont remplies de fanfaronades , qu'on supporteroit à peine dans l'ame la plus gasconne. Pendant qu'il mendoit la faveur du Cardinal de Richelieu , il ne craignoit pas , par exemple , de dire *aux Grands* :

Princes , ne pensez pas , si je vous importune ,
Que mon propre intérêt m'oblige à ce discours ,
Je songe à votre gloire , & non à ma fortune ;
La vérité me plaist , & je la dis toujours.

Ibid. p. 82.

Quelle vanité encore dans son Sonnet
sur le dégoût du monde !

J'ai vécu dans la Cour , j'ai pratiqué les Princes ;
J'ai connu Richelieu , j'en fus même estimé ;
Et dans la belle ardeur , dont j'étois animé ,
L'Europe m'a connu dans toutes ses Provinces.

Ibid. p. 96.

Pour moi plus d'une fois le danger eut des charmes ,
Et dans mille combats , je sçus tout hasarder ;
L'on me vit obéir , l'on me vit commander ;
Et mon poil tout poudreux a blanchi sous les armes.

Il est peu de beaux Arts où je ne fusse instruit ;

G iv

GEORGE

D E

SCUDERY.

1667.

En Prose comme en Vers mon nom fit quelque bruit;
Et par plus d'un chemin je parvins à la gloire... &c.

Je pourrois rapporter beaucoup d'autres forfanteries semblables. Ce caractère suivit Scudery jusqu'à la fin de sa vie. Il mourut à Paris le 14 Mai 1667, âgé de 66 ans. Sa veuve n'est morte que bien du tems après, le 6 de Septembre 1711, âgée de 90 ans.

Hist. du Thé-
âtre Fr. T. 4.
p. 438.

Scudery a passé la plus grande partie de sa vie à composer. Né avec de l'esprit & des talens, la nature sembloit avoir prodigué en lui celui d'une facilité surprenante pour le travail. On pourroit dire qu'il en avoit hérité de Hardy, le premier maître de presque tous les Poëtes Dramatiques de son tems; & dont il ne conserva que trop bien le goût & les défauts. Qui pourroit compter le nombre des Vers qui sont sortis de sa plume? Sans parler des seize Pièces de Théâtre, qu'il a données depuis 1629 jusqu'en 1643, & dont on peut voir les titres & la notion dans l'*Histoire du Théâtre François* (tome IV. & suivans.) de combien d'autres Poësies ces Pièces elles-mêmes ne sont-elles pas accompagnées? M. Pellisson les fait monter à dix ou douze mille Vers: & cependant ce n'est pas encore tout.

J'ai parlé plus haut de son *Cabinet*, qui est de l'an 1646. Trois ans après, en 1649, tems auquel il n'avoit encore que 48 ans, comme il le dit lui-même, il mit au jour un nouveau Recueil de *Poësies diverses*, dédiées à M. le Duc de Richelieu, dans lequel outre cent un Sonnets, dont douze sur la fontaine de Vaucluse, & les amours de Laure & de Pétrarque, & trente Epigrammes, on trouve des Odes, des Stances, des Rondeaux, quelques Elégies, plusieurs Epîtres : & dans ce Recueil, on ne lit ni son Temple, *Poëme* d'environ cinq cens Vers, à la gloire du Roi, & de Monsieur le Cardinal Duc de Richelieu, ni le *Discours de la France*, autre Poëme au même Cardinal, ni un Sonnet encore adressé à cette Eminence, trois Pieces qui ont été réunies en 1635, dans le *Sacrifice des Muses*.

Ajoutons à cela son *Alaris, ou Rome vaincue*, Poëme héroïque, en dix Livres, Ouvrage fait à la hâte, par l'empressement que l'Auteur avoit, selon la remarque de Furetiere (Nouv. Allég. page 68.) d'honorer la Reine Christine de Suede, qui comptoit Alaric parmi ses Ancêtres. Ajoutons encore son *Apologie du Théâtre* ; ses *Discours politi-*

GEORGE
D. E
SCUDERY.
1667.

Avis au Lect.
au devant de
ses Poësies
diverses.

GEORGE.
D E
SCUDERY.
1667.

ques des Rois, ses Harangues, ou Discours Académiques de J. B. Mancini, & le Calloandre fidele, Ouvrages traduits de l'Italien, & l'on ne dira point que M. Despréaux ait exagéré, lorsqu'il a dit dans sa seconde Satyre :

Bienheureux Scudery dont la fertile plume,
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume.

Peut-être seulement la Critique est-elle portée un peu trop loin, lorsque le même ajoute :

Tes Ecrits, il est vrai, sans art & languissans
Semblent être formés en dépit du bon sens :
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puisse dire,
Un Marchand pour les vendre, & des Sots pour les lire.
Et quand la rime enfin se trouve au bout du Vers,
Qu'il importe que le reste y soit mis de travers.

Balz. Lettre
12. L. 23.

Balzac cependant avoit jugé de même de la facilité de cet Auteur, & de l'abus qu'il en avoit fait. « O bienheureux Ecrivains, s'écrie-t-il, M. de Saumaise en Latin, & M. de Scudery en François ! j'admire votre facilité, & j'admire votre abondance. Vous pouvez écrire plus de Calepins que moi d'Almanachs. » Et ailleurs : « Bienheureux sont ces Ecrivains qui se contentent si facilement, qui ne travaillent que de la mémoire & des doigts ; qui, sans choisir, écrivent tout ce qu'ils

» sçavent. » La veuve de Scudery irritée de la Critique de M. Despréaux contre son mari, voulut inutilement engager M. le Comte de Buffi Rabutin à s'expliquer au desavantage de ce célèbre Ecrivain, comme on le voit par les fragmens de deux de ses Lettres rapportés dans les Notes de M. Broffette, le Comte s'en défendit avec politesse; il avoit lui-même trop de goût & d'esprit pour soutenir une mauvaise cause.

M. Despréaux n'a pas plus épargné le Poëme d'*Alaric* que les autres Ecrits de Scudery. Il désigne clairement ce Poëme lorsqu'il en rapporte le premier Vers dans ces avis sur le Poëme épique:

Que le début soit simple & n'ait rien d'affecté.
N'allez pas dès l'abord sur Pegase monté,
Crier à vos Lecteurs d'une voix de tonnerre,
Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la terre.
Que produira l'Auteur après tous ces grands cris ?
La Montagne en travail enfante une souris.

Et ailleurs voulant justifier cette belle maxime de Longin, Que notre esprit, même dans le sublime, a besoin d'une méthode, pour lui enseigner à ne dire que ce qu'il faut, & à le dire en son lieu, il ajoute : » Cela est si vrai, que le sublime, hors de son lieu, non-seulement » n'est pas une belle chose, mais devient

GEORGE
D E
SCUDERY.
1667.

Oeuvres de
Boileau T. 1.

Art. Poëtiq.
Chant 3.

Seconde Réflex.
crit. de
Despréaux.

GEORGE
D E
SCUDERY.
1667.

» quelquefois une grande puérilité. C'est
» ce qui est arrivé à Scudery dès le com-
» mencement de son Poème d'*Alaric*,
» lorsqu'il dit :

Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la terre.

» ce Vers est assez noble , & est peut-être
» le mieux tourné de tout son Ouvrage;
» mais il est ridicule de crier si haut , &
» de promettre de si grandes choses dès
» le premier Vers.. Un exorde doit être
» simple & sans affectation... La com-
» paraison du frontispice d'un Palais,
» que M. Perrault allègue pour défendre
» ce Vers d'*Alaric* , n'est point juste. Le
» frontispice d'un Palais doit être orné,
» je l'avoue ; mais l'exorde n'est point le
» frontispice d'un Poème , &c.

Carpentaria-
na. p. 424.

La Critique de M. Charpentier est
encore plus détaillée. « Quelque titre ,
» dit-il , que donne M. de Scudery à la
» conquête d'*Alaric* , c'est une usurpa-
» tion ; & la prise de Rome est accompa-
» gnée de barbaries & d'inhumanités,
» qui ne font point le sujet d'un Poème
» épique, dont la fin doit être juste, agréa-
» ble , & vertueuse. Ainsi quoique le
» Poète dise d'abord , que Dieu vouloit
» punir les Romains , & se servir d'*Ala-*
» ric pour ce sujet ; il ne s'ensuit point

» que cette victoire puisse être louée &
 » estimée vertueuse ; puisqu'après tout,
 » Alaric n'est que le bourreau & l'exécuteur
 » de la justice divine. Ainsi son action
 » n'est point une action héroïque,
 » ni le sujet proportionné d'un Poème
 » de cette nature . . . Si on la considère
 » autrement , c'est une injustice criante...
 » Si l'on trouve Alaric propre pour un
 » sujet du Poème héroïque , la prise de
 » Jérusalem en feroit pareillement un
 » beau sujet , tout de même que la prise
 » de Constantinople. Nous ne pouvons
 » encore à présent entendre qu'avec
 » horreur , que des Goths , dont le nom
 » seul est odieux à un peuple poli , aient
 » ruiné les plus belles villes du monde, &
 » démoli tant de beaux Temples , &
 » tant de superbes maisons. Comment
 » voudroit-on donc que le Lecteur s'intéressât
 » dans le succès du sort du Héros
 » de M. Scudery ? Tout au contraire ,
 » on ne le voit triompher qu'avec douleur ;
 » on est fâché de sa prospérité , &
 » l'on voudroit qu'elle ne lui fût jamais
 » arrivée.

» Mais si le sujet ne vaut rien en gros ,
 » il n'est pas mieux exécuté en détail : ce
 » ne font qu'enchantemens , contre le
 » précepte d'Horace :

GEORGE
D E
SCUDERY.
 1667.

Nec Deus interfit, nisi dignus vindice nodus.

» Outre cela, tous les personnages de
 » ce Poëme, qui sont de nations différen-
 » tes, s'entendent les uns les autres, sans
 » qu'on sçache par quel moyen cela arri-
 » ve. Cela pourroit peut-être passer, si
 » le Poëte n'en disoit rien; mais il sem-
 » ble qu'il veuille qu'on lui fasse cette
 » objection, puisque quand son Hermi-
 » te parle à Alaric, il remarque qu'il lui
 » parle en Langue Gothique: pourquoi
 » en cet endroit faire cette réflexion, s'il
 » ne la fait nulle part ailleurs? »

Sacrifice des
 Muses, p. 102.

Ces défauts si justement reprochés au Poëme de Scudery, & que celui-ci n'étoit peut-être pas capable d'éviter, ne l'empêcherent point d'en entreprendre un autre sur le plan de la *Franciade* de Ronsard, & qui devoit avoir à peu près le même objet. Il le dit expressément dans son *Discours de la France*, Poëme plein d'une vanité excessive, où il fait parler ainsi sa Muse:

... Elle se promet, tant elle a de courage,
 De faire voir le bout de ce pénible ouvrage,
 Que le divin Ronsard n'osa que commencer,
 Et pour sa seule gloire elle veut y penser.
 Apprends que chaque jour cette Muse s'applique
 A former le projet d'un Poëme héroïque,
 Sur les Maîtres de l'Art, qui n'aura rien des leurs.

Elle esbauche un dessein , apprête des couleurs ;
Choisit dedans l'Histoire un Héros de ta race ,
S'instruit de sa valeur & le suit à la trace ;
Le tire du Sépulchre , afin que dans ses Vers
Il ne puisse finir qu'avecque l'Univers.
Le Sang royal de Dreux , d'où vient ton origine ,
Lui fournit maintenant tout ce qu'elle imagine ;
Et c'est Robert le Grand qu'elle veut élever ,
Jusqu'où mortel que toi ne sçauroit arriver.

GEORGE
DE
SCUDERY.
1667.

Il donnoit *sa parole* que la France
verroit la fin de ce travail , & il s'en promet-
toit l'*immortalité*. Qu'est devenu ce
Poëme ? je l'ignore , & je ne crois pas
qu'on en ait jamais regretté la perte.

Si Scudery n'a pu obtenir un rang
fort honorable sur le Parnasse , malgré
les éloges que Balzac a donnés à sa Tra-
gédie d'Arminius , & Sarasin à la Tragi-
Comédie de l'*Amour tyrannique*, il a mé-
rité une place distinguée dans le temple
de l'Amitié. En effet , ami sincere & re-
connoissant , il a fait l'Apologie de
Hardy pour lequel il eut toujours une
grande vénération. Il fut aussi presque le
seul qui osa regarder Théophile dans ses
malheurs ; & après la mort de ce Poëte ,
il prit soin d'en rassembler les Ouvrages ,
d'en publier une édition , & d'y faire l'é-
loge du défunt dans une Préface qu'il y
ajouta & dans la *Tombée* du Poëte , Pie-

GEORGE
D E
SCUDERY.
1667.

Huet Origin.
de Caen. p.
367. 368.

Chevreauna.
1. part. pag.
28.

ce en Vers , qu'il mit ensuite de cette Préface. Il a eu la même complaisance pour *la Montre*, &c. du sieur Bonnecorse, Marseillois, qui a été Consul de la Nation Françoisse au Grand Caire ; & pour le petit Recueil de Vers que nous avons d'Eléazar *de Sarcilly*, Sieur de *Chandeville*, né près de Caen le 24 Mars 1611, & mort en 1633, à l'âge de 22 ans.

Chevreau rapporte un autre fait qui est encore plus honorable pour Scudery.

» La Reine Christine, dit cet Auteur,
 » m'a répété cent fois qu'elle reservoit
 » pour la Dédicace que M. de Scudery
 » lui feroit de son *Alaric*, une chaîne
 » d'or de mille pistoles. Mais comme M.
 » le Comte de la Gardie, dont il est par-
 » lé fort avantageusement dans ce Poëme
 » essuya la disgrâce de la Reine, qui sou-
 » haitoit que le nom du Comte fût ôté
 » de cet Ouvrage, & que je l'en infor-
 » mai par la même poste qui m'apporta
 » en feuilles son *Alaric* déjà imprimé, il
 » me répondit quinze jours après, que
 » quand la chaîne d'or seroit aussi grosse
 » & aussi pesante que celle dont il est fait
 » mention dans l'Histoire des Yncas, il
 » ne détruiroit jamais l'Autel où il avoit
 » sacrifié. Cette fierté héroïque déplus.

» à la Reine qui changea d'avis : & le
 » Comte de la Gardie obligé de recon-
 » noître la générosité de M. de Scudery
 » ne lui en fit pas même un remerci-
 » ment. » Je parlerai ailleurs de Magde-
 léne de Scudery , sœur de notre Poë-
 te, qui n'est morte que le 2. Mai 1701.

GEORGE
 D E
 SCUDERY.
 1667.

C. FLORIOT.

Le Sieur *Floriot* , moins fécond , ou
 plus prudent que Scudery , n'a pas inon-
 dé l'Europe de ses Poësies. Le Recueil
 de ses Vers est renfermé dans un petit
 volume in-12, qui fut imprimé en 1664.
 L'Auteur , qui vivoit encore , ne prend
 que le titre d'*Avocat au Parlement*. Mais
 on voit par ses Poësies qu'il avoit eu un
 emploi de confiance dans les Finances ;
 qu'il étoit parvenu à une fortune assez
 brillante pour être recherché des Cour-
 tisans , acheter des maisons de Campa-
 gne , & faire élever sa famille dans une
 certaine splendeur.

C.
 FLORIOT.
 1667.

Ce fut un beau Songe , qui s'évanouit
 comme les Songes se dissipent , & de l'i-
 dée duquel les adversités qui le suivi-
 rent ne lui permirent pas même de se re-
 paître avec quelque satisfaction. Voici
 ce qu'il en dit lui-même dans son *Elégie*

C.
FLORIOT.

1667.

Poësies de
Flor. pages
97 & suiv.

intitulée, *Vœu à la Vierge*, qu'il composa dans sa disgrâce & en prison.

Après avoir atteint à ce degré suprême

De voir entre mes mains l'Espargne & l'Etat même ;

Après avoir reçu mille fois en un jour

Les dangereux respects des esclaves de Cour ,

Et fait avec les Grands une illustre alliance :

Après avoir reçu l'hommage de la France ,

Et porté ses enfans à vanter mon bonheur ,

A présent , si je vis , je vis dans le malheur.

D'une affreuse prison tant de pompe est suivie ;

Je traîne dans les pleurs une mourante vie ,

Et seul & sans défense en ma triste douleur ,

Je vois de tous côtés des Soldats pleins d'honneur . . .

Enfin , j'ai tout perdu , ma fidelle Compagne ,

Enfans , honneurs , plaisirs , & maisons de campagne ;

Et ce qui dans mes sens met le plus grand effroi ,

La prison me ravit la faveur de mon Roi :

Et de tant de grandeur autrefois possédée ,

Il ne me reste plus que la fatale idée.

Mon cœur est bourrelé de ce funeste éclat ,

Mais quand de tous les soins que j'ai pris pour l'Etat !

Le Tableau vient offrir à ma triste mémoire ,

Que j'ai pour son repos , son salut & sa gloire ,

Employé tant d'efforts , & veillé tant de nuits .

Et qu'il est cependant l'auteur de mes ennuis ;

Ah ! c'est-là le sujet qui cause mes alarmes ,

C'est la source qui couste à mes yeux tant de larmes ,

Puisqu'après les soucis que j'ai pris pour mon Roi ,

Au milieu de la Cour on doute de ma foi , &c.

Il dit plus bas qu'il étoit enfermé dans
une tour , & qu'il avoit perdu ses *Papiers*
de *Finance* , ces *remains glorieux de sa fi-*

délité, & de ses travaux pour la France ;
 qu'il étoit accusé d'un crime si noir ,

C.
 FLORIOT
 1667.

..... Que son énormité

S'attaque à tout l'Etat , choque sa Majesté ;

qu'il se trouvoit abandonné de ses amis , que son emprisonnement avoit effrayés ; & que s'il avoit des ennemis qui *aigrissoient le crime qu'on lui imputoit* , il n'en étoit pas moins innocent. Il pleure aussi sur l'accablement où sa situation laissoit sa mere , sa femme , & cinq enfans qu'il avoit, & supplie la Sainte Vierge d'obtenir du Seigneur qu'on lui accorde une voie pour se justifier.

Comme je n'ai pu découvrir ni qui étoit Floriot , ni les causes , non plus que le tems , de sa détention , je ne suis pas en état de donner à son Elégie le commentaire dont elle auroit besoin aujourd'hui. Ses liens furent brisés enfin , puisque ce ne fut que depuis sa sortie de prison qu'il fit imprimer ses Poësies. Peut-être dut-il sa délivrance , au moins en partie , à Madame de Coislin , (Magdelene du Halgoët) femme d'Armand du Cambout , Duc de Coislin , à qui il écrivit de sa prison une Lettre en Prose & en Vers , & à M. de Mesmes Président au Parlement de Paris , à qui il déclare dans

C.
FLORIOT.
1667.

l'Epître dédicatoire de son petit *Recueil*, qu'il n'oubliera jamais les grandes obligations dont il lui étoit redevable.

Il y a lieu de penser que ce fut aussi durant sa captivité, qu'il composa son *Elégie* sur la Passion du Sauveur du monde, & sa Paraphrase sur ces paroles qu'il attribue à S. Denis l'Aréopagite, *ou le monde périt, ou le Dieu de la nature souffre*. On y sent le langage d'un homme à qui l'affliction & l'humiliation faisoient faire de salutaires réflexions; au lieu que tout le reste du *Recueil* ne respire que l'amour le plus profane. Stances, Sonnets, Rondeaux, Chansons, *Elégies*, tout ou presque tout ne parle que de l'Amour & de ses effets, & quelquefois sans pudeur & sans retenue. Si plusieurs de ces *Pieces* ont été composées depuis que le Poëte eut recouvré sa liberté, il faut avouer qu'il avoit bien oublié ces protestations qu'on lit à la fin de son *Elégie à la Vierge*,

Si ma foi reconnue après des maux funestes,
Me rend la liberté de recueillir mes restes,
Ces restes que j'aurai par ton divin secours,
Te seront consacrés le reste de mes jours,
L'Amour dont tes bontés échaufferont mon ame,
Se lira dans mon cœur en des lettres de flamme;
Je suivrai dans tous lieux tes ordres & tes loix, &c.

FRANÇOISE. 165

On a dans le même Recueil, des Vers
sur un Ballet de sept entrées pour l'Almanach curieux. C'est peut-être le même Ballet que M. de Beauchamps cite sous le titre de *Mascarade des Almanachs du Pont de bois, divisée en sept Entrées*, dont il ne nomme point l'Auteur, & qu'il dit avoir été imprimé en quatre pages in-4°. sans date.

C.
FLORIOT.
1657.

Recherc. sur
les Théâtres,
T. 3. p. 123.

JEAN-FRANÇOIS DE SALLÈS,
Sieur DU SOUS.

Je suis encore moins instruit des circonstances de la vie de Jean-François de Salles, sieur du Sous. J'ai vû de lui *les Sentimens d'honneur, ou les Maximes du Sage, pour se conduire en honnête homme en quelque sorte de condition de vie que ce soit*. C'est un volume in-8°. imprimé en 1663. l'Auteur, qui a survécu plusieurs années à l'impression de son Livre, l'a dédié au Roi, qu'il loue sur ses Conquêtes & sur ses autres actions glorieuses. Mais il avoue que *sa mauvaise fortune lui avoit ôté jusques-là les moyens d'en être témoin*. Fut-il plus heureux dans la suite ? je n'en sçais rien. Trop Philosophe pour être Courtisan, il y a lieu de croire qu'il n'ambitionna ni la grandeur

JEAN-
FRANÇOIS
DE SALLÈS
Sieur
DU SOUS.
1667.

JEAN-
FRANÇOIS
DE SALLES
Sieur
DU SOUS.
1667.

ni les richesses, & qu'il sçut mettre en pratique les maximes qu'on trouve répandues dans son Livre. Ce qu'il y a de vrai, c'est que ni dans son Epître en Prose, ni dans son Ode, l'une & l'autre adressées à Louis XIV. il ne montre pas même le plus foible desir de sortir de l'état tranquille, & peut-être obscur où il vivoit.

Ses *Sentimens* divisés en Quatrains, ne contiennent qu'une Morale toute de pratique. Il ne faut point y chercher ni l'élévation dans le style, ni la noblesse dans les expressions; encore moins faut-il compter y trouver le style Poétique. Mais tout y est plein de vérités. M. de Salles y instruit tous les Etats depuis le Sceptre jusqu'à la Houlette. Et dans les trois parties dont cet Ouvrage est composé on reconnoît véritablement, selon le titre, *Les Maximes du Sage*. Celles que l'Auteur donne aux Ecrivains de son tems d'être modestes dans leurs décisions, & réservés & polis dans leurs censures, conviendroient bien encore aujourd'hui à plus d'un Auteur à qui l'on pourroit dire comme alors :

Vous pensez vainement être au-dessus de tous,
Et fonder votre honneur en renversant leur gloire;
Nul autre à votre égard n'a ni sens, ni mémoire,
Et n'appartient d'écrire à nul autre qu'à vous.

Il n'est rien d'achevé par les autres esprits ,
Où le vôtre ne cherche à trouver à redire ;
Pour critiquer le bon il néglige le pire ,
Et n'approuve en un mot nulle sorte d'écrits.

JEAN
FRANÇOIS
DE SALLES
Sieur
DU SOUS.
1667.

M. le Marquis de Jonsac Lieutenant
de Roi en Angoumois & Saintonge , &
Gouverneur de Cognac, a montré la soli-
dité de son esprit en louant cet Ouvra-
ge dans le Sonnet adressé à M. de Sal-
les , & imprimé au-devant de son Livre.

PAUL FERRY.

Paul Ferry auroit pu s'appliquer plu-
sieurs des Maximes de M. de Salles, celles
entre autres où celui-ci veut que l'on soit
modéré dans les controverses qui naissent
à l'occasion de la diversité de sentimens.
Ferry étoit un Ministre de la Religion
prétendue réformée , zélé pour son par-
ti , qu'il a défendu avec chaleur contre
François Veron , & le Pere Léonard
Perrin Jésuite , & dans son Catéchis-
me Latin qui a eu l'avantage d'être réfu-
té par le célèbre M. Bossuet , à l'âge de
27 à 28 ans , étant alors Archidiacre de
Metz. Ferry étoit né dans la même ville,
d'une famille de robe , le 24 Février
1691. Jacques Ferry son pere, après

PAUL
FERRY.
1669.

D. Calmet ,
Bibliothèque
de Lorr. in-
folio. page
363. & aux
Additions p.
22.
Bayl. Di-
c. Critique.

**PAUL
FERRY.**
1669.

avoir passé successivement durant quarante ans, par tous les degrés de l'ancienne Magistrature de Metz, ne sortit d'emploi qu'à la suppression de la Jurisdiction des Treize, faite en 1643.

PAT. Let. 509.

**T. 2. p. 266.
& suiv.**

Son fils Paul, fit ses études à Montauban, & fut fait Ministre à Metz en 1610. Il y mourut de la pierre le 27 Décembre 1669. C'étoit l'homme de sa Province le plus éloquent, & dont les Discours touchoient le plus. Sa taille avantageuse, son air vénérable, & ses gestes qui étoient naturels donnoient une nouvelle force à son éloquence. Si l'on en croit Gui Patin, il fut un des Ministres que le Cardinal de Richelieu choisit, dit-on, pour travailler à la réunion des Protestans avec les Catholiques. Mais M. Bayle traite cela de fable; & le récit de Patin a été aussi réfuté par M. *Ancillon* dans son *Mélange critique*. Ce qu'on ne peut nier du moins, c'est que Ferry voyoit avec beaucoup de peine les divisions qui partageoient les Prétendus Réformés, & que dans le desir de les voir finir il entretenoit un commerce assidu avec *Duraus* qui pendant près de 25 ans négocia en Allemagne la réunion des Protestans.

Paul Ferry est plus connu par ses écrits

écrits de controverse, & par son Oraison funebre de Louis XIII. & de la Reine mere, Anne d'Autriche, que par ses Poësies Françoises. Celles-ci furent un amusement de sa jeunesse. Il n'avoit que dix-neuf ans, lorsqu'il en donna un Recueil à Montauban. C'étoit au commencement de 1610. La premiere Piece qu'on y rencontre est une Pastorale intitulée *Isabelle, ou le Dédain de l'amour*. L'Auteur étant à Paris en 1634, & y ayant trouvé la *Célimene* Tragi-Comédie, Pastorale du sieur de la Croix, Avocat au Parlement, s'aperçut que cette Piece, qui est de l'an 1629, étoit copiée en grande partie de son *Isabelle*. Il en acheta un exemplaire, écrivit à la tête un certificat du plagiat qu'il venoit de découvrir, & le signa. C'est le sieur Charles-Etienne Jordan, mort à Berlin le 24 Mai 1745, qui nous apprend cette anecdote dans son *Voyage Littéraire*, fait en 1733. Il avoit recouvré l'exemplaire même qui avoit appartenu à Ferry.

PAUL
FERRY
1669.

page 47a

Les autres Poësies du dernier, où sous la douce diversité de ses conceptions (a)

(a) Non sous les douze diversités, comme le dit Dom Calmet.

176 BIBLIOTHEQUE

PAUL
FERRY.
1669.

se rencontrent les honnêtes libertés d'une jeunesse, sont peu de chose, & ne méritent pas un plus grand détail. Si Ferry n'eût été connu que par cet Ouvrage, son nom seroit ignoré depuis long-tems. Tout ce que je dirai de ce Recueil c'est qu'on y lit des Sonnets & des Stances où le Poète a prétendu célébrer *les gloires de son Isabelle*, & diverses autres Stances & Sonnets à l'honneur de quelques Ministres & autres personnes de Montauban, de Metz & de la Rochelle. Ferry n'étoit encore que *Proposant*; mais comme il se préparoit à être bien-tôt promu au Ministère, il finit son Avertissement au Lecteur par ces mots : *Sat ludo nugisque datum*; & en effet tout ce qu'il composa depuis est d'un genre tout différent. On peut consulter sur son caractère & ses Ouvrages l'endroit du *Mélange critique* de M. Ancillon, que j'ai cité plus haut. Ferry & lui s'étoient connus long-tems.

GILLES BOILEAU.

GILLES
BOILEAU.
1669.

Gilles Boileau ne composa peut-être pas un plus grand nombre de Poësies que Paul Ferry; mais elles sont meilleures, & sa vie d'ailleurs fut beaucoup plus courte. J'ai parlé dans un autre volume de sa

Traduction trop paraphrasée du quatrième Livre de l'Enéide de Virgile, ouvrage auquel il n'avoit pas eu le tems de mettre la dernière main. Il étoit fils de Gilles Boileau, Greffier de la Grand-Chambre du Parlement de Paris, & d'Anne de Nielle, & frere aîné du célèbre Boileau Despréaux. Il naquit à Paris en 1631, & fut reçu dans la suite Avocat au Parlement ; mais on prétend qu'il n'en exerça jamais la profession, quoiqu'il se fit honneur d'en avoir le titre, comme on peut le conclure de ces Vers qu'il fit sur le Portrait de son pere :

Ce Greffier dont tu vois l'Image ,
Travailla plus de soixante ans ;
Et cependant à ses Enfans
Il a laissé pour tout partage ,
Beaucoup d'honneur, peu d'héritage ,
Dont son fils l'Avocat enrage.

Il fut pourvu depuis d'une Charge de Payeur des Rentes de l'Hôtel de ville, & ensuite de celle de Contrôleur de l'Argenterie du Roi. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit, qui avoit de la Littérature, qui faisoit agréablement des Vers, & qui étoit capable de devenir un de nos meilleurs Ecrivains s'il eût vécu plus long-tems. Mais ayant un jugement moins sain que M. Despréaux son

GILLES
BOILEAU.
1669.

Suit. de l'Histoire de l'Académie Française par M. d'Olivet, t. 2. in-12. p. 117. & suiv.

Tit. du Tillam. Fr.

Le Fort, Bibliothèque. Poète. t. 1. p. 394.

Saint Mare, notes sur Despréaux.

GILLES
BOILEAU.
1669.

frere cadet , il ne se forma jamais l'idée du parfait. Il ne se défioit pas assez de sa trop grande facilité à écrire : facilité que son illustre frere n'avoit point , & qui doit toujours être suspecte quand ce n'est point le fruit d'un long exercice. C'est la réflexion de M. l'Abbé d'Olivet , qui ajoute , qu'à cela près les Ecrits des deux freres nous montrent que le même sang couloit dans leurs veines.

Gilles Boileau avoit aussi un penchant violent pour la satire. On en a des preuves dans ses Epigrammes , dans une de ses Lettres en Vers qu'on lit au troisieme tome du Recueil de Sercy , & dans quelques autres de ses Ecrits. Il affectoit même de se donner pour un homme redoutable la plume à la main. C'est ce qu'il dit en particulier dans l'Epître imprimée au troisieme tome du Recueil de Sercy , page 157 , où le fameux Auteur d'*Epiëte* , ainsi qu'il se nomme lui-même , ajoute :

Moi d'ailleurs dont l'humeur critique
Aux plus hupez feroit la nique ,
Et qui dès mes plus jeunes ans ,
Appris l'Art de railler les gens ;
Qui de mon premier coup de foudre ,
Réduisis ce Colosse en poudre ,
Ménage qui dans ses Ecrits ,

Censuroit les plus beaux esprits ,
Et qui du bruit de sa science ,
Avoit dupé toute la France.

GILLES
BOILEAU.
1669.

Outre Ménage , il attaqua encore Scarron & Costar , & s'attira de la part du premier un nombre d'Epigrammes dont plusieurs sont très-mordantes.

Scarron dit dans une de ses Lettres à M. Fouquet, Sur-Intendant des Finances, que l'origine de sa dispute avec Gilles Boileau vint de ces quatre Vers qui font partie de sa seconde Epître chagrine :

Cette année est fertile en grands événemens ;
Jules donne à la France une paix affermie ;
Et d'Estrée , & Montmort par leurs soins véhémens ,
Ont enfin mis Boileau dedans l'Académie.

Boileau, dit Scarron, fut le seul de tous ceux que j'ai nommés dans cette Epître, qui n'eut pas entendu raillerie. « Il a cru que je lui manquois de respect, » puis-que je ne le craignois pas, & que » ne pouvant s'en venger sur moi seul, » il pouvoit s'attaquer à Madame Scarron. Il fit donc contre elle une Epigramme fort insolente, dont elle ne » daigna pas s'offenser. » Scarron ajoute, que Boileau montra à l'Abbé de Bois-

GILLES
BOILEAU.
1669.

robert cette Epigramme , dont il voulut depuis le faire croire Auteur , & que pour parer aux coups dont il étoit menacé , il fit une autre Epigramme , qu'il adressa à Madame Scarron sous le nom d'Iris , où il parloit fort mal de son mari. Celui-ci répliqua par quatre Epigrammes , qui ne tarderent pas à être suivies de plusieurs autres & de quelques Sonnets , où le fiel le plus amer est répandu avec profusion. Cette querelle n'a fait honneur à aucun des deux partis. On peut en lire les Pièces à la fin du tome premier du *Recueil de quelques Pièces nouvelles & galantes, tant en Prose qu'en Vers*, imprimé à Cologne en 1667. in-12. & dans la dernière édition des Oeuvres de Scarron.

M. Despréaux & Gilles Boileau ; quoique freres , ne s'aimoient pas non-plus dans leur jeunesse ; ils avoient à démêler entre eux des intérêts d'Auteurs , & qui plus est de Poètes ; ce qui donna lieu à cette Epigramme de Liniere :

Vous demandez pour quelle affaire
Boileau le rentier aujourd'hui,
En veut à Despréaux son frere ,
C'est qu'il fait des Vers mieux que lui.

Gabriel Gueret parle de cette division

dans sa *Promenade de saint Cloud*, & en rejette la faute sur M. Despréaux. Mais M. Gueret se montre dans cet Ecrit trop partial contre le dernier, pour en être cru sur sa parole. On pourroit même assurer le contraire, & justifier M. Despréaux par cette Epigramme qu'il fit à l'occasion de cette brouillerie, dont il paroît qu'il étoit fâché :

GILLES
BOILEAU.
1662.

De mon frere, il est vrai, les Ecrits sont vantés ;
Il a cent belles qualités ;
Mais il n'a point pour moi d'affection sincere ;
En lui je trouve un excellent Auteur,
Un Poëte agréable, un très-bon Orateur :
Mais je n'y trouve point de Frere.

Cette Epigramme est la quarante-septième de celles de M. Despréaux.

Un fait certain, c'est que celui-ci ne pouvoit souffrir que son frere fît sa Cour à Chapelain, lorsque ce dernier eut été nommé par M. Colbert, pour dresser la Liste des gens de mérite à qui Louis XIV. vouloit accorder des gratifications, & que pour avoir part aux bienfaits du Roi, il s'abbaissât jusqu'à louer le Poëme de *la Pucelle*. C'est à quoi il fit allusion dans ces Vers de sa premiere Satire,

Enfin je ne sçaurois pour faire un juste gain,

H iv

**GILLES
BOILEAU.
1669.**

Aller bas & rampant fléchir sous Chapelain.
Cependant pour flatter ce rimeur tutelaire,
Le frere en un besoin va renier son frere.

Mais dans la suite, il supprima ces Vers, s'étant réconcilié très-sincèrement avec son aîné. La haine de Ménage fut plus opiniâtre. Lorsqu'il apprit que l'on pensoit à nommer Gilles Boileau à l'Académie Française, en la place de Guillaume Colletet, il engagea Mademoiselle de Scudery de faire traverser cette élection par le moyen de M. Pellisson.

*Les manusc.
de Chapelain.*

Chapelain témoin de ce qui se passa en cette occasion, le raconte ainsi dans une Lettre du 9 Avril 1659, écrite à M. Huygens de Zuylichem.

*Mélang. tirés
des Lettr. de
Chapel. pag.
238. & suiv.*

« M. Colletet, dit-il, ayant laissé par sa mort une place vacante à l'Académie, les amis de M. Boileau songerent à la lui faire remplir, & le proposerent à la prochaine Assemblée. Dix-huit que nous étions, nous l'agréâmes tous d'une voix, comme très-digne, & M. le Chancelier consentit ensuite. Mais le bruit s'en étant répandu, avant que le Scrutin de la réception fût fait, M. Pellisson & M. Ménage, ses ennemis irréconciliables, se mirent en campagne pour lui faire donner l'exclusion.

» Ils sollicitèrent si violemment contre
 » lui, que des dix-huit qui l'avoient ap-
 » prouvé, ils en corrompirent sept; &
 » pour renforcer leur cabale, firent venir
 » à l'Assemblée cinq autres Confreres,
 » que leurs emplois, ou leurs maladies,
 » ou leur négligence empêchoient de s'y
 » trouver jamais. Le jour du Scrutin ar-
 » rivé, M. Pellisson, quoiqu'assuré de
 » cette douce voie, fit une harangue
 » d'une heure & demie, très-aigre &
 » très-véhémente contre le Proposé,
 » l'accusant de n'avoir ni honneur, ni
 » probité. Mais comme il l'accusoit sans
 » preuves, l'Assemblée pour le favoriser,
 » ou pour lui donner le tems de revenir
 » de son emportement, jugea qu'il lui fal-
 » loit accorder huit jours, pendant les-
 » quels il feroit ses diligences, & se mu-
 » niroit de bonnes attestations. Les huit
 » jours passés, on lui demanda s'il en
 » pouvoit fournir, & voyant qu'il n'en
 » avoit point, il passa par toutes les voix,
 » que le Corps le prioit de faire céder
 » ses ressentimens à la paix, & de se relâ-
 » cher d'une poursuite qu'il ne soutenoit
 » point par des moyens solides. Il refusa
 » le Corps, & opiniâtra qu'on procédât
 » au Scrutin, duquel il s'étoit assuré pen-
 » dant les huit jours qu'on lui avoit don-

GILLES.
 BOILEAU.
 1669.

GILLES
BOILEAU.
1669.

» nés pour fournir ses preuves, &c. » Cette
espece de Schifine Académique se ter-
mina à la fin par la réception de Gilles
Boileau, qui dut au moins se convaincre
par ce qui venoit de se passer, que le
métier d'écrire des Satires personnelles,
est un métier où l'on gagne peu d'amis.

Guillaume Colletet, qui affectionnoit
beaucoup Ménage avoit vû avec peine
la division de Boileau & de Ménage,
comme il le témoigne page 38 dans son
Discours du Poëme Bucolique, où il dit :
» Gilles Boileau dont la docte & seve-
» re censure l'a rendu son nouvel Anta-
» goniste (de Ménage), a composé en
» notre Langue quelque Idylle que l'on
» peut lire avec plaisir dans ses Ouvra-
» ges, où je fouhaiterois de rencontrer
» un jour des marques éternelles d'une
» véritable réconciliation. »

Avant son entrée à l'Académie ; Boi-
leau s'étoit fait connoître, non-seulement
par diverses Poësies, insérées dans les
Recueils de son tems, mais encore par
son *Tableau de Cébès*, avec une petite
Piece en Prose, intitulée : *La belle Mé-
lancholie* ; par *la vie d'Epictete*, & *l'En-
chiridion*, ou l'abrégé de sa Philosophie ;
par quelques Ecrits contre Costar, & par
l'Avis à M. Ménage sur son Eclogue ini-

Julie CHRISTINE : ce dernier Ecrit est une Critique piquante , en Prose mêlée de Vers , où règne une fine raillerie , jointe à une agréable érudition & à une grande pureté de langage. L'Auteur y relève d'une manière un peu caustique la liberté que se donnoit Ménage d'adopter trop fréquemment dans ses Poësies les pensées & les expressions d'autrui ; & tout ce que Ménage a répondu dans son Anti-Bailler (in-4°. pages 356. & suiv.) n'a pas fait revenir le Public en sa faveur. Depuis 1659. jusqu'à sa mort , Boileau ne mit au jour que sa *Traduction de Diogène Laërce de la vie des Philosophes* , où il a inséré quantité de Vers François : elle est demeurée presque inconnue : ses infirmités & divers embarras qu'il ne put éviter l'empêcherent , sans doute , de multiplier ses travaux. C'est , ce semble , ce que l'on peut conjecturer de l'Epigramme suivante qui nous a été conservée par M. de la Monnoye. C'est Boileau lui-même qui y parle ainsi :

GILLES
BOILEAU,
1669.

Mensagens,
t. 1. p. 12.

Avoir l'esprit chagrin , & le visage blême ,
Enrager dans le cœur , pestér contre soi-même ,
Se sentir consumé de mille & mille feux ,
Voir un tas de parens s'opposer à ses vœux ,
Etre toute la nuit tourmenté de colique ,
Avoir en son lever six Diables en pratique ,

H vj

GILLES
BOILEAU.
1669.

Ne parler que de loix, d'affaires, de fatras,
C'est l'état où je suis; & telle est ma posture,
Qu'avoir *Ménage* sur les bras,
C'est le moins de mon aventure.

Ses infirmités le conduisirent au tombeau à l'âge de 38 ans en 1669. Monsieur Despréaux fit imprimer l'année suivante ses *Oeuvres Posthumes*, c'est-à-dire, la Traduction en Vers du quatrième Livre de l'Enéide, quelques Lettres en Prose, son *Compliment à MM. de l'Académie Française*, lorsqu'il y fut reçu; & celles de ses Poësies diverses qu'il jugea dignes d'être données au Public. C'est lui du moins que l'on fait Auteur de l'Avertissement qui est à la tête de ce petit Recueil, dans lequel il dit, que ces Poësies n'avoient pas été faites pour être imprimées, & qu'elles ne l'auroient jamais été s'il n'en eût fait une espece de larcin à ceux entre les mains de qui elles étoient tombées. On ne trouve point dans ce Recueil ni l'Epigramme, ni le Fragment d'Epître que j'ai rapportés. Mais on y lit le Dialogue intitulé *L'Amour & Damon*, à la louange de Conrart, que François Colletet avoit déjà publié dans ses *Muses illustres*, qui parurent en 1658, de même que quelques

Autres petites Pièces, insérées soit dans le même Recueil, soit dans d'autres. Ces Pièces ne montent pas jusqu'au nombre de 40, & toutes sont fort courtes. Ce sont quelques Sonnets, quelques Madrigaux, Epigrammes, Chansons, quelques Stances, &c.

GILLES
BOILEAU.
1669.

Boileau avoit soumis à la censure de Conrart, un de ces Sonnets, celui qui est à la louange de M. de Bellievre, Premier Président du Parlement de Paris. Le Censeur en critiqua en effet quelques expressions, quelques pensées; mais Boileau ne se rendit point; il entreprit même de justifier ce qu'il avoit écrit dans une Lettre qu'il envoya à Conrart. Cette Lettre est dans son Recueil, page 126. Dans une autre, écrite à Corneille, datée du 10 Avril 1657, il dit qu'il faisoit imprimer alors un Recueil de toutes les Pièces qui avoient été faites sur la mort de M. de Bellievre, & il presse M. Corneille de lui en envoyer quelque-une de sa façon sur le même sujet. Je n'ai point vû ce Recueil.

Ce fut durant la vie de Gilles Boileau, ou immédiatement après sa mort, que parurent les Poësies de divers Auteurs, dont je n'ai vû que quelques Ouvrages.

ANONYME
Auteur
d'une Imitation des
Dialogues
de Lucien.
1669.

Ménippe & de Tantale : du premier avec Mercure : d'Eaque, Protésilas , Ménelaüs & Paris : de Ménippe & d'Eaque : de Ménippe encore & de Cerbere : de Caron , Ménippe & Mercure : de Mausole & de Diogène : de Ménippe & de Chiron : de Ménippe & de Tirésias : enfin d'Ajax & d'Agamemnon.

En général , le stile de ces Dialogues m'a paru naturel , & la versification aisée. Il y a cependant quelques fautes de langage , des rimes qu'on ne peut admettre , & l'Imitateur pêche aussi en divers endroits contre les regles de l'exacte versification. Dans le Dialogue où Alexandre s'entretient avec Diogene , voici le Portrait que le premier fait d'Aristote qu'il avoit eu pour maître :

Diogene lui dit :

Ton Precepteur Aristote

Ne t'a-t-il point appris que tout est vanité ?

Alexandre répond :

Ha ! ne me parle point de ce Sage en peinture ;
Et de qui la vertu n'étoit qu'une imposture.
Ce flatteur déguisé loin de régler mes mœurs ,
Y versoit du plaisir les mortelles douceurs ,
M'en inspiroit l'amour ; & sa fausse sagesse
Dans les solides biens comprenoit la richesse.
Feignant qu'elle servoît à l'homme vertueux ;
D'en demander souvent il n'étoit pas honteux.
Ce lâche cajoleur me lavoit sur ma mine.

Voilà le digne fruit de sa belle Doctrīne.
Ce docte Charlatan , ce modeste emporté,
Au lieu de la vertu n'apprit la volupté.

Le Sieur DE TORCHES.

ANONYME
Auteur
d'une Imitation des
Dialogues
de Lucien.
1669.

Ces leçons de volupté si communes chez nos Poètes, ne se font-elles pas entendre encore dans la *Cassette des Bijoux*, autre Recueil de Vers qui est aussi de 1669? Ce Recueil est dédié à Madame de Montespan, Dame du Palais de la Reine, & l'Épître dédicatoire est signée de D. T. Je crois que c'est l'Abbé de Torches, connu par ses Traductions libres en Vers François, de l'Aminte du Tasse, du *Pastor fido*, & de la Philis de Bonarelli, dont j'ai parlé ailleurs. Gueret raille assez vivement cet Ecrivain dans sa *Promenade de saint Cloud*; & lorsqu'il fait mention de la *Cassette des Bijoux*, (page 223) qu'il semble aussi lui attribuer, il dit que *Mademoiselle de Nantouillet a trouvé dans ce Recueil bien des Pièces qui lui appartiennent, & que le même Abbé a fait un Livre des Billets de cette Demoiselle.* Ces sortes de larcins, ajoute-t-il, n'incommodent point un Abbé à simple tonsure, à qui trente pistoles sont bien souvent nécessaires.

Le Sieur
DE
TORCHES.
1669.

Le Sieur
DE
TORCHES.
1669.

La *Cassette des Bijoux* est elle-même un Recueil de Billets, qui, selon l'Auteur, ont *quelque feu, quelque tour galant*. Ce sont des *Bijoux de l'esprit*, des *Bijoux du cœur*. Il auroit mieux parlé, s'il eût dit : Ce ne sont que des frivolités partie en Prose, partie en Vers. Je ne le blâme point de n'y avoir mis aucun ordre, la diversité des sujets ne le comportoit pas. Mais on se seroit fort bien passé du *Portrait fait sur des Mémoires*, des *Stances sur une feinte*, de l'*Elégie sur le départ de Daphnis*, du *Cœur de Linisse*, de la *Tulippe volée*, &c. Dans les Stances sur le rétablissement du Roi d'Angleterre, on lit ces deux Strophes concernant le trop fameux Tyran Olivier Cromvel. C'est au Roi d'Angleterre que parle le Poète :

Il vous falloit donner des monstres à combattre,
Pour couronner votre vertu :
Enfin le monstre est abbatu,
Et l'Europe est pour vous un illustre Théâtre.
Ce fier Usurpateur, cet heureux criminel
Dont on déteste la mémoire,
A travaillé pour votre gloire;
Et son crime est pour vous un trophée éternel.



Cromvel a vainement excité des tempêtes,
Cet affreux & triste Olivier

Vient de vous produire un Laurier ,
 Qui malgré ses projets couronne vos conquêtes.
 A parler comme il faut , c'est regner malgré tout ,
 C'est tirer le jour des ténèbres ,
 C'est rendre les malheurs célèbres ,
 C'est vaincre la fortune & la pousser à bout.

Le Sieur
 D E
 TORCHES
 1669.

DENIS SANGUIN DE S. PAVIN.

Il n'y a pas lieu de croire qu'un Lecteur
 sensé se soit jamais amusé de la lecture de
 la *Cassette des Bijoux* ; mais il pourroit
 se plaire à celle des petites Pièces de De-
 nis Sanguin de Saint Pavin, à qui l'on ne
 peut refuser une naïveté charmante , une
 grande délicatesse , & un goût exquis.
 Heureux si l'Auteur eût retranché de ses
 Ouvrages certains traits libertins , pour
 ne pas dire, impies , qui ont donné lieu
 de croire qu'il avoit peu de Religion.

On sçait qu'il étoit d'une famille dis-
 tinguée, né à Paris, fils d'un Président
 des Enquêtes au Parlement , qui fut
 choisi pour remplir la place de Prevôt
 des Marchands ; qu'il embrassa l'état Ec-
 clésiastique , & fut Bénéficier. Son mé-
 rite & le crédit de sa famille auroient pu
 l'élever à des emplois considérables ,
 quoiqu'extrêmement disgracié du corps.
 Mais il sacrifia tout desir d'élévation &

DENIS
 SANGUIN
 DE S.
 PAVIN.
 1670.

Recueil de
 Barb. t. 4.
 p. 361.

Tit. du Till.
 Parn. Fr. p.
 297.

Le Fort, Bib.
 Poët. t. 1. p.
 379.

DENIS
SANGUIN
 DE S.
PAVIN.
 1670.

de fortune à sa passion pour les Belles Lettres & pour la Poësie, se contenta de la réputation que son esprit & son sçavoir lui avoient acquise, & préféra une vie commode & tranquille au tumulte de la Cour, & aux sollicitudes du grand monde. On assure que le grand Prince de Condé, au retour de ses glorieuses Campagnes, alloit ordinairement passer un jour ou deux à Livry pour y jouir de son entretien. Sur la fin de ses jours, il fut extrêmement tourmenté de la Goute, dont il supporta les douleurs avec la patience d'un Philosophe.

Saint Pavin s'est peint ainsi lui-même dans une Piece qu'il a intitulée, son *Portrait*.

Ma mine est fort peu cavaliere,
 Mon visage est fait de maniere,
 Qu'il tient moins du beau que du laid,
 Sans être choquant tout à fait.
 Dans mes yeux deux noires prunelles,
 Brillent de maintes étincelles.
 J'ai le nez pointu, je l'ai long,
 Je l'ai mal fait, mais je l'ai bon...
 Malgré les ans & la fortune,
 Ma chevelure est encor brune.
 Soit par hazard, soit par dépit,
 La nature injuste me fit
 Court, entassé, la panse grosse;
 Au milieu de mon dos se hausse

Certain amas d'os & de chair
Fait en pointe comme un clocher.
Mes bras d'une longueur extrême,
Et mes jambes presque de même,
Me font prendre le plus souvent
Pour un petit moulin à vent.

DENIS
SANGUIN
DE S.
P A V I N,
1670.

A l'égard de son caractère, voici de
quelle manière il le peint :

Je hais toutes sortes d'affaires,
Je ne me fais point de chimères ;
Je ne suis point homme borné ;
Mon esprit n'est pas mal tourné :
Je l'ai vif dans les reparties ,
Et plus piquant que les orties.
Je ne laisse pas en effet
D'être complaisant & coquet . . .
Je suis tantôt gueux , tantôt riche ,
Je ne suis libéral , ni chiche ,
Je ne suis ni fâcheux , ni doux ,
Sage , ni du nombre des fous ,
La coutume à qui l'on défère ,
Comme l'enfant fait à sa mère ,
Ne peut toute forte qu'elle est
M'entraîner qu'à ce qu'il me plaît . . .
Le repos & la liberté
Est le seul bien que j'ai goûté.
Le jeu , l'amour , la bonne chère ,
Ont pour moi certain caractère ,
Par qui tous mes sens sont charmés ;
Et je les ai toujours aimés.
Pour me divertir je compose ,
Tantôt en Vers , tantôt en Prose ,

DENIS
SANGUIN
DE S.
P AVIN,
1670.

Et quelquefois assez heureux,
Je réussis en tous les deux.

Il avoit déjà dit dans une de ses Epigrammes :

Tircis fait cent Vers en une heure ,
Je vais moins vite , & n'ai pas tort ,
Les siens mourront avant qu'il meure ,
Les miens vivront après ma mort.

Dans son Portrait, il ajoute qu'il étoit passionné pour la vie de la campagne, que la ville lui déplaisoit, & qu'il pensoit peu à la Cour. L'avenir l'occupoit encore moins, & quoiqu'il n'ignorât pas que cette vie Epicurienne scandalisoit au lieu d'édifier, il s'en mettoit fort peu en peine, & il ne craint pas d'avouer que rien ne pouvoit le porter à contraindre ses desirs.

Cependant M. Despréaux ayant censuré indirectement sa conduite dans sa première Satire, Saint-Pavin ne put souffrir qu'il eût mis sa conversion au rang des impossibilités morales. Il s'en vengea par ce Sonnet :

Despréaux grimpé sur Parnasse
Avant que personne en sçût rien ,
Trouva Regnier avec Horace ,
Et rechercha leur entretien.

Sans choix & de mauvaise grace,
 Il pillait presque tout leur bien :
 Il s'en servait avec audace ,
 Et s'en para comme du sien.

Jaloux des plus fameux Poètes,
 Dans ses Satires indiscrettes
 Il choque leur gloire aujourd'hui.

En vérité je lui pardonne :
 S'il n'eût mal parlé de personne ,
 On n'eût jamais parlé de lui.

DENIS
 SANGUIN
 DE S.
 PAVIN,
 1670.

Ce Sonnet est bien versifié ; mais la critique de l'Auteur tombe absolument à faux : car loin que M. Despréaux ait gâté ou affoibli ce qu'il a emprunté des Anciens , il n'y a personne qui ne convienne qu'il a donné un nouveau lustre à leurs pensées, & qu'il est, *même en imitant, toujours original*. M. Despréaux qui devoit être persuadé que le Public éclairé n'auroit point d'autre idée de ses Ouvrages , ne laissa pas de répliquer à S. Pavin par cette Epigramme qui ne vaut pas le Sonnet de son adversaire :

Alidor assis dans sa chaise ,
 Méditant du ciel à son aise ,
 Peut bien médire aussi de moi.
 Je ris de ses discours frivoles ;
 On sait fort bien que ses paroles
 Ne sont pas articles de foi.

DENIS
SANGUIN.
DE S.
P AVIN.
1670.

On lit dans le *Valesiana*, c'est-à-dire, dans les *Pensées critiques, historiques & morales* d'Adrien de Valois, que Saint Pavin eut honte de sa vie & de ses sentimens peu conformes au Christianisme, & qu'il se convertit, *la nuit que mourut Théophile dont il avoit été le Disciple.* « S. » Pavin, dit M. de Valois, étant dans son » lit, entendit sur son escalier Théophile » qui l'appelloit par son nom d'un ton de » voix épouvantable. Comme il savoit » que ce Poëte étoit à l'extrémité, il fut » fort surpris, & se jettant hors du lit, » appella son valet de chambre, & lui » demanda s'il n'avoit rien entendu. Le » valet lui répondit qu'il avoit entendu » une voix horrible sur l'escalier. Ah! » dit Saint Pavin, c'est Théophile qui » est venu me dire adieu. Et le lende- » main on lui vint dire que Théophile » étoit mort la veille à onze heures du » soir, qui étoit l'heure même qu'il » avoit entendu cette voix. » M. de Valois ajoute que cette aventure fit rentrer Saint Pavin en lui-même, & que depuis il changea de conduite.

Je souhaite bien sincèrement que S. Pavin se soit repenti, & qu'il soit mort chrétiennement comme il auroit dû vivre. Quant au récit de M. de Valois, outre

outre qu'il ressent fort la fable en lui-même, il ne peut se soutenir en aucune maniere. Théophile mourut en 1626, & Saint Pavin étoit alors fort éloigné de changer un genre de vie qui lui plaisoit, & qu'il ne quitta, selon toutes les apparences, que sur la fin de ses jours. Or il ne mourut qu'en 1670. Guy Patin qui parle de sa mort dans une Lettre du 11 Avril de la même année, nous dit seulement que le Curé de Saint Nicolas à Paris, l'obligea d'employer en legs pieux le bien qui lui restoit.

DENIS
SANGUIN
DE S.
P A V I N,
1670.

Un homme de Lettres se prépare à nous donner un Recueil de toutes les Poësies imprimées & manuscrites de Saint Pavin qu'il a pu recouvrer. Il faut espérer qu'il n'y inferera pas celles que l'Abbé Sanguin, son frere, homme d'une grande piété, crut devoir supprimer, parce que les sujets lui en parurent trop libres. Le Recueil le plus ample que nous en ayons jusqu'à présent, est celui qui fait partie du tome quatrieme de la collection de Barbin, depuis la page 360 jusqu'à la page 420. On y trouve trente-un Sonnets, quelques Epîtres, Madrigaux, Epigrammes, & Rondeaux, & le *Portrait* de l'Auteur. M. le Fort de la Moriniere a réuni aussi plusieurs de ces Pie-

ces, & en a ajouté quelques autres dans le tome premier de sa *Bibliothèque Poétique*.

DENIS
SANGUIN
DE S.

PAVIN.

1670.

JACQUES CARPENTIER
DE MARIGNY.

JACQUES
CARPEN-
TIER DE
MARIGNY.

1670.

Let. Manuf.
de Chapelain
2. Oct. 1641.
14 Févr. & 2
Mars 1653.

Jacques Carpentier de Marigny ne fut ni plus sage ni plus dévot que Saint Pavin, quoiqu'il eût comme lui embrassé l'état Ecclésiastique. Il étoit de Nevers, & fils d'un Marchand de fer. Mais dans la fuite, lorsqu'il accompagnoit M. le Prince de Condé en Flandres, ayant trouvé quelques Gentilshommes qui le reconnurent pour être de leur famille, il se fit réhabiliter quand il fut de retour en France. Les commencemens de sa vie sont ignorés. Chapelain qui a eu avec lui quelque relation, nous apprend qu'il fut lié de bonne heure avec MM. Conrart & Ménage, avec l'Abbé de Retz & quelques autres personnes distinguées, & qu'il fit d'assez longs séjours à Nevers en 1641 & en 1653.

Dans l'intervalle de ces deux années il fit un voyage en Suede, je ne sçais à quelle occasion. Au retour de ce voyage, en 1647 au plutard, il s'attacha à Jean-François-Paul de Gondy, plus

connu sous le nom de Cardinal de Retz ,
Coadjuteur & ensuite Archevêque de
Paris. Tout le monde sçait dans combien
d'intrigues est entré ce Prélat, qui avoit
le génie vif & entreprenant, & jusqu'où
il porta son opposition pour le Cardinal
Mazarin qui gouvernoit l'Etat. Marigny
autant par le caractère de son esprit, que
par complaisance, se prêta à ses vûes, &
le seconda du mieux qu'il le put, sur-tout
par ses Ecrits.

JACQUES
CARPEN-
TIER DE
MARIGNY.
1670.

Durant le blocus de Paris, dit Joly
dans ses *Mémoires*, « il se ne passoit pas
» de jour qu'il ne se fit quelque Chanson
» nouvelle contre le Cardinal Mazarin,
» la plupart fort spirituelles, & de la
» composition de M. de Marigny
» qui avoit, ajoute-t-il ailleurs, un ta-
» lent merveilleux pour ces sortes d'Ou-
» vrages, comme il l'a fait connoître
» par plusieurs Chançons, Vaudevilles,
» Ballades, & autres gentilleses de cet-
» te nature, dont il régala le Public
» pendant la prison de M. le Prince (de
» Condé,) & qui ne contribuerent pas
» peu à se rendre le parti de la Fronde
» favorable. »

Tome 1. p. 60.
& suiv. édit.
de 1751.
Ibid. p. 25.

Le même Joly dit encore que lors-
qu'on eut rendu contre le Cardinal Ma-
zarin fugitif, l'Arrêt qui ordonnoit

Ibid.

JACQUES
CARPEN-
TIER DE
MARIGNY.
1670.

entre autres, que ses Meubles & sa Bibliothèque seroient vendus, sur quoi il seroit pris une somme de quinze mille livres pour ceux qui le représenteroient en Justice mort ou vif, Marigny fit un Ecrit contenant en particulier un tarif ou répartition de cette somme en faveur de ceux qui trouveroient le moyen de se défaire du Cardinal, ou de le mutiler, imaginant, dit-il plaisamment, plus de cent quarante manieres différentes d'attenter sur sa personne : & cela, continue Joli, étoit assaisonné d'une espece de plaisanterie, qui fait souvent plus d'impression que les choses les plus sérieuses.

T. I. p. 247.
édit. de 1751.

M. le Cardinal de Retz dans ses Mémoires écrits par lui-même, rend un pareil témoignage au génie de Marigny. « Le Cardinal Mazarin ayant, dit-il, » demandé à Bouqueval, député du » Grand Conseil, s'il ne croyoit pas être » obligé d'obéir au Roi, en cas que le » Roi lui commandât de ne point porter » de glands à son collet, & s'étant servi » de cette comparaison pour prouver l'obéissance à des députés d'une Cour » souveraine, je lui détachai Marigny » qui paraphrasa ce mot en Prose & en » Vers, un mois ou cinq semaines avant » que le Roi sortît de Paris, & l'effet

que fit cette paraphrase est inconcevable. Le Cardinal donne au même la Ballade en *Na, ne, ni, no, nu*, que l'Auteur, ajoute-t-il, porta à M. le Prince, qui la reçut très-bien. On sçait d'ailleurs que les meilleurs *Triolets* qui furent répandus alors sont encore de M. de Marigny.

JACQUES
CARPEN-
TIER DE
MARIGNY.
1670.

Mém. de
Retz, t. 2. p.
20.

Pendant la détention du Cardinal de Retz, Marigny qui s'étoit rendu l'Agent de M. le Prince de Condé, manqua lui-même d'être arrêté. Et voici comment Joli rapporte cet événement. « La Cour, » dit-il, ayant été informée que le nommé Breteval, Marchand de Dentelles dans la rue des Bourdonnois (à Paris) entretenoit commerce avec M. le Prince, ordonna au Lieutenant Civil de l'arrêter. . . Si cet Officier s'étoit bien acquitté de sa commission, il auroit fait une capture importante en arrêtant le Sieur de Marigny, Agent de M. le Prince, qui y étoit logé, & qui étoit encore au lit lorsque Breteval fut arrêté. Mais ayant entendu le bruit qui se faisoit dans la maison, il se leva tout nud en chemise; & gagna le haut de la maison, sans que personne s'en appercût. De-là grimpant sur les tuiles, il se coula par une lucarne chez le Sieur.

Joly, Mém.
t. 2. p. 85. &
suiv.

JACQUES
CARPEN-
TIER DE
MARIGNY.
1670.

» Fardouel, Secretaire du Roi, & Avo-
» cat au Conseil : & ne se croyant pas en
» sureté dans le grenier, il descendit jus-
» ques dans la cave. La fraîcheur du lieu
» & de la saison ne lui auroient pas per-
» mis d'y faire un long séjour sans s'in-
» commoder, si heureusement pour lui
» une Servante n'y fût descendue peu de
» tems après, pour tirer du vin. Cette
» fille surprise, comme on le peut penser,
» de voir là un homme en cet état, fit un
» cri qui fit plus de peur à Marigny qu'elle
» n'en avoit elle-même. Dans la crainte
» que ce cri ne le fît découvrir, après l'a-
» voir prié de ne point faire de bruit, il
» lui dit, pour la rassurer, qu'il étoit un
» pauvre M^d. de Rouen, ami de Breteval,
» poursuivi par ses Créanciers qui le rui-
» neroient s'il étoit découvert. Après
» cela il la pria d'avertir le Sieur Dalancé
» Maître Chirurgien, qui demouroit à
» deux maisons de-là, que son ami de
» chez Breteval s'étoit réfugié chez M.
» Fardouel pendant le desordre du ma-
» tin, & qu'il souhaitoit de lui parler.
» Dalancé qui étoit en peine de lui, re-
» çut ce message avec joye, & ayant bien
» recommandé le secret à cette fille, &
» d'avoir bien soin de son hôte, il la
» chargea de lui dire de prendre patience

» jusqu'au soir , & qu'il iroit lui-même le
 » tirer de son cachot. La Servante trou-
 » vant Marigny tremblant de froid , lui
 » porta la couverture de son lit , dans
 » laquelle il s'enveloppa en attendant la
 » nuit , qui étant venue , Dalancé lui fit
 » porter des habits , & le conduisit chez
 » un de ses amis. »

JACQUES
 CARPEN-
 TIER DE
 MARIGNY.
 1670.

Le Prince de Condé ayant été obligé de se retirer en Flandres , Marigny l'y accompagna , ou l'y suivit de fort près , & cet événement le replongea dans de nouvelles agitations qui durèrent long-tems , mais qui ne lui firent rien perdre des agrémens de son esprit. Pendant qu'il se transportoit ou qu'il séjournoit tantôt à Mons , à Maubeuge , à Bruxelles , tantôt à Francfort ou dans quelque autre ville d'Allemagne , il écrivoit en Prose & en Vers des Lettres pleines d'esprit , de vivacité & de délicatesse. Ces Lettres dont on a fait un Recueil en 1658 , qui est la datte de presque toutes , sont adressées à la Reine de Bohême , à Gaston de France Duc d'Orléans , au Duc d'Anguien , fils du Prince de Condé , à la Princesse Sophie , &c. Il n'y a que six Lettres , & une Requête présentée par un Chat dans une corbeille à Mademoiselle d'Imersel , Chanoinesse de Maubeuge. La Lettre

JACQUES CARPENTIER DE MARIGNY.
1670.
aux Demoiselles de Wilse Chanoinesses de Mons & de Maubeuge est de beaucoup trop gaillarde. Richelet l'a donnée de nouveau dans son *Recueil des plus belles Lettres Françaises*, tome second, page 437.

Bours. Let.
nouv. t. 2. p.
170.

Pendant que Marigny étoit en Allemagne, où M. le Prince l'avoit envoyé, il tomba dangereusement malade à Onabruk. « L'Evêque qui étoit Luthérien, » & qui lui faisoit assez souvent l'honneur de le visiter, selon Boursaut, qui rapporte ce fait, le voyant dans un état où les Médecins croyoient qu'il y avoit moins à espérer qu'à craindre, lui demanda si ce ne seroit pas un surcroît de douleur pour lui, en cas qu'il mourût, d'être enterré avec des Luthériens: « *Il ne faudra, Monseigneur*, répondit Marigny, *que creuser la terre deux ou trois pieds plus bas, & je serai avec des Catholiques*: voulant lui faire entendre que ses peres étoient de notre même Religion. »

Chevrana,
Second. Part.
page 32.

Urbain Chevreau qui avoit connu Marigny, dit qu'il étoit d'un caractère à perdre un ami plutôt qu'un bon mot, ce qui lui attira des choses fâcheuses en Hollande, en Allemagne, & en Suede. « La dernière affaire, ajoute-t-il, qui lui

» arriva en Flandres fut assez dure.
 » N'ayant pu retenir sa langue sur une
 » amourette de M. de B. avec une Da-
 » me . . . celui-ci lui donna un rendez-
 » vous peu éloigné de Bruxelles, où il
 » avoit des gens prêts pour le maltrai-
 » ter. Marigny se trouva au rendez-
 » vous; & là M. de B. eut tout le tems
 » & tout le plaisir de satisfaire pleine-
 » ment sa vengeance. Quand il fut de re-
 » tour à Bruxelles, ses plaintes n'y fu-
 » rent pas écoutées de M. le Prince de
 » Condé qui le tenoit chez lui à titre de
 » bel esprit. Marigny, loin de cacher l'af-
 » front qu'il avoit reçu, fit imprimer lui-
 » même son aventure dans une Lettre à
 » la Reine de Bohême, qui étoit alors à
 » la Haye. Il y avoit au bas de la Lettre :
 » *Madame, de Votre Majesté, le très-*
 » *humble, très-obéissant, & très-bâtonné*
 » *Serviteur, Marigny.* »

Saint Amant qui parle aussi de lui, le
 représente comme un gros homme, de
 bonne humeur, franc, aimant la bonne
 chère & le plaisir; ce qui lui a fait dire
 dans son Poëme intitulé, *la Vigne*, im-
 primé en 1627.

Marigny rond en toutes sortes,
 Qui parmi les brocs se transportes,
 Et dont l'humeur que je chéris

JACQUES
 CARPEN-
 TIER DE
 MARIGNY.
 1670.

JACQUES
CARPEN-
TIER DE
MARIGNY.
1670.

M'a pû faire quitter Paris.

Le Pere Bouhours lui rend ce témoi-
gnage dans le second Dialogue de sa
Maniere de bien penser, « Qu'il avoit l'es-
» prit très-délicat, & qu'il faisoit de fort
» jolies choses. » Il ajoute, « qu'il est peut-
» être le premier qui dans notre Langue
» ait mis en œuvre la foi ou l'incrédulité
» de nos descendans sur les événemens
» merveilleux du regne de Louis XIV.
» c'est dans ce Madrigal : »

Les Muses à l'envi travaillant pour la gloire
De Louis le plus grand des Rois ,
Orneront de son nom le Temple de mémoire :
Mais la grandeur de ses exploits ,
Que l'esprit humain ne peut croire ,
Fera que la postérité ,
Lisant une si belle histoire ,
Doutera de la vérité.

Voiture avoit dit presque la même
chose en Prose dans sa Lettre au Duc
d'Anguien sur la prise de Dunquerque.

Marigny de retour à Paris, y passa le
reste de ses jours, & y mourut d'apo-
plexie en 1670. Outre les diverses Poë-
sies que l'on a de lui, & que j'ai indi-
quées, on connoît encore son *Elégie à*
Maître Adam, Menuisier de Nevers,
son compatriote, au devant des *Chevilles*

de celui ci ; son *Poëme du pain-beni*, Piece en Vers libres, qu'il fit contre les Marguilliers de Saint Paul qui avoient voulu l'obliger à rendre le Pain-beni ; & diverses autres Poësies qu'on a dans un Recueil de ses Oeuvres, imprimé en 1674.

JACQUES
CARPEN-
TIER DE
MARIGNY.
1670.

J'ai entendu vanter souvent le Poëme du Pain-beni comme une Piece pleine d'esprit : j'avoue que je n'en ai pas assez pour y appercevoir cette qualité. Il m'a paru au contraire que ce n'étoit qu'une Satire assez grossiere contre les Marguilliers en général, & en particulier contre l'usage que le Poëte prétend que l'on fait du Pain-beni , & contre les frais excessifs des funérailles. Tout cela même est mêlé de quelques équivoques peu décentes , & de plusieurs obscenités sans aucun voile. Dans l'édition de 1673 in-12 , on a inséré une espece de Réponse, aussi en Vers , à ce petit Poëme. Mais ce n'est qu'une Satire contre l'Auteur, à qui l'on dispute la légitimité de la naissance, que l'on fait naître de parens de très-vile condition , que l'on prétend avoir reçu une éducation fort basse, ne s'être élevé que par l'intrigue & par le crime, & ne s'être soutenu que par la même voye.

Les Poësies de Marigny qui sont dans l'édition de ses Oeuvres, données en

JACQUES
CARPE-
TIER DE
MARIGNY.
1670.

1674, étoient déjà dans les différens volumes du Recueil de Sercy. Dans les *Oeuvres en Vers & en Prose*, imprimées en 1674. on trouve de plus *Les Amours de Léandre & d'Héro*, en Vers, mais dont il n'est pas certain que Marigny soit l'Auteur. Les *Oeuvres en Prose* ne contiennent qu'une partie de ce qui est dans le Recueil de 1658, à quoi on a ajouté une *Relation en Prose & en Vers des divertissemens que le Roi a donnés aux Reines dans le Parc de Versailles*, écrite à un Gentilhomme qui étoit alors hors de France. Cette Relation est datée de Paris le 14 Mai 1664. Peut-être n'auroit-on pas dû omettre dans ce Recueil le *Poème du Pain-beni*.

Guy Patin attribue au même un *Traité de Politique*, qui a été traduit en Anglois. M. Titon du Tillet dit dans son *Parnasse François*, que toutes les Poésies de M. de Marigny mériteroient d'être recueillies & publiées. Nous avons déjà dit qu'un homme d'esprit, connu & estimé dans la Littérature, travaille depuis quelque tems à cette édition, & nous fait espérer qu'on ne sera pas long-tems sans en jouir. Voyez aussi le *Menagiana* tome premier, pages 17 & suivantes.

**HONORAT DE BUEIL, MARQUIS
DE RACAN.**

HONORAT
DE BUEIL,
Marquis de
RACAN.
1670.

La conduite d'Honorat de Bueil, Chevalier, Marquis de Racan, fut plus grave & plus sérieuse que celle de Marigny. Sa famille étoit aussi une des meilleures qui fût en France. Il naquit en 1589 à la Roche-Racan, Château situé à l'extrémité de la Touraine, sur les confins du Maine & de l'Anjou. Son pere, Chevalier des Ordres du Roi & Maréchal de Camp ordinaire des Armées de Sa Majesté, le fit entrer en 1605, Page de la Chambre du Roi Henri IV. sous M. de Bellegarde. J'ai observé à l'article de Malherbe, que ce Seigneur, par l'ordre exprès d'Henri IV. avoit pris ce Poëte dans sa maison, & lui avoit donné sa table, un cheval, & mille livres d'appointement. Racan cousin germain de Madame de Bellegarde, & qui déjà commençoit à faire des Vers, quoiqu'il n'eût point étudié, eut par cette rencontre la connoissance de Malherbe, dont il apprit ce qu'il a jamais sçu de la Poësie Française; c'est lui même qui fait cet aveu dans sa vie de Malherbe; «mais sa modestie le trompoit, dit M. l'Abbé d'Oly-

Hist. de l'Acad. Franç.
T. 1. & T. 2.
page 126.

Tit. Parnasse
Fr. p. 294.

Baillet t. 54
p. 283.

Nicer. Mém.
t. 24.

Vie de Malh.
par Racan. p.
5.

HONORAT
 DE BUEIL,
 Marquis de
 RACAN.
 1670.

» vet , il avoit un plus grand maître que
 » Malherbe ; je veux dire la nature.
 » C'est la nature qui le fit Poëte ; & tout
 » autre maître n'auroit pû que contri-
 » buer à le rendre versificateur. »

Suivant le jugement du Pere Bou-
 hours , dans sa *Maniere de bien penser* ,
 Dialogue second , « Il a été parmi nous
 » un de ces esprits faciles & heureux en
 » qui le génie supplée au sçavoir , &
 » dont les Ouvrages ne sentent ni la
 » contrainte ni l'étude. Il n'a rien fait
 » que de naturel , & ces deux Strophes
 » de son Ode à Leonor de Rabu-
 » tin, Comte de Buffly, paroissent excel-
 » lentes dans ce genre-là :

Div. Oeuv.
 de Racan. in-
 8°. 1660.

Que te sert de chercher les tempêtes de Mars ,
 Pour mourir tout en vie au milieu des hazards
 Où la gloire te mène ?

Cette mort qui promet un si digne loyer ,
 N'est toujours que la mort , qu'avecque moins de peine
 On trouve en son foyer.

A quoi sert d'élever ces murs audacieux ,
 Qui de nos vanités font voir jusques aux Cieux
 Les folles entreprises ?

Maints Châteaux accablés dessous leur propre faix.
 Enterrent avec eux les noms & les devises
 De ceux qui les ont faits.

Les premiers essais même de Racan

furent goûtés, & lui-même n'a pas craint d'en rappeler le souvenir dans cette belle Ode à Louis XIV. qu'on lit au-devant de ses Poësies Chrétiennes, où parlant de la France, il dit :

HONORAT
DE BUEIL,
Marquis de
RACAN.
1670.

Quand Henri de ses longs malheurs ,
L'eut par sa valeur délivrée ,
Mon Apollon sous sa livrée
A produit ses premieres fleurs :
Ton pere qui toujours auguste ,
Prit dans la paix le nom de juste ,
Et dans la guerre , de vainqueur ,
A veu dans l'Eté de mon âge
Eclater toute la vigueur
De ma force & de mon courage.

Racan en effet étant sorti de Page suivit d'abord le parti des armes , & s'y distinguua ; c'est ce qui lui a fait ajouter dans l'Ode que je viens de citer , cette Strophe où il parle de Louis XIII.

Je l'ai suivi dans les combats ,
J'ai veu foudroyer les Rebelles ,
J'ai veu tomber leurs Citadelles
Sous la pesanteur de son bras ;
J'ai veu forcer les avenues
Des Alpes qui percent les nues ,
Et leurs sommets impérieux
S'humilier devant la foudre ,
De qui l'éclat victorieux
Avoit mis la Rochelle en poudre.

HONORAT DE BUEIL, Marquis de
RACAN. 1670. Vie de Malh.
 édit. de 1672.
 p. 29. & suiv.

A son retour de Calais, ayant consulté Malherbe sur le genre de vie qu'il devoit choisir; ce Poète au lieu de répondre directement, lui récita cet ingénieux Conte de Poge, dont la Fontaine a fait une de ses plus jolies Fables, celle qui est intitulée: *Le Meunier, son fils & leur Ane*. Racan que cette réponse ne décidoit pas, continua encore quelque tems à porter les armes, & l'on prétend qu'il parvint au grade de Maréchal des Camps & Armées du Roi. Il fit aussi quelque séjour en Bourgogne, où le Duc de Bellegarde qui en étoit Gouverneur, l'avoit attiré; & lorsque ce Seigneur fut devenu veuf, Racan, comme parent de sa femme, eut part à la succession. Il se maria à l'âge de trente-neuf ans, & eut plusieurs fils, dont un mourut Page de Mademoiselle en 1652, âgé d'environ seize ans, & mérita que son pere jettât des fleurs sur son tombeau dans ce Sonnet qu'on lit à la fin de ses dernières Oeuvres.

Dern. Oeuv.
 p. 35.

Il y avoit long-tems que M. de Racan étoit de l'Académie Française: il y avoit été admis dès 1635, & ce fut pour cette compagnie, qu'il composa le *Discours contre les Sciences*, qui a été imprimé depuis. Il paroît que depuis la

mort de son fils , sa résidence la plus ordinaire fut à la Roche-Racan. C'est-là du moins que furent adressées toutes les Lettres que Chapelain lui écrivit depuis le 12 Janvier 1655 , jusqu'au 19 de Novembre 1659. Et c'est dans ces Lettres qu'on apprend que Racan fut long-tems tourmenté de catharres , & d'un asthme qui le fatiguoit beaucoup ; qu'il ignoroit la Langue Latine , ce qui l'affligeoit quelquefois : sur quoi Chapelain lui dit : « Qu'il aimeroit mieux ne » sçavoir rien comme lui , que d'être » sçavant comme mille autres qu'il con- » noissoit , qui ne sembloient nés que » pour la persécution des oreilles. » C'est dans les mêmes Lettres , qu'on voit que Racan s'exerçoit quelquefois à la Satire ; qu'il confioit souvent la révision de ses Ouvrages à Chapelain lui-même , à Conrart & à Ménage ; qu'il en recevoit des avis ; & qu'il s'y conformoit ordinairement ; qu'enfin il avoit mis plusieurs historiettes en Vers burlesques , & qu'on les trouvoit fort agréables. Les mêmes Lettres font souvent mention des Procès que Racan ne cessoit de soutenir , & pour lesquels il sembloit avoir plutôt de l'affection que de l'éloignement. Aussi prétend on que c'est lui

HONORAT
DE BUEIL ,
Marquis de
RACAN.
1670.

Lett. manif.
de Chapelain.

**HONORAT
DE BUEIL,
Marquis de
RACAN,**

1670.

principalement que M. Despréaux a eu en vûe dans ces Vers de sa seconde Epître, du moins dans les deux derniers:

N'imite point ces fous dont la foute avarice
Va de ses revenus engraisser la Justice,
Qui toujours assignant & toujours assignés,
Souvent demeurent gueux de vingt Procès gagnés.

Le Marquis de Racan mourut au mois de Février 1670, âgé de quatre-vingt-un ans.

Vie de Malh.
pag. 29.

À l'exception du Poëme Epique, de la Tragédie & de la Comédie, il s'est exercé avec succès dans tous les autres genres de Poësie. J'avoue cependant que Malherbe qui le connoissoit si bien, & qui étoit en état d'en juger, disoit que Maynard étoit de tous ses Disciples *celui qui faisoit les meilleurs Vers, mais qu'il n'avoit point de force . . . que Racan avoit de la force, mais qu'il ne travailloit pas assez ses Vers; que le plus souvent pour s'aider d'une bonne pensée, il prenoit de trop grandes licences; & que de Maynard & de lui on feroit un grand Poëte.* Le jugement de M. Despréaux, quoique moins restraint, est à peu de chose près conforme à celui de Malherbe. » Racan, dit ce grand Critique, avoit plus de génie que

Despr. Lettr.
à M. de Mau-
cr.

» Malherbe ; mais il est plus négligé, &
 » songe trop à le copier. Il excelle sur-
 » tout, à mon avis, à dire les petites
 » choses ; & c'est en quoi il ressemble
 » mieux aux Anciens, que j'admire sur-
 » tout par cet endroit. Plus les choses
 » sont sèches & mal-aisées à dire en
 » Vers, plus elles frappent quand elles
 » sont dites noblement, & avec cette
 » élégance qui fait proprement la Poësie.»

HONORAT
 DE BUEIL,
 Marquis de
 RACAN.
 1670.

Lorsque le même Critique vient à
 parler en particulier des différens gen-
 res de Poësie dans lesquels Racan a
 composé, ses éloges sont encore moins
 resserrés. S'il veut caractériser ses
Bergeries, c'est-à-dire, sa Pastorale en
 cinq Actes, il dit :

Malherbe d'un Héros peut chanter les exploits,
 Racan chanter Philis, les Bergers & les bois.

Despréaux
 Art. Poëtiq.
 chant 1.

C'est qu'en effet on sent dans les *Ber-
 geries* de Racan une facilité, une dou-
 ceur, des graces & une délicatesse char-
 mante : on diroit que la nature même
 lui a conduit la main. S'il est question
 de ses talens pour la Poësie sublime,
 vous entendrez dire au même Critique :

Tout Chantre ne peut pas sur le ton d'un Orphée
 Entonner en grands Vers la discorde étouffée,
 Peindre Bellonne en feu, tonnant de toutes parts ;

Id. Sat. 9.

HONORAT
DE BUEIL,
Marquis de
RACAN.

1670.

Et le Belge effrayé fuyant sur ses remparts ,
Sur un ton si hardi , sans être téméraire ,
Racan pourroit chanter au défaut d'un Homere.

Je pense néanmoins qu'il y a dans ce jugement quelque manque de justesse. Racan n'ayant jamais rien écrit qui dût faire présumer qu'il eût du talent pour la Poësie Epique ; sur quoi M. Despréaux se fondeoit-il pour dire qu'il auroit pû chanter sur ce ton au défaut d'un Homere ? S'il n'a voulu parler que de ses Vers Lyriques , & de ses talens pour l'Ode , on ne peut nier qu'il n'y ait , surtout dans ses Pseaumes , beaucoup d'éloquence sublime , ainsi que s'exprimoient les Anciens. « Racan , dit un autre Critique , Racan dans ses Odes sacrées » sur les Pseaumes a surpassé tous ceux » qui l'ont suivi , & s'il avoit autant de » feu que de régularité , autant d'élévation que de douceur , David auroit en » lui un digne Interprète. » Mais dans ce qu'il a produit de lui-même il ne s'élève guères au-dessus du noble ; ce n'est que rarement qu'il atteint le grand ; & ses plus belles Odes , ses Sonnets les plus magnifiques , ne vont guères au-delà de ce qui s'appelle le genre médiocre , & sont loin de cette perfection de la grande éloquence , que Longin appelle sublime.

Mém. de
Trev. Mars
1712. art. 37.

S. Marc not.
sur Boil. t.
2. P. 407.

Charles Perrault s'est donc aussi éloigné
du vrai, en disant dans son Epître au Roi :

Aux Homeres divins, aux Virgiles superbes,
On voit se mesurer nos Racans, nos Malherbes ;

HONORAT
DE BUEIL,
Marquis de
RACAN.
1670.

puisque ni Racan ni Malherbe n'ont ja-
mais passé pour Poètes épiques. Mais
les éloges donnés par la Fontaine & par
Rousseau, sont plus conformes à la véri-
té, parce qu'ils ne parlent que des talens
de Racan pour la Poësie Lyrique : le
premier, lorsqu'il s'exprime ainsi au com-
mencement du troisieme Livre de ses
Fables :

Autrefois à Racan Malherbe l'a conté,
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre ;
Disciples d'Apollon, nos Maîtres, pour tout dire :

le second, lorsque dans son Epître aux
Muses, qui lui promettent un rang sur
le Parnasse, il leur fait dire :

Ton rang y fut enfin marqué par nous ;
Et si ce rang à ton chagrin jaloux,
Paroît trop bas près des places superbes
Des Sarasins, des Racans, des Malherbes, &c.

Le Marquis de Racan laissa d'abord
inferer ses Poësies dans les Recueils de
son tems. On en lit dans ceux de 1621,
1627, & 1633. dans le *Sacrifice des*

HONORAT
DE BEUIL,
Marquis de
RACAN.
1670.

Muses, en 1635, & dans le Recueil de Métayer en 1638. Ses *Bergeries* parurent en 1625, & dès 1628 on en avoit fait une troisième édition. L'Auteur y vouloit mettre une Préface ; il l'avoit presque achevée ; mais n'ayant pu se déterminer à y mettre la dernière main, la Pastorale fut imprimée sans cette Préface, au lieu de laquelle on a donné la Lettre que M. de Racan avoit écrite à Malherbe le 15 Janvier 1625, en lui envoyant son Ouvrage pour le mettre au jour. Cette Lettre peut en effet suppléer à une Préface, où le Poète n'auroit peut-être rien dit de plus. Elle est précédée d'une Epître dédicatoire en Prose, au Roi ; de Stances & d'un Sonnet au même ; d'une Chanson à la louange de la Reine mere, & de deux Epigrammes à l'Auteur, l'une de *Maynard*, la seconde de M. de *Sigongnes* son neveu.

Voici ce qu'en pensoit *Maynard* ; ses sentimens sont exprimés dans cette Epigramme :

Ces Bergers ont si bien parlé,
Que mon esprit les idolâtre ;
Rome n'a jamais estallé
Tant d'ornemens sur le Théâtre :
Miraculeux pere des Vers,
Grand RACAN, fais que l'Univers

Puisse lire une Oeuvre si belle,
 Donne-lui ce rare entretien ;
 Ta gloire ne doit craindre rien,
 Malherbe & Balzac font pour elle.

HONORAT
 DE BUEIL,
 Marquis de
 RACAN.

1670.

Le Prologue à Louis XIII. est beau.
 La Nymphé de la Seine lui présente ces
 Bergers,

Genest, Diff.
 sur la Poësie
 Pastor. p. 157.
 158.

Recevez à vos pieds d'un favorable accueil
 Ces Bergers que la Muse a tirés du cercueil.

» Elle lui fait entendre que ce sont des
 » personnages qui ne se trouvent plus
 » parmi nous. On les a choisis dans les
 » siècles passés. Ils sont sortis exprès du
 » Tombeau, dit-elle à ce grand Roi : »

Par le desir qu'ils ont d'honorer votre gloire.

» La noble simplicité de leur caractère
 » plaît encore à beaucoup de personnes de
 » bon goût. Mais selon les changemens
 » si ordinaires dans le monde, la vie de
 » la campagne devenant chaque jour
 » plus négligée, il est arrivé qu'on a pris
 » moins de plaisir à ces peintures Pasto-
 » rales. »

En 1631, M. de Racan adressa à
 Madame la Duchesse de Bellegarde, sa
 Traduction de ce que nous nommons
 les sept Pseaumes de la pénitence ; & il y

HONORAT
DE BUEIL,
Marquis de
RACAN.
1670.

permet qu'on y ajoutât trois Sonnets à sa louange, par les Sieurs *Sigongnes*, *Porcheres d'Arband*, & du *Mas*, & une Epigramme du sieur *le Breton*, *Roi d'Armes de France*. Le Sonnet de du *Mas* n'est gueres cependant que l'éloge de la Pénitence de *David*. Le goût que *M. de Racan* prit à la lecture des *Pseaumes*, l'engagea depuis à les traduire tous, mais sans nullement s'astreindre à une Traduction littérale. C'est ce qui produisit ses *Odes sacrées dont le sujet est pris des Pseaumes de David, & qui sont accommodées au tems présent*. Cet Ouvrage est de l'an 1651. Il le revit, le retoucha, l'augmenta, & le fit imprimer de nouveau en 1660, sous le titre de *Dernieres Oeuvres, & Poësies Chrétiennes, tirées des Pseaumes, & de quelques Cantiques du vieux & nouveau Testament*. Il n'y avoit qu'une partie des *Pseaumes* dans l'édition de 1651; on les trouve tous dans celle-ci, que *Racan* dédia à *MM. de l'Académie Françoisé*, ses Confreres. Il faut cependant en excepter les *Pseaumes 8 & 128*, qui sont à la vérité, partie de ce volume, mais tels que *Malherbe* les avoit paraphrasés. Le respect pour le maître ne permit point au disciple de remanier ce que le premier avoit

avoit fait. M. de Racan avoit senti toute la difficulté de son entreprise ; & il avoue dans son Epître à l'Académie , qu'il ne l'auroit pas même tentée , si M. l'Abbé de Remefort ne l'eût encouragé ; & qu'après l'avoir exécutée il auroit anéanti son travail, fans M. Nublé « qui » en a pris soin, dit-il, lorsque j'étois sur » le point de les abandonner , & d'en » défavouer la plus grande partie , com- » me enfans mal nés , qui n'ont jamais » donné que de l'ennui à leur pere. »

HONORAT
DE BUEIL,
Marquis de
RACAN.
1670.

Ce Recueil de 1660 , outre les cent cinquante Pseaumes, quelques Cantiques de l'Ancien & du Nouveau Testament , l'Hymne *Te Deum* , & plusieurs Hymnes pour les Fêtes de la Sainte Vierge , contiennent deux Odes, l'une au Roi, l'autre à la Reine ; un *Noel*, un Sonnet sur le bois de la vraie Croix, & l'Epitaphe sur la mort de son fils , dont j'ai parlé. Le Sonnet & la Paraphrase des Hymnes de la Vierge, sont des compositions de la premiere jeunesse de l'Auteur. ●

On a été jusqu'en 1724 , sans recueillir les Poësies de M. de Racan. Coutelier imprima cette année une collection , où il prétendoit avoir inséré tout ce qui avoit paru des Ouvrages de ce célèbre Ecrivain. Mais il s'est trompé.

218 BIBLIOTHEQUE

HONORAT
DE BUEIL,
Marquis de
RACAN.
1670.

Il y manque sept Lettres qu'on lisoit depuis 1627 dans le Recueil de Faret : les Mémoires sur la vie de Malherbe dont on a plusieurs éditions : une longue Ode au Cardinal de Richelieu, qu'on auroit pû prendre dans *les Nouvelles Muses*, imprimées en 1633, & dans *le Sacrifice des Muses*, qui est de l'an 1635 : enfin une Epitaphe en douze Vers, & un Sonnet à M. de Piseux, dont Toussaint du Bray avoit orné ses *Délices de la Poësie Française*, & qu'on avoit publiés de nouveau dans le Recueil de 1638. Ajoutons que cette édition de 1724 est remplie de fautes, & qu'on n'y apperçoit ni goût ni exactitude. On peut voir sur cela un Mémoire imprimé dans le *Mercur de France*, mois de Septembre 1724; & une Lettre de M. Desforges-Mailard, à M. Titon du Tillet, imprimée en 1741 dans le tome douzieme des *Amusemens du cœur & de l'esprit*; avec l'Ode au Cardinal de Richelieu, & l'Epitaphe dont on vient de faire mention.

FRANÇOIS OGIER.

FRANÇOIS
OGIER.
1670.

François Ogier estimoit le Marquis de Racan : il avoit raison. Lui-même

acquit en son tems une réputation qui ne s'est point encore éclipsée ; elle étoit fondée sur son propre mérite.

FRANÇOIS
OGIER.

1670.

Il étoit Parisien, fils de Pierre Ogier, Procureur au Parlement , & frere de Charles qui fut Secrétaire de Claude de Mesmes Comte d'Avaux ; Ambassadeur en Suede, & qui mourut en 1654. Il embrassa l'état Ecclésiastique , & eut quelques Bénéfices. Il avoit étudié sous Galland , l'*Hôte Fidele de Ronsard* , & il eut pour compagnon d'étude Guillaume Colletet, avec qui il fut toujours lié depuis par l'amitié la plus fidèle , & une familiarité non jamais interrompue, quoique dans un assez différent genre de vie , & dans des routes bien éloignées pour la conduite. C'est ce qu'Ogier dit dans une Lettre qu'il écrivit en 1661 , à l'Abbé de Marolles.

Lettr. de Fr.
Ogier à l'Ab.
bé de Marol-
les, au devant
de la Traduc-
tion des Epî-
tres d'Ov. de
Marolles.

Il ajoute dans la même Lettre , qu'à l'âge de vingt ans il composa une Epître à l'imitation des Héroïdes d'Ovide , à l'occasion d'une aventure qui fit du bruit dans Paris , & dont il parle ainsi : » Un » M. de F. après des recherches pas- » sionnées , épouse Mademoiselle le P. » fille de beaucoup de mérite , mais peu » accommodée des biens de la fortune : » puis incontinent après son mariage , il

FRANÇOIS
OGIER,
1679,

» l'abandonne lâchement. Ses parens fa-
» vorisent son divorce, disent qu'il a été
» enforcé ; & lui-même, pour pallier
» son infidélité, feint qu'il est tombé en
» démence. Peu après M. X. galant
» homme & bien fait, employe toutes
» ses belles qualités à combattre la pu-
» deur d'une belle fille, d'illustre maison ;
» il en triomphe, & il est cause qu'elle
» est menée captive dans un cloître. »
Deux qui se plaisoient alors à imiter les
» Anciens, continue Ogier, écrivirent sur
» ces Aventures, prêtant leur plume aux
» plaintes des deux Dames affligées, &
» ces Lettres qu'ils supposoient qu'elles
» avoient écrites à leurs perfides Amans,
» ils les répandirent comme des Traduc-
» tions d'Ovide.

Ogier en avouant qu'il étoit Auteur
» de la première Lettre, dit : » qu'elle fit
» un si grand éclat au milieu de la Plai-
» doirie dont les plus excellens Avocats
» du Parlement étoient chargés, qu'on
» l'attribua aux plus éloquens d'entre
» eux, en particulier à MM. de la Mar-
» telière & Galland ; que d'autres la
» donnerent au Prédicateur, Auteur du
» *Soldat François*, & de l'*Avent victo-*
» *rieux* ; mais que la différence du stile
» détrompa. » M. de Mesmes, alors Lieu-

tenant Civil, fit, dit-il encore, une en-
quête si exacte de l'Auteur de cette Let-
tre, qu'il le trouva. « Il caressa ce jeune
» homme, (Ogier lui-même) il l'anima
» à bien faire, & l'honora de sa familia-
» rité, qui lui valut, quoique long-tems
» depuis, la bienveillance du grand
» M. d'Avaux, & les Aventures de
» Munster. Voilà, conclud-il, par
» quelle porte, ou par quelle brèche, je
» suis entré dans le monde. »

FRANÇOIS
OGIER.
1670.

Le succès qu'eut cette première Epî-
tre, enhardit Ogier; & c'est encore lui
qui nous apprend, qu'il voulut tenter
s'il pourroit réussir à traduire quelques
Epîtres Héroïdes d'Ovide en Vers
François, & en forme de Quatrains, à
l'exemple du Cardinal du Perron, & de
Méziriac; qu'il commença la version de
la seconde Epître, celle de Phillis à Dé-
mophon, qu'il n'acheva point; & qu'il
envoya ce qu'il en avoit fait à l'Abbé de
Marolles, qui l'inséra en 1661 dans ses
Remarques sur la même Epître d'Ovide.
Une des raisons qui arrêterent Ogier,
ce fut le démêlé qu'il eut en 1623 avec le
Pere Garasse Jésuite: « ce démêlé, dit-il,
» arrêta mes fureurs Poétiques, & me fit
» penser à des études plus réglées & plus
» sérieuses. » Ce fut durant cette contesta-

Ibid.

Ibid.

FRANÇOIS
OGIER.
1670.

tion qu'il publia un volume in-8°. sous le titre de *Jugement & censure de la Doctrine curieuse de François Garasse.*

Etant tombé dans une maladie dangereuse en 1626 pendant qu'il poursuivoit un Bénéfice, Colletet allarmé pour son ami, fit ce Sonnet :

Divertiss. de
Colletet. p.
246.

Que le bien des mortels est de peu de durée !

Et que souvent le Ciel nuit à ses favoris !

Ils versent plus de pleurs qu'ils ne forment de ris ,

Et leur félicité n'est jamais assurée.

Ogier de qui la gloire est par tout réverée ,

Vivoit content de peu , bien sain dedans Paris :

Ayant , pour s'aggrandir , quitté ces lieux chers ,

Aussi-tôt la santé de lui s'est retirée.

Arbitres souverains du destin de nous tous ;

Faites qu'il soit moins grand , pourvû qu'avecque nous

Il goûte encore un coup ces aimables délices.

Certes votre douceur est une cruauté.

Qu'a-t-il affaire , O Dieux ! de tous vos Bénéfices ,

Si vous lui refusez celui de la santé !

Ami de Balzac , & jaloux de la réputation de cet Ecrivain , il entreprit en 1627, son Apologie contre André de Saint Dénys , jeune Feuillant , qui sous le titre de *Conformité de l'Eloquence de M. Balzac , avec celle des plus grands Personnages du temps passé & du temps présent*, avoit fait une Satire aussi mal

raisonnée qu'elle étoit emportée. Balzac trouva l'*Apologie* si belle, qu'il témoigna à l'Auteur, qu'il lui feroit plaisir de permettre qu'elle passât sous son propre nom. Ogier ne put goûter ce compliment, & sur cela ils rompirent la liaison qui étoit entre eux. C'est à quoi Ogier fait allusion à la fin d'un Sonnet qu'il composa sur la mort de Balzac, & adressé au défunt :

FRANÇOIS
OGIER.
1670.

Je voudrois toutefois pour ton contentement ;
Répandre quelques fleurs dessus ton monument ,
Et de quelques Lauriers parer ton effigie :

Mais tes mânes jaloux des Ouvrages parfaits ;
Joignant ton Epitaphe à ton Apologie ,
Pourroient bien se vanter des Vers que j'aurois faits :

Ogier, que ses Prédications avoient rendu encore plus célèbre que ses talens Poétiques, ayant été demandé par Claude de Mesmes, Comte d'Avaux, pour l'accompagner à Munster en Westphalie, il fit ce voyage qui dura au moins trois ans, les années 1646, 1647, & 1648. Il n'en sortit qu'avec M. d'Avaux, qui ne revint qu'après avoir arrêté la Paix d'Allemagne, à Osnabrug. Il y connut le scavant Claude Joly, Chanoine de l'Eglise de Paris, qui lui adressa la Relation de son Voyage, à la fin de laquelle

Joly, voyage
de Munster,
Préface,

FRANÇOIS
OGIER.
1670.

Ibid. cinqui-
me Let. d'O-
gier.

le on trouve six Lettres de M. Ogier des années 1647 & 1648. Elles ont été écrites à M. Joly.

On apprend dans la 5^{me}. que M. Ogier fit à Munster une Elégie de 150 Vers pour honorer la mémoire d'Antoine de Meaux, Baron de Surviliers, mort en 1647 dans cette ville, où il étoit avec le Comte d'Avaux. Il est aussi l'Auteur de l'Epitaphe gravée sur sa tombe. Revenu à Paris, il continua de s'y exercer à la Prédication; & dans la suite il recueillit ses Discours, sous le titre d'*Actions publiques*. Ce sont deux volumes in-4^o. dont le premier parut en 1652, & le second en 1665. On y trouve l'Eloge de M. d'Avaux, l'Oraison funèbre de Louis XIII. prononcée dans l'Eglise de Saint Benoît, le premier Juillet 1643, des Panegyriques de plusieurs Saints, & divers Sermons. En 1651 il fit imprimer un Poème à la louange de feu Messire Antoine de Chabannes. Ses autres Poësies sont dans le Recueil de Sercy, & dans les *Muses illustres* de François Colletet, fils de Guillaume. Ce dernier Recueil, imprimé en 1658, contient seul trois Odes, & dix-huit Sonnets d'Ogier. De ceux-ci, il y en a seize qui ne roulent que sur l'amour,

matiere peu convenable à la profession de l'Auteur, & encore moins à un Prédicateur. Car on ne peut pas dire qu'ils soient tous de sa premiere jeunesse : il paroît qu'il en a composé du moins quelques-uns pendant qu'il résidoit à son Prieuré, puisqu'il commence ainsi l'onzième :

FRANÇOIS
OGIER.
1670.

Eloigné de Paris, parmi ce peuple rude ;
Où je n'ai d'autre objet que des champs & des bois,
Le Soleil me déplaît, je suis presqu'aux abois,
Et veux finir ma vie & mon inquiétude.

Son Ode Bachique, celle à M. de la Charnois, Gentilhomme Nivernois, & la troisième à M. Richelet Avocat en Parlement, ne feront pas preuve non plus qu'Ogier mît en pratique la Morale qu'il prêchoit dans ses Sermons. Je parlerai à l'article de *M. de Segrain*, de la Lettre de notre Prieur à M. Lenquest sur la premiere Eclogue de ce Poëte. Frénicle a adressé à Ogier une de ses Elégies, la trente-quatrième du second Livre, où il lui donne en ces termes des louanges qu'il auroit dû rejeter, & qu'il lui étoit honteux de mériter :

Je n'ai jamais su l'art de bien dissimuler,
La franchise à la fin me force de parler,
Ogier, je ne puis plus te cacher ma pensée,

226 BIBLIOTHÈQUE

FRANÇOIS
OGIER.
1670.

Et comme de tes Vers mon ame est offensée,
Jete veux appeller devant notre Apollon . . .
J'ai regret d'avouer que tes Vers sont flatteurs :
En me plaçant au rang des plus fameux Auteurs ;
Tu m'estimes par trop , & je n'ai pas l'audace
De croire égaler ceux que je suis à la trace . . .
De moi je sçai ma force , & quel est l'avantage
Que te donne sur moi ton plus petit ouvrage.
Mais comme pour les Vers je te cède le prix ,
Dedans l'empire aussi de la belle Cypris ,
Ami , certes , il faut que tu quittes la place.
Sylvie à ton sujet paroît toute de glace ,
Et tu sçais bien qu'Isis brûle d'amour pour moi ;
Ce n'est pas qu'en effet je vaille plus que toi ;
Tu ne manques en rien de cette humeur gentille ;
Qui regne absolument sur l'humeur d'une fille ;
Tes Discours sont polis , & ta subtilité
Connoît l'art de fléchir la plus fiere beauté.
Mais de secrets malheurs qui suivent notre vie ;
Nous empêchent tous deux , toi de gagner Sylvie ;
Et moi , de parvenir à tes inventions
Qui gardent de l'oubli les belles actions.

François Ogier mourut en 1670 , le
28 de Juin , selon les uns , ou le 28 Juil-
let , selon le Nécrologe manuscrit de M.
de la Monnoye.

PIERRE PATRIS , ou PATRIX.

PIERRE
PATRIS, ou
PATRIX.
1671.

Si M. de Racan dont je viens de par-
ler avant Ogier , a voulu montrer par
ses Poësies Chrétiennes qu'il se repen-

toit de celles qu'il avoit consacrées à la galanterie, Pierre *Patris* a sur lui un autre avantage, qui n'est pas petit aux yeux d'un Chrétien. C'est que Racan a laissé subsister ses Poësies amoureuses, & que *Patris* a très-exactement supprimé les siennes. Il est vrai que le dernier avoit composé des Poësies licentieuses dans sa jeunesse, & que je n'ai rien trouvé dans celles du Marquis de Racan qui mérite le même reproche. Mais il n'en est pas moins vrai que *Patris* a donné le rare exemple d'anéantir, autant qu'il l'a pû, tout ce qui étoit sorti de sa plume sans les livrées de la Morale & de la Piété. J'écris *Patris*, & non *Patrix*, comme le veulent M. de la Monnoye, les Auteurs du Dictionnaire de Moréri, M. Titon du Tillet, & plusieurs autres, parce que M. Huet son compatriote, ne l'a écrit point autrement, & que c'est ainsi qu'on le lit dans l'Építaphe qui sera rapportée plus bas.

Pierre *Patris* né à Caen en 1583, étoit originaire du Languedoc. Etienne *Patris* son ayeul, qui étoit de Beaucaire, se trouvant à Caen en 1521, lorsque le Parlement de Rouen y envoya des députés pour en réformer l'Université; ils le choisirent pour être

PIERRE
PATRIS,
1671.

Huet originaire de Caen sec. édit. p. 384. & suiv. Tit. du Till. Parnasse Fr. p. 300. Notes de la Monnoye sur Baillet, tom. 6. p. 266.

PIERRE
PATRIS.
1671.

un des Professeurs de Droit ; & quelque tems après il devint Conseiller au même Parlement. Claude Patris, son fils , porta son ambition moins haut ; il se contenta d'être Conseiller au Bailliage de Caen. Il y épousa Marguerite de Bourgueville , fille de Charles de Bourgueville , Sieur de Bras , Lieutenant Général au même Bailliage ; & ce fut de ce mariage que naquit Pierre Patris.

Son pere qui ne connoissoit gueres que les Loix , l'instruisit dans la même Science , & fut lui-même son maître. Son dessein étoit de le faire pourvoir dans la suite de quelque Charge où il auroit pû être utile à sa Patrie. Mais un esprit tel que le sien , vif , enjoué , & porté à l'indépendance , ne tarda pas à le dégouter de l'étude sèche & épineuse des Loix. Les jeux , les ris , & tous les vains amusemens du monde surprirent son cœur , & il s'y livra dans le lieu même de sa naissance , qui florissoit alors en politesse & en enjouement. A l'âge de quarante ans , peu avantage des biens de la fortune , il se transplanta à la Cour , & entra au service de Gaston de France , Duc d'Orléans , dont il fut premier Maréchal-des-Logis.

La Cour de ce Prince surpassoit celle

du Roi son frere en politesse , en bon goût , en agrément , & Patris ne manqua pas d'occasion d'y briller. Il étoit de toutes les fêtes , & il les animoit toutes par l'aménité & la délicatesse de son esprit. Ce fut ce qui le lia si étroitement avec Voiture , Chaudebonne , la Riviere , Belot , Segrais , & tant d'autres beaux esprits de ce tems-là. Il ne se fit pas moins estimer pour sa probité , son courage , & sa fidélité. Il suivit constamment la fortune de son maître ; & après la mort du Prince , arrivée à Blois le 2. Février 1660 , il s'attacha à Marguerite de Lorraine sa veuve , dont il fut premier Ecuyer. Il eut aussi le Gouvernement de Limours , un logement dans le Palais d'Orléans , & quelque pension , mais assez modique. Un Seigneur distingué ayant voulu obtenir son Gouvernement de Limours pour une de ses créatures , Patris ne se défendit qu'en lui envoyant une copie des Commandemens de Dieu , où on lit : *l'Avoir d'autrui tu n'embleras.*

On cite plusieurs de ses bons mots , ceux-ci entre autres. Quand il se trouvoit dans des compagnies où l'on parloit de Sciences , il avoit coutume de dire à ceux qui étoient le plus proche de lui , qu'il alloit goûter de leur vin. Un jour

PIERRE
PATRIS.
1671.

PIERRE
PATRIS.
1671.

Voyez ci-de-
vant, art.
Voiture.

ce sujet, imprimé en 1628 & qui sont signées *Patris*, & l'ingénieuse *Plainte des consonnes*, qui n'ont pas l'honneur d'entrer au nom de *Neufgermain*, insérée dans les *Oeuvres de Voiture*, qui y répondit.

La Conversion de *Patris* fut sincère; la preuve, c'est qu'elle fut constante. Dès-lors il ne fit plus que des Vers de Morale & de Piété. Nous en avons un Recueil dédié à M. le Duc d'Orléans, qui venoit de mourir à Blois. *Patris* le fit imprimer lui-même, sous ce titre: *La Miséricorde de Dieu sur la conduite d'un Pécheur pénitent. Avec quelques autres Pieces Chrétiennes. Le tout composé & mis en lumiere par lui-même, en réparation du passé.* Quoique les Vers de ce Recueil soient négligés, languissans, sentant le terroir Normand, & le déclin de l'âge, on y voit néanmoins briller cet esprit original d'où ils sont partis, & l'on y reconnoît un cœur touché d'une piété sincère. L'*Adieu de l'Auteur à Filis*, le *Cantique à la même sur le mépris des vanités de ce monde*, & plusieurs autres Pieces de ce Recueil mériteroient non-seulement d'être lues plusieurs fois, mais même d'être apprises. On y lit cette Epitaphe que l'Auteur avoit compo-

tée pour lui-même :

PIERRE
PATRIS.
1671.

Passant, arrête un peu ; sous ces Vers que tu lis,
Gisent de leur Auteur les os ensevelis,
Qu'au bord de cette tombe, & tout prêt d'y descendre,
Lui-même il composa, pour en couvrir sa cendre :
Devoir triste & funébre à ses manes rendu,
Qu'il n'a, comme tu vois, de nul autre attendu.
Des amis survivans l'oubliance ordinaire,
Envers leurs amis morts, l'obligea de les faire ;
Sçachant bien qu'une fois étant parti d'ici,
Les siens probablement en useroient ainsi :
N'attends pas néanmoins, Passant, qu'il te convie
D'apprendre ses vertus, ni son nom, ni sa vie,
Ce qu'il fut dans le monde, ou ce qu'il ne fut pas,
La perte que son siècle y fit à son trépas ;
Ni, bref, comme en laissant la terre désolée,
Tout d'un coup sa belle ame au Ciel s'en est allée ;
Nouvel astre augmenter les feux du Firmament :
Ridicules discours, jargon de monument,
Qu'il ne met point ici dessus sa sépulture,
Pour le faire passer à la race future :
Il en sçait trop l'erreur, & qu'en sincérité,
Il n'a, maudit pécheur, nul honneur mérité.
Au contraire, sans cesse endurci dans son crime ;
De cent folles Amours l'éternelle victime,
Et l'infame jouet de mille vanités,
Furent de son vivant toutes les qualités.
O qu'heureux mille fois le Ciel l'auroit fait naître,
S'il s'en fût corrigé comme il les sçut connoître !
Passe, va ton chemin, & t'assure aujourd'hui,
Que c'est prier pour toi que de prier pour lui.

Comme le Recueil dont je viens de
parler fut imprimé un peu plus de dix Anti-Baill.
in-4°. p. 318.

PIERRE
PATRIS.
1671.

ans avant la mort de l'Auteur, il n'est pas étonnant qu'on n'y trouve point ces Vers, rapportés par Ménage dans son *Anti-Baillet*, si souvent réimprimés depuis séparément, & dans plusieurs Recueils, & que Patris ne fit, à ce qu'on prétend, que lorsqu'il étoit près de la mort.

Je songeois cette nuit, que de mal consumé ;
Côte-à-côte d'un pauvre on m'avoit inhumé,
Et ne pouvant souffrir ce fâcheux voisinage,
En mort de qualité je lui tins ce langage :
Retire toi, coquin, va pourrir loin d'ici ;
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
Coquin ! ce me dit-il d'une arrogance extrême ;
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même.
Ici tous sont égaux, je ne te dois plus rien ;
Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien.

Le Pere Bouhours parlant de ces Vers, dans sa *Maniere de bien penser*.
Dialogue second, dit, « qu'ils sont
» une espece d'Epigramme, qui toute
» sérieuse & toute triste qu'elle est dans
» le fond, a un air plaisant, & je ne sçais
» quoi de ce comique que souffre le pro-
» verbe & le quolibet. »

JEAN DE
MONTI-
GNY.
1671.

JEAN DE MONTIGNY.

La vie de Jean de Montigny fut beau-
coup plus courte que celle de Patris ;

étant terminée à l'âge de 35 ans. M. l'Abbé d'Olivet, qui en parle dans sa continuation de l'Histoire de l'Académie Française, dit que tout ce qu'il a pu sçavoir de sa personne, c'est qu'il étoit fils & frere d'Avocats Généraux au Parlement de Bretagne; qu'il fut plusieurs années Aumônier de la Reine Marie-Thérèse, nommé ensuite à l'Evêché de Léon, qu'il mourut à Vitré, & qu'il avoit été reçu en 1670 à l'Académie Française.

Les Lettres manuscrites de Chapelain, que j'ai consultées, m'apprennent que M. de Montigny passa les premières années de sa jeunesse à Paris; que son esprit, encore plus que sa naissance, lui acquit dans cette ville l'estime de M. & de Madame de Montausier, & celle du grand Colbert; & l'amitié de Mademoiselle de Scudery, & de MM. Ménage, Conrart, Pellisson & Chapelain; qu'il entra fort jeune dans l'état Ecclésiastique; & que pendant les années 1656 & 1657 qu'il passa en Bretagne, particulièrement à Rennes, il partagea son tems entre les Muses, la Prédication, & le commerce du monde, auquel il se livra trop. Chapelain, confident de ses galanteries, lui en fait quelque reproche, non parce qu'elles ne convenoient point à la

JEAN
DE MONTIGNY.
1671.

Hist. de l'Acad. Fr. t. 2. P. 133. & suiv.

Let. manusc. de Chapelain des 22. Sept. 28 Nov. & 29 Decemb. 1656. & 25 Janv. 1657.

JEAN
DE MONTI-
GNY.
1671.

profession qu'il avoit embrassée ; mais parce qu'il craignoit qu'elles ne l'attachassent à la Province, & qu'elles missent trop de retardement à son retour à Paris. Ce motif ne montre pas que Chapelain fût fort scrupuleux.

On voit par les mêmes Lettres, que M. de Montigny avoit conçu le dessein d'aller au-devant de Christine Reine de Suede, qui venoit en France, & qu'il fut fâché de n'avoir pû au moins se trouver à Paris lorsque cette Reine y fit quelque séjour. Quand y revint-il lui-même les Lettres de Chapelain ne le disappointent point, mais seulement qu'il avoit un Procès au Grand Conseil qui paroît demander sa présence; qu'il balançoit longtemps s'il accepteroit la Charge d'Aumônier de la Reine Marie-Therese d'Autriche, femme de Louis XIV, dont il fut sollicité de se faire pourvoir avant même le mariage ; que ses irrésolutions firent accorder cette Charge à l'Abbé Bonneau, & que M. de Montigny ne l'eut que quelque tems après le mariage. Il l'avoit sûrement en 1667. Chapelain lui en donne le titre dans une Lettre du premier Février de ladite année, qu'il lui envoie à S. Germain-en-Laye. Ce fut dans cette même année que M. de

Montigny sollicita vivement M. l'Abbé chier de se charger de la conduite & études du fils de M. de Villacerf, ce ne put réussir, parce que M. Flé-
 er craignit trop la dépendance.

M. de Montigny fut nommé à l'Evê-
 de Léon en Bretagne en 1670, ou
 née suivante. Mais l'année même
 il en prit possession, en 1671, étant
 aux Etats de sa Province, qui se
 oient à Vitré, il y mourut. Les cir-
 stances de sa mort se trouvent dans
 Lettres de Madame de Sevigné.

ns celle du 20 Septembre 1671, elle
qu'il avoit été à la dernière extrémité,
le transport au cerveau, mais qu'il
hors d'affaire. Elle ajoute dans cel-
 le du 23 Septembre : « Nous avons à Vi-
 é ce pauvre petit Abbé de Mont-
 ny Evêque de Léon, qui part aujour-
 hui, comme je crois, pour voir un
 ys beaucoup plus beau que celui-ci,
 près avoir été baloté cinq ou six fois
 e la mort à la vie, les redouble-
 ens opiniâtres de sa fièvre ont décidé
 i faveur de la mort. Il ne s'en soucie
 ueres, car son cerveau est embarrassé.
 Mais son frere l'Avocat Général s'en
 ucie beaucoup, & pleure très-fou-
 ent avec moi. » M. l'Abbé d'Olivet

JEAN
 DE MONTI-
 GNY.
 1671.

Lett. de Sev.
 t. 1. p. 361.
 364. 372. 373.
 374.

JEAN
DE MONTI-
GNY.
1671.

dit que ce jeune Prélat mourut le 28 Septembre ; ce ne fut que le 28, comme on le voit par ces paroles de la Lettre de Madame de Sévigné du Mercredi du même mois.

» Je crois qu'à présent l'opinion La
» nique est la plus assurée ; il voit de qu
» il est question , & si la matiere raisonne
» ou ne raisonne pas, & quelle sorte de p
» tite intelligence Dieu a donnée aux bé
» tes, & tout le reste. Vous voyez bien
» que je le crois dans le Ciel. Il mourut
» Lundi matin ; je fus à Vitré, je le vis,
» & voudrois ne l'avoir point vû... Ce
» pauvre petit Evêque avoit trente-cinq
» ans ; il étoit établi ; il avoit un des
» plus beaux esprits du monde pour les
» Sciences ; c'est ce qui l'a tué comme
» Pascal ; il s'est épuisé. » La même Dame
me dit ailleurs : *C'étoit, comme disent
amis, un esprit lumineux sur la Philo-
sophie ; il étoit Cartésien à brûler.*

Hist. de l'A-
cad. T. 2. p.
235.

Par le peu qui nous reste de M. de Montigny, on voit que la Philosophie ne lui avoit pas ôté le goût qu'il avoit de la Poësie & de l'Eloquence. Sa Prose est correcte, élégante, nombreuse, sa versification coulante, noble, pleine d'images. Quelques années de plus, n'alloit-il pas ?

Sa *Lettre à Erasme*, c'est-à-dire, contre le sieur de Liniere, pour réponse à son libelle contre la Pucelle, prouve qu'il avoit même du talent pour défendre une mauvaise cause. Chapelain, dont le Poëme est si vanté dans cet Ecrit, qui est de l'an 1656, n'en parle jamais qu'avec éloge dans ses Lettres; il y étoit intéressé. « Il y a apparence, dit-il dans celle du 26 Septembre 1656, que Liniere se contentera de la touche que vous lui avez donnée, & qu'il ne s'exposera pas au hazard d'une recharge qui acheveroit de l'accabler. »

Chapelain se trompoit : Liniere répondit. Mais voici ce qui arriva, selon le récit du même Chapelain. « Pour le fripon d'Erasme, écrit-il à M. de Montigny, il avoit mis son libelle sous la presse sur une permission qu'il avoit extorquée du Bailli du Palais. Mais celui-ci ayant appris que c'étoit contre moi, il retira la Piece & la permission, & il n'y a pas d'apparence qu'il lui rende ni l'une ni l'autre. Il m'a dit que vous y étiez assez maltraité, & M. l'Abbé de Colloghon aussi. » Dans deux autres Lettres au même, il ajoute que M. le Chancelier supprima la réponse de Liniere; qu'il en avoit eu communica-

JEAN
DE MONTIGNY.
1671.

Lett. manusc.
de Chapelain
citée sci-dess.
Lettre du 25
Janv. 1657.

Id. Lettr. du
22 Fév. & du
29 Av. 1657.

JEAN
DE MONTIGNY.
1671.

tion, & qu'il lui en envoyoit une copie; que depuis cette suppression, le prétendu Erasme devenu plus raisonnable, ou voulant le paroître, avoit envoyé à Madame la Comtesse de la Suze, *sa Confession par écrit, dans laquelle il reconnoissoit ses fautes, & tâchoit de satisfaire des gens qui n'attendoient ni ne voulaient de satisfaction de lui.*

Pendant que cela se passoit à Paris, d'Assoucy qui étoit à Avignon, s'étant persuadé que la *Lettre à Erasme* étoit de Chapelain, vouloit prendre contre lui la défense de Linier; mais son Ecrit eut le même sort que celui de ce dernier. C'est Chapelain qui mande encore ce fait à M. de Montigny. « Que diriez-vous de votre d'Assoucy qui m'a pris pour vous, & qui m'ayant cru Auteur de votre Livret contre Erasme, m'en a fait un épouvantable Procès; & sans le soin officieux que de mes amis d'Avignon & d'Orange ont pris pour empêcher l'impression d'un libelle qu'il avoit fait là-dessus contre moi, j'eusse encore eu cet animal feroce sur les bras. »

Avec cette Lettre à Erasme, je ne connois point d'autre Ecrit en Prose de M. de Montigny, que son *Oraison funèbre d'Anne d'Autriche Reine de France*, imprimée

Lettre manusc.
du 29. Dec.
1656.

primée à Rennes, en 1666, in-4°. Il est vrai que M. l'Abbé d'Olivet lui attribue une *Lettre contenant le Voyage de la Cour vers la frontiere d'Espagne, en 1660.* imprimée dans le tome premier d'un *Recueil de quelques Pièces nouvelles & galantes.* Mais on doit la restituer à l'Abbé de Montreuil; & elle se trouve effectivement dans le Recueil de ses Ouvrages, publié en 1666 (a). Quant aux Poësies de l'Abbé de Montigny, toutes composées avant son Episcopat, je ne connois que quelques Pièces insérées dans la *troisième partie des Poësies choisies du Recueil de Sercy* en 1656, le tout d'environ 280 Vers; & son Poëme de plus de 200 Vers, intitulé, *Le Palais des plaisirs pour réponse au séjour des ennuis de M. de Montplaisir.* Ce Poëme fut composé à l'occasion du mariage de Louis XIV. avec Marie-Thérèse d'Autriche. M. de Loménie de Brienne, l'a fait imprimer dans le tome second de son *Recueil de Poësies diverses dédié à M. le Prince de Conti.* Les Pièces qui sont dans le Recueil de Sercy, oubliées par M. l'Abbé d'Olivet, sont signées; à la fin de chacune, *l'Abbé d'Ingitmon*; mais il n'étoit

JEAN
DE MONTI-
GNY.
1671.

Mém. d'Ar-
tigny, t. 5. p.
229.

(a) Voyez ci-après l'article Montreuil.

pas difficile de s'appercevoir qu'en rétrogradant on trouve *Montigny*.

ETIENNE
CARNEAU.

1671.

ETIENNE CARNEAU.

Hist. Congreg. Celest.
P. 215. & f.

Il n'est pas étonnant qu'Etienn *Carneau* ait donné plus d'Ouvrages que l'Evêque de Léon ; moins dissipé , moins distrait , sa vie a été aussi beaucoup plus longue. Il étoit né à Chartres. L'amour de la retraite l'engagea à entrer dans l'Ordre des Célestins , où il fit profession le 30. de Décembre de l'an 1630 , dans la maison que ces Religieux ont à Paris. La priere , l'étude , & les devoirs de son état , partagerent depuis tout son tems. Il apprit les Langues Grecque , Latine , Italienne & Espagnole , & lut avec soin les meilleurs Auteurs qui ont écrit en ces Langues. Il cultiva aussi les Muses Latines & Françoises , & ce ne fut pas sans succès. Le Pere Dom Becquet , son Confrere , observe dans son Histoire Latine des Ecrivains Célestins de la Congrégation de France , que Messieurs de l'Académie Françoisse ayant fait lecture dans une de leurs Assemblées , de plusieurs Pieces de Dom Carneau en Vers François , un d'eux dit que ce Poète pouvoit être

considéré comme l'un de ceux, *quibus dedit ore rotundo Musa loqui*, & ce jugement fut confirmé par les autres. Il y a cependant plus de facilité dans ces Poësies que de génie Poëtique, & souvent même la versification rampe plutôt qu'elle n'est soutenue.

ETIENNE
CARNEAU,
1671

Une des premières Pièces du Pere Carneau en ce genre est celle qui est intitulée, *l'Oeconomie du petit monde, ou les merveilles de Dieu dans le corps humain*; ce sont des Stances qui ont paru plusieurs fois séparément, & qu'on lit aussi dans les *Muses illustres* de François Colletet. Il y a quelques images dans ces Stances, assez de connoissance des parties du corps humain: mais cette matiere qui demandoit de l'élévation, est froidement traitée; & d'ailleurs il y a bien des termes impropres & même bas.

Muses illust.
p. 17 & suiv.

Les Pièces suivantes ne sont nullement exemptes des mêmes défauts; je veux parler de son *Cantique spirituel, sur la naissance du Fils de Dieu*; de ses Stances intitulées, *le Sage indifférent*, imprimées en 1645 avec le Livre qui a pour titre, *le Stoïque Chrétien*; de celles sur le retour du Cardinal Mazarin, où le Poëte fait parler *l'Imprimerie Royale*, & des autres *Stances Chrétiennes sur l'Ana-*

ETIENNE
CARNEAU.
1671.

gramme de Christine Reine de Suede. Je louerai volontiers la piété qui regne dans un autre Poëme du même Auteur, intitulé *les Vérités divines contenues dans la Messe qui se chante à la fête du Très-Saint Sacrement* ; je dirai même que le dogme y est bien rendu ; on a pû s'en instruire alors, & s'en édifier ; le goût ne porteroit pas aujourd'hui à le lire. Sa *Stimmimachie* est un Poëme moitié historique, moitié burlesque, sur la dispute qui s'étoit élevée de son tems entre les Médecins au sujet de l'usage de l'Antimoine, ou Emétique, tant combattu alors, & qui a enfin prévalu dans la Médecine.

Le Pere Becquet donne de grandes louanges à un autre Poëme de son Confrere, sur la matiere sublime de la Correction & de la Grâce, Poëme Théologique, tout tiré de l'Ouvrage de S. Augustin sur le même sujet, & contenant trois mille Vers héroïques. Mais nous ne pouvons en juger nous-mêmes, ce Poëme n'ayant pas été imprimé. On assure qu'il avoit reçu une Approbation complète du célèbre Robert Arnauld d'Andilly, à qui l'Auteur l'avoit communiqué en 1654, & qui n'y avoit fait que de légers changemens ; & c'est un préjugé très-favorable pour ce Poëme. Muni d'

ne pareille approbation, pourquoi ne l'a-t-on pas tiré de l'obscurité où on le laisse depuis si long-tems ?

ETIENNE.
CARNEAU.
1671.

Dom Carneau est encore Auteur des Vers François sur les quatre fins de l'homme, qu'on lit dans le cloître des Recolets de Paris, & qui peuvent être de l'an 1657 ou environ; & on lui donne *la Piece de Cabinet, dédiée aux Poëtes du tems; Stances énigmatiques, avec un Sonnet sur le même sujet*, quoique l'Auteur ait signé le *sieur Carneau*. Ce Pere a fait encore quantité de Sonnets, d'Epitaphes, de paraphrases de Pseaumes, d'Hymnes & de Cantiques. Mais il seroit difficile de déterrer ces différentes Pièces, ou fugitives ou imprimées avec d'autres Ouvrages. Il a loué aussi en Vers François *la Rhétorique des Prédicateurs*, Livre pitoyable, de Jean de Soudier, Ecuyer, Sieur de Richesource, qui n'étoit qu'un misérable Déclamateur, & une espece de Pédant, qui se qualifioit *Modérateur de l'Académie des Philosophes Orateurs*, parce qu'il faisoit des leçons publiques d'Eloquence dans une chambre particulière à Paris.

Dom Carneau est mort dans la même ville le 17 Septembre 1671, & a été inhumé dans le caveau des Zamets Il

**ETIENNE
CARNEAU.**
1671.

page 227.

246 BIBLIOTHEQUE

avoit composé lui-même son Epitaphe en Vers Latins & en Vers François. Dom Becquet rapporte les uns & les autres, & on les lit aussi dans le Supplément de Moréri de 1735, & dans le tome quatrième de la Description de Paris, de feu M. Piganiol de la Force (page 115.) Voici ceux qui sont en François :

Cy gist qui s'occupant & de Vers & de Prose ,
A pu quelque renom dans le monde acquérir :
Il aimoit les beaux Arts ; mais sur toute autre chose ,
Il méditoit plus sur l'art de bien mourir.

PIERRE LE MOINE.

**PIERRE
LE MOINE.**
1671.

On a une connoissance encore plus exacte des Poësies du Pere *le Moine*, Jésuite. Si l'on en excepte quelques-unes qu'il composa, dit-on, durant les contestations des partisans de l'Evêque d'Ypres avec sa Société, & dont je ne prétends point faire ici mention, toutes ses Poësies ont été recueillies, & imprimées en 1672, *in fol.* sur un Privilège que l'Auteur avoit obtenu le 28 Mars 1669. Mais avant que d'entrer dans le détail de ce qui est contenu dans ce Recueil, disons un mot de l'Ecrivain.

Pierre le Moine étoit né à Chaumont

en Bassigny l'an 1602. Il étoit de bonne famille, & a eu un neveu Seigneur de Buxieres, Bourceval, & Saucey, Chevalier de l'Ordre du Roi, Conseiller en ses Conseils d'Estat & privé, Lieutenant Général au Bailliage & Siège Présidial de Chaumont. C'est lui qui a fait graver le Portrait de son oncle, qu'on voit à la tête de ses Poësies. Pierre n'avoit que dix-sept ans lorsque le 4 Octobre 1619, il entra à Nancy dans la Société des Jésuites, où il fit profession; chez qui il a rempli divers postes convenables à ses engagements & à ses talens, & qu'il a servi de sa plume en différentes occasions. Il mourut à Paris le 22 du mois d'Août de l'an 1671. C'est le premier de tous les Poëtes François de la Société qui ayent acquis quelque réputation dans ce genre d'écrire.

On ne parle plus aujourd'hui que de son Poëme intitulé *Saint Louis, ou la Ste. Couronne reconquise*, dont je ne connois point d'édition antérieure à l'année 1658. Ce Poëme qui est en 18 Livres, fut accueilli d'abord si favorablement, qu'il attira à l'Auteur les plus grands éloges. « Le grand & le bel esprit, que » votre Pere le Moine ! dit Costar en » écrivant au Pere Briet. Quelle fécon-

PIERRE
LEMOINE.
1671.

Supl. de Mo-
réri de 1735.
& de 1749.

Lettres de
Cost. t. 2. L. 1.
289. & dans
les Lettres de
Vaumoriere,
t. 2. p. 193.

Liv

PIERRE
LE MOINE.
1671.

» dité d'invention ! Quelle abondance
» de pensées ! Quel choix de paroles !
» Mais plutôt quelle fougue , quelle fu-
» reur , quel enthousiasme ! Que de pom-
» pe , que de majesté , que de hardiesse ,
» que de grandeur égale & constante ! Il
» a trouvé le secret de faire une Piece ré-
» guliere de l'histoire d'un Héros , dont
» le malheur ne fut pas moindre que la
» vertu.... Il a eu l'adresse & l'invention
» d'agrandir un petit sujet , en le rem-
» plissant de plusieurs Episodes ingé-
» nieux , agréablement attachés à la prin-
» cipale action , par les liens naturels du
» nécessaire & du vraisemblable , &c.

Costar parloit ainsi : « Après avoir lû ,
» dit-il , deux fois tout de suite , & presque
» tout d'une haleine le Poème de Saint
» Louis , avec un plaisir qu'on auroit de
» la peine à comprendre , quelque effort
» qu'il fit pour l'exprimer. » Dans une
Ibid. Let. 321. autre Lettre à l'Abbé Quillet , Panégy-
riste du même Poème , il ajoute : « Qu'il ve-
» noit de lire cet Ouvrage pour la troisie-
» me fois avec un goût merveilleux , &
» qu'il ne peut s'empêcher de publier
» que tout lui en a plu , l'économie du
» dessein , la variété des événemens , la
» noblesse des pensées , & la magnificen-
» ce de la diction. » M. Gueret en avoit

apparemment les mêmes idées, puisqu'il dit dans son Dialogue intitulé *la Promenade de Saint Cloud*: « Nous n'avons gueres de Poëte en France que le Pere le Moine. On sent dans ses Vers cette fureur & cet enthousiasme qui fait les vrais Poëtes, & ses expressions ont une force & une énergie qui remplit l'esprit, & soutient comme il faut la grandeur de l'Epopée. »

PIERRE
LEMOINE.
1671.

Promenade
de S. Cloud,
à la suite des
Mémoires de
Bruys, p. 232.

On dit ordinairement qu'il ne faut pas disputer des goûts. Pour moi qui n'ai lu qu'une fois le Poëme de Saint Louis dans ma jeunesse, je me rappelle que cette lecture m'ennuya & me fatigua; j'ai voulu la reprendre depuis, & je n'ai pu aller bien loin. Si je disois donc avec un Anonyme, « Que le meilleur Poëme Epique que nous ayons, au jugement des connoisseurs, c'est ce Poëme: » j'ajouterois avec lui, « Que je tiendrois fort à plaindre tout homme d'esprit qui seroit condamné à en faire ou à en entendre la lecture entière. L'Auteur, dit le même Anonyme, avoit sans contredit une imagination très-heureuse & très-brillante, & un feu très-propre à soutenir le long travail d'un Poëme Epique; mais il est vrai aussi que son imagination le maîtrisoit un peu trop, »

Mercur de
Trévoux Fé.
1708.

PIERRE
LEMOINE.
1671.

» & qu'elle l'emportoit trop loin. Il pa-
 » roit, continue-t-on, toujours monté
 » sur le Pégase, & à chaque moment on
 » le perd de vûe : on sent que ce qui est
 » naturel lui paroît fade. Il ne se conten-
 » te pas du grand; il veut du surprenant,
 » du prodigieux. Son enthousiasme est le
 » même par-tout; il dit les petites cho-
 » ses du même ton que les plus gran-
 » des. Les couleurs dans ce qu'il peint,
 » sont presque toujours également char-
 » gées. Il veut que ses ombres mêmes
 » ayent du brillant. Enfin c'est un de ces
 » génies outrés, qui forcent, qui exa-
 » gerent tout, & qui, à force de s'éle-
 » ver pour trouver le beau, le laissent
 » derriere eux, & se perdent dans les
 » nues. Il étoit véritablement né Poëte:
 » mais il a gâté sa versification en vou-
 » lant lui donner de la force; & ses
 » transpositions fréquentes, au lieu de
 » donner à ses Vers cette grandeur &
 » cette majesté qu'il cherchoit, n'ont
 » servi qu'à les rendre plus rudes & plus
 » durs qu'ils n'auroient été s'il eût sui-
 » vi son génie. » Tel est le jugement de
 l'Auteur anonyme d'une Réponse à cet-
 te question : *Pourquoi les François qui*
ont égalé les Anciens dans tous les genres
de Poësie, n'ont-ils point réussi dans le
Poëme Epique ?

Un autre Anonyme qui a répondu aussi à la même question, porte ainsi son jugement sur le même Poëme. « Il se » trouvera, dit-il, des personnes d'es- » prit, les Jésuites entre autres, qui pré- » tendront que le Pere le Moine ne doit » céder ni à Stace, ni à Valerius Flac- » cus. Je l'avouerois sans peine, si tout » son Poëme étoit traité comme l'Epi- » que de Muratan & de Zaïde. Je con- » viendrai même qu'il a de l'esprit autant » que Stace, & plus que Valerius. Mais » je ne consentirai jamais qu'on lui donne » rang parmi les Poëtes Épiques qu'on » peut lire. Si quelqu'un veut disputer » avec moi sur ce point, je le prie de lire » auparavant de suite deux Livres de la » Louisiade sans s'ennuyer . . . Il auroit » approché du Tasse, s'il n'avoit pas » donné dans les fausses idées du goût ro- » manesque. » Il y a quelque restriction à faire dans ce que l'Auteur de ce second jugement dit des sentimens des Jésuites sur l'Ouvrage de leur Confrere. On sçait que c'est principalement contre le Poëme de Saint Louis que le Pere Mambrun a fait son traité du Poëme Epique ; & que si le Pere Rabin dit : « Que nous n'avons » aucun Ouvrage en notre Langue où il » y ait tant de Poësie, » il ajoute, « que

PIERRE
LE MOINE.

1671.

Mercur de
Trev. ibid.

Réflex. sur
la Poët. in-
4°. p. 114.

PIERRE
LE MOINE.
1671.

Mém. de
rev. Août
730. P. 1455.

» l'Auteur n'est pas assez retenu ; qu'il se
» laisse aller à son esprit , & que son ima-
» gination le mene souvent trop loin. »

Ces jugemens peuvent fort bien s'ac-
corder avec ce que le grand Corneille
avoit dit, que si le Pere le Moine fût venu
cinquante ans plus tard, il eût été le maî-
tre de tous les Poètes François ; & avec
cette réponse que M. Despréaux fit , dit-
on , à une personne qui lui demandoit ,
pourquoi parlant de tant de Poètes qui
ont écrit en notre Langue , il ne disoit
rien du Pere le Moine ; *Qu'il étoit trop*
fou pour qu'il en dît du bien, & trop Poë-
te pour qu'il en dît du mal. Enfin ils ne
contredisent point ce que M. l'Abbé
Jouannet a dit tout récemment dans la
Préface de ses *Elémens de Poësie Fran-*
çoise : « Que quoique tous les Ouvrages
» du Pere le Moine soient à peine sup-
» portables aujourd'hui ; on est presque
» forcé de convenir , que nous n'avons
» peut-être pas de Poëte à qui la nature
» ait accordé plus de génie qu'à l'Au-
» teur du Poëme de Saint Louis. »

Elem. de
Poës. Franç.
Préf. p. 9.

Ajoutons à ces jugemens de nos Cri-
tiques celui de feu M. l'Abbé Dubos ,
qui , dans ses *Réflexions sur la Poësie &*
la Peinture , s'exprime en ces termes :
« L'Auteur du Poëme de la Magdelaine

» & celui du Poëme de Saint Louis ont
 » été deux esprits pleins de verve ; mais PIERRE
 » qui n'ont jamais peint la nature , parce LE MOINE
 » qu'ils l'ont copiée d'après les vains fan- 1671.
 » tômes que leur imagination brûlée en a ;
 » voit formée : tous deux se sont également
 » éloignés du vrai , quoiqu'ils s'en soient
 » écartés , par des routes différentes. »

Les autres Poësies du Pere le Moine
 n'ont pas eu , dit M. Baillet , le même Baill. Jugem^{ts}
 éclat qu'à eu le Poëme de Saint Louis ; des Sçavans ,
 t. 5. p. 296.
 quoiqu'on y trouve par-tout le génie
 de leur Auteur , cette vivacité , cette
 hardiesse , & cette beauté d'imagination
 qui ne l'a jamais abandonné. M. Gueret Promenade
 de S. Cloud ,
 p. 232.
elles ne me plaisent pas , dit-il : *l'Elégie ni*
les Epîtres à la manière d'Horace , ne font
pas son genre.

Nous avons trois Livres de ces *Epî-*
tres , dont plusieurs parurent d'abord sé-
 parément , que l'Auteur réunit ensuite
 en 1665 , & qu'il publia sous le titre
d'Entretiens & Lettres Poétiques. Ce sont
 les mêmes Pieces qu'on trouve dans l'é-
 dition *in-folio* de 1672 , avec le titre de
Lettres Morales & Poétiques. On a raison
 de reprocher à l'Auteur d'y avoir donné ,
 de même , que dans quelques endroits
 de ses *Peintures Morales* , des couleurs

PIERRE
LEMOINE.
1671.

trop fortes à des beautés périssables. Le Pere le Moine a senti le poids de ce reproche ; il a voulu s'en justifier , mais d'une maniere trop singuliere , pour ne pas rapporter ses propres paroles : « Mes » *Entretiens* , dit-il , sont de matieres ou » toutes Chrétiennes , ou toutes Mora- » les : quelques-unes sont toutes Politi- » ques ; & quelques autres Composites , » comme parlent les Architectes . . . S'il » se trouve quelque chose de gai dans » celles qui sont purement Poétiques , » cette gaieté se doit prendre comme se » prend la Musique & la Symphonie , » dont la dévotion des Fideles est égayée : » & on pourra de plus en apprendre , que » le gai & le chaste ne sont pas deux ca- » racteres si incompatibles dans la Poësie , » que le veulent faire accroire ceux qui » ne connoissent de toutes les Muses , que » les dissolues & les débauchées. J'ajoute » à cela , que la plupart de ces *Entretiens* » ayant été composés à la campagne , » aux plus beaux jours de l'année , du- » rant la joye de la nature , & chez des » amis qui faisoient tout ce qu'ils pou- » voient pour me réjouir , je n'ai pas cru » que ma condition voulût de moi tant » de dureté envers la nature , ni tant » d'incivilité envers mes amis , que je re-

» jettaffe la joye qu'ils m'offroient; &
 » que je gâtaffe de mon chagrin des
 » compositions faites parmi les fleurs de
 » leurs jardins, & à l'ombre de leurs
 » allées. » On reconnoît assez bien dans
 ces aveux le systême de la *Dévotion aisée*,
 composée en Prose par le même Auteur.

PIERRE
 LEMOINE.
 1671.

Quoi qu'il en soit, il y a seize Lettres
 ou Entretiens dans le premier Livre, dix
 dans le second, & cinq seulement dans
 le troisieme; & il s'y trouve en effet de
 toutes les matieres annoncées par l'Au-
 teur. J'ennuierois si j'entrois sur cela dans
 un grand détail. Je dirai seulement, que
 les Épîtres 2. (*le Speculatif*,) 4 & 7, (*la*
Carte de Paris) 8, (*Le Ministre sans re-*
proche) 10, (*de la Vie champêtre*) 11,
 (*le Théâtre du Sage*) 12, (*de la Paix*
du Sage) & 14, (*les Divertissemens de*
l'Automne) du Livre premier; la neu-
 vieme du second Livre (contre le jeu)
 & la troisieme du troisieme Livre (*le*
Tage à la Seine) avoient déjà paru cha-
 cunes séparément. Que ces Lettres sont
 suivies d'*Hymnes*, sur les Oeuvres de la
 création, & sur l'Amour divin; de deux
 Odes sur la femme forte; d'une troisieme
 Ode à la Reine sur les *Prosperités de sa*
Régence; d'une Hymne à la louange de
 la Pudeur; de plusieurs Odes sur divers

PIERRE
LE MOINE.
1671.

événemens qui ont intéressé la France ; sur la réduction de la Rochelle & des *Tapisseries & Peintures Poétiques*, dont la première est en particulier sur l'origine de la Poésie ; enfin de plusieurs autres Pièces sous le titre de *Diversités & jeux Poétiques*, parmi lesquelles on a une Pastorale, faite pour le départ de la Reine de Pologne ; plusieurs Métamorphoses ; des Sonnets, une Élégie, & quelques Épitaphes. Le Sonnet à M. des Yveteaux, Conseiller d'État, avoit déjà été imprimé, avec quelques différences, à la suite du *Spéculatif* du même Auteur.

J'ajouterai que cette Lettre intitulée le *Spéculatif*, adressée au Cardinal Antoine Barberin, fut composée à la *vûe de la Mer*, dans une maison que M. des Yveteaux avoit près de Caën, vers l'embouchure de l'Orne ; que le Poète y fait une description de la Mer & de ses côtes, & y rend compte des pensées qu'un tel spectacle lui avoit fait naître ; que l'héroïque & le moral y sont mêlés, & que les louanges qu'il y insere de quelques grands hommes, en particulier des Barberins, y sont accompagnées de considérations utiles à tout le monde. Que dans la Lettre septième, intitulée, la *Carte de Paris*, ou, selon la première

édition, *la vue de Paris*, le Pere le Moine fait une description de la grandeur & des richesses de cette ville ; de ses Eglises, de ses Palais, de ses Promenades ; que dans le *Ministre sans reproche*, ou huitième Lettre adressée à M. le Président de Bailleul, Sur-Intendant des Finances, & Chevalier de la Reine Régente, il fait le Portrait d'un parfait Ministre, & représente les qualités qu'il doit avoir pour être sans reproche en sa naissance, en sa conduite, & en sa vie. Qu'il composa la dixième Lettre, sur la vie champêtre, à Nanteuil, où M. le Maréchal d'Estrées l'avoit mené pour s'y rétablir d'une maladie qui l'avoit conduit aux portes de la mort. Que les deux Lettres, l'une intitulée *le Théâtre du Sage*, à M. le Président de Mesmes, l'autre, *de la Paix du Sage*, à M. de Montmor, sont pleines de vérités Physiques & Morales. Qu'il n'instruit pas moins dans la Lettre sur les inconvéniens du jeu, dans celle où il donne des avis à Madame la Comtesse de la Suze, dans celle sur l'emploi du tems, au Marquis de Leuville. Je dirois la même chose de beaucoup d'autres si ce détail ne devenoit trop long.

Le Pere le Moine se prêche lui-mê-

PIERRE
LE MOINE
1671.

PIERRE
LEMOINE.
1671.

me , pour ainsi dire , dans plusieurs de ces
Lettres : Voici en quels termes il com-
mence la quinzieme du premier Livre,
au Marquis de Leuville.

Marquis, nous approchons du bout de la carrière:
Le tems vole , & nous porte à notre heure dernière ;
Et le peu qui nous reste & de vie & de jour ,
Mal propre aux Vers en moi, comme en vous à l'Amour,
Doit rappeler nos soins à cet ~~un~~ nécessaire ,
Qui ne peut qu'une fois se faillir , ou se faire.

A la fin de la même Lettre il parle
ainsi de ses talens Poétiques , dont on
va voir qu'il avoit une idée avanta-
geuse :

J'ai changé comme vous ; & cette riche source ,
D'où mes Vers descendoient d'une si prompte course,
Et traînoient en roulant , d'un bruit harmonieux ,
Perles , or , diamants , & rubis avec eux :
Maintenant demi sèche , & demi-limonneuse ,
Ne me fournit qu'une eau pesante & paresseuse ,
Qui coule goutte à goutte , & ne traîne en coulant ,
Que peu de joncs chargés d'un sable froid & lent.
Ma couronne commence à perdre sa verdure ;
La feuille n'en est plus si fraîche ni si pure ;
Ma lyre détendue , & sourde sous mes doigts ,
N'est plus, comme devant, d'accord avec ma voix:
Et le feu qui sembloit de mon esprit s'épandre ,
Amorti par les ans , est réduit à la cendre. •

Il conclut par cette moralité dont il a
scû , sans doute , se faire une sérieuse ap-

FRANÇOISE 259.
plication, & qu'il a mise en pratique :

Tout vieillit donc, Marquis, tout finit ici bas ;
Le jour a son déclin, la vie a son trépas,
Et sans nous amuser au flux de cette vie,
Après de faux plaisirs, de vrais regrets suivie,
Nous en devons si bien les restes dispenser ;
Qu'ils nous portent à celle où rien ne doit passer.

PIERRE
LE MOINE,
1671.

J'ai parlé ailleurs du Traité du Poëme Epique, que le Pere le Moine a donné à la tête de son Poëme de Saint Louis.

PIERRE DE SAINT LOUIS,
Carme.

Le Poëme de la Magdelaine dont M. l'Abbé du Bos a cru pouvoir comparer l'Auteur avec le Pere le Moine, comme je viens de le faire observer, est une production du Pere Pierre de Saint Louis, Religieux Carme de la Province de Provence. Avant la Lettre de M. Nicolas Folard, Chanoine de Nismes, écrite à M. le Marquis d'Aubais, nous ne connoissions que le Poëme de ce Religieux ; nous ne scavions rien de sa personne. Cette Lettre nous a instruit de ce que nous ignorions. Je vais l'abrégé.
Le Pere de Saint Louis étoit de Vau-

PIERRE
P D E
S. LOUIS.
1672.
Mercure de
Juil. 1750.

PIERRE
DE
S. LOUIS.
1672.

rées, ville du Diocèse de Vaison. Il y vint au monde un Mercredi 5 Avril de l'an 1626. Son pere, Jacques-Barthelemy, & sa mere, Anne Canal, étoient d'une condition peu relevée, mais assez à leur aise, & chez qui regnoient l'honneur & la probité. On lui donna le nom de *Jean-Louis* à son baptême. A l'âge de 5 ans, desirant de sçavoir lire, & son pere n'ayant pas voulu l'envoyer à l'école, à cause de sa délicatesse, il alla trouver de lui-même un maître d'école de son voisinage, & s'assit parmi les autres écoliers. Ce maître qui étoit indisposé contre son pere, ayant apperçu ce nouvel écolier qui n'étoit pas des siens, prit l'enfant par le bras & le chassa brutalement. Si cette action fit jetter des larmes à cet enfant, elle ne le déconcerta pas. Il sçavoit le chemin de la maison des Carmes; il y alla, s'adressa à un Religieux qu'il avoit vû chez son pere, en fut bien accueilli, déjeuna, & reçut sa premiere leçon. Celle-ci fut suivie de beaucoup d'autres, & ce fut de ce bon Religieux que notre Poëte apprit la plus grande partie de ce qu'il a sçu; à lire, à écrire, la Langue Latine, la Rhétorique, la Poësie, la Géographie, la Philosophie, & même à faire des *Rebus*,

des Anagrammes, des Logogryphes,
& autres semblables bagatelles, où il se
rendit un des plus habiles hommes de son
siècle.

PIERRE
DE
S. LOUIS
1672.

A l'âge de 18 ans, devenu amoureux
d'une Demoiselle nommée *Magdelaine*,
fille d'un Bourgeois de Vauréas, il fit
pour elle quantité de Vers & d'Ana-
grammes, qu'il avoit grand soin de lui
faire tenir, ou qu'il lui portoit lui-même.
Il disoit que pour un seul jour, il lui avoit
envoyé trois douzaines d'Anagrammes,
sur le seul nom de *Magdelaine*. Après
avoir fréquenté cette fille pendant qua-
tre ou cinq ans, il la fit demander en
mariage; & il étoit à la veille de l'épou-
ser lorsqu'elle mourut de la petite-vérole.
Cet événement le jetta dans la mélan-
cholie; peu de tems après il résolut de
quitter le monde, & pensa à entrer chez
les Dominicains. Mais s'étant souvenu
que sa Maîtresse, quelques jours avant
que de tomber malade, lui avoit fait
présent d'un Scapulaire, son imagination
lui suggéra qu'il devoit prendre parti
parmi les Carmes, & sans autre examen,
il se présenta à ces Religieux qui le reçur-
rent. Il avoit alors 25 ou 26 ans.

Après son Noviciat, on l'envoya à
Aix, où il étudia deux ans la Théolo-

PIERRE
D'E
S. LOUIS.
1672.

gie sous un Professeur de son Ordre; D'Aix, il passa à Aigualades, Couvent solitaire à une lieue & demie de Marseille, où il fit avec un Pere Golier, une liaison si intime, que depuis, ces deux Religieux ne purent jamais se quitter. Jusques-là, le Pere de Saint Louis avoit si bien caché son feu Poétique à ses Confreres, qu'il n'en avoit pas même laissé paroître une étincelle. Mais ce feu se ralluma tout à coup à Aigualades. Voulant néanmoins employer son talent plus chrétiennement qu'il n'avoit fait étant séculier, il résolut d'entreprendre un Poëme sacré en chantant les actions de quelque Saint ou de quelque Sainte. Le Prophète Elie, prétendu Fondateur de son Ordre, & la Magdelaine, Patronne de son ancienne Maîtresse, s'offrirent d'abord à son esprit. Il balança quelque tems entre l'un & l'autre sujet. Enfin il se détermina pour la Magdelaine, & commença son Poëme. Mais après y avoir travaillé trois ou quatre jours, il le laissa, s'imaginant qu'il feroit mieux de chanter le Prophete Elie, qui lui fournissoit, à ce qu'il prétendoit, un sujet plus grand & plus brillant, & parce qu'il pourroit intituler son Poëme *L'Eliade*, nom qui le charmoit à cause de sa ressemblance avec ce mot *l'Iliade*.

Un événement que son imagination réalisa lui fit encore quitter ce Poème pour reprendre celui de la Magdelaine. Etant allé à la Sainte Baume, avec son ami le Pere Golier, il crut voir en songe son ancienne Maîtresse, qui après lui avoir lancé des regards pleins de courroux, sans rien dire, lui reprocha ensuite avec vivacité son inconstance, lui commanda de reprendre son premier travail, lui annonçant qu'il mourroit dans l'année, s'il y manquoit. Ce songe, tel qu'il fut, l'effraya, & décida du sort de son Poème. A mesure qu'il y travailloit, il lisoit ce qu'il en avoit fait à ses Confreres, qui en étoient charmés jusqu'à l'enthousiasme. Ils s'empresserent même d'en parler au célèbre Poëte Latin, Balthazar *de Vias*, qui ayant lu le premier Chant, en fit l'éloge en leur présence, & s'en moqua avec ses amis. Le Pere de Saint Louis informé de ses railleries, s'en vengea trois jours après par une douzaine d'Anagrammes satiriques, qu'il envoya à M. de Vias qui y répondit sur le même ton par un billet Latin.

Notre Poëte Carme, après avoir demeuré deux ans à Aigualades, & trois autres ensuite en divers Couvens de son Ordre en Provence, fut envoyé régen-

PIERRE
DE
S. LOUIS.
1672.

~~PIERRE~~ ter à Saint-Marcellin en Dauphiné , où
 PIERRE les Carmes. ont le Collège. Il avoit fait
 D. R. alors environ les deux tiers de son Poë-
 S. LOUIS. me ; & comme sa Classe lui emportoit
 1672. beaucoup de tems , il fut cinq ans à l'a-
 chever , & à limer & polir le tout , c'est-
 à-dire, à le mettre dans l'état où il le vou-
 loit. Sans cesse , dit-on , il le retouchoit ,
 & on l'a vû plusieurs fois être un jour
 entier sur un Vers. Lorsqu'il crut l'avoir
 porté au degré de perfection qu'il s'étoit
 figuré , il demanda à son Provincial la
 permission d'aller à Lyon pour le faire
 imprimer. Le Provincial qui ne vouloit
 pas le chagriner , la lui accorda , espé-
 rant que le Préfet du grand Collège de
 Lyon à qui il vouloit qu'il fût montré ,
 & dont il exigeoit l'approbation avant
 que de le livrer à l'impression , trouveroit
 bien les moyens de s'en débarrasser , &
 d'empêcher la publication de ce Poëme.

L'Auteur s'étoit cependant déjà mu-
 ni de l'approbation de trois Docteurs de
 l'Ordre , & ne se doutant point du tour
 que son Provincial vouloit lui jouer , dès
 qu'il fut arrivé à Lyon , avec son fidele
 compagnon le Pere Golier , il se présen-
 ta avec confiance devant le Préfet , & lui
 remit son manuscrit. A peine ce Reli-
 gieux en eut-il lû la premiere page ,
 qu'il

qu'il ferma le Livre, l'envoya au Frere Portier, & lui ordonna de le rendre au Pere de S. Louis quand il reviendrait, en lui disant de sa part, qu'il n'avoit point d'Approbation à lui donner. Le Poëte consterné de cette réponse, entre dans le Couvent malgré la résistance du Portier, monte précipitamment à la chambre du Préfet, se jette à ses pieds, supplie, presse, conjure, pleure, & lui arrache ce qu'il avoit résolu de lui refuser.

PIERRE
DE
S. LOUIS,
1670.

Le Poëme fut donc imprimé, au grand contentement de l'Auteur, mais non à la satisfaction de l'Imprimeur, qui dix ans après avoit encore l'édition presque entière dans son magasin. Enfin las de garder ce meuble inutile, & ayant besoin de la place qu'il occupoit, il étoit prêt de le faire passer chez l'Epicier, lorsque tout à coup quelqu'un le fit si bien connoître, qu'on s'empressa de l'acheter, & qu'on fut obligé d'en faire promptement une seconde édition.

Le Pere de Saint Louis étoit mort environ un an avant la fortune de son Poëme. Dans l'intervalle, il reprit son *Eliade*, qui lui couta huit ans de travail; mais à peine étoit-il achevé, qu'il fut attaqué d'une hydropisie de poitrine,

PIERRE
DE
S. LOUIS.
1670.

qui l'emporta en peu de jours. Le Mémoire que je suis, ne dit ni où, ni à quel âge. Le manuscrit de l'*Eliade* a passé depuis dans diverses mains ; & il y a quelques années qu'un Carme en traita secrètement avec un Libraire de Lyon, qui en auroit surchargé le Public, si les Carmes qui en furent informés, ne l'eussent empêché.

Suivant le Mémoire cité, dont l'Auteur tenoit tout ce qu'il rapporte du Pere Golier même, le Pere de Saint Louis étoit fort laid de figure ; mais bon Religieux, exact observateur de sa regle, humble, modeste, & très-appliqué à l'étude. Ce fut le plus grand faiseur d'Anagrammes de son siècle. J'en ai déjà donné quelques preuves. On prétend qu'il avoit anagrammatisé tous les Papes, les Empereurs, les Rois de France, les Généraux de son Ordre & tous les Saints. Assez simple pour y croire aussi fermement qu'aux songes à qui il cherchoit toujours à donner du corps, il tenoit pour certain, avec les Rabins Cabalistiques dont il avoit lu les Ecrits, que la destinée des hommes étoit marquée dans leurs noms. Il citoit le sien en preuve ; parce que dans ces deux mots *Ludovicus Bartelemi*, il avoit trouvé cette Ana-

gramme Carmelo se devoiet, & en François, il est du Carmel.

PIERRE
DE
S. LOUIS.
1670.

Je reviens à son Poëme : il est intitulé , *La Magdelaine au desert de la Sainte Bâume en Provence. Poëme Spirituel & Chrétien.* Il y a douze Livres précédés d'un Quatrain de l'Auteur sur l'*Anagramme de la Sainte* , d'une Epigramme où il fait parler son *Livre au Critique* ; du *Vœu*, en Prose, du Poëte à *Notre-Dame de Lumiere*, honorée & servie par les *Reverends Peres Carmes*, au terroir de *Goult* en Provence ; de Vers Latins & François sur le même sujet ; d'une Epître dédicatoire, aussi en Prose, à *Madame de la Blache, Gabrielle de Lévi* ; d'une Anagramme du nom de cette Dame, accompagnée de quelques autres Vers à la même, d'un Avis au Lecteur, qui a pour Devise ou pour Epigraphe : *Si nova non canto Carmine ; canto novè* ; enfin de 13 à 14 autres, petites Pieces en Vers François, dont quelques-unes sont de l'Auteur même, & les autres, à sa louange, par plusieurs de ses Confreres. On me dispensera d'entrer dans un plus grand détail, & sur-tout d'analyser le Poëme de la Magdelaine. M. de la Monnoye qui a fait réimprimer ce chef d'Oeuvre de pieuse extravagance, qui étoit de-

La Monnoye
Recueil de
Pieces chois.
tome 2.

venu très-rare , en porte ce jugement
 « On ne reproduit ici cet Ouvrage,
 » dit-il, que pour divertir le Lecteur
 » par le ridicule de la composition. Tous
 » les défauts que les Ecrivains judicieux
 » évitent avec soin, le bon Moine Auteur
 » de cette Piece originale , s'est rendu
 » ingénieux à les rechercher. On peut
 » dire qu'il y a réussi ; & que si l'on avoit
 » proposé un Prix de Poësie pour les
 » Vers où entreroit le Phœbus le plus
 » raffiné, & le galimatias le plus exquis,
 » le Poëme de la Magdelaine l'auroit in-
 » failliblement remporté. Son Auteur
 » est le véritable Amidor des *Vifonnai-*
 » *res*. Ce que Desmarêts a de gayeté de
 » cœur imaginé, le Poëte Provençal l'a
 » de bonne foi & très-sérieusement exé-
 » cuté. » Le Pere de Saint Louis se fe-
 » roit peu chagriné apparemment de la sé-
 » vérité de ce jugement, qui n'a cependant
 rien d'outré , s'il étoit véritablement
 dans les sentimens qu'il exprime dans
 ces Vers de son Livre au Critique :

PIERRE
 DE
 S. LOUIS.
 1670.
 Ibid. tome I.
 Pref.

Garde-toi bien de m'acheter ,
 Critique , si je ne t'agréé ;
 Tu peux ailleurs te contenter ,
 Sans me faire la simagréé.
 (Mon Auteur n'ayant attendu ,
 Ni ton amitié , ni sa haine.)

Car vous auriez tous deux perdu,
Toi, ton argent, & lui sa peine.

ANTOINE GODEAU.

PIERRE
DE
S. LOUIS.
1670.

La vie d'Antoine Godeau n'offre point les traits singuliers & originaux dont celle du Pere de Saint Louis a été remplie. Infatigable Ecrivain, Poëte estimable à plusieurs égards, solide Orateur, Historien judicieux, habile Théologien, ce fut aussi un Evêque qui honora son caractère par ses talens, & qui les sanctifia par sa piété. Il naquit à Dreux le 24 Septembre 1605 d'Antoine Godeau, Maître des Eaux & Forêts du Comté de Dreux, & de Marie Terge, fut élevé avec soin, & fit dès sa première jeunesse de rapides progrès dans l'étude, qui a toujours fait ses délices. Son amour sur-tout pour la Poësie Française, par où je dois principalement le considérer ici, se déclara dès l'âge le plus tendre, & ne le quitta jamais. Il le dit dans son Epître dix-septieme à M. de Balzac :

Dès mes plus jeunes ans j'ai goûté les douceurs
De l'Art victorieux de ces divines Sœurs;
Sans étude, sans peine, en leurs bois solitaires,
Elles m'ont enseigné leurs célestes mystères.

ANTOINE
GODEAU.
1672.
Supplém. au
Nérol. de
P. R. p. 571.
& suiv.
Gall. Christ.
t. 3. p. 1181.
1230.
Baill. Jug.
des Sav.
T. V.

Epit. Mor.
p. 105.

ANTOINE
GODEAU.
1672.

Cet amour pour la Poësie l'attiroit souvent à Paris , où il logeoit chez M. Conrart son parent , qu'il consultoit sur ses Essais Poëtiques , & dont il recevoit de judicieux avis. Il le reconnoît dans son Epître dix-huitieme , adressée à M. Conrart lui-même :

Combien de fois l'ardeur de cette vive flamme ,
Dont naissant , je reçus les rayons dans mon ame ,
Eût-elle malgré moi mon esprit emporté ,
Si tes sages avis ne l'eussent arrêté ,
Et si le remettant dans sa juste carrière ,
Ta clarté n'eût encore éclairé sa lumière !

Ce fut à l'occasion de ces fréquentes visites que se formerent ces assemblées , qui donnerent naissance à l'Académie Françoisè , dont le jeune Poète fut un des premiers membres.

Les premieres vûes de M. Godeau furent de prendre en Province quelque Charge dans la Robbe , & il rechercha en mariage la fille du Lieutenant Général de Dreux. C'est peut-être cette *Bellinde* , qui est en partie l'objet des six Lettres en Prose , qu'on lit dans le Recueil de Faret , & dans trois desquelles le jeune Ecrivain joue en perfection le rôle si bien décrit par Despréaux dans sa neuvieme Satire :

Mém. d'Art.
t. 5. p. 222.
& suiv.
Rec. de Let.
publié par
Faret , pages
430. & suiv.

Faudra-t-il de sang froid & sans être amoureux,
 Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux ?
 Lui prodiguer les noms de Soleil & d'Aurore,
 Et toujours mangeant bien, mourir par métaphore.

ANTOINE
 GODEAU.
 1672.

L'amour de M. Godeau étoit cependant réel ; mais les sentimens qu'il exprime dans ses Lettres sont trop peu naturels, pour ne pas croire qu'il ait beaucoup prêté à son imagination. Je viens d'insinuer que *Bellinde* n'étoit qu'en partie l'objet de ces six Lettres, qu'on auroit peut-être dû ensevelir dans l'oubli. En effet la premiere, qui est de 1624, fut écrite principalement pour consoler le Chancelier Brulart de Sillery, qui fut remercié le 22 Janvier de la même année. La seconde adressée à *Philandre*, c'est-à-dire, à Conrart, n'est gueres qu'un Panegyrique de Madame des Loges, dont M. Conrart lui avoit procuré la connoissance. La troisieme est écrite à cette Dame elle-même. Ce n'est proprement que dans les trois dernieres, comme je l'ai dit, que *Bellinde* est honorée presque jusqu'à l'adoration.

On ne peut pas douter non plus que M. Godeau, aussi passionné qu'il l'étoit pour la Poësie, n'ait plus d'une fois exprimé alors son amour en Vers. Et si ceux-

ANTOINE
GODEAU.
1672.

ci ne subsistent plus , c'est qu'apparemment il eut un très-grand soin de les supprimer depuis qu'il eut l'avantage de penser plus sagement. Ceux qui en ont parlé, comme l'Abbé Ménage, & le Pere Vavasseur, Jésuite, ont été chercher bien loin des preuves de ces Vers de galanterie , & en ont donné qui ne prouvent rien. S'ils eussent consulté l'Epître quatorzieme de M. Godeau à Madame la Marquise de Montausier , ils y eussent trouvé ce qu'ils cherchoient : le Poëte y fait cet aveu :

Je sens dans mon esprit une même splendeur,
Un transport aussi noble , une aussi vive ardeur ,
Que quand un jeune sang bouillonnant dans mes veines,
Rendoit mon cœur sensible aux amoureuses peines,
Et me faisoit enfler sur le bord des ruisseaux,
Ou dans les sombresbois , mes tendres chalumeaux ,
Pour apprendre aux Bergers une fidele flamme ,
Qu'une amour innocente allumoit dans mon ame.

Cet amour n'eut pas le succès dont il s'étoit flatté. Petit , laid , sans nul agrément dans sa personne , il fut refusé. Le dépit qu'il en eut lui fit quitter sa patrie , & il vint s'établir à Paris. Chapelain qui le connoissoit déjà depuis quelques années , & qui l'aimoit , le produisit en 1632 , ou l'année suivante , à l'Hôtel de Rambouillet , qui passoit alors pour

le vrai séjour du bon goût, & où tous ceux qui cherchoient à se faire un nom dans la carrière du bel esprit, s'efforçoient de se faire introduire. M. Godeau y fut d'abord goûté. Mademoiselle de Rambouillet, Julie d'Angennes, depuis Madame de Montausier, parlant de lui dans une de ses Lettres à Voiture, disoit : *Il y a ici un homme plus petit que vous d'une coudée, & je vous jure, mille fois plus galant.* La petitesse de sa taille, & l'affection que cette Demoiselle lui portoit, le firent alors surnommer *le Nain de Julie.*

ANTOINE
GODEAU.
1672.

On prétend que Voiture en conçut de la jalousie, & que ce fut contre lui qu'il fit ce Rondeau :

Comme un galant & brave Chevalier,
Vous m'appellez en combat singulier
D'amour, de Vers, & de Prose polie;
Mais à si peu mon cœur ne s'humilie,
Je ne vous tiens que pour un écolier.
Et fussiez-vous brave, docte, guerrier;
En cas d'amour n'aspirez au Laurier;
Rien ne déplaît à la belle Julie
Comme un galant.

Quittez l'amour, ce n'est votre métier;
Faites des Vers, traduisez le Pseautier,
Votre façon d'écrire est fort jolie:
Mais gardez-vous de faire de folie,
Ou je sçaurai, ma foi, vous châtier
Comme un galant.

ANTOINE GODEAU. D'autres croient que l'Abbé Esprit, dont je parlerai ailleurs, étoit l'objet de ce Rondeau.

1672.

Quoi qu'il en soit, M. Godeau ne tarda pas à connoître tout le vuide de ces frivoles applaudissemens, qui l'avoient ébloui pendant un tems, mais sans le séduire. La même grace qui d'un rayon avoit éclairé son esprit, d'un autre échauffa son cœur, & lui inspira le dessein de consacrer le reste de ses jours & tous ses talens au service de celui de qui il tenoit les uns & les autres. C'est avec de pareilles dispositions qu'il entra dans l'état Ecclésiastique; & depuis il se fit une loi de n'employer son génie poétique qu'à chanter les merveilles de Dieu & les vérités de la Religion.

Ce fut au commencement de 1635 qu'il embrassa la profession Ecclésiastique, comme on le voit par une Lettre de M. Conrart, dont j'ai l'original, datée de Jonquiere le 23 Mai 1635. Conrart y félicite son ami sur son changement d'état; dont il parle comme étant arrivé depuis fort peu de tems. Il en résulte, que si ce furent, comme on le dit, les Prédications de M. Godeau, qui engagerent le Cardinal de Richelieu à l'élever à l'Episcopat, il faut qu'il ait reçu tous les

Ordres sacrés presque en même tems, & que ses Prédications ayent fait un prompt éclat, puisqu'il fut nommé Evêque le 21 Juin 1636. D'autres prétendent qu'étant allé présenter au Cardinal de Richelieu sa *Paraphrase du Cantique des trois jeunes Hébreux*, ce Ministre le nomma sur le champ à l'Evêché de Grasse, alors vacant; & lui dit, pour le plaisir apparemment de faire une *pointe*, ces paroles, qu'on a mises au rang des bons mots: *Vous m'avez donné Benedicite, & je vous donne Grace.* Ayant reçu ses Bulles du Pape Urbain VIII. datées du 22 Septembre, il fut sacré au mois de Décembre suivant, prêta serment de fidélité le premier Janvier 1637, & peu après il alla dans son Diocèse, où il prit possession le 21 Mars de la même année. En quittant Paris, il fit son adieu à cette ville, par un Sonnet qui finit ainsi :

De tes riches Palais j'admire la splendeur,
Tes biens toujours nouveaux, ton immense grandeur,
Et ta confusion, si pompeuse & si belle.

Je te quitte pourtant, agréable séjour,
Pour le séjour sauvage où mon devoir m'appelle;
Paris a mon estime, & Grasse a mon amour.

En effet dès qu'il fut au milieu de son troupeau, appliqué tout entier aux devoirs de son état, il annonça avec zèle la

M vj

ANTOINE
GODEAU.
1672.

Oeuvres de
Godeau, t.
3. p. 442.

ANTOINE
GODEAU.
1672.

Nicer. Mém.
t. 18.

parole de Dieu , tint plusieurs Synodes , compoſa quantité d'Inſtructions Paſtorales pour ſon Clergé , & y rétablit la diſcipline Eccléſiaſtique.

Il réunit à l'Evêché de Graſſe , par droit de Patronage , l'Egliſe d'Antibes ; & obtint du Pape Innocent X. des Bulles d'union de l'Evêché de Vence avec celui de Graſſe , comme ſon prédéceſſeur, Guillaumè le Blanc, en avoit obtenu de Clément VIII. Cependant , quelque canonique que fût cette union de deux Evêchés qui n'étoient enſemble que de 10000 liv. de revenu , & qui n'avoient en tout que trente Paroiſſes , voyant que le Clergé & le Peuple de Vence ſ'y oppoſoient , il aimà mieux céder ſon droit que de plaider , & de n'être pas agréable à une partie de ſon troupeau , & il ſe contenta de l'Egliſe de Vence.

Il aſſiſta aux Aſſemblées générales du Clergé , tenues en 1645 & 1656. Dans la première , il compoſa & récita par ordre du Clergé l'éloge de *Petrus Aurelius* , c'eſt-à-dire , de M. du Verger de Haurane , Abbé de S. Cyran , qui avoit ſoutenu fortement les droits des Evêques contre quelques Réguliers. Dans la ſeconde , il fut un des Prélats qui témoignèrent le plus de zèle & d'indignation

contre les propositions de Morale relâ-
chée, qui avoient été dénoncées à cette
Assemblée ; & ce fut par son avis qu'elle
fit imprimer les instructions de Saint
Charles Borromée. Le Cardinal Gri-
maldi ; Archevêque d'Aix, ayant été
envoyé à Rome par le Roi en 1660 ; ce
Prélat commut l'administration de son
Eglise, & de toute sa Métropole, à M.
Godeau. Celui-ci eut une attaque d'a-
poplexie le 17 Avril 1672, qui étoit le
jour de Pâques, & il en mourut dans sa
ville Episcopale le 21 du même mois,
âgé de 67 ans. On dit qu'il avoit perdu
la vûe quelque tems avant sa dernière
maladie. Chapelain avec qui il avoit été
lié jusqu'à la mort, & parmi les Lettres
duquel on en lit un grand nombre qui lui
sont adressées, dit dans une du 7 Janvier
1665, qu'on avoit jetté les yeux sur lui
pour lui confier l'éducation de M. le
Dauphin, qui a été depuis Louis XIV ;
*mais que le zele qu'il avoit marqué con-
tre la Morale des Casuistes relâchés, l'a-
voit fait exclure.*

Comme M. Godeau avoit une facili-
té & une fécondité prodigieuse, & qu'il
sçavoit mettre le tems à profit, les occu-
pations de son ministère ne lui ont point
fait oublier ses amis, ainsi qu'on le voit

ANTOINE-
GODEAU
1672

**ANTOINE
GODEAU.**
1672.

278 **BIBLIOTHEQUE**
par ses Epîtres en Vers , & ses Lettres
en Prose , dont j'ai vû un second volu-
me manuscrit , qui auroit aussi bien mérité
l'impression que le premier que nous
avons. Elles ne l'ont point empêché
non plus de composer un très - grand
nombre d'Ouvrages tant en Prose qu'en
Vers. Je ne parlerai pas des premiers.
Je ne le considère ici qu'en qualité de
Poète. Dès 1633 il réunit une partie de
ses Poësies Chrétiennes , dont plusieurs
avoient déjà paru séparément , & dédia ce
Recueil à M. le Cardinal de Richelieu.
Il contient , outre un Discours en Prose
très-sensé & plein de force , sur la Poë-
sie Chrétienne , huit *Eclogues sacrées* ,
dont le sujet est tiré du Cantique des
Cantiques ; les Paraphrases du 1^{er}. & du
2^{me}. Cantique de Moÿse , des Cantiques
de Judith , d'Ezéchias , des trois jeunes
Hébreux , de Zacharie , de Siméon , de la
Ste. Vierge , du *Te Deum* , & des Pseaumes
70, 94, 112, 130, 138, 145 ; une Elé-
gie sous le titre de *Larmes de la Magde-
laine* ; les *Larmes de Saint Jean* , Stan-
ces ; *Les Sentimens* , aussi en Stances ,
*d'un esprit abbatu par la maladie du
corps*. Ce fut en 1632 qu'il composa ses
Eclogues sacrées : il étoit alors à Dreux.
Il en augmenta le nombre dans la suite ,

& nous en avons quinze dans le Recueil de 1660. Voici le jugement qu'en porte M. l'Abbé Genest dans ses *Dissertations sur la Poësie Pastorale*, &c.

ANTOINE
GODEAU.
1672.

« Si nous voulons, dit-il, considérer
» nos Eclogues dans leur vrai caractère,
» & découvrir l'usage de ces élégantes
» allégories, de ces expressions figurées,
» qui sont une des plus belles propriétés
» de l'Eclogue, arrêtons-nous d'abord à
» examiner les Eclogues sacrées & spiri-
» tuelles de M. Godeau. Les premières
» prouvent par leur seul modèle ce que je
» dis de la dignité du caractère, puisqu'el-
» les ne sont qu'une Paraphrase du Can-
» tique des Cantiques.

P. 159. 160.
161. Voyez
au sup. 222.
& suiv.

» Les autres ne sont pleines que de
» sentimens nobles & délicats de lui &
» de ses amis. Ce Prélat également révé-
» ré à la Cour & dans l'Eglise, attaché
» à Paris par le doux commerce des Bel-
» les-Lettres, & par le charme des plus
» illustres & des plus agréables Sociétés,
» quitte ces engagements pour aller au
» fond d'une Province éloignée: Les
» douceurs de l'amitié, tous ces atta-
» chemens qui vouloient le retenir, com-
» bātrent dans son cœur sa piété & ses
» devoirs. Il fait parler ses amis; il leur
» répond. Il continue ses entretiens si-

ANTOINE
GODEAU.
1672.

» guré dans son éloignement. La qua-
» lité d'Evêque lui donne naturellement
» le titre de Pasteur ; il y nomme aussi
» Pasteurs, les Saints & Dévots Anacho-
» rétes ; les peuples de son Diocèse sont
» ses troupeaux ; les ennemis étrangers
» qui en ce tems-là attaquèrent la Pro-
» vince, sont les Loups qui désolent la
» Bergerie. En exerçant sa Charge Epis-
» copale il prend la houlette. Ce ne sont
» que pensées naturelles, mais mysté-
» rieuses, sous la comparaison des fruits,
» des moutons, des fleurs, des moissons,
» de tout ce qui s'offre à la Campagne.
» Que de belles images des charmes
» trompeurs du monde, de l'erreur des
» passions, des douceurs célestes ! Que de
» leçons de Morale & de Religion y sont
» expliquées par la bouche des Aléxis, &
» des Licidas ! Il va jusqu'aux plus hautes
» méditations de la Théologie, & char-
» me par l'aimable clarté & par la sublime
» délicatesse de ses pensées les cœurs les
» plus dissipés & les plus insensibles. »

L'amour dont M. Godeau parle dans
celles de ces Eclogues où il paraphrase le
Cantique des Cantiques, n'est donc
point cet amour profane que l'Abbé Mé-
nage, par le travers d'esprit le plus sin-
gulier, a cru y appercevoir. Cet Abbé

ne pouvoit s'excuser sur ce qu'il se conformoit en cela à l'idée satirique du Pere Vavasseur, qui a reproché, aussi fausement, au même Prélat, d'*avoir voilé ses amourettes* sous le titre spécieux d'*Eclogues sacrées*. Je suis très éloigné de penser que cette accusation soit fondée.

« Il est vrai, dit sur cela M. l'Abbé d'Artigny, » que dans ces *Eclogues*,

» dont l'amour divin est l'unique objet, le

» jeune Poète qui n'avoit peut-être pas

» encore toute la maturité nécessaire,

» s'est exprimé quelquefois d'une manière

» trop tendre & trop délicate. On pour-

» roit même présumer qu'il a transporté

» dans sa Paraphrase du Cantique des

» Cantiques quelques lambeaux des Vers

» qu'il avoit faits pour son Iris. On y

» trouve effectivement certains faits mo-

» dernes & de son tems qui s'y décou-

» vrent d'eux-mêmes ; (ou du moins on

» croit les y trouver, & les y apperce-

» voir.) Mais enfin des Vers sont où fa-

» crés ou prophanes par rapport à leur

» objet ; & quoique l'on puisse être ré-

» prehensible eu égard à la manière dont

» on traite une matière toute sainte en

» elle-même, je ne sçaurois révoquer en

» doute la pureté des intentions de M.

» Godeau. Ainsi regarder les *Eclogues*

ANTOINE
GODEAU,
1672.

Vavass. Diff.
Godeus utrum Poeta?

Mem. t. 6.
p. 197.

A TOINE
GODEAU.
1672.

Hist. de l'A-
cadémie Fr.
t. 1. p. 322.

Mém. d'Art.
t. 6. p. 199.

» sacrées comme des Poësies galantes ;
» c'est lui faire une injustice manifeste. »
Aussi M. l'Abbé d'Olivet parlant de
l'espece de dissertation du Pere Vavaf-
seur , imprimée en 1647 , & réunie en
1709 à ses autres Ouvrages ; ne fait
point difficulté de dire , qu'il appel-
leroit ce petit Ecrit une Satire très-ingénieu-
se , & même assez solide , si la censure ne
portoit que sur les Vers de M. Godeau ;
mais que comme sa personne y est attaquée
il traite cet écrit de Libelle.

« M. Godeau dont les mœurs étoient
» irréprochables , ne paroît pas avoir été
» fort sensible à l'accusation du Jésuite ;
» mais l'autre trait , celui qui concernoit
» ses talens Poétiques , le toucha plus , ce
» semble , qu'il ne convenoit à un hom-
» me de son caractère , qui ne faisoit des
» Vers que pour édifier ses freres , en se
» délassant lui-même de ses travaux. Il
» s'en plaignit dans la Préface de sa Tra-
» duction des Pseaumes en Vers. Que
» les Censeurs , que les envieux , dit-il ,
» (si je suis assez considérable pour en
» avoir ,) non-seulement mettent en
» question si je suis Poëte , mais pronon-
» cent souverainement que je ne sçais pas
» les premiers élémens de la Grammai-
» re... je ne m'en tourmenterai point , &c.

» A sa place, j'aurois mieux aimé ne
 » rien dire. Une plainte, conclut M.
 » d'Artigny, quoiqu'on tâche de la
 » tourner avec une espece de modéra-
 » tion, fait toujours appercevoir trop
 » de sensibilité;

ANTOINE
 GODEAU.
 1672.

Et quiconque se plaint, cherche à se consoler »

Cette *Paraphrase des cent cinquante Pseaumes de David* est l'Ouvrage le plus considérable que M. Godeau ait fait en Vers. Il l'avoit commencé plusieurs années avant d'être Evêque, puisque, comme je l'ai observé, on trouve plusieurs de ces Paraphrases dans ses *Oeuvres* de 1633. Il avoit, sans doute, traduit beaucoup d'autres Pseaumes depuis 1633 jusqu'en 1636 qu'il fut élevé à l'Episcopat : & peut-être qu'il n'acheva son Ouvrage que dans les premières années qu'il gouverna son Diocèse. La première édition n'est que de 1648, mais faite sur un Privilège obtenu dès le 12 Mars 1644. Elle est in-4°. & a été suivie de quelques autres éditions in-12. « Cette » version des Pseaumes, disent les Au- » teurs des *Mémoires de Trévoux*, si » louée par les amis de l'Auteur, si dé- » criée par de fameux Critiques, ne mé- » rite ni tout le bien, ni tout le mal

Mars 1732
 art. 37.

ANTOINE
GODEAU.
1672.

» qu'on en a dit. On a eu raison de blâ-
» mer dans ce Poète une abondance fas-
» tidieuse, une affectation presque pué-
» rile, des inégalités fréquentes. Mais on
» ne devoit pas lui contester les éloges
» que méritent un style ordinairement
» ingénieux, des tours assez variés, une
» versification douce. »

Oeuv. post.
de Maucroix
& Boileau de
l'édit. de M.
de S. Marc ;
t. 3. p. 184.
193.

MM. Despréaux & de Maucroix en
portoient à peu près le même jugement.
Le premier écrivant à l'Abbé de Mau-
croix le 29 Avril 1695 s'exprime ainsi :
« Godeau est un Poète fort estimable. Il
» me semble pourtant qu'on peut dire de
» lui ce que Longin dit d'Hypéride,
» qu'il est toujours à jeun, & qu'il n'a
» rien qui remue, ni qui échauffe : en un
» mot, qu'il n'a point cette force de sty-
» le, & cette vivacité d'expression, qu'on
» cherche dans les Ouvrages, & qui les
» font durer. Je ne sçai point s'il passera
» à la postérité ; mais il faudra pour cela
» qu'il ressuscite, puisqu'on peut dire,
» qu'il est déjà mort, n'étant presque plus
» maintenant lû de personne. Je tombe
» d'accord que M. Godeau écrivoit avec
» beaucoup de facilité, répond M. de
» Maucroix : il faisoit deux & trois cens
» Vers, comme dit Horace, *Stans pede*
» *in uno*. Ce n'est pas ainsi que se font les

» bons Vers . . . Néanmoins parmi les
 » Vers négligés de ce Poëte , il y en a de
 » beaux qui lui échapent. Par exemple ,
 » lorsqu'il dit à Virgile, en lui parlant de
 » ses Guérets :

ANTOINE
 GODEAU,
 1672.

Soit que d'un coudre d'or, tu fendes les Guérets,

« Mais pour vous dire la vérité , dès
 » notre jeunesse même , nous nous som-
 » mes apperçûs que M. Godeau ne varie
 » point assez. La plupart de ses Ouvrages
 » sont comme des Logogryphes ; car il
 » commence toujours par exprimer les
 » circonstances d'une chose , & puis il y
 » joint le mot. On ne voit point d'autre
 » figure dans son *Benedicite* , dans son
 » *Laudate*, & dans ses Cantiques. »

Gilles Boileau en pensoit plus avanta-
 geusement. « La lecture de vos dernières
 » Poësies , dit-il au Prélat , dans une
 » Lettre du 12 Juillet 1657, m'a donné
 » un dépit & un dégoût contre moi à
 » n'en pas revenir. Et quel moyen qu'un
 » misérable qui use toute son encre, tout
 » son papier & tout son esprit à tourner
 » quelquefois quatre méchans Vers , ne
 » soit pas confus, ébloui & foudroyé
 » quand il voit l'immense, la vaste , la
 » pieuse fécondité de variétés , d'inven-
 » tions & de pensées qui brillent par-tout

Oeuv. posth.
 de G. B. p.
 107. & suiv.

ANTOINE
GODEAU.
1672.

Mém.manuf.
de M. de
Brienne.

Hist. de l'A-
cad. Fr.T. 1.
P. 321.

» en foule dans vos Ouvrages ? Il paroît
» bien que le Saint Esprit s'en mêle aussi
» bien que le bel esprit ; le feu du Ciel
» y luit en mille endroits, &c. »

M. l'Abbé de Lomenie de Brienne di-
soit aussi que ses Pseaumes, ses Eclogues.
& son Ode à Louis XIII. *avoient des en-
droits charmans,* & M. l'Abbé d'Olivet dit
que sa Paraphrase du Cantique *Benedi-
cite, omnia opera Domini, Domino,* est bien
versifiée, & d'un style noble & riche. Je
pense qu'on pourroit dire la même chose
de plusieurs endroits de ses vingt-quatre
Epîtres Morales ; des Vers à son Désert,
à sa Bibliotheque, à Madame la Marqui-
se de Montausier, lorsqu'elle fut nom-
mée Gouvernante de M. le Dauphin ;
de ceux sur la mort de Madame la Prin-
cesse, &c. Ses Sonnets sur la vie, sur la
mort, & sur les mystères de N. S. J. C.
au nombre de plus de deux cens, ceux
sur l'Eucharistie, & ses Sonnets divers,
montrent plus de fécondité & de piété
que de génie véritablement Poétique.

On a fait une observation sur l'Ode à
Louis XIII ; c'est que les trois derniers
Vers de la première des Stances que dit
Polieuëte, dans la Tragédie de Corneil-
le, Acte IV. Scène II. se lisent pareille-
ment dans l'Ode de l'Evêque de Vence.

Le Poëte Tragique dit :

Toute votre félicité,
 Sujette à l'instabilité,
 En moins de rien tombe par terre ;
 Et comme elle a l'éclat du verre,
 Elle en a la fragilité.

ANTOINE
 GODEAU,
 1672.

On lit dans l'Ode du Prélat :

Mais leur gloire tombe par terre ;
 Et comme elle a l'éclat du verre,
 Elle en a la fragilité.

» A qui des deux appartiennent ces
 » Vers , dit l'Auteur de l'Avertissement
 » qui est au - devant des Oeuvres de
 » Corneille ? L'un des deux les a-t-il co-
 » piés d'après l'autre ? Tous deux les ont-
 » ils empruntés , ou imités de quelque
 » Auteur plus ancien ; ou n'est-ce que
 » par un pur effet du hazard qu'ils ont
 » exprimé l'un & l'autre la même pensée
 » dans les mêmes termes ? Nous n'avons
 » garde d'oser décider. Cependant nous
 » ne dissimulerons pas què l'Ode de M.
 » Godeau est antérieure aux premières
 » représentations de *Poliencte*. »

Ed. de 1738.
 in-12. t. 2d
 p. xxxij.

Les Epîtres Morales du même m'ont
 plu , soit à cause des Portraits que le
 Poëte y fait , soit à cause des maximes
 sages & judicieuses qu'il y répand , &
 de ce ton de vérité qui y regne presque

ANTOINE
GODEAU.
1672.

par-tout. Je dis *presque*, parce que la reconnaissance ou l'amitié engagent quelquefois l'Auteur à louer avec excès ceux qui sont l'objet de ces Epîtres. Je n'entrerais sur cela dans aucun détail. Ceux qui liront ces Epîtres s'appercevront sans peine de ce que je crois pouvoir y reprendre. Elles sont adressées à la Reine de Pologne, à la République de Venise; aux Cardinaux de Richelieu & de la Valette, à M. Arnauld, Abbé de S. Nicolas, depuis Evêque d'Angers, aux Evêques de Conserans, d'Angoulême, & de Digne; au Prince de Monaco; au Pere Hercule Audiffret, Général de la Congrégation de la Doctrine Chrétienne, aux Marquises de Rambouillet, de Clermont d'Antragues, de Montausier; & au Marquis de Montausier; enfin à MM. Balzac, Conrart, Arnauld d'Andilly, Chapelain, de Berville, Ménage, d'Ablancourt, & Gassendi. Ces noms illustres montrent une partie des liaisons du Poëte, & lui font honneur.

Nous avons encore de la même plume des Odes sacrées: un grand nombre d'Hymnes à la louange du Prophete Elie, de Saint Jean Baptiste, de Sainte Cécile, de Saint Boniface Martyr, de Saint Augustin, de Sainte Genevieve, de

de Saint Louis, de Saint Lambert, de Saint Bernard, de Saint Charles Borromée, de Saint François Xavier; un très-beau Discours, aussi en Vers, adressé ANTOINE
GODEAU.
1673.
aux Evêques de l'Eglise, contre la mauvaise Morale du tems; des Poèmes sur Sainte Magdelaine, Saint Eustache, la Vierge d'Antioche, sur l'Assomption, la Sorbonne, la grande Chartreuse. Le Poème de l'Assomption est trop long, & trop chargé d'épisodes. C'est un Panegyrique de la Sainte Vierge, divisé en trois Livres: c'est en même tems une Apologie du culte qu'on lui rend. Ce que le Poète y dit du Vœu de Louis XIII. est bon. Mais il devoit exclure de son Poème des traditions fabuleuses qui vont mal avec les vérités qu'il y établit.

Balzac dans une de ses Lettres à M. Conrart, dit: « Que le Poème de la Chartreuse est très-beau & très-égal; qu'il a de la force, quoiqu'elle manque d'ordinaire à la facilité, & que cette force est soutenue depuis le commencement jusqu'à la fin. » Je crois cet éloge un peu outré. Je n'ai rien admiré dans le Poème intitulé *la Sorbonne*, que le zèle avec lequel le Poète loue la piété & la science qui ont si long-tems distingué cette Maison.

ANTOINE
GODEAU.
1673.

L'Institution du Prince Chrétien qui se trouve dans le tome premier du Recueil en trois volumes après les *Elémens de la Religion Chrétienne*, avoit paru aussi séparément, en 1644, in-4°. avec une Epître dédicatoire en Prose à la Reine, par les ordres de laquelle M. Godeau avoit publié cet Ouvrage pour l'instruction de Louis XIV. Cette édition offre d'abord cent-vingt-quatre Quatrains, tous fort instructifs, sur les mœurs, la Religion, l'Etude, les Vertus qui conviennent particulièrement à un Souverain, sur le Gouvernement, &c. Voici le jugement qu'en porte Colletet : « Les

Collet. Disc.
de la Poësie.
Mor. N°. 107. p. 193.

meilleurs Quatrains, à mon gré, que j'aie vûs de notre tems, ce sont ceux que ce docte Prélat, Antoine Godeau, Evêque de Vence, publia à Paris l'an 1644, sous le titre d'*Institution du Prince Chrétien*. Tout y est élégant & pompeux au possible ; & quoique, selon son titre, il y renferme les principales regles qu'un grand Prince doit suivre pour s'acquitter de ce qu'il doit à Dieu, à ses Peuples, & à soi-même, si est-ce que tous les Peuples y peuvent participer encore, & y apprendre à leur tour de justes & de véritables maximes pour s'acquitter de ce qu'ils doivent à

» Dieu, à leur Prince, & à eux-mêmes, &
 » pratiquer ainsi l'art de regner sur leurs
 » familles & sur leurs propres passions.»

ANTOINE
 GODEAU.

1673.

Ces Quatrains sont suivis de Maximes
 en Prose, tirées de l'Ecriture Sainte,
 qui ont toutes le même objet; des Instru-
 ctions de Saint Louis à son fils; des
 Elémens de la Religion, ou Catéchisme
 en Vers, de l'Oraison Dominicale, de
 la Salutation Angélique, du Symbole
 des Apôtres, des quatre Fins de l'hom-
 me, & de la Paraphrase des Pseaumes
 39, 20, 71, 81, 100, &c.

Le Poème de *Saint Paul* forme lui
 seul un petit volume qui fut imprimé en
 1654, in-12. On lit sur ce Poème l'A-
 necdote suivante dans le *Mélange Criti-*
que de M. Ancillon: «Dès que la Vie
 » de Saint Paul en Vers fut imprimée,
 » l'Auteur la porta à M. Daillé qui étoit
 » son intime ami; à qui il portoit tout
 » ce qu'il composoit. Cette Vie étant
 » contenue dans un Poème assez court,
 » M. Daillé le lut sur le champ & en sa
 » présence. Lorsqu'il vint à l'endroit
 » dont il est parlé au 23 des Actes des
 » Apôtres, il se mit à sourire en voyant
 » la manière avec laquelle M. Godeau
 » décrivoit Saint Paul attendant dans
 » l'anti-chambre du souverain Sacrifica-

Mélang. Cr
 t. 2. p. 242.

ANTOINE
GODEAU.
1673.

» teur, & s'amufant à regarder les Ta-
» bleaux qui y étoient. M. Godeau s'étant
» apperçu que M. Daillé sourioit, il lui en
» demanda la raifon; M. Daillé lui répon-
» dit: *Vous, Monsieur, qui avez si bien fait*
» *l'Histoire de l'Eglise, & qui la poffédez*
» *si bien, y avez-vous vu que les Juifs de-*
» *puis le retour de la Captivité ayent eu*
» *des Tableaux chez eux?* M. Godeau
» convint de fa faute, la corrigea; & elle
» ne fe voit point dans la feconde édi-
» tion. »

On a trouvé d'autres défauts dans ce Poëme; en particulier des Epifodes trop longs, comme celui de l'hiftoire Judaïque dans le quatrieme Livre, celui de l'hiftoire des Perfécutions & des Hérétiques dans le cinquieme, cette grande Apologie que l'Auteur fait de la Religion Chrétienne, qui eft plus dogmâtique que Poëtique. La verfification de ce Poëme y paroît plus forte ou plus pompeufe que dans la plupart de fes autres Ouvrages en Vers. Mais on y apperçoit des inégalités, qu'il faut, fans doute, attribuer à ce que M. Godeau compofa ce Poëme à diverfes reprises, & aux corrections qu'il a faites dix ans après la premiere édition.

Sur la fin de fa vie, toujours épris des charmes de la Poëfie, il entreprit de

mettre en Vers *les fastes de l'Eglise pour les douze mois de l'année*. Mais cet Ouvrage n'a paru qu'après sa mort, le 4 Octobre 1673. C'est une espece de Calendrier historique, où le Poëte suit jour par jour l'ordre des Fêtes, des Mysteres & des Saints que l'Eglise célèbre. Il convient dans sa Préface que l'âge éteignant la meilleure partie du feu des premières années, *sa versification a quelquefois quelque froideur* ; qu'au surplus il a eu souvent des choses à dire, qui ne pouvoient être susceptibles d'ornemens, & qu'enfin l'Ouvrage est si long, qu'on ne doit point être surpris s'il ne se soutient pas également par-tout. « Je me suis ce-
 » pendant, ajoute-t-il, donné la liberté
 » d'y mêler quelques descriptions Poëti-
 » ques, & quelques passions, pour di-
 » vertir agréablement les Lecteurs, &
 » pour adoucir la sécheresse de la narra-
 » tion . . . J'ai eu pour but qu'on y ren-
 » contrât ensemble l'agréable & l'utile. »

Il loue beaucoup dans la même Préface le Pere Sautel, Jésuite, qui avoit fait avant lui une Année Sainte en Vers Latins. Mais il revient encore à la charge contre le libelle du P. Vavasseur. « Dans
 » ma jeunesse, dit-il, je n'ai jamais aspi-
 » ré à la réputation de faire de beaux

ANTOINE
 GODEAU.
 1673.

294 BIBLIOTHEQUE

ANTOINE
GODEAU.
1673.

» Vers , ni au nom d'excellent Poëte.
» Aussi ceux qui se sont efforcés de me
» l'ôter par leurs Libelles , se sont trom-
» pés assurément ; & ce seroit une folie
» si dans ma vieillesse ; j'avois une telle
» prétention. Saint Grégoire de Nazian-
» ze a fait des Vers jusqu'à la fin de sa vie,
» qui a été très-longue ; mais il ne regar-
» doit dans ses compositions , que la
» gloire de Dieu , & l'utilité des Fideles :
» & certes , conclud-il , il n'y a que cela
» qui mérite qu'on s'y arrête ; tout autre
» objet , quelque grand qu'il paroisse ;
» n'est que misere , que bassesse , & qu'il-
» lusion. » Tels ont été les derniers sen-
timens d'un Prélat, dont le nom ne mour-
ra jamais , & dont on a eu raison de dire
dans les Vers qu'on voit gravés au bas
de son Portrait :

Son esprit , son sçavoir , son zele ,
Son Eloquence naturelle ,
Sa douceur , son humilité ,
Lui font par sa plume immortelle
Mériter l'immortalité.

JEAN-BAPTISTE POCQUELIN MOLIERE.

J.-BAPT.
POCQUELIN
MOLIERE.
1673.

Malgré les éloges que l'on a donnés à
M. Godeau , M. de Voltaire ne lui a assé-

gné aucune place dans son *Temple du Goût* ; mais il y en donne une honorable à Jean-Baptiste Pocquelin, si célèbre sous le nom de *Moliere* ; & il la mérite en effet. M. de Voltaire ne dit rien au reste, sur ce *Peintre de la France* , comme il l'appelle, qui n'ait été dit avant lui par M. Despréaux , par le Pere Rapin , Jésuite , & par tant d'autres Ecrivains qui ont sçu apprécier les rares talens de ce fameux Comique. « Poète par goût plus » que par étude, disoit un de nos grands » Orateurs, ce fut un feu de jeunesse, » non la malignité de la fortune, qui le fit » Comédien. Né pour des emplois sérieux , transporté dans le Comique ; » rigide observateur des ridicules, peindre plaissant d'après nature , exact sans » affectation d'exactitude , correct sans » paroître s'être gêné , ferré dans sa » Prose , libre & aisé dans ses Vers , riche en Sentences , fertile en plaisanteries , on peut dire qu'il réunit en lui » seul toutes les qualités, & la plupart des » défauts des Poètes célèbres en ce genre. Aussi piquant qu'Aristophane, quelquefois aussi peu retenu ; aussi vif que » Plaute , de tems en tems aussi bouffon ; » aussi fin dans l'intelligence des mœurs » que Térence , souvent aussi libre dans

J.-BAPT.
POQUELIN
MOLIERE.
1673.

Temple du
goût p. 187.
du t. 5. des
Oeuvres de
Voltaire.

J.-BAPT.
POCQUELIN
MOLIERE.
1673.

» ses Tableaux; Moliere fut-il plus grand
» par la nature ou par l'art ? Inimitable
» dans l'un & dans l'autre, vicieux par
» ces deux endroits, il nuisit autant qu'il
» excella. Le meilleur maître, s'il ensei-
» gne le mal, est le pire de tous les maî-
» très. »

Un autre a dit : « On trouve dans les
» Comédies de Moliere plusieurs en-
» droits choquans pour les mœurs ; entre
» autres deux propositions d'adultere ;
» l'une dans le *Tartuffe*, & l'autre dans
» *George Dandin*. Je suis surpris que ce
» Poète n'ait pas plus ménagé dans ces
» endroits le goût d'un siecle aussi délicat
» que le sien ; & que dans bien d'autres ,
» il n'ait pensé uniquement qu'à faire ri-
» re : car il y a plusieurs de ses Pieces qui
» ne sont faites que dans cette vûe. Dira-
» t-on pour sa défense, qu'il avoit à plaire
» à toute sorte de gens ; qu'il falloit qu'il
» se fit à leur goût ; qu'il y en a qui ne
» veulent que rire ? Mais est-il permis à
» un honnête-homme , à un Philosophe ,
» & à un homme Chrétien , de se prêter à
» un goût si frivole ? Est-il permis de
» faire perdre à *Thalie* son plus bel orne-
» ment , je veux dire le droit qu'elle s'est
» acquis d'instruire en divertissant , pour
» ne lui conserver que son enjouement ,

ses jeux, & ses ris ? Un grand homme
 a dit avec raison que Moliere avoit allié
 Térence à Tabarin. Malgré cela ce
 Poëte fera toujours dans le genre Co-
 mique, le génie le plus varié, le plus
 aimable, le plus badin, le plus naturel,
 le plus fécond. Mais je voudrois trou-
 ver un peu plus d'exactitude dans son
 langage & dans ses rimes, plus de dé-
 cence dans plusieurs de ses Pieces ;
 qu'il fût plus heureux dans ses dénoue-
 mens, & qu'il n'eût pas répandu dans
 ses Comédies tant d'équivoques & de
 mots trop libres, qui s'accordent mal
 avec ses moralités & une Philosophie
 quelquefois si épurée.

Je m'arrête-là : ceux qui seront cu-
 rieux de voir les différens Portraits qui
 ont été tracés de ce fameux Comique,
 les trouveront presque tous réunis, ceux
 qui le flattent principalement, dans le to-
 me premier & dans le tome huitieme de
 ses Oeuvres, de l'édition de Paris 1739.
 Je n'en répéterai rien ici pour deux rai-
 sons : la première, parce que ces Oeuvres
 sont entre les mains de tout le monde :
 la seconde, parce que je ne me suis point
 engagé à parler des Pieces de Théâtre,
 & qu'à l'exception de deux Poëmes af-
 fez courts, il ne nous reste de Moliere
 que ses Comédies.

J.-BAPT.
 POCQUELIN
 MOLIERE.
 1673.

J.-BAPT.
POCQUELIN
MOLIERE.
1673.

Le premier de ces deux Poèmes est un *Remerciement au Roi*, des bienfaits que l'Auteur en avoit reçus : c'est une Piece critique & badine, écrite d'un style libre & négligé. Le second qui mérite davantage le nom de Poème, au moins quant à la forme, a pour titre & pour objet, *La Gloire du Val-de-Grace*.

Vie de Mignard, par Maziere P. 76. & suiv.
Vie du même par M. le Comte de Caylus, p. 142. & suiv.

On sçait que la Reine mere ayant eu en 1663 la satisfaction de voir l'Eglise du Val-de-Grace terminée, chargea le fameux Artiste Pierre Mignard de peindre la Coupole ; ce qu'il fit, disent les uns, dans l'espace de huit mois, & les autres, en treize, ce qui est plus vraisemblable. Cet Ouvrage fut extrêmement loué, & souvent par des endroits qui méritoient d'être critiqués. Moliere qui étoit l'ami de M. Mignard, voulut aussi se mettre au nombre des Panégyristes. Il fit le Poème dont je viens de rapporter le titre. Le premier Auteur de la vie de Mignard, M. l'Abbé Maziere de Monville, aujourd'hui Chanoine de Bourdeaux, dit que le Poète y montre avec quelle capacité le Peintre sçavoit appliquer les préceptes les plus profonds de son Art. Je ne prétends point contredire cet éloge ; mais en le supposant vrai, le Poème de Moliere reste toujours un Poème

fort médiocre. C'est le jugement qu'en porte M. le Comte de Caylus dans sa vie du même Mignard, qui fait partie des *Vies des premiers Peintres du Roi*.

J. BAPT.
POCQUELIN
MOLIERE,
1673.

» Ne parler que de ce qu'on sçait, ne
» point sortir de son genre, dit cet illustre amateur des beaux Arts, & ce Protecteur si éclairé de ceux qui les cultivent, sont des lieux communs qui semblent faciles, à mettre en pratique; cependant Moliere, ce grand homme, ce Philosophe, ce Critique profond, enfin cet homme célèbre, s'est oublié dans l'un & l'autre cas, & s'est en quelque façon dégradé dans l'espece de Poëme qu'il a fait sur le Val-de-Grace. Cet Ouvrage est si fort au-dessous de tous ceux qu'il nous a laissés, que je ne crains point de le rabaisser autant que je le fais; non qu'il n'y ait beaucoup de bien à dire des peintures qu'il avoit entrepris de célébrer; mais j'attaque la maniere dont il s'en est acquitté, & je ne puis lui pardonner le ton emphatique qu'il a pris, qui n'apprend rien, & qui s'exprime fort improprement. »

Moliere étoit né à Paris en 1620, fils & petit-fils de Valets-de-Chambre Tapissiers du Roi. Il mourut dans la même

J.-BAPT.
POCQUELIN
MOLIERE.
1673.

ville le Vendredi 17 Février 1673, âgé de 53 ans, & fut inhumé à saint Joseph, qui est une aide de la Paroisse de Saint Eustache.

Sa mort fit enfanter quantité d'Epitaphes ou d'autres Pieces en Vers que l'on a cru devoir rassembler dans la dernière édition de ses Oeuvres. On en lisoit déjà dix dans le tome quatrième du Mercure de 1673, où elles sont suivies d'une Oraison funébre, en Prose, d'un ton & d'un style comique, mais qui m'a paru d'un comique puérile & même bas. *Moliere Auteur & Moliere Aeteur*, en font la division & le sujet. Comme *Auteur*, l'Anonyme prétend que ses Ouvrages excellent en beautés, & qu'ils ont corrigé tous les *Impertinens du Royaume*. En ce cas, il en est bien resté depuis. Comme *Aeteur*, il assure, ce qu'on ne lui conteste point, que non seulement il jouoit bien la Comédie, mais encore, qu'il savoit bien la faire jouer. Cette Piece est entremêlée d'un Dialogue entre Momus & Moliere, dont le mérite est d'être court; après quoi l'Orateur bouffon continue sa prétendue Oraison funebre. Ceux qui feront réimprimer les Ouvrages de Moliere, pourront faire usage, s'ils le jugent à propos,

le la Critique du Tartuffe , qu'on lit dans *La Promenade de Saint Cloud, Dialogues sur les Auteurs*, Ouvrage Posthume de Gabriel Guéret, que M. l'Abbé Joly, de Dijon, a fait imprimer en 1751 à la suite des Mémoires historiques, critiques, & littéraires de feu M. Bruys.

J.-BAPT.
POCQUELIN
MOLIERE.
1673.

HENRIETTE DE COLIGNY,
Comtesse DE LA SUZE.

Madame la Comtesse de la Suze suivit Moliere de fort près dans le tombeau, étant morte le 10 Mars de la même année 1673. Elle se nommoit Henriette de Coligny, & étoit fille de Gaspard de Coligny, Maréchal de France, & Colonel Général de l'Infanterie. Cette Maison est très-célèbre dans notre Histoire, & Madame de la Suze a eu raison de dire dans le *Portrait de son Altesse Royale Mademoiselle* :

Que mon sort seroit glorieux !
Si par mes Vers ambitieux ,
Je fais autant pour ma Princesse ,
Qu'ont fait mes ayeux autrefois ,
Par leur épée & leur adresse ,
Pour le service de nos Rois.

Tit. du Till.
Parn. Fr. p.
324. & suiv.

Recueil de
Barbin, t. 4.
p. 102, 103.

Elle fut mariée très-jeune à Thomas Hamilton, Comte de Hadington, Sei-

Poésies de la
Suze. 1666.
pag. 324

HENRIET.
DE COLI-
ONY,
Comtesse
DE LA SUZE
 1673.

Ibid. Elégie
 & P. 16.

gneur Ecoffois. Mais étant mort quelque tems après, elle épousa en secondes nocces, le Comte de la Suze, de la Maison des Comtes de Champagne. Cette seconde alliance troubla son repos. M. de la Suze livré à la passion de la jalousie, dont sa femme peint si bien les effets dans une de ses Elégies, qu'elle composa peut-être à cette occasion, résolut de la mener à une de ses Terres, & de l'éloigner par-là de ce monde aimable & poli qu'elle fréquentoit, & à qui elle plaifoit. La Comtesse effrayée de cette résolution, & voulant la faire échouer, abjura, dir-on, par ce motif la Religion Protestante qu'elle suivoit de même que son mari, & se fit Catholique : sur quoi Christine Reine de Suede dit, qu'elle avoit changé de Religion pour ne voir son mari ni en ce monde, ni en l'autre. Ce changement n'ayant fait qu'augmenter la defunion, Madame de la Suze tenta de faire rompre son mariage, & fit offrir à son mari vingt-cinq mille écus, à condition qu'il y donneroit les mains, ce qu'il accepta, & le mariage fut en effet déclaré nul par Arrêt du Parlement. Cet événement fit dire à quelque rieur. Que la Comtesse avoit perdu cinquante mille écus dans cette affaire, parce que si elle avoit at-

tendu encore quelque tems, au lieu de donner vingt-cinq mille écus à son mari, elle les auroit reçus de lui pour s'en débarrasser.

Libre de tout engagement, la Comtesse de la Suze se livra selon son gré aux compagnies les plus agréables; & comme elle joignoit à la naissance & à la noblesse, les graces de la figure & de l'esprit, elle en étoit recherchée avec empressement, & son amour-propre y étoit flatté des louanges qu'elle ne cessoit d'y recevoir. On attribue à M. de Fieubet, ou au Pere Bouhours Jésuite, des Vers où on lui donne la noblesse & la majesté de Junon, l'esprit & le sçavoir de Minerve, la beauté & les graces de Vénus. On fit aussi à sa gloire ces quatre Vers François :

Nul d'entre les mortels ne la peut égaler,
Le maître des neuf Sœurs ne seroit point son maître;
Pour faire des Captifs ellen'a qu'à paroître;
Et pour faire des Vers elle n'a qu'à parler.

Séduite par ces flatteries, son esprit étoit occupé à composer des Vers, & à *flor le parfait Amour*, à la maniere des Héroïnes des Romans, ce qui étoit à la mode, de son tems, même parmi quelques Dames de la premiere condition, d'un caractere grave, qui n'étoient pas sans quel-

HENRIETTE
DE COLLE
GNY,
Comtesse
DE LA SUZE
1673.

HENRIET.
DE COLI-
GNY,
 Comtesse
 de la Suze
 1673.

ques Amans & Chevaliers respectueux.
 M. Titon du Tillet dit qu'il a ouï dire à la
 fameuse Ninon l'Enclos, amie de Madame
 de la Suze, qu'on trouvoit quelque-
 fois cette Dame habillée & très-parée
 dès le matin; & que quand on lui disoit:
 Madame, vous voilà de bonne heure
 sous les armes? elle se contentoit de ré-
 pondre: *C'est que j'ai écrit*; voulant faire
 connoître qu'elle mettoit volontiers tous
 ses atours avant que d'écrire à quelque
 Chevalier favori.

Ce genre de vie, joint à son indolen-
 ce pour tout ce qui ne l'amusoit pas, dé-
 rangea extrêmement ses affaires domesti-
 ques. M. du Tillet rapporte un trait à cet-
 te occasion. Un Exempt, accompagné
 de quelques Archers, vint un jour chez
 elle sur les huit heures du matin, pour
 saisir ses meubles; avertie par sa femme
 de Chambre, elle fit entrer l'Exempt,
 étant encore dans son lit, le pria de la
 laisser reposer encore deux heures, se le-
 va à dix, s'habilla pour aller dîner en
 ville, & passant dans son anti-chambre,
 remercia l'Exempt de sa politesse, sortit,
 & le laissa le maître de faire l'exécution
 pour laquelle il étoit venu.

Elle étoit fort liée avec M. de Mont-
 plaisir & avec Subligny, & l'on a pré-
 tendu que l'un & l'autre l'avoient guidée

HENRIET
DE COLI-
GNY,
Comtesse
DE LA SUZE
1673.

dans l'art de rimer. Tout le monde con-
vient cependant qu'elle avoit beaucoup
d'esprit, & une grande délicatesse dans
les sentimens. Elle a excellé sur-tout dans
l'Elégie, & ceux qui ont dit, qu'elle
pense d'une maniere fine, & que son style
est touchant & plein de graces, n'ont
rien outré. Mademoiselle de Scudery qui
ne la peint qu'en beau dans le tome hui-
tieme de son Roman de *Clélie*, finit ain-
si son Portrait : « Sans parler de tant
» d'autres belles qualités que le Ciel lui
» donnera, sçache seulement qu'elle fera
» des Elégies si belles, si pleines de pas-
» sion, & si précisément du caractère
» qu'elles doivent être pour être par-
» faites, qu'elle surpassera tous ceux qui
» l'ont précédée, & tous ceux qui la vou-
» dront suivre. » C'est à ces Elégies,
dont la lecture ne peut être que dange-
reuse, que M. de Charleval fait allusion
dans ces Vers :

Rec de Bar-
bin, T. 4. Po
305.

Comtesse, à qui l'Amour apprend
L'art d'écrire avecque tendresse,
Et qui seule avez tout l'esprit
Des neuf doctes Sœurs de la Grece ;
Vous consacrez votre loisir
Par des Vers dignes de mémoire ;
Le Louvré en fait tout son plaisir,
Et le Parnasse en fait sa gloire.
Sappho par son esprit charmant,

HENRIËT.
DE COLI-
GNY,
Comtesse
DE LASUZE
1673.

S'acquit une gloire immortelle ;
Mais rien que le tems seulement,
Ne vous fit aller après elle.

Epîtres de
Boiss. Liv. 4.

Lett. mor.
& poët. du P.
le Moine, in-
sol. L. 2. lett.
2.

Ce sont principalement ces mêmes
Elégies qu'un Poëte anonyme loue dans
un Madrigal adressé à la Comtesse elle-
même, & qu'on peut lire dans le Recueil
de Sercy, tome premier, page 359. Ce
sont elles qui sont l'objet des éloges que
lui adresse l'Abbé de Boisrobert dans l'E-
pître en Vers qu'il lui a écrite, & M. Pa-
villon dans un Madrigal, qu'on lui at-
tribue dans la dernière édition de ses Oeu-
vres (tome second page 1.) Le Pere le
Moine lui-même a cru pouvoir l'encenser
aussi dans une Lettre où il prend occa-
sion de la mort de Madame la Duchesse
de Lesdiguières, & de celle de quelques
autres personnes illustres, pour lui par-
ler à elle-même de la nécessité de mou-
rir, & où il lui fait envisager le tom-
beau comme n'étant pas éloigné d'elle :

A vous, illustre Iris, à qui les Sœurs sçavantes,
Des sources & des bois du Parnasse Intendantes,
Ont inspiré ces airs si charmans & si doux
Qui sur la Seine ont fait tant de Cygnes jaloux...;
Prenez le deuil, Iris, renfermez votre Lyre.
Jel'avoue, on ne peut l'ouïr qu'on ne l'admire,
Et les doigts du Thébain qui fit danser les bois,

Ne sçurent pas mieux l'art de charmer que vos doigts.
 Mais en une Saison où régné l'infortune ,
 La plus douce Musique est la plus importune . . .
 La Sirene qui fait l'éternelle harmonie
 De la Sphere sujette à Venus, Uranie ,
 Vous inspire elle-même & vous dicte ces Vers,
 Qui sont l'âme des voix , qui sont l'esprit des airs.
 Un Amour concertant sous vous , les fait redire
 A son arc qu'il accorde aux tons de votre Lyre ,
 Il les fait répéter aux Cygnes qu'il instruit
 A chanter en volant par le frais de la nuit , &c.

HENRIET
 DE COLI-
 GNY,
 Comtesse
 DE LA SUZE
 1673.

Madame de la Suze ne s'est pas cependant bornée à l'Elégie , elle a fait aussi des Madrigaux , des Chançons , & même plusieurs Odes , une entre autres à la louange de Christine Reine de Suede , que M. de Loménie de Brienne a fait réimprimer dans son *Recueil de Poësies diverses* , dédiées à M. le Prince de Conti. Mais cette Ode n'est pas digne de la réputation de l'Auteur , & il auroit mieux valu ne rien insérer dans ledit Recueil , des Poësies de cette Dame , que de la faire connoître par son plus foible endroit. Dans le Recueil de 1666 , où l'on a joint aux Poësies de la Comtesse de la Suze , les *Maximes d'Amour* & l'*Almanach d'Amour* , du Comte de Buffy-Rabutin , on a de la premiere cinq Elégies , quatre Odes , le *Jugement définitif sur un*

308 BIBLIOTHEQUE

HENRIET.
DE COLI-
GNY,
Comtesse
DE LA SUZE
1673.

Plaidoyer d'Amour, quatre Madrigaux, & quatre Chançons. Une partie de ces Poësies a été réimprimées dans le quatrième tome du Recueil de Barbin, avec une Imitation d'un endroit du *Pastor fido*, qui n'est point de cette Dame, mais de l'Abbé Regnier Desmarais. J'ai parlé ailleurs de cette Imitation, qui n'auroit jamais dû sortir de la plume d'un Ecclésiastique. On a encore quelques Vers de Madame de la Suze dans le *Recueil de quelques Pieces nouvelles & galantes*, &c. imprimé en 1667. En 1725 on a imprimé à Trevoux en quatre volumes in-douze, un autre *Recueil de Pieces galantes en Vers & en Prose*, dans lequel on a inséré presque toutes les Poësies de la même Dame, avec celles de Mademoiselle de Scudery & de M. Pellisson; & l'on a mis au commencement de ce Recueil un petit extrait de la vie de Madame de la Suze.

N. DE MONTPLAISIR.

N.
DE MONT-
PLAISIR.
1673.

M. de Montplaisir, que l'on prétend avoir eu part aux Poësies de cette Dame, comme je viens de l'observer, n'étoit point, comme plusieurs l'ont écrit, fils de Jacques Rougé, Seigneur du Plessis;

Celliere, ni frere de Catherine de Rougé, femme de François de Créqui, Maréchal de France, morte le 5 Avril 1713. Son nom étoit *de Bruc*, qui est celui d'une famille illustre en Bretagne, & il étoit oncle de Madame la Maréchale de Créqui. Il s'est distingué à la guerre par sa valeur, & s'est fait estimer à la Cour & à la Ville par la beauté & l'agrément de son esprit. C'est le même dont parle Chapelain dans ses Lettres, où l'on voit qu'il étoit Lieutenant pour le Roi au gouvernement d'Arras en 1659. Nous ignorons quels emplois il eut à l'Armée, & ce n'est que par conjecture que nous mettons sa mort en 1673. Tant qu'il a vécu, il fut estimé & recherché des personnes d'esprit & de mérite, qui se faisoient honneur d'avoir part à son estime & à son amitié. On voit par les Lettres manuscrites de Chapelain, que j'ai citées, qu'il avoit séjourné avec son ami M. de Malane, en Picardie & dans la Bretagne. Le *petit de Beauchâteau* fait ainsi son éloge dans sa *Muse naissante*, page 86.

N.
DE MONT-
PLAISIR.
1673.

Tit. du Till.
Parn. Fr. p.
328. & à l'ex-
rata.

Lett. manusc.
de Chapelain.
du 23 Mars
1659.

Par tes exploits on peut connoître ta vaillance,
Par tes ayeux, on doit connoître ta naissance:
Mais de ton grand esprit connoître l'excellence,
C'est avec de MONTPLAISIR, croi-moi certainement;

N.
DE MONT-
PLAISIR.
1673.

C'est l'ouvrage d'un siècle , & non pas d'un moment

L'Abbé Ménage nous apprend aussi dans une Epître en Vers, que Montplaisir réussissoit très-bien dans la Poësie tendre & dans l'Elégie. Mêlons , dit-il à Chapelain ,

Mêlons les tons brillans de ta haute trompette ,
Avec les doux accords de mon humble Musette ;
Avec les tons plaintifs du fameux MONTPLAISIR ,
D'Apollon & de Mars la gloire & le desir.

M. de Loménie de Brienne , dans un Mémoire manuscrit , qui m'a été communiqué , le trouve cependant trop diffus dans ses Pieces. Il ajoute : « Que sur la » fin de ses jours , il s'est mis dans la dé- » votion , & qu'il a composé un grand » nombre de Vers de piété. » Le Mémoire n'indique point où sont ces Vers , ni même s'ils ont été imprimés. Je ne connois de M. de Montplaisir que quelques Pieces répandues dans différens Recueils. On en a quatre dans celui de M. de Brienne lui-même , dédié à M. le Prince de Conti. La plus considérable est le *Temple de la Gloire , Poëme* , à M. le Duc d'Anguien. Voici ce qui donna lieu à ce Poëme , qui a environ 450 Vers.

En 1645 M. de Turenne ayant été

battu par le Général Merci, à la journée de Mariendal, le Duc d'Anguien accourut à son secours, se joignit à lui & au Maréchal de Grammont, s'avança vers la Baviere, & attaqua le Général Merci à Nordlingue le 3 Août. C'étoit contre l'avis de M. de Turenne; mais le Duc le vengea de la journée de Mariendal. Les Impériaux furent défaits, & le Général Merci fut tué. Le champ de bataille resta aux François, qui gagnèrent toute l'artillerie, & presque tout le bagage. C'est cette victoire que M. de Montplaisir, qui y avoit contribué par sa valeur, fait annoncer & décrire dans son Poëme par la Renommée, qui le conduit ensuite au Temple de la Gloire, dont le Poëte fait aussi une belle description, suivie de celle des monumens qu'il y vit, élevés à la gloire de M. le Duc d'Anguien, & de plusieurs autres Héros. Il prouve ainsi, que la vertu seule a droit d'y être admise:

N.
DE MONT-
PLAISIR,
1673.

Par cent portes de cédre on entre dans ce Temple,
Le mérite les ouvre, & dans une Cour ample
L'honneur vient au-devant caresser & flatter
Ceux que la Renommée y daigne présenter.
Des plus fameux mortels mille troupes errantes,
Vont cherchant par ce mont des routes différentes,
Il a mille sentiers; celui de la vertu
Sans doute est le plus droit; mais c'est le moins battu;
Il est âpre & pénible, & de noirs précipices

N.
DE MONT-
PLAISIR.
1673.

Montrent des deux côtés la demeure des vices,
Qui rampent dans le fond, ainsi que des serpens;
Et quelquefois masqués sur le sommet grimpons,
Arrivent inconnus à la porte sacrée,
Par force ou par adresse en pénètrent l'entrée,
Se glissent dans le Temple, en profanant l'Autel,
Et ternissent sa gloire & son lustre immortel.
Mais le Temps, ce vieux Juge équitable & sévère;
Souffre pour quelques jours qu'un peuple les révere;
Puis enfin les découvre & les chasse en fureur
Dans des antres obscurs, où préside l'horreur;
Où la Vérité triste éclaire l'infamie,
Et se montre en ces lieux leur plus fiere ennemie, &c.

M. de Montplaisir conclut ce Poëme par une apostrophe à M. de Gondi, à qui il se plaint modestement *de son aspre fortune*, & de l'amitié duquel il se fait gloire. Ce Poëte a composé un autre Poëme intitulé *le Séjour des ennuis*, auquel M. de Montigny depuis Evêque de Léon, opposa *le Palais des Plaisirs*, dont j'ai parlé ci-devant. Ce prétendu Poëme de M. de Montplaisir n'est peut-être autre que les Stances intitulées, *l'Hyver*, qu'on lit dans le tome premier du Recueil de Sercy, page 132. L'ennui & ses effets y sont décrits, & la versification y ressemble beaucoup à celle de M. de Montplaisir. Dans le Recueil qui contient *le Temple de la Gloire*, je ne vois

vois plus du même qu'une Réponse à des Vers dans lesquels M. Pellmon faisoit parler M. le Dauphin; un Sonnet contre ceux qui parloient mal du Cardinal de Richelieu; & une Balade à M. de S. Aignan, dont voici le sujet. M. le Comte de Saint Aignan ayant été attaqué par quatre brigands, prit un pistolet qui tiroit trois fois, tua deux de ces voleurs, en blessa un troisieme, & mit le dernier en fuite. M. de Montplaisir qui étoit bien venu de ce Seigneur, mit cette aventure en Vers dans la Balade dont il est question, & dont l'Envoi fut accompagné d'un mousqueton qui tiroit sept fois. Cette Balade se lit aussi dans le *Recueil de Sercy*, tome IV. page 25.

Le Pere Bouhours, Jésuite, dans son *Recueil de Vers choisis*, a donné de plus un Sizain de M. de Montplaisir sur le tombeau d'Anne d'Autriche, Reine de France, représentant une pyramide de cœurs enflammés, avec ces mots Espagnols, *Assi sepultada, no es muerta*. Enfin l'on prétend que la plus grande partie, du moins, des Vers signés M. ou M. P. insérés dans le *Recueil de Sercy*, est encore de M. de Montplaisir; si cela est, il faudra dire qu'il s'est souvent occupé de la Poésie, n'y ayant aucun des cinq

N.
DE MONT-
PLAISIR.
1673.

volumes de ce Recueil où on ne trouve
une ou plusieurs Pièces qu'on ne puisse
lui attribuer.

PIERRE DE LALANE.

PIERRE
DE
LALANE.
vers le mê-
me tems.

Parn. Franç.
p. 331.

Pierre *Lalane*, ou *de Lalane*, lié
d'une amitié si étroite avec M. de
Montplaisir, étoit mort plusieurs années
avant lui, si la date de 1661, que je lis
dans le Nécrologe manuscrit de feu M.
de la Monnoye, est exacte. Il étoit de
Paris, fils d'un Garde-Rolles du Conseil
privé, de fort bonne famille, originaire
de Bourdeaux, & frere ou proche pa-
rent de M. de Lalane, Abbé de Val-
Croissant, si célèbre dans les disputes
qui ont agité l'Eglise de France dans le
dix-septieme siecle. M. Titon du Tillet
dit qu'il n'eut point d'autre emploi que
celui des Belles - Lettres : les Lettres
manuscrites de Chapelain, qui avoit eu
avec lui une relation suivie, semblent in-
finuer le contraire.

Lettr. ma-
nusc. de Cha-
pelain du 29
Sept. 1635.
du 1. Septem-
bre 1636.
du 6 Février
1638.
du 16 Juin
639.

Je vois du moins par ces Lettres que
Pierre de Lalane fit un séjour de plu-
sieurs mois en Hollande, dans le cours
de l'année 1635 ; qu'il y étoit encore le
29 Septembre ; qu'en 1636 il fut em-
ployé dans l'Armée que nous avions en

Picardie pour chasser les Espagnols, qui s'y étoient emparés de plusieurs Places. Au commencement de 1638, selon les mêmes Lettres, M. de Lalane eut quelque aventure qui eut des suites, & qui l'obligea nonseulement à se retirer, mais à cacher même le lieu de sa retraite, excepté à quelques confidens. Chapelain semble faire entendre que c'étoit quelque affaire de galanterie. « J'apprends » avec joie, lui écrit-il, que M. votre » pere, quoiqu'aussi severe qu'il l'est, » travaille avec vous à récompenser selon son pouvoir la générosité que vous » a témoignée la belle cause de vos peines » & de vos plaisirs ; je ne doute point » qu'elle ne tire grande consolation de » voir qu'il n'est pas celui qui retarde » votre satisfaction commune, & qu'il » ne tient pas à lui que vous ne soyez » déjà en repos. Vos amis travaillent auprès de Mademoiselle d'Epineuille, & ne desespèrent pas de la rendre raisonnable. » Cette Lettre étant du 6 Février 1638, on peut conjecturer que l'affaire en question venoit de ce que Lalane recherchoit alors en mariage la Demoiselle *Marie Gastelle des Roches* ; qu'il trouva d'abord des obstacles qui le portèrent à quelque action imprudente,

PIERRE
DE
LALANE.
vers le même tems.
du 1. Octob.
1639.
du 5. Nov.
1644.
du 7. Déc.
1648.
du 28. Dec.
1648.
du 4. Avril
1649.
du 2. Septembre
1649.

PIERRE
DE
LALANE,
vers le même
tems.

& qu'il fallut en venir à la voie de négociation. Il est certain par une autre Lettre de Chapelain du 16 Juin 1639, qu'il étoit marié alors, & qu'il l'étoit depuis peu. Il étoit en ce tems-là en Bretagne, à la suite de M. le Duc de Retz, & en la compagnie de M. de Montplaisir. Le premier d'Octobre de la même année, il étoit à Mortagne, où il eut le chagrin de voir sa femme attaquée d'une maladie sérieuse, dont elle ne fut délivrée que pour languir, & mourir en 1644. Je me fonde encore pour cette datte, sur une Lettre de consolation que Chapelain lui écrivit le 5. Novembre de cette année 1644, & dans laquelle il lui fait envisager la perte qu'il venoit de faire comme la plus grande & la plus plus affligeante qui pût lui arriver.

L'Abbé Ménage a fait l'Epitaphe de cette Dame en Italien; & son mari exprima lui-même sa douleur dans de belles Stances qui commencent ainsi :

Voici la solitude, où sur l'herbe couchés,
D'un invisible trait également touchés,
Mon Amarante & moi, prenions le frais à l'ombre
De cette forêt sombre.

Nous goûterions encore en cet heureux séjour
Les tranquilles plaisirs d'une parfaite amour,

Si la rigueur du fort ne me l'eût point ravie
Au plus beau de sa vie.

Est-ce donc ici-bas une loi du destin,
Que la plus belle chose y passe en un matin ?
Falloit-il en un jour voir Amarante naître,
Et la voir disparaître ?

PIERRE
DE
LALANE,
vers le même
tems.

Il étale ensuite les charmes extérieurs
de sa personne, d'où passant à ceux de
son esprit, il dit :

Son esprit étonna les plus rares esprits,
Sur les plus éclatans il emporta le prix,
Et ne démentit point l'origine première
D'où sortit sa lumière.

Le Ciel ne fut jamais en ses plus grands efforts
Si prodigue à verser ses plus riches trésors,
Que quand de sa plus pure & plus brillante flamme
Il forma sa belle ame.

De tant de biens enfin son corps se vit comblé,
Que pour en avoir trop il en fut accablé ;
Ainsi tombe une fleur dont la tige est moins forte
Que le faix qu'elle porte.

Ah ! j'adresse ma plainte à qui n'écoute pas,
Et je murmure envain d'un si cruel trépas ;
Quand une fois la Parque arrête notre course,
Nous tombons sans ressource, &c.

Lalane adressa vers le même tems des
Stances & une Ode à l'Abbé Ménage ; &
à M. de Gondi, Duc de Retz, une *Eclogue*
intitulée *Daphnis* ; & si les meilleurs

PIERRE
D E
LALANE,
vers le même
tems.

P. 30. 39.
Recueil de
Barbin t. 4.
P. 73.
Rec. de Serc.
t. 1. P. 55.

Critiques ont trouvé dans ces trois Pièces une grande noblesse de pensées, une grande pureté de langage, & un goût excellent, ils sont convenus en même-tems qu'elles montroient dans l'Auteur un bon naturel, & un cœur tendre. Ces Poësies se trouvent réunies dans le tome troisieme du *Recueil de Poësies diverses*, dédié par la Fontaine à M. le Prince de Conti. Les deux premières, les Stances & l'Ode, parurent dès 1652, dans le Recueil de Barbin: & Sercy a publié dans le sien celle dont on vient de lire quelques Strophes.

Ce fut peut-être dans la seule vûe de dissiper la tristesse qui le suivoit par-tout, que Lalane fit le voyage d'Italie. Il étoit à Venise au mois de Décembre 1648, avec M. de Balagny, & au mois de Septembre 1649 il écrivoit à Chapelain, qu'il étoit encore Italien pour huit mois; & qu'il devoit aller à Rome en 1650 pendant le Jubilé de l'Année Sainte; il écrivoit d'Italie à ses amis, en particulier à Ménage, à Conrart, au Cardinal de Retz, & tâchoit de se consoler par une dissipation qu'il mettoit d'ailleurs à profit en ornant son esprit de nouvelles connoissances. On avoit formé quelque projet de l'envoyer en Suede; mais

je ne trouve rien qui m'indique s'il a fait ce voyage, ni en quelle année il revint en France.

PIERRE
DE
LALANE,
vers le même tems.

M. Titon du Tillet ne lui donne que les trois Pieces dont j'ai fait mention; il y en a un plus grand nombre dans le Recueil de Sercy. On y lit des *Stances sur le plaisir de la Campagne*, qui sont les mêmes que celles que le Poëte avoit envoyées à Ménage; un Sonnet qu'il adresse, près de sa mort, à ses amis; un autre *sur la mort d'Amarante*, c'est-à-dire, de sa femme, venant d'expirer; deux Sonnets encore sur le même sujet; une Élégie, intitulée, *La mort désespérée de Cléonte*, & des Stances qui ont le même objet. Voici le Sonnet de *Daphnis mourant*, c'est-à-dire, de lui-même, à ses amis :

Recueil de
Sercy, t. 1.
p. 276, 280,
t. 5. p. 297,
98, 99, 300,
303.

Cessez de rappeler mon ame fugitive ;
La mort que vous croyez le plus grand des malheurs ;
Se dépouille aujourd'hui de ses noires couleurs ,
Et paroît à Daphnis trop lente & trop tardive.

Etes-vous envieux du bonheur qui m'arrive ,
Jusqu'à me desirer au séjour des douleurs ?
N'êtes vous point lassés de voir couler mes pleurs ,
Et d'entendre ma voix languissante & plaintive ?

Quoi, ne sçavez-vous pas, vous qui plaignez mon
sort,
Qu'Amarante a passé par les mains de la mort,
Et que l'amour devoit m'obliger à la suivre ?

PIERRE
DE
LALANE,
vers le même
tems.

Tous vos conseils envain me veulent secourir ;
S'ils n'ont pas le pouvoir de la faire revivre ,
Ils ne peuvent aussi m'empêcher de mourir.

Ce Sonnet a été imprimé en 1660. En supposant qu'il l'a été peu après sa composition , & que M. de Lalane mourut en effet de cette maladie , il s'ensuivra que M. de la Monnoye a eu raison de fixer , comme je l'ai observé , la date de sa mort en 1661. Mais ce ne sont ici que des conjectures.

JACQUES DE CAILLY.

JACQUES
DE
CAILLY.
1673.

Voyez les
p. 21, 22, 26,
27, 28, 38,
46, 61, 62,
de ce Recueil
imprimé à Pa-
ris en 1628.
in-4°.

J'ai encore moins de certitude sur le tems de la mort du Chevalier de Cailly, si connu par ses Epigrammes , & je ne sçais presque rien de sa personne. Il se nommoit Jacques de Cailly, & donna ses Poësies sous le nom de *d'Accilly* qui est l'Anagramme du sien. Il étoit d'Orléans, d'une famille noble , & peut-être fils d'un autre Jacques de Cailly dont on a imprimé quelques Vers François , Latins , Espagnols , & Italiens , dans un Recueil d'Inscriptions & de Poësies faites à la louange de Jeanne d'Arc , dite la *Pucelle d'Orléans*. Il est certain, par le dixieme chapitre du même Recueil,

qu'il étoit de la famille de Jeanne d'Arc. On y lit que lorsque cette fille extraordinaire vint pour faire lever le siège d'Orléans , elle fut logée au fort de Checy sur Loire , à deux lieues de la ville , lequel fort étoit alors en la Terre de Rouilly , (ou Ruilly) dont le Seigneur étoit Guy de Cailly. Que celui-ci fort prévenu en faveur de la Pucelle, l'accompagna dans tous les assauts , les combats , & toutes les sorties auxquelles elle fut obligée de se livrer. Que pour reconnoître ces services , Jeanne d'Arc obtint au mois de Juin 1429 des *Lettres de confirmation de l'ancien ennoblissement audit Guy de Cailly* , avec permission de changer ses armes. L'Historien ajoute , que Jean de Cailly fils de Guy , épousa Demoiselle Gillette de l'Aubespine ; & que de cette alliance est descendu un autre Guy de Cailly sieur de Rouilly & autres lieux , Lieutenant du Grand Prevôt de France , qui se maria avec Charlotte Boilève , dont il eut entre autres enfans Remy de Cailly , & Aignan de Cailly Vicomte d'Argues & de Carantan , marié avec Demoiselle Hippolyte Violle , dont la Sépulture est chez les Carmes-Billettes , à Paris ; qu'enfin Remy de Cailly eut pour fils unique Jacques de

JACQUES
DE
CAILLY.
1673.

JACQUES
D E
CAILLY.
1673.

Cailly, qui eut deux enfans, Catherine de Cailly, qui épousa Charles du Lis, Conseiller du Roi, son Avocat Général en la Cour des Aydes à Paris, cousin de Jacques d'Argues au cinquieme degré; & Jacques de Cailly, qui doit être celui dont il est ici question.

Dans les *Statuts de l'Ordre de Saint Michel*, imprimés en 1725, il est dit qu'il fut reçu dans cet Ordre le 8 Mars 1656, & qu'il fut un des cent que Louis XIV. confirma dans la qualité de Chevaliers dudit Ordre par son Ordonnance du 12 Janvier 1665. M. de Cailly avoit fourni ses titres de noblesse, comme Sa Majesté l'avoit prescrit, & ce fut ce qui lui mérita cette distinction. Les mêmes Statuts le qualifient Seigneur de Ruilly, Terre qui étoit depuis long-tems dans sa famille, & Gentilhomme ordinaire du Roi. Les agrémens de son esprit & de sa conversation le firent connoître avantageusement à la Cour & à la ville, où il eut des amis distingués par leur naissance & par leur mérite. Il n'en fut pas moins désintéressé, si l'on en juge par cette Epigramme à M. de Colbert.

Que je vous donne Vers ou Prose,
Grand Ministre, je le sçais bien,

Je ne vous donne pas grand chose ;
Mais je ne vous demanderai rien.

JACQUES
D E
CAILLY.
1673.

Ses Poësies font en grand nombre ;
mais ce sont toutes petites Pièces écrites
d'un style aisé & naturel. Peut-être , dit
le Pere Bouhours dans sa *Maniere de bien
penser* , Dialogue second , « que le plus
» naïf de nos Poëtes est le Chevalier de
» Cailly. Ses petites Poësies sont pleines
» de naïveté , & on y reconnoît le Poëte
» qui , avec de l'esprit , étoit l'homme
» du monde le plus naturel , & qui avoit
» le plus de candeur ; ces pensées cepen-
» dant , toutes naïves qu'elles sont , ne
» laissent pas d'avoir un peu d'antithese.
» Mais la naïveté n'est pas ennemie d'u-
» ne certaine espece d'antitheses , qui
» ont de la simplicité , selon Hermogène,
» & qui plaisent même d'autant plus
» qu'elles sont plus simples : elle ne hait
» que les antitheses brillantes , & qui
» jouent trop. » Le même cite le Qua-
train sur l'Étymologie d'*Alfana* , que
Ménage , quoiqu'il fût fait contre lui ,
n'a pû s'empêcher d'appeler beau :

Alfana vient d'*Equus* sans doute ,
Mais il faut avouer aussi ,
Qu'en venant de-là jusqu'ici ,
Il a bien changé sur la route.

O vj

JACQUES
DE
CAILLY.
1673.

Préface de
M. de Cailly.

Selon la remarque judicieuse de M. de la Monnoye, si ceux qui ont loué les Epigrammes du Chevalier de Cailly, en avoient voulu rapporter toutes les bonnes, il leur auroit fallu copier les trois quarts du Livre. L'Auteur avoit une si grande facilité pour ce genre de Poësie, qu'il ne lui coutoit presque aucune peine.

« C'est un petit bien, dit-il, que j'ai trouvé dans mon esprit par hazard, sans y fouiller, & même sans songer qu'il y fût. Les pensées m'en sont venues, non-seulement sans contrainte, mais encore bien souvent à la foule, & il m'a semblé presque toujours que les Vers se faisoient d'eux-mêmes, & que les rimmes nécessaires venoient de leur plein gré se placer justement à l'endroit où elles devoient être. La diversité de Pieces sur un même sujet, & la facilité de la versification en sont des preuves. » Il ajoute qu'il ne dit pas cela pour se glorifier, puisqu'il est vrai, conclut-il, « que je n'en parle que pour me défendre de ce que je me suis quelquefois amusé à ce genre d'écrire, & que je ne l'aurois jamais fait, si les pensées m'eussent donné de la peine en leur recherche, ou en leur expression. »

Ses amis l'ayant pressé de réunir cette multitude de petites Pieces, qui cou- roient déjà par le monde, & qui faisoient l'amusement des bonnes compagnies, il se rendit à leurs desirs. Le Recueil parut en 1667. L'Auteur auroit pû y mettre plus d'ordre, & ne pas placer, par exem- ple, des Pieces qui sont de 1667 avant plusieurs qui sont de 1660. Mais le re- mede à cette espece de confusion lui au- roit couté quelque soin s'il eût voulu y avoir égard, & toute peine le gênoit. Ce Recueil étant devenu rare, M. de la Monnoye l'a fait réimprimer dans le to- me premier du *Recueil de Pieces choisies, tant en Prose qu'en Vers*, qu'il donna en 1714 à Paris chez Emeri, mais sous le titre de la Haye. M. le Fort de la Mori- niere a fait reparoître une partie des mê- mes Poësies en 1745 dans le tome se- cond de sa *Bibliothèque Poëtique*, in-4°. On en avoit aussi réuni plus de soixante dans le tome quatrieme du Recueil de Barbin.

JACQUES
DE
CAILLY.
1673.

JACQUES DE VALLEE,
Seigneur DES BARREAUX.

On n'a pas eu le même soin pour re- cueillir les Poësies de Jacques de

JACQUES
DE
VALLÉE,
Seigneur
DES
BARREAUX
1673.

JACQUES
DE
VALLÉE,
Seigneur
DES
BARREAUX
1673.

Bayl. Diâ.
Critique. t. 2.
p. 988 & suiv.
Rem. de M.
Joly sur
Bayle, page
210. & suiv.

Vallée, Seigneur des Barreaux, & l'on a
agi très-sagement, s'il est vrai que ce Poë-
te n'ait employé ses talens qu'à composer
des Chansons, ou des Poësies libertines. Il
étoit né à Paris en 1602, de Jacques de
Vallée, qui est mort Maître des Requê-
tes, & Président au Grand Conseil, &
qui étoit neveu de ce fameux Geoffroy
Vallée, natif d'Orléans, Auteur du Li-
vre intitulé *la Beatitude des Chrétiens*,
ou *le Fleau de la Foi*, puni de mort
pour ses impiétés le 8 Février 1574.

Des Barreaux fit ses études au Colle-
ge des Jésuites de la Flèche, en parti-
culier sous le Pere Voisin, qui lui trou-
vant du génie, & *un très-bon esprit*, dit
le Pere Garasse, voulut lui persuader
d'entrer dans sa Société. Mais cette ten-
tative ne réussit pas; & le jeune homme
étant revenu à Paris, son pere, homme
du monde & qui aimoit le plaisir, le lia
avec le fameux Poëte Theophile, contre
le gré de sa mere qui avoit autant de
piété que son mari en avoit peu. Cette
liaison fut très-funeste à des Barreaux.
Theophile qui avoit l'esprit & le cœur
gâtés, inspira ses sentimens à son ami,
qui n'en profita que trop bien. Le Pere
Garasse ajoute, dans un Mémoire ma-
nuscrit que M. l'Abbé Joly a extrait

Dans ses Remarques sur Bayle, que lorsque Théophile se fut sauvé en Angleterre, on trouva parmi ses Papiers des Lettres Latines de des Barreaux, qui l'auroient fait condamner au même supplice que son grand oncle Geoffroy Vallée, si on ne l'eût excusé sur sa grande jeunesse.

JACQUES
DE
VALLÉE,
Seigneur
DES
BARREAUX
1673.

Son pere le fit pourvoir cependant d'une Charge de Conseiller au Parlement de Paris, dans laquelle il se fit admirer par la beauté de son esprit. Mais il n'en aimoit pas les devoirs, & ne la considérant que par ce qu'elle a d'épineux, son imagination déréglée ne lui fit envisager la nécessité de rendre une exacte justice aux Citoyens que comme une occupation fordide & indigne d'un homme de génie. Il ne pouvoit se résoudre à examiner le droit ou les prétentions des Parties; & s'étant chargé une seule fois d'être Rapporteur dans un procès de peu de conséquence, dès qu'il se vit pressé par ceux qui contestoient, il les fit venir, brûla leurs papiers en leur présence, & paya de son argent ce qui étoit demandé: la somme montoit, dit-on, à quatre ou cinq cens livres.

Avec de pareilles dispositions, il n'est pas étonnant qu'il ait cherché à se dépouiller promptement d'une Charge où

JACQUES
DE
VALLÉE,
Seigneur
DES
BARREAUX
1673.

328 BIBLIOTHEQUE

tout lui déplaisoit. L'Historiette que Bayle raconte à ce sujet, paroît n'avoir aucun fondement, & lui-même n'en donne aucune preuve. On trouve pareillement dans les Lettres de Boursault & dans plusieurs *Ana*, quelques autres Contes sur des Barreaux, qui paroissent inventés à plaisir, & que je ne rapporterai point. Ce qui paroît certain, c'est que des Barreaux libre de tout engagement, se livra sans scrupule à tout ce qui pouvoit favoriser ses passions & le libertinage de son esprit. Il changeoit de domicile selon les saisons de l'année. Pendant l'hyver, il alloit chercher le Soleil sur les côtes de Provence, & principalement à Marseille. La maison qu'il appelloit sa favorite étoit dans le Languedoc: c'étoit celle du Comte de Clermont de Lodève, où il disoit que la bonne chere & la liberté étoient dans leur thrône. En Anjou, il fréquentoit la maison du Lude, où il trouvoit toujours une compagnie assortie à son génie. Quelquefois il alloit voir Balzac, sur les bords de la Charante. Mais le lieu qu'il fréquenta le plus, parce qu'il y trouvoit plus d'amusement, de plaisir, & de liberté, étoit Chenailles sur la Loire: cette maison appartenoit d'ailleurs à un de ses oncles.

Les plaisirs de l'esprit étoient cependant quelquefois le motif de ses voyages. Il n'en avoit point d'autres lorsqu'il alla en 1642 en Hollande , pour s'y entretenir avec le célèbre Descartes, qu'il appelloit son ami.

JACQUES
DE
VALLÉE,
Seigneur
DES
BARREAUX
1673.

MM. Legoux & Lantin, Conseillers au Parlement de Dijon, cités par M. l'Abbé Joly dans ses sçavantes & curieuses Remarques sur le Dictionnaire de Bayle, disent l'un & l'autre, que des Barreaux faisoit de beaux Vers & de beaux Sonnets, & qu'il excelloit dans la Poësie Française, sur-tout dans les Ouvrages de débauche. M. Lantin ajoute qu'il lui en avoit entendu réciter sur l'Auteur de la nature, qu'il appelloit l'ame du monde; & quelques Pieces sur d'autres sujets, qui devoient être supprimées, quoique pleines d'esprit. Selon M. Legoux, il avoit composé aussi une Piece de Théâtre, dont ce Magistrat ne se rappelloit ni le titre ni le sujet. « Messieurs Aubry » & des Barreaux; dit encore M. Legoux, » se donnoient tour-à-tour des coups » de bâton, & ce beau jeu dura quelque » tems. Un jour que le dernier en avoit » reçus dans une rue de Paris, un grand » Seigneur, qui le connoissoit, le voyant » en mauvais état, le fit entrer dans son

Vie de Desc.
par Baillet,
in-4°. t. 2. p.
176.

JACQUES
DE
VALLÉE,
Seigneur
DES
BARREAUX
1673.

» carosse, & lui demanda ce que c'étoit.
» Il dit : *Ce n'est rien. C'est un coquin à*
» *qui j'avois fait donner des coups de bâ-*
» *ton, & qui vient de me les rendre.* »

On assure que quatre ou cinq ans avant sa mort, des Barreaux revint de tous ses égaremens, paya ses dettes, abandonna à ses sœurs tout ce qui lui restoit de bien, moyennant une pension viagere de quatre mille livres, & se retira à Châlon sur Saône ; le meilleur air, disoit-il, & le plus pur qui fût en France. L'Evêque, M. de Maupeou, qui avoit beaucoup de piété, le visitoit souvent, & contribua à sa conversion. M. Lantin dit que des Barreaux mangeoit souvent chez ce Prélat, « & enco- » re plus souvent avec un Carme que cet » Evêque lui avoit envoyé pour l'exhor- » ter à la Pénitence. » On ne doit prendre que sur le ton de raillerie, ce que Chapelle disoit à cette occasion, que des Barreaux ne s'étoit converti qu'à condition de ne s'enivrer qu'une fois le jour avec ce Religieux. Ce Poète mourut le neuvieme de Mai de l'an 1673 suivant les registres mortuaires de Châlon sur Saône. De toutes ses Poësies, on ne connoît plus aujourd'hui que ce fameux Sonnet qui lui a toujours été constam-

ment attribué, & qu'on a tant de fois
imprimé :

Grand Dieu, tes jugemens sont remplis d'équité ;
Toujours tu prens plaisir à nous être propice :
Mais j'ai tant fait de mal, que jamais ta bonté
Ne me pardonnera sans choquer ta justice.

Oui, mon Dieu, la grandeur de mon impiété
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice :
Ton intérêt s'oppose à ma félicité,
Et ta clémence même attend que je périsse.

Contente ton desir, puisqu'il t'est glorieux :
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux :
Tonne, frappe, il est tems ; rends-moi guerre pour
guerre.

J'adore en périssant la raison qui t'aigrit :
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du sang de JESUS-CHRIST ?

ROBERT ARNAULD D'ANDILLY,
Sieur DE POMPONNE.

La conduite de Robert Arnauld,
Seigneur d'Andilly & de Pomponne, fut
très-différente de celle de des Barreaux.
Celui-ci ne fut converti que sur la fin de
ses jours, & la piété du premier a tou-
jours été constante & a signalé tous les
instans de sa vie. Personne n'ignore qu'il
étoit originaire d'une ancienne & noble
famille d'Auvergne. Mais je serois trop

JACQUES
D E
VALLÉE,
Seigneur
DES
BARREAUX
1673.

ROBERT
ARNAULD
D'ANDIL-
LY, Sieur
DE POM-
PONNE.
1674.

ROBERT
ARNAULD
D'ANDIL-
LY, Sieur
DE POM-
PONNE.
1674.

long si j'entreprendois d'entrer dans le détail de ses actions. On a ses Mémoires écrits par lui-même, Ouvrage très-curieux, que l'on peut consulter.

Il étoit né à Paris l'an 1588 d'Antoine Arnauld, célèbre Avocat dont il étoit le fils aîné. Son pere lui choisit pour Précepteur M. Lambin, fils de Denis dont le nom est si connu des Sçavans, & qui ne cédoit point à son pere dans la connoissance des Belles-Lettres, en particulier dans la pureté des Langues Grecque & Latine. Il eut pareillement les meilleurs maîtres pour toute sorte d'exercices. En 1613 il épousa Catherine le Févre de la Boderie, fille de M. Antoine le Fevre de la Boderie, qui s'est acquis tant d'honneur à la Cour de France, & dans les négociations étrangères dont il fut chargé, principalement en Flandres & en Angleterre. Elle lui apporta en mariage la Terre de Pomponne, & M. Arnauld lui donna celle d'Andilly. Dès ce tems-là, & depuis, capable des emplois les plus difficiles, il s'acquitta de tout ce qui lui fut confié avec une rare suffisance & la plus exacte probité. Jamais homme ne fut plus estimé des Grands, & n'employa plus généreusement le crédit qu'il avoit auprès d'eux, pour la défense de la

justice & de la vérité. Il a eu dans sa personne tout ce que le monde admire, & ne s'est point laissé séduire par le monde. Innocent dans la Cour, incorruptible dans les occasions les plus certaines de s'enrichir, inébranlable parmi les attraites & les sollicitations du siècle, il mérita l'estime & le respect même de tous ceux qui eurent l'avantage de le connoître. Plein de vigilance pour les intérêts du Public, au préjudice des siens propres, le Roi n'eut point de sujet plus fidele & plus attaché à sa Personne, ni l'Etat de citoyen plus zélé pour tout ce qui pouvoit tendre au bien général & particulier. Il couronna cette conduite, si rare dans le grand monde, par la retraite qu'il fit en 1645, ou l'année suivante, dans la Maison de Port-Royal des Champs, où il a eu sa mere, six sœurs, & cinq filles Religieuses. Il avoit perdu sa femme le 24 Août 1637.

Ce fut alors qu'il put dire:

Affranchi de l'inquiétude
Et des vains travaux de la Cour,
Chante, mon ame, ton amour
Pour ton heureuse solitude.

Chante l'aveuglement qui porte les mortels
A faire tant de vœux, & bâtir tant d'Autels
Au fantôme adoré sous le nom de Fortune.
Chante l'Astre éternel, dont la flamme reluit

ROBERT
ARNAULD
D'ANDIL-
LY, Sieur
DE POM-
PONNE.
1674.

Ode de M.
d'And. sur la
solitude.

ROBERT
ARNAULD
D'ANDIL-
LY, Sieur
DE POM-
PONNE.
1674.

Dans ce Soleil & cette Lune
Qui regnent à leur tour sur le jour & la nuit.



En ce séjour dont les délices
N'ont que des objets innocens ;
Je n'ai point à garder mes sens
Des charmes périlleux des vices.

Le murmure si doux du crystal des ruisseaux ;
Le son harmonieux du concert des oiseaux ;
Et de l'émail des fleurs la vivante peinture
Sont des voix & des traits brillans de tous côtés,
Qui de l'Auteur de la nature
Célébrent les grandeurs & montrent les beautés.

.....

Toi de qui l'essence immuable
Pour tems n'a que l'Eternité ,
Grand Dieu qui sur la vérité
Fondes ta grandeur adorable ;

A ta gloire à jamais je consacre mes vœux. . . .

Mon espoir dessus tes promesses
Etablir sa félicité ;
Pour règle j'ai ta volonté ,
Et pour trésor j'ai tes richesses.

Mon ame dédaignant tous les mortels plaisirs ;
Ne peut desalterer la soif de ses desirs,
Que dans la volupté dont toi-même est la source.
L'unique ambition qui me fait soupirer ,

C'est de finir ici ma course ,
Pour voler dans le Ciel , te voir & t'adorer , &c.

Sa retraite ne fut point oisive. Aussi
avare de son tems pour le bien ménager,
que libéral & même prodigue de son

bien envers les pauvres , ce fut dans sa solitude qu'il employa le reste de ses jours aux excellentes Traductions dont il a enrichi l'Eglise ; telles què celles des *Confessions de Saint Augustin* , de l'*Histoire des Juifs* , par Joseph ; des *Œuvres de Sainte Therese* ; de celles du *Bienheureux Jean d'Avilla* ; des vies de plusieurs Peres des deserts ; de quelques Saints illustres , &c.

ROBERT
ARNAULD
D'ANDIL-
LY , Sieur
DE POM-
PONNE,
1674.

A l'âge de quatre-vingts ans il joignoit à la force de son esprit , qui avoit toujours été le même , une simplicité d'enfant , étant toujours prêt de recevoir des avis de ceux mêmes qui étoient beaucoup au-dessous de lui. Il mourut le 27 Septembre 1674, âgé de quatre-vingts-cinq ans ; & son corps a été porté à Palaiseau, Terre de M. de Pomponne, à environ quatre lieues de Paris. Son caractere a été parfaitement dépeint par Balzac, qui a dit de lui : *C'étoit un homme qui possédoit les vertus morales & les vertus chrétiennes , de maniere qu'il ne tiroit point vanité des unes , & ne rougissoit point des autres.*

Ce sçavant homme ne s'est pas moins distingué par la beauté de ses Poësies que par l'élégance de sa Prose. Aussi feu M. Rousseau , un de nos plus grands Poëtes,

ROBERT
ARNAULD
D'ANDIL-
LY, Sieur
DE POM-
PONNE.
1674.

Tit. du Till.
Parnasse Fr.
p. 345. & p.
LV. à la fin
de cet Ou-
vrage.

Oeuvres chr.
de Godeau t.
I. p. 95.

& un de nos meilleurs juges en Poësie ;
écrivait à M. Titon du Tillet au sujet
du *Parnasse François* que cet ami des
Lettres & des Littérateurs faisoit execu-
ter en bronze , lui disoit : *Je vous deman-*
de une place distinguée pour M. Arnauld
d'Andilly , dont les Poësies chrétiennes en
très-grand nombre , font autant d'hon-
neur aux Lettres qu'à la Religion. M.
Godeau Evêque de Vence , en avoit
pensé de même long - tems avant M.
Rousseau , comme on le voit par la sei-
zieme de ses Epîtres morales , adressée à
M. d'Andilly , qui commence par ces
Vers :

Andilly , quand je vois ces admirables Vers ,
Où des secrets si saints sont par toi découverts ,
Je ne puis m'empêcher de louer le courage
Quit't'a fait entreprendre un si parfait Ouvrage.

Mémoires de
M. Arnauld
d'Andilly, p.
103.

M. d'Andilly a commencé à faire
des Vers François en 1614, un an après
son mariage. Accompagnant le Roi en
Bretagne , sans M. de la Boderie , son
beau-pere , qui étoit demeuré dans le
Conseil resté à Paris , » Mon affec-
» tion pour lui , dit-il , me mit dans l'es-
» prit d'écrire sa vie en Vers. J'en fis ,
» ajoute-t-il , en carosse , huit cens en
» huit jours , que je lui envoyai de Nan-
» tes ;

tes ; & dans le tems qu'il les reçut , il
 » faisoit de son côté , & moi du mien ,
 » sans que nous sçussions rien du dessein
 » l'un de l'autre , sa Vie en Vers pour me
 » l'envoyer. » Ce premier fruit de la
 veine Poétique de M. d'Andilly n'a ja-
 mais été rendu public. Ce que nous
 avons de lui en ce genre, consiste en un
 Poëme sur la Vie de Jesus-Christ , qui a
 99 Stances , chacune de dix Vers : une
 Priere à Jesus-Christ sur la délivrance
 de la Terre-Sainte : une Ode sur la soli-
 tude : deux cens cinquante-huit Stan-
 ces sur diverses vérités chrétiennes ; & huit
 Sonnets. Ces Poësies chrétiennes ont été
 imprimées un grand nombre de fois.
 J'en ai une neuvieme édition , faite dès
 l'an 1645. Les Docteurs de la Faculté
 de Théologie de Paris , André Duval ,
 Habert , & le Moine, disent dans l'Ap-
 probation qu'ils ont donnée le 15 Fé-
 vrier 1634 , au *Poëme sur la vie de*
Jesus-Christ , qu'il est très-utile pour exci-
 ter & enflammer les sentimens de dévotion
 dans les esprits des Lecteurs. Philippe
 de Cospean , Evêque de Lisieux , dit
 dans la sienne , dattée du 4 Mars 1642 ,
 que les *Stances sur les Vérités Chrétiennes* ,
 & l'*Ode sur la solitude* , sont un
 « chef-d'œuvre , aussi bien de piété que

ROBERT
 ARNAULD
 D'ANDIL-
 LY, Sieur
 DE POM-
 PONNE.
 1674

**ROBERT
ARNAULD
D'ANDIL-
LY, Sieur
DE POM-
PONNE.
1674.**

338 BIBLIOTHEQUE

» de Poësie ; & que le Saint Esprit , qui
» a rendu plusieurs fois ses Oracles en
» Vers , a , selon son sentiment , inspiré à
» l'Auteur le dessein & la conduite de
» son Ouvrage. » On lit les mêmes élo-
ges dans l'Approbation de MM. Har-
bert & le Maître, Docteurs de la Facul-
té de Théologie de Paris , du 15 Fé-
vrier de la même année 1642.

Le Poëme de la Vie de Jesus-Christ ,
a été traduit trois fois en Vers Latins ,
par Pierre Bastide , par Jean de Montagut ,
ou Montaigu , & par Gaspard de Vara-
dier de Saint Andiol, Docteur en Théop-
logie , & Archidiacre de l'Eglise d'Ar-
les. Je ne connois cette troisieme Tra-
duction que par le Journal des Sçavans
du 29 Décembre 1681. Celle de M. de
Montagut fut imprimée à Toulouse, en
1664 , in-12. Celle du Sieur Bastide
parut la même année , avec la Traduc-
tion de la Priere à Jesus-Christ , & celle
de l'Ode sur la solitude , auxquelles on a
joint l'Original. M. l'Abbé de Lomenie
de Brienne a fait réimprimer les huit
Sonnetts dans le tome second du Recueil
de Poësies diverses , dédié à M. le Prince
de Conti. Le premier est sur Paris , &
sur le Roi Henry le Grand ; le second sur
le mépris de la Cour , le troisieme sur la

mort du Roi de Suède, le quatrième sur celle du Duc de Veymar, le cinquième sur celle du Duc de Rohan, le sixième pour M. le Comte d'Harcourt ; le septième est adressé au Cardinal de Richelieu, & le huitième contient l'Épithaphe & l'éloge de Madame la Marquise de Blerancourt. On auroit pu y joindre *les Lys*, Madrigal, qu'il fit pour *la Guirlande de Julie*, c'est-à-dire, de Mademoiselle de Rambouillet, qui étoit recherchée alors en mariage par M. le Marquis, depuis Duc, de Montausier. On a imprimé ce Madrigal avec les autres Poésies faites sur cette Guirlande. Voyez la page 160 du T. 2. de la Vie de M. de Montausier.

Dans le même Recueil de M. de Brienne (tome second, page 113 & suivantes) on a imprimé un Sonnet, intitulé, *le Tombeau du Duc de Veymar*, & une belle *Ode sur la Sagesse*, sous le nom de M. de Pomponne ; & deux Madrigaux dans *la Guirlande de Julie*, sous le nom de M. d'Andilly le fils : mais ces Pièces, sur-tout les deux premières, sont-elles de Simon Arnauld, Marquis de Pomponne, Secrétaire d'Etat des Affaires Étrangères, fils de M. Arnauld d'Andilly ? sont-elles de quelque autre de la même famille de Pomponne ? c'est ce

ROBERT
ARNAULD
D'ANDIL-
LY, Sieur
DE POM-
PONNE.
1674.

ROBERT
ARNAULD
D'ANDIL-
LY, Sieur
DE POM-
PONNE.
1674.

que je ne puis décider. A l'égard de quelques Vers galans, qu'on a donnés sous le nom de M. d'Andilly, dans les *Sentimens d'Amour tirés des meilleurs Poètes modernes par le Sieur Corbinelli*, c'est une très-fausse attribution ; on sent aisément, que ce genre de Poësie étoit très-éloigné du caractère d'un homme qui a consacré sa Muse uniquement à la Piété & à la Religion. Voyez l'Avertissement qui est au devant du tome premier du Recueil dédié au Prince de Conti. où l'on dit expressément que M. d'Andilly a desavoué ces Vers. Et comment les auroit-il composés, lui qui dans ses Stances chrétiennes se déclare en ces termes contre l'abus de la Poësie ?

Stances sur
les vérités
chrétiennes,
Stance 83.

Si de ce feu divin le Ciel te favorise,
Qui brille avec tant d'Art dans la pompe des Vers :
Par cette belle ardeur enflamme l'Univers
Du chaste & saint amour de l'Epoux de l'Eglise.
Quand ton feu dédaignant les innocens plaisirs,
Allume dans les cœurs d'impudiques desirs,
Et colore du mal les illustres exemples :
Tu portes dans tes mains un céleste flambeau,
Dont ta fureur se sert pour embraser les Temples ;
Au lieu d'en éclairer ce qu'ils ont de plus beau.

MARIN LE ROY, *Sieur*
DE GOMBERVILLE.MARIN
LE ROY,
Sieur DE
GOMBER-
VILLE.
1674.

Monsieur d'Andilly eut la consolation de voir Marin le Roy, *Sieur de Gomberville*, qu'il avoit connu dans le monde, fréquenter la même retraite qu'il s'étoit choisie, & l'édifier par son amour pour la Religion & pour la Pénitence. Les premières années de sa vie s'étoient passées dans d'autres occupations. Né à Paris l'an 1600, s'il montra de très-bonne heure qu'il avoit du génie, & qu'il aimoit la Poësie Française, les premiers fruits qu'il produisit, furent trop précoces. Il n'avoit que quatorze ans lorsqu'il donna en cent dix Quatrains & huit Sonnets, *le Tableau du bonheur de la vieillesse, opposé au malheur de la jeunesse*, Ouvrage bien sérieux pour un âge si tendre. Le jeune Auteur le publia en 1614 & le dédia à son pere par une Epître en Prose, & un *Quatrain acrostique*. Quoique ce premier essai de sa verve ait été loué en Vers Latins & François par Alexandre de Trame, Claude du Chesne, & quelques autres, la versification n'en vaut rien ; mais que peut-on attendre de cet âge ? le *Discours des vertus* &

Hist. de l'A-
cadém. Fr. t.
I. p. 328. &
suiv.
Tit. du Till.
Parn. Fr. p.
341. & suiv.

MARIN
LE ROY,
SIEUR DE
GOMBER-
VILLE.
1674.

des vices de l'Histoire qu'il donna six ans après, en 1620, & auquel il joignit un petit *Traité de l'Origine des François*, est d'un style incomparablement meilleur, & qui fait bien voir que dans un jeune homme, qui unit l'application aux talens qu'il a reçus, les connoissances font beaucoup de chemin ; au lieu que dans un âge déjà un peu avancé, les progrès d'un Ecrivain sont lents & imperceptibles.

M. de Gomberville s'appliqua ensuite à composer des Romans. C'étoit la fureur de son siècle ; elle le séduisit, & il s'y laissa emporter. On a de lui en ce genre, *la Caritée, contenant sous des tems, des Provinces, & des noms supposés*, plusieurs histoires du tems ; *Poléxandre*, en cinq volumes ; *la Cythérée*, qui en a quatre, & *la jeune Alcidiante*, dont on n'a que la première partie. Il fit aussi des *Remarques sur la Vie du Roi, & sur celle d'Alexandre Sévere*, & traduisit de l'Espagnol une curieuse Relation de la rivière des Amazones.

De ces Romans, il n'avoit encore publié que le premier, lorsqu'il fut reçu à l'Académie Française en 1634. Il y assista à l'examen qu'on y fit des Poësies de Malherbe, & il se montra si affectonné pour ce Poëte, qu'il ne pouvoit souffrir

qu'on le censurât , même dans les endroits où il étoit répréhensible. Mais en même tems il se déclara contre le mot *Car* , avec plus de vivacité que de raison. » Il se vanta un jour, dit M. Péliſſon, de » n'avoir jamais employé ce mot dans » les cinq volumes de Poléxandre , où » l'on m'a dit néanmoins qu'il se trouve » trois fois. » Comme on conclut de son opposition à ce mot , & de ce qu'il en avoit dit dans l'Académie , que cette Compagnie vouloit bannir le *Car*, à quoi elle n'avoit jamais pensé , on en fit mille railleries ; ce fut le sujet de cette agréable Lettre de Voiture , qui commence ainsi : *Mademoiselle CAR étant d'une si grande considération en notre Langue , &c.* & de cette badinerie ironique de l'Abbé Ménage dans son ingénieuse *Requête des Dictionnaires* :

Cependant on sçait par la Ville
Que depuis , votre Gomberville
Auroit injustement proscrit
Le pauvre *Car* , d'un sien écrit,
Comme étant un mot trop antique ,
Et qui tiroit sur le Gotique ;
Et qu'aussi-tôt votre *Baro*
Sur cela cria tant haro ,
Qu'on alloit par cette crierie
Bannir de la Chancellerie,
Tant lors on étoit de loisir ,

MARIN
LE ROY,
SIEUR DE
GOMBERVILLE.
1674.

Ibid. p. 66.
67.

Menagiana ,
t. 4. p. 259.

MARIN
LE ROY,
Sieur DE
GOMBER-
VILLE.
1674.

Le Car tel est notre plaisir :
Sans que *Conrart* le Secrétaire ,
D'un tel mal ne pouvant se taire ,
S'opposa généreusement
A ce cruel bannissement :
Vous remontrant qu'en toute affaire
Le *Car* est un mot nécessaire , &c.

C'est aussi ce qui a engagé Saint Evre-
mont à faire parler ainsi Gomberville
dans sa Comédie des Académiciens :

Act. 3 Sc. 3.

Que ferons-nous , Messieurs , de *Car* & de *Pourquoi*
à quoi Desmarêts répond :

Que deviendrait sans *Car* l'autorité du Roi ?

ce qui oblige Gomberville à répliquer :

Le Roi sera toujours ce que le Roi peut-être ,
Et ce n'est pas un mot qui le rend notre maître.

A l'âge d'environ 45 ans , comme no-
tre Académicien alloit faire de longs sé-
jours à Gomberville , qui est à une lieue
de Versailles , & que de-là il étoit voisin
de Port-Royal des Champs , il fit con-
noissance avec plusieurs des Solitaires
qui y habitoient , profita de leurs entre-
tiens , & à leur exemple il entra fort
avant dans la voye de la piété & de la
pénitence. Il s'y anima lui-même par ces
sentimens qu'il a exprimés dans ce Son-
net sur la solitude :

Desse d'aimer le siècle & ses fausses maximes ;
 Quitte un bien passager pour un bien éternel ;
 Et t'offrant à ton Dieu par un vœu solennel ,
 Brûle du feu sacré qui brûle ses victimes.

Ne livre plus ton ame à l'Auteur de tes crimes ,
 Dépouille le vieil homme & son esprit charnel ;
 Et fuyant les plaisirs du monde criminel ,
 Défend même à tes sens les plaisirs légitimes.

Lasse-toi d'irriter la colere des Cieux ;
 Cours à la pénitence , & viens dans ces Saints lieux
 Où les cœurs n'ont que Dieu pour l'objet de leur
 flamme.

Mais n'attends pas de toi ces généreux efforts :
 Si Dieu ne rend ton corps esclave de ton ame ,
 Ton ame est pour jamais esclave de ton corps.

Il ne l'éprouva que trop , puisqu'il se
 laissa de la retraite , & qu'il rabattit dans
 la suite de sa ferveur & de sa péniten-
 ce. « Je me souviens , dit M. Dodart
 dans une Lettre écrite au célèbre Doc-
 teur Antoine Arnauld, du 6 Août 1694 ;
 » je me souviens que feu M. de Gomer-
 » ville moins pieux sur la fin de sa con-
 » version qu'au commencement , me rele-
 » va rudement sur le compliment que je
 » lui fis exprès sur son regret d'avoir fait
 » le Polexandre , & que j'en fus très-
 » scandalisé. »

Lettres de M.
 Arn. t. 7. p.
 618.

Ce fut dans le tems qu'il commençoit

MARIN
 LE ROI ;
 Sieur DE
 GOMBER-
 VILLE.
 1674.

**MARIN
LE ROY,
Sieur DE
GOMBER-
VILLE.
1674.**

à penser sainement, qu'il composa *la Doctrine des Mœurs tirée de la Philosophie des Stoïques, représentée en cent Tableaux, & expliquée en cent Discours, pour l'instruction de la jeunesse.* Cet Ouvrage parut en 1646 in-folio, avec les figures de Pierre Daret; & on l'a réimprimé plusieurs fois depuis in-12. On voit au commencement le portrait de l'Auteur, gravé par le même Daret, à l'âge de 43 ans, avec son nom déguisé à la Grecque, *Thalassius* (Marin) *Basilidès* (le Roy.) Il y a aussi deux Dédicaces en Prose, l'une à la Reine; la seconde qui ne peut passer que pour un Panégyrique, au Cardinal Mazarin, & une troisième en Vers, au Roi, au nom de la Vertu qui loue & instruit S. M. dans 8. Quatrains. Chaque Tableau ou Figure, outre une explication en Prose, en a aussi une en Vers tirés des meilleurs Poètes Latins, avec une Traduction en Vers François. Cette Paraphrase est communément en Quatrains; mais quelquefois elle est en sixains, en huitains, en dixains. Tout y est Moral, tout y tend à l'instruction; ce qui n'empêche pas qu'on n'y rencontre quelquefois des maximes plus Philosophiques que Chrétiennes, & quelques-unes même que la saine Morale réprouve.

Le Sonnet que Tristan a composé sur
cet Ouvrage mérite d'être rapporté ici :

MARIN
LE ROY,
Sieur DE
GOMBER-
VILLE.
1674.

Superbe Galerie, où du grave Stoïque,
Les austeres leçons touchent si bien les sens,
Tu n'as point de Tableaux qui ne soient ravissans,
Tu n'as point d'ornement qui ne soit magnifique.

L'ame qui se promene en ta belle fabrique,
Cede sans résistance à tes attraits puissans,
Où la Philosophie en des tons si pressans,
Nous forme des Vertus un concert harmonique.

Mais encore qu'Horace ait illustré son nom,
En relevant ici l'Ouvrage de Zenon,
Que le Soldat barbare avoit mis en poussiere ;

Notre Monarque à peine y verroit rien de beau,
N'étoit que Gomberville avec tant de lumiere,
A jetté de l'éclat dessus chaque Tableau.

M. de Gomberville étoit ami de Maynard ; & c'est à cette amitié qu'on doit la Préface dont il a orné l'édition des Poësies de celui-ci. Maynard à son tour, lorsque Gomberville eut entrepris d'écrire l'Histoire des cinq derniers Rois de France de la Maison de Valois, qu'il n'acheva cependant pas, l'encensa par ce Sonnet, où l'éloge est un peu excessif :

Travaille utilement pour la postérité,
Abandonne la Fable, & prens soin de l'Histoire ;

**MARIN
LE ROY,
SIEUR DE
GOMBENVILLE.
1674.**

Ton esprit plein de force & brillant de clarté,
Par ce beau changement augmentera sa gloire.

Ta plume, *Gomberville*, a touché les Sçavans;
Dont le goût épuré connoît les bonnes choses.
L'art qui fait les Discours fleuris & décevans,
Montre toute sa pompe en ce que tu composes.

Cette heureuse éloquence abbaïsse tes rivaux;
La Cour ne cherche plus que tes fameux travaux;
Tes Princes fabuleux l'ont puissamment charmée.

Rome plaint les diserts qu'Auguste a caressés;
Tes Ecrits ont enflé la Renommée
De l'amour qu'elle avoit pour les siècles passés.

Selon le Mémoire manuscrit de feu M. de Loménie de Brienne, que j'ai déjà cité, M. de Gomberville étoit *un très-grand Poëte*. « Je le louerois davantage, ajoute cet Abbé, s'il n'avoit été mon maître. » C'est, sans doute, autant par goût que par reconnoissance, que le même a inféré tant de Vers de Gomberville dans son Recueil de Poësies diverses. On a dans le tome premier son beau Sonnet sur l'exposition du Saint Sacrement: & celui sur la solitude; un Noël, ou Cantique sur la naissance de Notre-Seigneur Jesus-Christ, adressé à M. le Duc de Liancourt, en trois Chants, Piece excellente en effet, quoique l'Auteur n'y ait pas mis la dernière main, & que

p. 1. & p. 200.
& suiv.

la premiere & la troisieme parties soient restées imparfaites. C'est encore là qu'on trouve du même, des Vers *sur le Portrait du Prince de Conti, sur la mort de M. le Maître*, qui après avoir brillé dans le Barreau préféra la solitude & la pénitence, aux esperances les plus flatteuses du siecle, sur les *desirs d'un pécheur pénitent*; & le fragment d'une Ode pour Madame de Liancourt.

MARIN
LE ROY,
Sieur DE
GOMBER
VILLE.
1674.

Dans le second volume du même Recueil, on a encore de M. de Gomberville douze Sonnets où le Poëte chante les louanges d'Henri IV. de Louis XIII. de Louis XIV. de la Reine mere, & des Cardinaux de Richelieu & de Mazarin; trois desquels étoient déjà dans *le Sacrifice des Muses*, imprimé en 1635; deux Madrigaux; diverses Imitations d'Horace, & plusieurs autres petites Pieces. La dernière de celles-ci est l'Építaphe d'un homme de Lettres: je ne sçais si c'est la sienne propre que le Poëte à voulu faire; elle est modeste, & dit beaucoup cependant en peu de Vers.

Les Grands chargent leur sepulture
De cent éloges superflus:

Passant, en peu de mots, voici mon aventure;
Ma naissance fut très-obscur,
Et ma mort l'est encore plus.

**MARIN
LE ROY,
SIEUR DE
GOMBER-
VILLE.
1670.**

t. 5. p. 268.

La Préface qui est à la tête des Mémoires du Duc de Nevers est le dernier écrit de M. de Gomberville qui ait paru pendant sa vie. Il mourut le 14 de Juin 1674. Ceux qui mettent sa mort en 1675 se trompent, comme il paroît par le Discours que M. Huet son successeur à l'Académie Française, y prononça le 13 Août 1674. M. de la Monnoye dans ses Notes sur les *Jugemens des Sçavans*, de M. Baillet, lui donne quatre-vingts ans de vie. Cela ne peut être, s'il est vrai qu'il soit né en 1600. Je ne dois pas oublier non-plus de faire observer que Ménage dans sa Requête des Dictionnaires, dit que M. de Gomberville ne sçavoit pas le Latin; ce qui est très-difficile à croire, non-seulement à cause de ses Imitations d'Horace & des autres Poètes, dont il a inféré le texte même dans sa Doctrine des Mœurs; mais encore parce qu'on sçait qu'il passe communément pour l'Auteur d'un petit Avertissement latin qu'on lit à la tête de quelques Poësies qu'on a attribuées à M. de Loménie, Comte de Brienne, mais qui sont en effet du Pere Cossart, Jésuite.

JEAN CHAPELAIN.

JEAN
CHAPE-
LAIN.
1674.

Jean *Chapelain* étoit mort plusieurs mois avant M. de Gomberville , le 22 Février 1674. Cet Ecrivain trop vanté par ses partisans , maltraité avec excès par ses Censeurs , naquit à Paris , sur la Paroisse de Saint Merry , le 4 Décembre 1595 , de Sébastien Chapelain & de Jeanne Corbiere , fille d'un Michel Corbiere , ami particulier de Ronsard. Il étoit d'une famille originaire d'auprès de Tréguier , ville en basse Bretagne , dont on assure que la noblesse n'a jamais été contestée , & dont un Cadet après avoir suivi le Roi François I. dans ses différentes expéditions , étoit venu prendre alliance, & s'habituer dans la Beausse. Il apporta en naissant une complexion si délicate , causée par une chute que sa mere avoit faite dans le sixieme mois de sa grossesse , qu'on doupta long-tems si on pourroit l'élever. Se fortifiant avec le tems , il apprit dès l'âge de cinq ans à lire & à écrire , & à six il fut confié à un maître de pension , où il perdit deux ans par la faute de ceux qui se chargerent de lui apprendre la Langue Latine , & qui sçurent mal profiter de ses heureuses

JEAN
CHAPE-
LAIN.
1674.

dispositions. Son pere concentré dans sa profession , & qui y destinoit son fils, voulut alors lui faire abandonner toute autre étude que celle qui pouvoit le conduire à ce but. Mais sa mere qui avoit connu Ronfard , & qui étoit encore frappée des honneurs que ce Poëte avoit reçus de son siecle , s'opposa aux vûes de son mari , & le fit consentir de mettre leur fils sous la discipline d'un Régent particulier qui enseignoit chez les Carmes-Billettes.

Chapelain après avoir passé environ deux ans dans cette Ecole , où il fit très-peu de progrès , en fut retiré pour être envoyé en Troisième au Collège de Lisieux. Il avoit alors environ dix ans ; il en demeura deux dans ce Collège , & en sortit encore presque aussi peu avancé qu'il étoit en y entrant , pour devenir le Pensionnaire du Sçavant Frédéric *Morrel* , Doyen des Lecteurs du Roy , dont la Maison étoit alors l'Ecole la plus célèbre de l'Université. Outre les leçons qu'il y recevoit , il alloit encore prendre celles de *Valens* au Collège de Montaignu , & celles du fameux Nicolas *Bourbon* , excellent Poëte Latin , au Collège de Calvi ; après quoi il fit un Cours de Philosophie au Collège de Lisieux ;

& dans le même tems, il apprit de lui-même & sans maître, les Langues Italienne & Espagnolle qu'il a possédées parfaitement.

JEAN
CHAPE-
LAIN.
1674.

De ces études, il passa à celle de la Médecine, dont il fit un Cours sous les plus habiles Docteurs de la Faculté de Paris. Il se dispoisoit à y prendre des degrés lorsque son pere mourut dans un âge assez peu avancé, & laissant un bien trop modique, pour que le fils pût parvenir sans beaucoup de peine au but qu'il se proposoit. Dans le tems qu'il déliberoit sur le parti qu'il lui convenoit de prendre, M. de Sourdeac, Evêque de Laon, dont il avoit déjà l'honneur d'être connu, le décida. en l'engageant d'entrer en qualité de Gouverneur auprès du jeune Baron du Bec, dernier fils du Marquis de Vardes, avec la seule condition de ne lui apprendre que la Langue Espagnolle. Chapelain ayant accepté ce parti, se rendit en Normandie auprès de ce jeune Seigneur, avec qui il parcourut une partie de la France, & qu'il quitta ensuite par mécontentement.

M. de l'Aubespine, Evêque d'Orléans, le sçachant libre, le fit entrer chez M. le Marquis de la Trouffe, alors Capitaine de la Porte du Roi, depuis

JEAN
CHAPE-
LAIN.
1674.

Grand-Prevôt de France, pour se charger de la conduite de deux de ses fils. Chapelain n'avoit guères alors que vingt ans ; & il en demeura dix-sept dans cette maison , où il se fit tellement estimer, que M. de la Trouffe ne tarda pas à lui confier l'administration de ses propres affaires , & à se régler même sur ses avis. Ce nouvel engagement l'obligea à suivre, tantôt ses Elèves , plus souvent leur pere , dans les voyages que la Cour faisoit à Nantes , à l'Isle de Rhé , à la Rochelle , & ailleurs. Ce fut au milieu de ces agitations qu'il traduisit , comme on le croit , de l'Espagnol en François , la Vie de *Guzman d'Alfarache* , Roman assez ennuyeux , qui avoit pour Auteur original *Matheo* A L E M A N , employé sous Philippe II. dans la Chambre des Comptes de Madrid. Il est vrai que Chapelain n'avoüoit point cette Traduction ; mais l'Abbé de Marolles la lui donne dans le *dénombrement des Auteurs qui lui ont fait présent de leurs Ouvrages* ; & ce qui est encore plus décisif , on conserve dans sa famille l'Original de cette Traduction écrit de sa propre main.

Quoique Chapelain se sentit dès-lors une espèce de passion pour rimer ; comme il vivoit presque toujours à la Cour,

il eut la sagesse d'y résister , de peur qu'on ne vint à lui attribuer quelques-unes de ces Satires que le mécontentement ou l'imprudence fait si souvent enfanter. Il affectoit même, en quelque sorte, de ne lire que pour s'amuser, & hors Malherbe, Gombault, Vaugelas, & Farret, qu'il fréquentoit familièrement, tous les autres ne le regardoient que comme un Courtisan ordinaire. Il étudia cependant la Poétique, & l'approfondit tellement que personne jusqu'à lui n'en avoit si bien connu les règles.

Il ne tarda pas à se présenter une occasion de faire connoître les lumieres qu'il avoit acquises sur ce sujet. Le Cavalier Marin étant venu à la Cour de France, avec son *Adone* qu'il vouloit rendre public, pria MM. Malherbe & Vaugelas d'en entendre auparavant la lecture. Ils y consentirent ; mais ils proposerent de mettre de la partie un jeune homme de leur connoissance, qui, dirent-ils, sçavoit l'Italien aussi-bien qu'eux, & mieux qu'eux la Poétique. C'étoit Chapelain. Il trouva dans le Poëme de Marini des parties excellentes, mais qui ne faisoient pas un tout, que le sujet étoit mal pris, mal conduit ; que cependant on pouvoit en imposer

JEAN
CHAPELAIN.
1674.

Vie manuf.
de Chap. &
Hist. de l'A-
cadémie Fr.
t. 2. P. 147.
& suiv.

JEAN
CHAPPE-
LAIN.
1674.

en quelque sorte , à l'aide d'une Préface raisonnée , & prévenir les Critiques. On le pria de la faire, on l'en pressa ; & cet Ecrit , qui a paru en 1623 , & dont j'ai parlé ailleurs , fut regardé , même parmi les gens de Lettres , malgré ses imperfections , comme une nouveauté d'un grand prix.

Cette Lettre ou Discours , la protection de ses amis, & quelques Vers qui lui étoient échappés, & dont la plus grande partie étoit due à l'amour qui l'avoit surpris , mais non séduit entièrement , dans la fréquentation du grand monde , le firent connoître du Cardinal de Richelieu , & lui ouvrirent chez cette Eminence un accès favorable. Dès 1629 il se trouvoit à l'assemblée qui se tenoit chez M. Conrart , & qui étoit composée en particulier de MM. Godeau , Gombauld , Giry , Habert , l'Abbé de Cerisy , Malleville , & Serisay. L'Abbé de Boisrobert , y venoit aussi ; il parloit quelquefois au Cardinal de ce qui se passoit dans cette assemblée, & il fit naître au Ministre l'idée d'en former un Corps qui pût s'assembler régulièrement , & sous une autorité publique : c'est la naissance de l'Académie Française. Il se présenta quelques difficultés : les Associés craignoient entre

autres de voir leur liberté gênée, & la familiarité bannie de la conversation, s'ils effoient de s'assembler volontairement.

Chapelain leva tout obstacle, & obtint

un acquiescement sans restriction aux de-

sirs du Cardinal; l'Abbé de Boisrobert

acheva l'Ouvrage. Dès la seconde assem-

blée, le 20 Mars 1634, Chapelain re-

présenta que la Compagnie devoit s'oc-

cuper principalement de la pureté de no-

tre Langue, & *travailler à la rendre ca-*

pable de la plus haute éloquence. « Que

» pour cet effet il falloit premierement

» en régler les termes & les phrases par

» un ample Dictionnaire, & une Gram-

» maire fort exacte, qui lui donneroit

» une partie des ornemens qui lui man-

» quoient, & qu'ensuite elle pouvoit ac-

» querir le reste par une Rhétorique &

» une Poétique, que l'on composeroit

» pour servir de règle à ceux qui vou-

» droient écrire en Vers & en Prose. »

Cet avis fut suivi. On chargea Cha-

pelain lui-même de dresser un plan du

Dictionnaire, & de la Grammaire. Il

donna aussi un Mémoire sur les Statuts

de l'Académie, & fut un des Commis-

saires nommés pour examiner les Mémoi-

res des autres Associés. Vers le même

tems, il lut un *Discours* qu'il avoit com-

JEAN
CHAPE-
LAIN.
1674.

Hist. de l'A-
cad. Franç.
t. 1. p. 10. &
suiv. 30. & f.

JEAN
CHAPE-
LAIN.
1674.

Vie manuf.
de Chapelain

posé *contre l'Amour*, où par des raisons ingénieuses, dont le fonds n'est pas sans solidité, il tâche d'enlever à cette passion la divinité que les Poètes lui ont attribuée.

Ces occupations douces & tranquilles étoient beaucoup plus de son goût que celles dont on avoit voulu le charger environ deux ans auparavant. Voici le fait: François Comte de Noailles ayant été nommé vers 1632 à l'Ambassade de Rome, le P. Joseph, & M. le Clerc du Tremblay, son frere, dont Chapelain étoit connu & estimé, résolurent de le faire nommer Secrétaire de cette Ambassade, & M. du Tremblay se chargea de l'y faire consentir. Ce ne fut pas néanmoins sans peine. Chapelain étoit attaché au genre de vie qu'il avoit choisi, & il voyoit avec douleur que ce qui lui étoit proposé l'en éloignoit entierement. Il n'osa cependant refuser, vit le Pere Joseph à Saint Germain, où étoit la Cour, & suivant ses avis, il alla ensuite faire une visite à M. de Noailles. Ce Seigneur qui le desiroit aussi pour le même emploi, & qui avoit déjà prié le Président Ménard de le solliciter sur ce sujet, fut fâché qu'il lui fût donné par la Cour, dans la crainte qu'il ne fût plus à elle qu'à lui, plus dans ses intérêts que dans les siens. Il lui

fit faire en conséquence des propositions si peu convenables par le Président Mé-
nard, que Chapelain qui d'ailleurs n'é-
toit nullement fâché de trouver un motif
honnête de se débarrasser, répondit affir-
mativement qu'il n'iroit point à Rome
aux conditions qu'on exigeoit de lui.
Cette rupture fâcha le Pere Joseph &
M. du Tremblay, que Chapelain eut
soin d'en informer. Le Comte de Noail-
les sentit lui-même qu'il avoit eu tort,
& craignant que sa conduite ne le mît
mal dans l'esprit du Cardinal de Riche-
lieu, il tenta quinze jours après de re-
nouer ce qu'il avoit défait. Les visites
recommencerent, on fit de nouvelles
propositions; mais plus Chapelain voyoit
le nouvel Ambassadeur, plus il craignoit
de s'engager avec lui; & ayant pris en-
fin une ferme résolution de ne le point
suivre, il en fit goûter les raisons au
Cardinal de Richelieu, qui pour le dé-
gager plus honnêtement, déclara qu'il
le retenoit à son service.

Ce fut dans ces circonstances qu'il
fit cette belle Ode au même Cardinal,
qui a été imprimée, & qui plut tant à
cette Eminence, que l'Auteur eut tou-
jours depuis chez elle les entrées les
plus libres. Le Ministre aimoit à s'entre-

JEAN
CHAPE-
LAIN.
1674.

tenir avec lui , principalement sur les Pièces de Théâtre que ce Cardinal se plaisoit à faire composer , & auxquelles même il ne dédaignoit pas de mettre la main. Dans une de ces conversations , Chapelain ayant démontré qu'on devoit dans les Pièces en question indispensablement observer les trois unités , de tems , de lieu , & d'action ; doctrine qui n'étoit pas seulement nouvelle pour le Cardinal , mais qui l'étoit aussi à tous les Poètes qu'il avoit à ses gages ; ce Ministre dès-lors lui donna une pleine autorité sur ces Poètes , & lui accorda une pension de mille écus.

Cette faveur n'empêchoit pas Chapelain de contredire le Cardinal , quand il le croyoit à propos. M. Pellisson en rapporte un trait assez singulier. « Lorsque » Son Eminence , dit-il , fut dans le des- » sein de publier la *Grande Pastorale* , » dans laquelle il y avoit jusqu'à cinq » cens Vers de sa façon , il voulut que » Chapelain la revît , & qu'il y fit des » observations exactes. Ces observations » lui furent rapportées par M. de Bois- » robert , & bien qu'elles fussent écrites » avec beaucoup de circonspection & de » respect , elles le choquerent & le pi- » querent tellement , ou par leur nom- » bre,

Histoire de
l'Ac. F. t. 1.
p. 106. 107.

bre ; ou par la connoissance qu'elles
 » lui donnoient de ses fautes ; que sans
 » achever de les lire , il les mit en pie-
 » ces. Mais la nuit suivante . . . ayant
 » pensé à la colere qu'il avoit témoi-
 » gné . . . il commanda que l'on ramassât ,
 » & que l'on collât ensemble les pieces
 » de ce papier déchiré ; & après l'avoir
 » lû d'un bout à l'autre , . . . il envoya
 » éveiller M. de Boisrobert , pour lui
 » dire qu'il voyoit bien que MM. de l'A-
 » cadémie s'entendoient mieux que lui
 » sur ces matieres , & qu'il ne falloit plus
 » parler de l'impression de la *grande Pas-*
 » *torale.* »

JEAN
 CHAPE-
 LAIN.
 1674.

Lorsque le même Cardinal voulut que
 l'Académie donnât son jugement sur le
Cid de Corneille , non-seulement Cha-
 pelain fut un de ceux que l'on chargea
 de l'examen de cette Piece , ce fut mê-
 me lui qui mit la dernière main aux *Sen-
 timens de l'Académie* sur cette Tragi-
 Comédie ; cet Ouvrage lui a fait &
 lui fera toujours beaucoup d'honneur.

Il devint dès-lors , si même il ne l'é-
 toit déjà avant l'impression de cet Ecrit ;
 l'oracle de presque tous les gens de Let-
 tres , & en particulier des Poëtes de son
 tems. C'est ce qu'on voit par cette mul-
 titude de Lettres qu'il étoit obligé d'é-

JEAN
CHAPE-
LAIN.
1674.

Mém. sur la
Vie de Jean
Racine, t. I.
p. 31.

crire à tous ceux qui le consultoient. J'en ai vû six gros volumes in-4°. qui vont d'année en année, depuis le 18 Septembre 1632, jusqu'au 22 Octob. 1673, c'est-à dire, jusques vers la fin de sa vie. Racine lui-même dans sa jeunesse avoir recours à ses avis, & s'en trouvoit bien. Le mariage du Roi (Louis XIV.) l'ayant engagé, dit son illustre fils, à composer une Ode intitulée *la Nymphé de la Seine*, il pria M. Vitart, son oncle, de la porter à Chapelain, *qui présidoit alors sur tout le Parnasse, & par sa grande réputation Poétique, qu'il n'avoit point encore perdue, & par la confiance qu'avoit en lui M. Colbert, pour ce qui regardoit les Lettres.* « Chapelain découvrit un Poète naissant dans cette Ode, qu'il loua beaucoup; & parmi quelques fautes qu'il y remarqua, il releva la bévûte du jeune homme qui avoit mis des Tritons dans la Seine. L'Auteur honoré des Critiques de Chapelain, corrigea son Ode, . . . & son Censeur le prit en amitié, lui offrit ses avis & ses services, & non content de lui offrir, parla de lui & de son Ode si avantageusement à M. Colbert, que ce Ministre lui envoya cent Louis de la part du Roi, & peu après le fit met

être sur l'état pour une pension de six
cens livres en qualité d'homme de Let-
tres. »

JEAN
CHAPE-
LAIN.
1674

A combien d'autres Chapelain n'a-t-il pas rendu les mêmes services ? Grati-
fié, comme on l'a vu, d'une pension de
mille écus par le Cardinal de Richelieu,
& ensuite d'une autre de quinze cens li-
vres sur l'Abbaye de Corbie, par le
Cardinal Mazarin, qui, distrait par le
bruit des Armes, avoit d'ailleurs fait
fort peu de part de ses libéralités aux
Sçavans, il étoit instruit par sa propre
expérience que les honneurs & les ré-
compenses soutiennent les Arts. Aussi
quelle satisfaction ne ressentit-il pas lors-
que Louis XIV. voulant faire des grati-
fications à tout ce qu'il y avoit de bons
Ecrivains, tant en France que dans tou-
tes les autres parties de l'Europe, ce fut
sur-tout à lui que M. Colbert s'adres-
sa, pour avoir la Liste de ces Sçavans, &
pour connoître le plus ou le moins qu'ils
avoient de mérite, afin que les bienfaits
du Roi fussent non-seulement placés,
mais mesurés. Il y en eut soixante de
gratifiés ; & de ces soixante il y en avoit
quinze Etrangers, & quarante-cinq
Français, dont plus de vingt étoient
alors de l'Académie Française, ou en

JEAN

CHAPELAIN.

LAIN.

1674.

ont été depuis. J'ai lû avec une vraie satisfaction les Lettres que Chapelain écrivit à chacun , parce qu'elles prouvent toutes qu'il sentoit encore plus vivement le bienfait qui leur étoit accordé que celui qu'il recevoit lui-même. Cet événement le mit en relation avec un grand nombre d'hommes célèbres en tout genre de science & d'érudition , & il en recevoit les éloges les plus flatteurs. Nous avons encore ceux que lui ont donnés en Vers & en Prose Balzac, Sarasin, Ménage, Vaugelas, M. Lancelot, M. Huet, & tant d'autres Ecrivains illustres , que, si on les nommoit tous ici, on croiroit que l'on fait un Catalogue de tout ce qu'il y en a eu, & dedans & dehors le Royaume, durant près de quarante ans. C'est ce qu'on voit encore mieux par les mêmes Lettres de Chapelain que j'ai déjà citées, & d'où l'on auroit pû tirer beaucoup d'autres anecdotes & plus intéressantes que celles qui ont été données dans le petit volume de *Mélanges* publié par feu M. Camusat, mort il y a quelques années en Hollande.

M. l'Abbé d'Olivet, qui avoit parcouru, avant moi, la plus grande partie de ces Lettres, en tire de même que

des autres faits qu'il rapporte , cette conclusion avantageuse à Chapelain , qu'un homme à qui les Cardinaux de Richelieu & Mazarin , & M. Colbert n'ont pû refuser leur confiance , qui étoit en liaison étroite avec M. de Montausier ; toujours favorablement accueilli , & désiré même à l'Hôtel de Rambouillet , chez le Duc de Longueville , & la Duchesse de Nemours ; « qu'un homme » qui eut relation avec tous les Sçavans » de son tems , & qui ne fut le rival d'aucun , mais l'ami & le confident de tous , le directeur de leurs études , le dépositaire de leurs intérêts ; qu'un homme que l'ambition n'a point tenté , que les faveurs des grands n'ont point ébloui , que les richesses n'ont point tiré de son premier état , que la Satire même n'a point aigri ; qu'un tel homme , dis-je , méritoit d'être chéri & loué. »

Le même Historien de l'Académie fait en particulier l'éloge du désintéressement de Chapelain , vertu que tant d'Ecrivains , & en dernier lieu l'Auteur du *Longuevuana* , ont tenté de lui enlever ; & il en rapporte cette preuve : « Aussi-tôt , dit-il , que M. le Duc de Montausier fut nommé Gouverneur de

JEAN
CHAPE-
LAIN.
1674.

Hist. de l'Académie Fr.
t. I. p. 156.
157.

JEAN
CHAPE-
LAIN.
1674.

» M. le Dauphin, il jeta les yeux sur
» Chapelain pour le faire Précepteur de
» ce Prince, &, avant même que de lui
» en parler, il en obtint l'agrément du
» Roi. » Beaucoup d'autres auroient ac-
cepté : Chapelain refusa, alléguant que
son grand âge le rendoit trop sérieux,
trop infirme, pour qu'il pût se flatter
d'être agréable à un Prince encore si jeu-
ne. J'ai lû aussi dans ses Lettres manus-
crites, qu'on eut dessein de l'envoyer en
Suede, & de le charger en ce Royaume
de quelque commission importante &
honorable ; & dans ces mêmes Lettres,
je le vois plein de frayeur à cette nou-
velle, prier ses amis avec autant d'instan-
ce de faire manquer ce projet, que
d'autres en auroient pu employer pour
le faire réussir, & se réjouir lorsqu'il ap-
prend qu'on le laissera tranquille à Paris,
au milieu de ses amis, comme si on l'eût
déchargé du fardeau le plus pesant. Je ne
lis point ce fait dans sa vie manuscrite,
par lui-même, qui est au-devant du Ca-
talogue de sa Bibliotheque, aussi manus-
crit, conservé dans sa famille. Mais on y
parle d'un autre dessein qu'on eut sur lui.
C'étoit de l'envoyer à Munster en quali-
té de Secrétaire pour le Traité de Paix
qui s'y négocia en 1646, & les années

Vie manusc.
de Chapelain

suivantes. Ce fut M. de Lyonne, Secrétaire des Commandemens de la Reine, qui en fit la proposition. Ami de Chapelain, & bien persuadé qu'il seroit très-utile à M. de Servien, son oncle, l'un des Plénipotentiaires à Munster : il en fit arrêter le choix par la Reine & le Cardinal Mazarin, sans avoir même prévenu celui que ce choix regardoit. Mais il doutoit d'autant moins qu'il refusât de s'y rendre, qu'outre que l'importance de ce Poste étoit très-capable de le flatter, il devoit plaire également à M. le Duc de Longueville, qu'on avoit aussi envoyé à Munster, & dans les intérêts duquel M. de Lionne n'ignoroit pas que Chapelain étoit. M. l'Abbé Servien vint donc faire part à Chapelain de ce qui se passoit, & lui en parla comme d'une chose décidée, & pour laquelle il ne doutoit pas qu'il n'obtînt sur le champ son consentement. Chapelain le donna en effet, quoiqu'avec répugnance ; & il en reçut une Lettre de félicitation de M. le Duc de Longueville. Mais au fond il souhaitoit que cette affaire manquât, & son desir fut accompli.

Il s'étoit formé dans l'Hôtel même de Longueville un parti accredité pour faire tomber cet emploi sur M. Boullan-

JEAN
CHAPE-
LAIN.
1674.

ger premier Secrétaire du Duc ; on trouva mauvais de se voir traversé par un autre choix sur lequel on n'avoit pas compté. Chapelain ne fut pas des derniers à apprendre ce que l'on tramoit ; mais il fut le premier à se retirer , plein de joie d'échapper aux traits de la jalousie , & de n'être pas jetté dans le tumulte des affaires , quelque honneur qu'elles pussent lui procurer. Il craignoit d'ailleurs les effets de la division qui étoit entre M. d'Avaux & M. Servien ; & il appréhendoit avec raison , ce que M. le Duc de Longueville lui avoit mandé , qu'il le laisseroit à Munster s'il étoit obligé de revenir à la Cour avant que le Traité fût conclu , pour l'y représenter en quelque sorte & l'informer de tout. Ces soins, ces embarras n'étoient pas de son goût. Il lui en couta , à la vérité , beaucoup de peine pour faire agréer sa retraite à M. de Longueville & à M. de Lionne ; mais cette peine n'étoit que passagere , & il envisageoit celle du poste où on vouloit le mettre comme de longue durée , & au-dessus de ses forces. Il ne s'en tint point à faire valoir ses raisons , il se mit même en quelque manière à la tête du parti favorable à M. Boullanger, il sollicita vivement pour lui , & ne quitta pas prise.

qu'il ne l'eût fait accepter. Ce fut durant cette négociation si désintéressée de sa part, que M. le Chancelier Seguier lui envoya de son propre mouvement un Brevet de Conseiller d'Etat.

JEAN
CHAPE-
LAIN.
1674.

Si Chapelain fut sensible à cet honneur, sa joie ne tarda pas à être troublée par les maux que sa Patrie éprouva après les nouvelles *Barricades*, & la prison des trois Princes ses Patrons. Messieurs Arnauld & de Montreuil, qui durant la captivité de ces Princes conduisoient leurs affaires, & avoient avec eux un commerce secret, voulurent l'engager d'accepter en apparence le titre de Précepteur du Duc d'Anguien, pour avoir en effet toute la confiance de Madame la Princesse, & la diriger dans ses démarches. Mais loin qu'ils pussent réussir à lui faire goûter cette proposition, il leur fit même une espece de crime d'avoir pu penser qu'il y consentiroit. Et tant que les troubles agiterent le Royaume, il ne dissimula jamais aux Princes & Princesses à qui il étoit attaché, qu'il n'approuvoit point le parti qu'ils avoient pris, & qui les précipita en effet dans les malheurs qui n'ont que trop embarrassé leurs vies, & affoibli leurs intérêts. Lors même que le Duc de Longueville

**JEAN
CHAPE-
LAIN.
1674.**

370 BIBLIOTHEQUE

eut été arrêté, & qu'il y eut un ordre sévère de faire sortir de Paris tous ses Domestiques, il écrivit à M. de Lionne pour le prier de sçavoir du Cardinal Mazarin, s'il étoit compris dans ce nombre, résolu de se retirer comme les autres. Mais le Cardinal lui manda par une Lettre pleine d'affection, que l'ordre donné ne le concernoit point, & qu'il lui commandoit même de la part de la Reine de ne point sortir de Paris.

Chapelain avoit eu vers ce tems-là une longue & dangereuse maladie qui lui laissa de grandes infirmités, dont il se plaint souvent dans ses Lettres, mais avec assez de modération, & qui le conduisirent enfin au tombeau le 22 Février 1674, comme je l'ai dit. Il étoit âgé de 78 ans, deux mois & dix-huit jours. Il fut enterré à Saint Merry où se lit une inscription Latine en son honneur, composée par M. de la Chambre, alors Curé de Saint Barthelemy, & qu'on peut voir dans la description de Paris de M. Pigniol de la Force, tome troisieme, page 314.

Je reviens maintenant aux qualités de Chapelain comme Auteur. Personne ne lui a disputé, du moins avec fondement, celle de bon Critique. On n'a même cher-

ché que foiblement à lui enlever celle de Poëte ; tant qu'on n'a vû de lui que des Pieces détachées. M. Baillet va jusqu'à dire , que ses Sonnets , ses Odes , ses Madrigaux , lui acquirent une si grande réputation , qu'il passa pour le Prince des Poëtes de son tems ; & que l'on disoit communément que les Muses Françoises avoient trouvé en sa personne leur consolation & une réparation avantageuse de la perte de Malherbe. Son *Ode au Cardinal de Richelieu* , composée d'environ 300 Vers , a été louée même par M. Despréaux , le plus acharné de ses Censeurs , & est regardée encore aujourd'hui comme une Piece excellente , & comme un Poëme considérable par sa beauté & par son étendue. Cette Ode parut en 1637. & fut réimprimée en 1660. Elle eut cependant quelques Censeurs , auxquels le Poëte se crut obligé de répondre.

M. Perrault parle de cette Ode très-avantageusement dans sa *Lettre à M. Despréaux , en réponse au Discours sur l'Ode* , & dans une Lettre qu'on lui attribue , quoiqu'on suppose dans le titre qu'elle lui a été écrite , dans laquelle il fait un Parallele de l'Ode de Chapelain , & de celle de M. Despréaux sur la prise de Namur. On peut lire ces deux Lettres

JEAN
CHAPE-
LAIN.
1674.

Jugem. des
Sçavans, T. 5.

JEAN
CHAPPE-
LAIN.
1674.

dans le quatrième tome du *Recueil de Pièces d'Histoire & de Littérature*, donné par feu M. l'Abbé Granet.

La même année 1637 Chapelain donna une *Paraphrase du cinquantième Pseaume Miserere, &c.* sur un Privilège obtenu le 3 Décembre de l'année précédente 1636. M. l'Abbé d'Olivet cite du même, une *Ode* de trois cens quatre-vingts Vers pour la naissance de M. le Comte de Dunois, une seconde de trois cens soixante Vers, pour M. le Duc d'Anguien, qui ne m'a pas paru inférieure à celle qui est à la gloire du Cardinal de Richelieu; où je trouve même en quelques endroits plus de grand & de sublime; & une troisième de quatre cens soixante Vers, pour M. le Cardinal Mazarin, en 1647. J'ai lu aussi ces Odes, & j'en ai vu une quatrième que M. d'Olivet a omise, c'est celle que Chapelain publia en 1660, pour la Paix & pour le Mariage du Roi; elle a près de quatre cens Vers.

L'Ode au Cardinal Mazarin a été traduite en Vers Latins & en Vers Italiens; mais je n'ai vu cette double Traduction que manuscrite, dans un volume in-4°. ou Recueil de Poësies, formé par Chapelain lui-même, qui est encore conservé dans sa famille, avec ses autres Livres &

es Lettres. Ce Recueil, intitulé, *Poë-
sies diverses de M. Chapelain*, contient,
mais manuscrit, outre tout ce que j'ai
ité jusqu'à présent, une *Ode* & un *Son-
net* à M. le Duc d'Anguien, sur la prise
de Dunquerque; *Ode* pour Monseigneur le
Prince de Conti: *Ode* pour le Roi: *Stances*
sur la guérison de Madame la Duchesse de
Longueville: d'autres *Stances* sur divers
 Sujets; des *Récits* faits pour des Ballets
ou autres Divertissemens, *Plainte* de la
France sur la maladie du Cardinal de
Richelieu, une *Ode* contenant les der-
rières paroles de ce Cardinal au Roi, une
autre sur le retour de Monsieur, frere uni-
que du Roi; & deux *Pieces* pour Made-
moiselle Julie Lucine d'Angennes, De-
moiselle de Rambouillet, lorsqu'elle étoit
recherchée en mariage par M. de Mon-
tausier, l'une intitulée, *l'Aigle de l'Em-
pire* à la Princesse Julie, & l'autre, *la
Couronne Imperiale*, à la même. M. l'Ab-
bé d'Olivet a fait imprimer la dernière
dans l'*Huetiana* en 1722, & elle a été
réimprimée depuis en 1729 dans la
Guirlande de Julie, à la suite de la vie
de M. le Duc de Montausier. Il y a une
autre assez singulière dans le Madrigal de
Chapelain, qui y suppose que des Vaif-
seaux pouvoient avancer sur une Mer

JEAN
CHAPE-
LAIN.
1674.

Huet. p. 106,
107.

Vie de Mon-
taus. t. 2. p.
137.

374 BIBLIOTHEQUE
toute ensevelie sous la glace :

JEAN
CHAPE-
LAIN.
1674.

Du rivage inconnu de l'après Corélie ,
Où la Mer sous la glace est toute ensevelie ;
Le flambeau de l'Amour mes voiles conduisans ;
Je vins pour rendre hommage à l'auguste Julie.

Cette faute n'a point échappé à M. Huet.
Le même Recueil in-4°. que je viens de
citer renferme aussi plusieurs Sonnets de
Chapelain , avec quelques autres quine
font point de lui. Il y en a deux sous son
nom dans le Recueil de Sercy , le pre-
mier adressé à *Madame de Longueville*,
& le second à M. le *Marquis de Montan-*
sier sur son mariage. Le Sonnet au Roi ,
qui est dans le Recueil in-4°. n'a pas plu
à M. Despréaux , qui en parle ainsi dans
son Discours au Roi :

L'autre envain se lassant à polir une rime ,
Et reprenant vingt fois le rabot & la lime ,
Grand & nouvel effort d'un esprit sans pareil !
Dans la fin d'un Sonnet te compare au Soleil.

Si Chapelain se fût contenté des Poësies
dont je viens de parler , il y a tout lieu de
croire qu'il auroit eu peu de Critiques ,
ou que ceux-ci auroient fort peu terni la
gloire qu'il s'étoit acquise ; mais le Poë-
me de *la Pucelle d'Orléans* qu'il mit au
jour après un travail de trente ans , lui

et perdre beaucoup de sa réputation. Il n'en fit d'abord le plan, & les connoisseurs n'en furent charmés. MM. Arnauld d'Andilly & le Maître, qui le virent & le goûterent, en parlerent au Duc de Longueville, comme d'un projet où la gloire de sa maison étoit intéressée, & ils en parlerent si efficacement, que, pour engager Chapelain à ne point perdre de son travail, ce généreux Prince lui assigna mille écus de pension, qu'il donna lorsque ce Poëme eut été rendu public; mais ce ne fut que long-tems après le plan dont je viens de parler.

L'Auteur naturellement moins vif que judicieux, employa d'abord cinq années de suite à méditer son sujet, & ne fit son premier Vers qu'après avoir ébauché le tout en Prose. Il partagea ce Poëme en vingt-quatre Chants; & quoiqu'il travaillât assidûment, chacun lui coûtoit beaucoup de peine & de tems, comme il en fait l'aveu dans cette multitude de Lettres où il entretenoit ses amis de sa marche & des progrès qu'il y faisoit. Les douze premiers Chants, les seuls qu'il ait livrés à l'impression, parurent enfin en 1656, ornés du portrait de M. le Duc de Longueville, auquel l'Ouvrage est dédié; de celui de l'Auteur gra-

JEAN
CHAPE-
LAIN.
1674

**JEAN
CHAPELAIN.
1674.**

vé par Nanteuil, & de belles estampes à la tête de chaque Livre, qui lui couterent près de dix-huit cens livres, selon le traité qu'il fit avec le sieur Bosse, Graveur en taille-douce, le 15 Avril 1654, que j'ai vû en original. Mais ces ornemens, assez étrangers au Poëme même, n'empêcherent pas la chute de celui-ci.

On s'attendoit à un chef-d'œuvre, & il faut convenir que la prévention fut d'abord victorieuse. Non-seulement il se fit jusqu'à six éditions de la Pucelle en dix-huit mois, on entreprit même de le traduire en Vers Latins. Antoine Paulet, Prêtre hebdomadier en l'Eglise Cathédrale d'Alby, & M. de Montaignu ou Montagut, Doyen des Conseillers du Présidial de Toulon, y travaillèrent chacun de leur côté, sans s'être communiqué leur dessein. Le premier envoyoit sa Traduction à Chapelain à mesure qu'il avoit fini un Livre, & cet envoi étoit toujours accompagné de quelque Lettre où l'encens n'étoit point épargné. M. de Montagut n'a traduit que le premier Livre. Combien d'autres firent l'éloge de ce Poëme en Prose & en Vers ? M. Godeau commence ainsi sa dix neuvieme Epître morale, adressée à Chapelain :

Lettr. manusc.
de Chapelain,
& de MM.
Paulet & de
Montaignu.

Illustre Chapelain , dans cette solitude
Où je goûte en repos les plaisirs de l'étude ,
Je songe tous les jours au trouble infortuné ,
Où pour être trop franc tu t'es abandonné ;
Et je souhaiterois pour ta savante Muse ,
Un calme égal au mien , dont peut-être j'abuse.

JEAN
CHAPE-
LAIN.
1674.

Ensuite après avoir vanté le désinté-
ressement de son ami , son éloignement
des grandes places , son aversion pour
tout ce qui sentoit l'ambition , son amour
pour la Poësie , il compare le Poëme de
la Pucelle à l'Iliade d'Homere , à l'Enéide
de Virgile ; & n'oublie pas de lui rappel-
ler que presque tous les Poëtes de son
tems le consultoient sur leurs Vers :

Le grand bruit de ton nom t'accable & t'incommode :
Qui t'apporte un Sonnet , qui te fait voir une Ode ,
Qui sur sa Tragédie implore tes avis !
Comme Oracles sacrés je veux qu'ils soient suivis ;
Mais pour les prononcer si doctes & si sages ,
Tu dérobes du tems à tes propres Ouvrages.

La premiere Stance de l'Ode que Sa-
razin lui adresse , n'est pas moins flat-
teuse :

Esprit né pour les grandes choses ,
Qui chantes hautement les faits de nos Guerriers ,
Chapelain mêle à tes Lauriers
Des guirlandes de fleurs ,
Et comme nos Pasteurs ,
Couronnes-toi de Roses.

Ménage dans une Epître qu'il lui en-
voya , l'appelle

JEAN
CHAPELAIN

LAIN.
1674.

Favori des neuf Sœurs, ornement de la France,
Belle ame en qui le Ciel a logé la prudence . . .
Ce Socrate François , ce Caton de notre âge ,
Cet homme merveilleux dont l'esprit sans pareil
Surpasse en clarté les rayons du Soleil ,
Et qui sçut l'avenir plus sûrement prédire
Que le fils de Latone & les chênes d'Epire , &c.

Un nommé *Lepul* , que je ne con-
nois pas d'ailleurs , lui dit dans ses Stan-
ces :

Stan. du sieur
Lepul à Cha-
pelain, in-4°.
P. 4.

Tout le monde est vaincu par les attraits puissans
Dont ta sainte Héroïne a sçut charmer nos sens
Dans l'agréable cours de ton fameux Ouvrage.
Si sa gloire aujourd'hui vit après son trépas ,
Ce renom immortel est un rare avantage ,
Qu'elle doit à tes Vers bien plus qu'à ses combats, &c.

Je ne finirois pas si je voulois seule-
ment extraire quelques Vers des Pieces
qui m'ont été communiquées sur le mê-
me sujet : j'y lis les noms de *Maynard* ,
de *Fermat* , le *Camus* , *Baudan de Vef-
tric* , du Comte d'*Etlan* , de *Chardin* ,
Borel , *Tallemant des Reaux* , *Bardou* ,
Mademoiselle de Scudery , de *Cahaignes* ,
la Garrigue , *Ogier* , *Mauray* , *Martin*
de Pinchesne , *Halley* , *Savary* , & quan-
tité d'autres , & en particulier de Mada-

ne la Princesse de Guémené, & de M. le Duc de Montausier, duquel j'ai lû à la louange du même Poëte deux Sonnets, un Madrigal, & une Ode. On sçait aussi quelle estime le célèbre Philosophe Gassendi faisoit de l'Auteur ; & si l'on en doutoit, il suffiroit de rappeler les Vies des fameux Astronomes Copernic, Purbach, & Muller, qu'il lui a dédiées, & de renvoyer à sa Lettre par laquelle il remercie le Duc d'Angoulême des bontés qu'il avoit pour Chapelain. « J'ai pensé, » dit-il, qu'il étoit de mon devoir de » vous en rendre des actions de graces, » parce que je crois avoir reçu moi-même toutes les politesses que vous lui avez faites. Chapelain est un homme » sçavant dont les mœurs sont très candides ; la beauté de son esprit le dispute à la maturité de son jugement, il est » aimé de tous les gens de bien : c'est le » plus officieux de tous les hommes ; il » n'est pas possible de pouvoir trouver un » meilleur ami. J'en dirois davantage si » je n'étois pas le sien : j'ajouterai seulement l'éloge que tout le monde lui » donne d'être l'arbitre de la Poësie & » de l'Eloquence. » M. Huet n'en parle pas avec moins d'estime soit dans sa propre vie écrite en Latin par lui-même,

JEAN
CHAPELAIN.
1674.

Bouger. Vie
de Gassendi
p. 369, 391
&c.

Huet. Commentar. de
rebus ad eum
pertinent. p.
160-166.

Huetiana, p.
51-54.

**JEAN
CHAPE-
LAIN.
1674.**

380 BIBLIOTHEQUE

soit dans le Recueil de ses pensées , publié sous le titre d'*Hnetiana* , & il s'étend souvent sur le mérite du Poëme de la Pucelle qu'il regardoit comme un chef d'œuvre.

Si cette multitude d'éloges a dû flatter Chapelain , la vivacité de ses Censeurs & l'amertume de leur Critique n'ont pas moins dû le mortifier. Avant le Poëme de la Pucelle , il avoit été à la mode de lui donner des louanges excessives pour ses Odes , ses Sonnets & ses Madrigaux ; depuis son Poëme , il devint aussi à la mode de le décrier pour ce Poëme même. La Ménardiere sous le nom du sieur du Rivage , & Liniere sous celui d'*Erafte* , donnerent le signal , & leurs Satires en Prose , presque inconnues aujourd'hui , firent alors impression sur beaucoup de Lecteurs. Liniere le maltraita aussi en Vers :

Nous attendons de Chapelain ,
Ce noble & fameux Ecrivain ,
Une incomparable Pucelle :
La cabale en dit force bien ;
Depuis vingt ans on parle d'elle ,
Dans six mois on n'en dira rien.

On prétend dans les Additions au
Boleana (Oeuvres de Despréaux , édit.

le 1745 , tome 5 , page 132.) que ce fut le repentiment qui mit la plume à la main de Liniere. Etant venu , dit-on , montrer de ses Vers à Chapelain , celui-ci , après en avoir fait la lecture , lui dit : » M. le Chevalier , vous avez beaucoup » d'esprit , & de bonnes rentes : c'en est » assez ; croyez-moi , ne faites point de » Vers. La qualité de Poète est méprisable dans un homme de qualité comme » vous. » Liniere , ajoute-t-on , outré de ces paroles , qui le choquerent plus , que si Chapelain avoit dit que ses Vers étoient mauvais , résolut de s'en venger.

JEAN
CHAPE-
LAIN.
1674.

Ce Satirique s'attira une réponse forte & énergique en Prose de M. de Montigny , mort Evêque de Léon : il voulut répliquer ; ce second Ecrit fut supprimé & ne vit point le jour. Voyez ce que j'en ai dit ci-dessus en parlant de M. de Montigny. C'est peut-être au même Prélat qu'il faut attribuer ce Sonnet , où en prenant la défense de Chapelain , il invective encore contre Liniere :

La Pucelle paroît plus belle qu'une Aurore,
Qui d'un brillant Soleil annonce le retour ,
Et dans ce grand éclat la France qui l'adore ,
La revoit triomphante en sa royale Cour.

Un lâche médifant que la haine dévore ,
Jaloux qu'elle ait acquis tant d'estime & d'amour ,

JEAN
CHAP-
LAIN.
1674

Ramassant ses venins envain la deshonore,
Et s'attaque au grand nom qui la produit au jour.

Admirable génie , ornement de ton âge ,
Laisse gronder ce monstre , & méprise la rage
Qui tâche d'obscurcir la gloire de tes Vers.

L'Orgueil attaque tout dans sa fureur extrême.
N'a-t-il pas censuré la Providence même ,
Et cherché des défauts dans ce grand Univers ?

Mais de tous les Critiques celui qui
a fait le plus de tort à la réputation de
Chapelain , c'est sans contredit M. Des-
préaux. Il avoit appris que Chapelain li-
sant son Poème chez M. le Prince , &
chacun s'efforçant de le trouver beau , &
y applaudissant , Madame de Longue-
ville avoit répondu à un de ces admira-
teurs , qui lui demandoit si elle n'étoit
pas touchée elle-même de ces beautés :
*Oui, cela est parfaitement beau , mais il est
bien ennuyant.* Le Critique ne manqua
pas de saisir ce trait , & c'est ce qui l'a
porté à faire tenir ce langage à ceux qu'il
introduit dans sa troisième Satire :

La Pucelle est encore une Oeuvre bien galante ,
Et je ne sçais pourquoi je baille en la lisant.

Tout le monde sçait aussi les Vers de la
quatrième Satire.

JEAN
CHAPE-
LAIN.
1674.

Chapelain veut rimer , & c'est-là sa folie ;
Mais bien que ses Vers durs d'épithètes enflés,
Soient des moindres grimauds chez Ménage sifflés ;
Lui-même il s'applaudit , & d'un esprit tranquille,
Prend le pas au Parnasse au-dessus de Virgile.
Que feroit-il , hélas ! si quelque audacieux
Alloit pour son malheur lui défiller les yeux ;
Lui faisant voir ses Vers & sans force , & sans graces ,
Montés sur deux grands mots, comme sur deux échasses
Ces termes sans raison l'un de l'autre écartés ,
Et ces froids ornemens à la ligne plantés ?
Qu'il maudiroit le jour où son ame insensée
Perdit l'heureuse erreur qui charmoit sa pensée !

On n'a jamais oublié non plus cette Epi-
gramme , par laquelle le même Satirique
a voulu caractériser le style du Poëme de
la Pucelle :

Maudit soit l'Auteur dur , dont l'âpre & rude verve ,
Son cerveau tenaillant , rima malgré Minerve ,
Et de son lourd marteau martelant le bon sens ,
A fait de méchans Vers douze fois douze cens .

M. Despréaux étoit assurément un
Critique sage & judicieux ; mais il a
quelquefois outré la Satire , & l'on
convient assez communément qu'il a por-
té trop loin son mépris pour les Ouvra-
ges de Chapelain. Il est faux en particu-
lier que celui-ci ait jamais voulu se pré-
férer à Virgile. Je crois qu'il y a encore

JEAN
CHAPE-
LAIN.
1674.

Mercur de
Trév. Févr.
1708.

un peu d'excès dans cette critique d'un
Anonyme, insérée dans un des volumes
du *Mercur de Trévoux*. « Jamais hom-
» me , dit l'Auteur , n'a été moins Poète
» que Chapelain , & son génie n'étoit
» tourné à rien moins qu'à la Poësie ...
» L'Alaric de M. de Scudery à peine est-
» il connu ; & si la Pucelle l'est davan-
» tage , c'est en si mauvaise part , qu'il
» vaudroit mieux pour elle ne l'être pas.
» Ce Poëme sera immortel par les flétris-
» sures dont il fut couvert dès sa naissan-
» ce ; & quand il seroit consumé de vers,
» il restera toujours des traces de tant
» d'affronts qu'il a reçus. » Le même
Critique approche plus du vrai lorsqu'il
dit : « Chapelain étoit de ces esprits
» froids & pesans , dans qui le flegme
» domine, & qui destitués de ce beau feu
» d'imagination si nécessaire en tout
» genre de Poësie , font sentir dans leurs
» productions tout le travail qu'elles
» leur ont coûté. On voit un homme las
» & harassé , qui à chaque pas qu'il fait,
» est obligé de reprendre haleine. Ce qu'il
» dit est assez sensé , mais cela est mort :
» rien n'anime , rien ne réveille. Pour sa
» versification on ne peut nier qu'elle ne
» soit correcte & travaillée ; mais avec
» cela elle est insoutenable. Ce sont des
Vers

» Vers faits à coup de marteau, & arrachés en dépit de nature. » J'avouerai que tout cela est vrai, au moins en grande partie, pourvû qu'on ne dise pas que le Poëme de la Pucelle soit absolument destitué de toutes beautés; que l'on convienne que ce Poëme, dont le sujet & le plan sont également beaux, seroit peut-être aujourd'hui le premier de nos Poëmes épiques, si Chapelain l'eût versifié dans le goût de son Ode au Cardinal de Richelieu, & qu'il se fût un peu moins occupé du soin d'étaler les connoissances qu'il avoit acquises en tout genre; enfin pourvû que le jugement défavantageux qui en a été porté ne retombe pas sur les autres Poësies de l'Auteur, dont plusieurs seront toujours estimées. Quant aux douze derniers livres du Poëme de la Pucelle, conservés dans la famille de Chapelain, la lecture m'en a été offerte, mais je n'ai pas cru devoir perdre du tems à la faire; & je ne suis point convaincu, comme l'étoit M. Huet, que pour bien juger de tout le Poëme on soit obligé d'en lire les vingt-quatre Chants. Les beautés de la seconde Partie, en les supposant telles que ce Prélat les appercevoit, peuvent-elles faire disparaître ce qu'on a condamné dans la première?

JEAN
CHAPE-
LAIN.
1674.

Je veux bien croire aussi qu'une des causes de la surprenante décadence de la réputation de Chapelain, vient de ce que ceux qu'il ne mit point sur la liste qui lui avoit été demandée, des Sçavans qui méritoient de participer aux bienfaits de Louis XIV. s'en prirent à lui, & se chaînerent en conséquence contre son Poëme. En sera-t-il moins vrai que de bons Critiques ont pu juger, & ont jugé en effet de ce Poëme par lui-même ? Il faut blâmer les mécontents de s'être déclarés sans fondement ses ennemis capitaux, d'être entrés dans le détail de son genre de vie, qui avoit ses singularités, & d'avoir pris à tâche de ridiculiser ce qui pouvoit peut-être être excusé. Mais ce seroit un autre excès de dire encore avec M. Huet, qu'on a jugé de la Pucelle sans connoissance de cause, ou que la prévention seule a dicté les jugemens défavorables qui en ont été portés.

Ces ridicules qu'on a voulu donner à Chapelain, & qu'on a beaucoup exagérés, se lisent en particulier dans la Satire en forme de Dialogue, intitulée *Chapelain décoëffé*, ou *Parodie de quelques Scènes du Cid*, imprimée de deux façons un peu différentes en 1666, à la suite de *la Ménagerie de l'Abbé Cotin*, & qu'on

trouve aussi dans la plupart des éditions des Oeuvres de M. Despréaux, qui y a eu cependant beaucoup moins de part que Furetiere, & le Poëte Liniere, à qui même plusieurs l'attribuent toute entiere.

JEAN
CHAPELAIN.
1674.

Je mets une grande différence entre cette Parodie, & la Dissertation sur Homere & Chapelain, qui est de feu M. Van-Effen, & qu'on a imprimée à la suite *du Chef-d'œuvre d'un inconnu du Docteur Mathanasius*. Dans la Parodie on attaque la personne de Chapelain, la Dissertation ne censure que le Poëme de la Pucelle. C'est une ironie ingénieuse, qui renferme une critique fine & délicate; au moins m'a-t-elle paru de ce caractère, & dans le goût de ce sonnet de S. Pavin :

Je vous dirai sincerement
Mon sentiment sur la Pucelle;
L'art & la grace naturelle
S'y rencontrent également.

Elle s'explique fortement,
Ne dit jamais de bagatelles;
Et toute sa conduite est telle,
Qu'il faut la louer hautement.

Elle est pompeuse, elle est parée;
Sa beauté sera de durée,
Son éclat peut nous éblouir;

JEAN
CHAPE-
LAIN.
1674.

Mais enfin quoiqu'elle soit telle,
Rarement on ira chez elle,
Quand on voudra se réjouir.

Chapelain par son testament fait le 12 Novembre 1670, & par ses deux Codiciles, l'un du 15 Avril 1671, l'autre du 3 Juin 1673, a légué sa Bibliothèque à sa famille pour y être conservée à perpétuité, par celui qui seroit particulièrement dévoué aux Lettres, & il en a été dressé un catalogue qui montre que cette Bibliothèque étoit nombreuse & bien choisie. On lit à la fin de ce catalogue celui de tous les Ouvrages de Chapelain tant en Vers qu'en Prose, à l'exception des Poësies galantes de sa jeunesse, qu'il avoit méprisées lui-même, & qui n'ont point été conservées. Parmi les autres Poësies ou les Ecrits en Prose qui concernent la Poësie, outre les Pièces dont j'ai fait mention, on trouve cités, un *Discours de la Poësie représentative*, un *Dialogue sur la Lecture des vieux Romans*, qui a été imprimé depuis; un autre intitulé *Discours satirique au cinquième Despréaux; Métamorphose d'Alcidiane en Statue de marbre; Ballet des Déeses pour la guérison d'Alcidiane, aux Dames*: quelques Ecrits contre l'Abbé Mé-

nage : *Plan de Zaïde*, Tragi-Comédie : *Lucidor , ou le Combat d'amour*, Tragi-Comédie : Ordre & argument de la Comédie intitulée *La jalouse de soi-même , ou les Coquettes : Chrysante , ou le vœu rompu*, plan d'une Piece de Théâtre : Plan d'une Comédie intitulée , *la Villageoise* : Dissertation sur la Poësie Dramatique : Observations sur le Poëme de Clovis , &c.

JEAN
CHAPE-
LAIN.
1674.

Parmi les Ecrits en Prose qui n'ont point paru , on lit entre autres , plusieurs Relations , ou Discours , sur la levée du Siège de Lérída , avec une Lettre Apologétique à la Reine pour M. le Marquis de la Trouffe contre M. le Comte d'Harcourt ; sur la réduction de Marsal ; sur ce qui est arrivé en Angleterre entre le Comte d'Estrades Ambassadeur de France & l'Ambassadeur d'Espagne touchant la *précédence* ; sur le Traité par lequel le Roi a recouvré Dunkerque ; sur les deux Campagnes du Roi en Flandres & en Franche-Comté ; des Mémoires historiques touchant le passage des Gale- res de la Méditerranée dans l'Océan : un Discours sur la mort du Duc de Longueville , tué au passage du Rhin ; un autre sur l'instruction de Monseigneur le Dauphin ; un sur la maniere de bien écri-

JEAN
CHAPE-
LAIN.
1674.

re l'Histoire du Roi , avec des considérations sur les qualités que doit avoir celui qui écrira cette Histoire : des jugemens & portraits des hommes de Lettres de son tems : un Dialogue de la Gloire ; un autre de l'Orthographe françoise : le Discours en forme de Préface pour le Recueil de tous les Ouvrages faits à la louange du Roi , &c.

J'avois fini cet article depuis plusieurs mois, lorsque j'ai lu ce jugement sur Chapelain dans un écrit de M. de Marivaux, de l'Académie Françoise, intitulé, *le Miroir*, & imprimé dans le Mercure de Janvier 1755. « Cet Auteur, dit cet » Ecrivain si plein d'esprit, sur la foi de » sa réputation, conçut une si grande & » si sérieuse vénération pour lui-même, » se crut obligé d'être si merveilleux ; » qu'en cet état il n'y eut point de Vers » sur lequel il ne s'appesantît gravement » pour mieux faire son Poème, point de » raffinement difficile & bizarre dont il ne » s'avisât ; & qu'enfin il ne fit plus que » des efforts de misérable pédant, qui » prend les contorsions de son esprit » pour de l'art, son froid orgueil pour » de la capacité, & ses recherches hétéroclites pour du sublime . . . Tout cela ne lui seroit point arrivé, s'il avoit

» ignoré l'admiration qu'on avoit eue
 » d'avance pour la Pucelle Moins
 » estimé , il en seroit devenu plus esti-
 » mable ; car dans le fond il avoit beau-
 » coup d'esprit : mais il n'en avoit pas
 » assez pour voir clair à travers tout l'a-
 » mour-propre qu'on lui donna ; & ce fut
 » un malheur pour lui d'avoir été mis à
 » une si forte épreuve que bien d'autres
 » que lui n'ont pas soutenue.

JEAN
 CHAPE-
 LAIN.
 1974.

CLAUDE ROHAULT.

Ceux qui ont parlé de Jacques Ro-
 hault , célèbre Physicien , ami & parti-
 san de Descartes , mettent sa mort en
 1675 ; il faut qu'elle soit arrivée plutôt ,
 puisque Claude Rohault , son frere , Cha-
 noine régulier de l'Ordre de Prémontré ,
 parle de sa mort dans un Ouvrage en Vers
 François , imprimé en 1674. Cet Ou-
 vrage est un Recueil de Poësies pieuses
 & Morales que l'Auteur dédia à Michel
 Colbert , Abbé Général de son Ordre. Il
 y a quinze Pieces dont quelques - unes
 avoient déjà paru plusieurs fois séparé-
 ment. La plus importante est intitulée ,
l'Institution Chrétienne , parce que l'Au-
 teur , dans trente Stances , chacune de
 dix Vers , enseigne au Chrétien ce qu'il

CLAUDE
 ROHAULT,
 1674.

CLAUDE
ROHAULT.
1674.

doit croire, & ce qu'il doit pratiquer : instruction qu'il continue dans ses *Paraphrases des Commandemens de Dieu & de l'Eglise*, & de la *Salutation Angélique*, dans ses *Principaux motifs de consolation pour les affligés*, & dans sa *Méditation sur l'Enfer particulier de l'Athée hypocrite*. Ce sont ces cinq Pièces qui composent ce que le Poète nomme l'Institution Chrétienne.

Les suivantes où son zele & sa piété se montrent beaucoup plus que le génie Poétique qui ne paroît en aucun endroit de ce Recueil, sont une *Exhortation à la Penitence*, traduite d'une Prose Latine rimée de Dom Dominique Chartreux ; la Traduction d'un *Discours* anonyme du même goût, & peut-être du même Auteur, où *Jesus-Christ instruit tous les Pasteurs* ; celle d'un *Cantique* du Pere Jacopon, Franciscain, sur le mépris du monde ; & la *Prière de Saint Thomas à la sacrée Eucharistie*, qui commence par ces mots : *Adoro te devotè, latens Deitas*, & qui se trouve dans tous les Livres d'Eglise à l'usage des Fidèles. Claude Rohault a mis le texte Latin de ces différentes Pièces à côté de sa Traduction, qu'il donne avec raison pour littérale.

Des instructions , le Poëte passe aux exemples dans les Vies qu'il donne aussi en Vers , de *Saint Quentin* , Martyr , Patron du Vermandois , de *Saint Augustin* , Evêque d'Hippone & Docteur de l'Eglise ; de *Saint Norbert* , Fondateur de l'Ordre de Prémontré ; & de *S. Alexis* , qu'il qualifie *Miroir de patience & de chasteté*. Il termine ce Recueil par un *Bouquet sacré composé des plus rares vertus de quelques Saints* de l'un & de l'autre Sexe , afin d'engager les Lecteurs à se dire à eux-mêmes ce que Saint Bernard se disoit à lui-même , en s'animant à la vertu par l'exemple des Saints : *Ne pourrai-je donc point faire ce que ceux-ci & ceux-ci ont fait ?* Notre Auteur avertit dans sa Préface que dans sa Vie de *S. Augustin* il a suivi ce qui est représenté dans les *tailles douces* du Pere Jérôme , Prieur des Augustins de Malines ; & que ses Stances sur la Vie de Saint Norbert sont composées sur chaque image que le Révérend Pere Chrysostôme Vander-Sterre , Abbé de Saint Michel d'Anvers , a fait graver pour servir d'Estampes aux Tableaux qu'on voit dans plusieurs Maisons de l'Ordre de Prémontré.

Claude Rohault étoit, comme son frere le Physicien , né à Amiens , d'une famille

CLAUDE
ROHAULT.
1674,

394 BIBLIOTHEQUE

**CLAUDE
ROHAULT.**
1674.

engagée dans le négoce. Il fit profession de l'Ordre de Prémontré dans l'*Abbaye de S. Pierre-lez-Selincourt*, au Diocèse même d'Amiens. Dans la suite il fut fait Prieur-Curé de la Paroisse de Holnon, au Diocèse de Noyon. Je ne sçais point quand il est mort. Plusieurs Evêques & Docteurs de Sorbonne ont approuvé son Recueil, & lui ont donné de grands éloges.

VALENTIN CONRART.

**VALENTIN
CONRART.**
1675.

Recherc. de
Borel au mot
Escuyers.

On vient de voir que Chapelain étoit ami de *Valentin Conrart*, Conseiller-Secretaire du Roi. Celui-ci étoit aussi Parisien, mais sorti d'une famille du Hainault, noble depuis long-tems, & qui, selon Borel, comptoit entre ses ancêtres Jean Conrart, l'un des Ecuyers du Duc de Bourgogne en 1340, qui rendit de grands services à ce Prince, lors de la bataille qu'il donna près de Saint Omer contre Robert Comte de Beaumont-le-Rogier, & en beaucoup d'autres rencontres.

Valentin naquit dans le sein du Calvinisme, & eut toujours l'esprit préoccupé de ses erreurs. J'ai lû un assez grand nombre de Lettres que M. le Roy, Ab-

bé de Haute-Fontaine, lui avoit écrites pour l'engager à rentrer dans le sein de l'Eglise, & les réponses de M. Conrart. Ces Lettres ne sont point imprimées. C'est de part & d'autre un combat d'arguments & de politesses. Conrart que la force des raisonnemens de M. le Roy auroit dû persuader, ne se rendit point, & n'en demeura pas moins l'ami du célèbre Abbé, comme il le fut également & constamment de tous les honnêtes gens qui pensoient autrement que lui. Il n'y a pas lieu de douter que M. Godeau qui étoit son parent, n'ait fait les mêmes tentatives; mais les voyant sans succès, il se contenta de prier, de gémir sur ses préventions, & de le consulter sur ses Ouvrages.

VALENTIN
CONRART.
1675.

J'ai dit à l'article de ce Prélat, & à celui de M. Chapelain, que M. Conrart fut, pour ainsi dire, le pere de l'Académie Française. C'est dans sa maison qu'elle est née; elle ne fut d'abord composée que de ses plus chers amis; sa probité, la douceur de ses mœurs, l'agrément de son esprit les avoit rassemblés; & quoiqu'il ne sçût ni Grec ni Latin, tous ces hommes célèbres l'avoient choisi pour le confident de leurs études, pour le centre de leur commerce, pour l'arbitre de leur gout.

Hist. de l'Académie Fr.
t. 2. p. 162.
& suiv.

Tit. du Tillot
Parn. Fr. p.
352. & suiv.

VALENTIN
CONRART.
1675.

Au défaut des Langues sçavantes, il possédoit parfaitement l'Italien & l'Espagnol, & parloit si bien le François, que c'étoit un des oracles que l'on consultoit sur les doutes de la Langue & sur la pureté du style. Sa maison étoit le rendez-vous de ce que Paris avoit de plus poli & de plus délicat : & l'on a souvent vû des personnes de la premiere qualité, des Princes mêmes, & des Princeesses, rendre hommage à son mérite. Pour peu qu'on soit versé dans la Littérature moderne, on sçait aussi que les premiers Auteurs de son tems se firent un honneur de lui dédier quelques-uns de leurs Ouvrages. *Perrot d'Ablancourt* lui dédia ses Traductions de *Minucius Felix* & de *Lucien*; *Costar*, ses Entretiens; *Ménage*, ses Origines de la Langue Française; *Giry*, sa Traduction du Dialogue des causes de la corruption de l'Eloquence; *Cassagne*, sa Rhétorique de Ciceron; *Borel*, son Thésor de Recherches & Antiquités Gauloises & Françaises, &c.

Lorsque l'Académie Française eut été établie en Corps de Compagnie, ce fut M. Conrart que l'on choisit pour Secrétaire perpétuel. Il étoit alors absent, & résidant à Jonquieres, depuis

au moins 1633, comme on le voit par les Lettres manuscrites de Chapelain. Il remercia l'Académie de l'honneur qu'elle lui faisoit, & celle-ci se trouva très-bien du choix qu'elle avoit fait. Dès qu'il fut de retour à Paris, il commença à écrire ce qui se passoit dans les Assemblées, & à tenir ces Registres, d'où M. Pellisson convient qu'il a tiré la plus grande partie de sa Relation de l'Académie. Ce fut lui aussi qui mit par écrit les Statuts & les Lettres Patentes de cette Compagnie; qui écrivit en son nom la Lettre que Racan fit imprimer en 1651 à la tête de ses *Odes sacrées*; & qui répondit à celle que M. de Boissat avoit écrite à l'Académie.

VALENTIN
CONRART,
1675.

Hist. de l'Académie Fr.
t. 1. p. 16.
33. 183. 195.

. Cette Compagnie voyoit toujours avec peine que ses affaires l'éloignoient d'elle de tems en tems. Etant à Jonquieres en 1636, Chapelain lui mandoit que depuis son absence les exercices de tout le Corps étoient si languissans, que si cet état continuoit, on ne l'appelleroit plus que l'*Académie des Fainéans*; & dans une autre Lettre du 30 Juin 1639 il le presse de revenir pour rendre, en quelque sorte, la vie à la Compagnie. Mais les infirmités de Conrart, jointes à ses propres intérêts, l'obli-

VALENTIN
CONRART.
1675.

geoient à de fréquentes absences. Attaqué de bonne heure de la goutte , dont il fut tourmenté cruellement durant trente ans , il se vit contraint de prendre plusieurs fois les eaux de Bourbon sur le lieu même. Il y étoit aux mois de Juin & de Juillet 1640 avec sa femme , qu'il avoit épousée en 1634 ; Mademoiselle de Chalais , M. & Mademoiselle le Duchat , & plusieurs autres , dont Chapelain fait de grands éloges. Il y suivoit les avis du Médecin de Lorme , dont le même loue la science & l'habileté ; & il y fit connoissance avec l'Abbé d'Aubignac , que l'intérêt de sa santé avoit conduit au même lieu. Conrart y retourna en 1648 , & depuis ce tems-là il fit à Jonquieres de plus longs séjours qu'à Paris , où ses amis étoient toujours alarmés & dans la crainte de le perdre. Les mêmes Lettres de Chapelain sont remplies de ces frayeurs.

M. de Charleval qui n'étoit pas moins affligé que ses autres amis de sa triste situation , lui envoya sur cela ce fixain :

Rec. de Barb.
t. 4. p. 345.

Que sert l'esprit , que sert la probité ,
Quand la douleur nous met à la torture ?
Illustre ami , permets que je murmure ;
Ton mal te traite avec indignité ;

Et la vertu reproche à la nature ,
Le peu de soin qu'elle a de ta santé.

VALENTIN
CONRART,
1673.

A quoi Conrart répondit par cet au-
tre Sixain sur les mêmes rimes.

Dans les douleurs dont je suis tourmenté ,
Je ne fais plus ni plainte ni murmure ;
Ces beaux Vers par leur douce imposture ,
Mettent l'esprit en telle liberté ,
Que bien qu'on ait le corps à la torture ,
On croit le mal plus doux que la santé.

Ce fut aussi à l'occasion de cette ma-
ladie habituelle, que Gilles Boileau com-
posa son *Dialogue de l'Amour & Da-*
mon, où il fait faire par l'Amour cet élo-
ge de Conrart.

Oeuv. posth.
de B.
Muses illustr.
P. 253.

... J'eus pour lui tant de tendresse ,
Que sans qu'il sût Grec ni Latin ,
Je fis que le fameux *Gaulmin*
Eût donné toute sa science
Pour une pareille ignorance ;
Car si l'un se fit estimer ,
Celui-ci sût se faire aimer ;
Secret que n'a presque personne ;
Et qu'à mes seuls amis je donne.
Aussi sur les plus beaux esprits ,
Il remporta toujours le prix ;
Ainsi toujours dans les ruelles ,
Il fut en la bouche des belles ,

VALENTIN
CONRART.
1675.

Mais que me servent ces discours ?
Tu sçais que j'en fis mes amours ;
Que je l'ornai de tous mes charmes ,
Qu'il mania toutes mes armes ,
Qu'il fit de si galands billets ,
Qu'on crut que je les avois faits :
Qu'il débita tant de fleurettes ,
Et qu'il dit tant de chansonnettes ,
Que chez lui, la nuit & le jour,
On n'entendoit qu' *Amour, Amour.*
Mais Amour n'étoit qu'en sa bouche ;
Son cœur étoit un cœur de foughe,
Lorsqu'il se plaignoit de mes loix ,
Il s'en mocquoit en bon François ;
Tout ce qu'il fit ne fut que feinte ,
Il ne reçut jamais d'atteinte
Moi donc piqué d'un tel outrage ,
De le voir si fier & si sage
Je voulus venger cette injure ,
Et le mis en telle posture
Que s'il est si sage aujourd'hui ,
C'est peut-être en dépit de lui.

Le Chevalier de Cailly en parle aussi
en ces termes dans ses Epigrammes :

Des Grecs & des Latins peu de chose il apprit ;
Mais il peut s'égalér aux plus sçavantes plumes :
Par la grace de Ciel il trouve en son esprit ,
Ce qu'un autre avec soin cherche en mille volumes.

Je ne connois pas cependant ces *Fleu-*
rettes , ces *Billets galans* , ces *Chanson-*

nettes que Gilles Boileau lui attribue. Je n'ai vû de lui en Vers qu'une *Epître* en style familier parmi celles de l'Abbé de Boisrobert, dont voici le sujet. Conrart avoit sollicité l'Abbé de faire imprimer ses *Epîtres* en Vers, & pour l'y obliger en quelque sorte, il avoit signé un *Privilege* pour cette impression, sans l'en avoir averti. Boisrobert s'en plaint à lui, mais avec amitié, dans l'*Epître* trentehuitieme du Recueil in-4°. qui est de l'an 1647. Conrart répondit par une autre *Epître* dans le goût & le style de celles de Boisrobert qui s'inséra à la suite de la sienne. C'est celle dont il s'agit ici.

VALENTIN
CONRART.
1675.

J'ai vû encore du même une *Balade de la misere des Gouteux*, en réponse à la *Balade du Gouteux sans pareil*, que Sarasin lui avoit adressée; une *Imitation du Pseaume quatre-vingt-douze, Dominus regnavit*; & cinquante-un autres *Pseaumes* qu'il retoucha sur l'ancienne version de Marot. On lui donne encore quelques uns des *Madrigaux* qui composent la *Guirlande de Julie*. M. l'Abbé de Loménie de Brienne dit dans un *Mémoire* manuscrit, que Conrart avoit encore composé des *Discours de Morale en Vers*; mais il ne dit pas s'ils ont été imprimés. Il ne regardoit pas l'Auteur comme Poëte.

Oeuvr. de
Sarasin, p. 50
& 53. édit.
in-12. de
1658.

te, & faisoit peu de cas de ces *Discours*.
VALENTIN *Les Lettres de Balzac*, ajoute-t-il, lui font
CONRART. *plus d'honneur que ces Vers.*

1675.

M. Conrart avoit été en effet l'intime
 ami de Balzac ; ce fut lui qui en rassem-
 bla les *Ouvrages* en deux volumes in-
folio ; & ce fut à cette occasion que Gil-
 les Boileau lui adressa son *Élégie* sur la
 mort même de Balzac ; qu'il finit ainsi :

Rec. de Ser- Toi seul, divin Conrart, en ce siècle pervers,
 ci, t. 3. pag. As montré ta vertu par mille foies divers :
 63.

Toi seul a réveillé nos languissantes Muses,
 De tristesse & d'ennui si lâchement confuses.

Puis revenant à l'éloge de Balzac, il
 ajoute :

Toi seul, as entrepris de lui faire un tombeau,
 Comme un noble artisan d'un Ouvrage si beau :
 Non, il n'appartenoit qu'à ta douce harmonie
 De parler dignement d'un si rare génie.
 Ainsi tu nous apprens par ces devoirs pieux,
 Que la fidélité régne encore en ces lieux, &c.

Conrart avoit rendu le même service
 à la mémoire de Gombauld, dont il pu-
 blia les *Oeuvres posthumes*, qu'il orna de
 son *Eloge*. C'est lui aussi qui a fait l'*Épi-*
tre dédicatoire, qui est au-devant de la
Vie de Philippe de Mornay. Il est mort
 en 1675, âgé de 74 ans ; & quelques
 années après, en 1681, on a imprimé

Les Lettres familières à M. Félibien. Voici le Portrait que M. l'Abbé d'Olivet nous fait de Conrart, d'après ce qui lui en avoit été dit par M. l'Abbé de Dangeau.

VALENTIN
CONRART.
1675.

» On nous en parle , dit-il , comme
 » d'un homme qui avoit souverainement
 » les vertus de la Société. Il gouvernoit
 » son bien , sans être ni avare , ni prodig-
 » ue ; & il sçavoit tirer d'une médiocre
 » fortune plus d'agrément pour lui &
 » pour ses amis , que la fortune la plus
 » opulente n'en fournit à d'autres. Il étoit
 » touché des malheurs d'autrui , & trou-
 » voit les moyens d'y subvenir par des
 » voyes qu'on n'apercevoit point. Il avoit
 » le cœur très-sensible à l'amitié , & lors-
 » qu'une fois on avoit la sienne , c'étoit
 » pour toujours. S'il y avoit du défaut
 » dans sa conduite à cet égard , c'étoit
 » de trop excuser. Peu de personnes ont
 » eu comme lui l'amitié , la confiance , &
 » le secret de ce qu'il y avoit de plus
 » grand dans tous les états du Royaume ,
 » en hommes & en femmes. On le con-
 » sultoit sur les plus grandes affaires ; &
 » comme il connoissoit le monde parfai-
 » tement , on avoit dans ses lumières une
 » ressource assurée. Il gardoit inviola-
 » blement le secret des autres , & le sien.

Histoire de
l'Académie
Françoise , t.
2, p. 166,
167.

» On ne pouvoit pourtant pas dire qu'il
 VALENTIN » fût caché ; & sa prudence n'avoit rien
 CONRART. » qui tînt de la finesse. Au reste, s'il dis-
 1675. » putoit quelquefois, c'étoit pour la vé-
 » rité qu'il disputoit : & comme il la pré-
 » feroit à tout, son amour pour la vérité
 » avoit aux yeux des personnes indiffé-
 » rentes, un air d'opiniâtreté. »

Ce portrait ressemble beaucoup à ce-
 lui que M. Godeau a tracé dans sa dix-
 huitieme Epître Morale à M. Conrart ;
 où il dit entre autres choses :

Conrart, dont la belle ame en un si mauvais corps
 Enferme sa lumière, & cache ses trésors,
 Je sens de tes douleurs la longue violence,
 Et plus ton esprit ferme y montre de constance ;
 Plus je maudis ta Goutte, & je suis affligé,
 De voir ce ferme esprit si tristement logé ;
 Lui qui ne laisse pas au milieu des tortures,
 De goûter des beaux arts les douceurs toutes pures. : :

Il parle ensuite contre le luxe, les fol-
 les dépenses, les plaisirs mondains, &
 il ajoute :

Tes peres qui suivoient les maximes antiques,
 T'ont inspiré l'horreur de ces pestes publiques,
 Et tu n'as point voulu par d'injustes moyens,
 Te rendre redoutable entre tes citoyens,
 Faire aux peuples foulés maudire ta mémoire,
 Et chercher dans ton luxe une honteuse gloire,
 Tu vis dans l'abondance en ta condition ;

Et mesurant ta force à ton affection ,

Tu fais pour tes amis que le malheur outrage ,

De généreux efforts dignes de ton courage.

Pour moi , je veux apprendre à la postérité ,

Que , soit dans le bonheur , soit dans l'adversité ,

En ton amitié tendre , à qui toute autre cède ,

J'ai trouvé mon conseil , ma force , & mon remède :

Aussi pour tes amis le Ciel t'a-t-il donné.

Tous ceux dont le grand nom de gloire est couronné ,

Et qui par leur vertu , leur savoir , leur prudence ,

Sont maintenant l'amour & l'honneur de la France . . .

Tu pouvois par le bien , la sagesse & l'estime ,

T'ouvrir aux dignités un chemin légitime ;

Mais ton solide esprit a toujours préféré

A l'éclat des honneurs un repos assuré

Tandis qu'un sang plus chaud bouillonne dans tes
veines ,

Tu n'as pas senti les amoureuses peines ;

Mais de tes passions tenant toujours le frein ,

Ton cœur a de lui-même été le souverain

Des Sciences , des Arts , les nobles exercices ,

Ont été tes amours , tes jeux , & tes délices ,

Et ton heureux génie a sans maître compris

Leurs secrets , leurs trésors , leur usage & leur prix :

Les neuf sçavantes sœurs dans leurs bois solitaires ,

Pont instruit sans étude en leurs sacrés mystères.

M. Godeau finit cette Epître par exhorter son ami à abjurer le Calvinisme.

FRANÇOIS *FRANÇOIS HEDELIN;*
HEDELIN, *Abbé d'Aubignac.*
Abbé

D'AUBI-
GNAC.
1676.

Mémoir. de
Sall. t. 1. 2.
part. art. V.

Mém. de Ni-
ser. t. 4. & t.
30. sec. vol.

Ind. funer.
Chirurg. Pa-
ris. in-4°. p.
248.

On ne peut accorder qu'une partie de cet éloge à François *Hedelin*, plus connu sous le nom d'Abbé d'*Aubignac*, avec qui M. *Conrart* avoit fait connoissance aux eaux de Bourbon. La modestie sur-tout ne paroît pas avoir été sa vertu favorite. Nous avons sur sa Vie & ses Ouvrages une Lettre curieuse de M. *Boscheron*, imprimée dans les *Mémoires de Littérature* de M. de Sallengre ; qui doit cependant être rectifiée en quelques endroits par le Mémoire de M. Hedelin, Lieutenant Général de Nemours, dont le Pere Nicéron a fait usage ; & par les *Ecrits* même de l'Abbé d'Aubignac.

Selon ces trois sources, où j'ai puisé, François Hedelin naquit à Paris le 4 Août 1604. Il marque lui-même le lieu de sa naissance au bas de la page 131 de sa quatrième Dissertation sur le Poëme Dramatique contre Pierre Corneille. Son pere, Claude Hedelin, Avocat au Parlement, étoit issu d'une famille noble originaire de Suabe ; & sa mere étoit Catherine *Paré*, fille d'Ambroise *Paré*, Conseiller & premier Chirurgien des

Rois Henry II. François II. Charles IX. & Henri III.

Claude Hedelin ayant été s'établir en 1610 à Nemours où il acheta la Charge de Lieutenant Général, emmena son fils avec lui.

FRANÇOIS
HEDELIN,
Abbé
D'AUBI-
GNAC.
1676.

Il étoit très-capable de l'instruire lui-même, & il y a lieu de croire qu'il veilla du moins sur ses études. Voici la manière dont il les fit, selon que s'en explique François Hedelin dans sa quatrième Dissertation déjà citée. « Dès l'âge

» d'onze ans, que je commençai, dit-il, p. 135. & f.
 » d'entendre un peu la Langue Latine,
 » je quittai ces petits pédagogues triobolaires, qui en enseignent les principes aux enfans; & connoissant que les petites notes qui sont dans les Livres, m'apprenoient de meilleures choses qu'eux, je m'attachai seul à la lecture des Auteurs; &, chose étrange, les premiers que je me mis à lire furent Horace & Justin, par les secours desquels, & par un travail opiniâtre, j'acquis la connoissance de cette vieille Langue, & la facilité de l'écrire & de la parler. Depuis ce tems, hormis la Philosophie, pour laquelle j'eus durant deux ans un Précepteur domestique, j'ai étudié de moi-même la Langue

FRANÇOIS
HEDELIN,
Abbé
D'AUBI-
GNAC.
1676.

» Grecque & l'Italienne , la Rhétori-
» que , la Poësie , la Cosmographie , la
» Géographie , l'Histoire , le Droit , &
» la Théologie ; & je défie tout homme
» au monde , de se vanter de m'avoir
» jamais rien enseigné comme maître ,
» ni de dire que j'aie jamais étudié une
» heure dans aucun Collège de la terre . »

Ibid. p. 138.

Comme on le destinoit au Barreau , la Jurisprudence l'occupa quelque tems ; il se fit même recevoir Avocat , & il en exerça la Profession à Nemours. Mais il ne tarda pas à la quitter pour embrasser l'Etat Ecclésiastique. Ce changement d'état lui procura l'éducation d'Armand Maillé-Brezé Duc de Fronzac , qui n'avoit encore qu'onze ans , & qui fut tué sur mer d'un coup de canon en 1646 au siege d'Orbitello en Italie à l'âge de vingt-sept ans , sans avoir été marié. Le Cardinal de Richelieu étant oncle de ce jeune Duc , & Hedelin ayant sçu lui plaire , il en obtint l'Abbaye d'Aubignac , au Diocèse de Bourges ; & celle de Meimac , au Diocèse de Limoges. Son Elève , devenu majeur , lui avoit fait aussi une pension viagere de quatre mille liv. à prendre sur tous ses biens. Mais après la mort de ce jeune Seigneur , le Prince de Condé , son seul héritier , refusant de

la continuer , l'Abbé d'Aubignac lui intenta un Procès , qui fut terminé par une Requête que l'Abbé adressa lui-même au Prince, & par laquelle il le laissoit seul juge de cette contestation. Cette action de générosité piqua le Prince d'honneur. Après avoir lu la Requête, il se condamna lui-même à payer la pension & tout ce qui en étoit dû.

L'éducation du jeune Duc l'avoit jeté dans un grand monde , qui le mit en liaison avec les plus beaux esprits de son tems. Celle qu'il eut avec Ménage , & la dispute qu'ils eurent ensemble sur le Poëte Térence , dont j'ai rendu compte ailleurs , contribuerent beaucoup à le faire connoître d'une manière assez avantageuse dans la République des Lettres. Il dit aussi qu'il s'étoit acquis quelque réputation dans l'exercice de la prédication , que sa mauvaise santé l'avoit obligé de quitter , & qu'il avoit fréquenté quelques Assemblées de personnes Lettrées , où il avoit toujours été favorablement accueilli. « J'ai été autrefois , dit-il , de » l'Académie de Madame la Vicomtesse » d'Ochy : j'ai vu les Conférences de MM. » Bourdelot , d'Esclaches , de Rohaut , » du Champ , & de Launay ; & l'on m'a » quelquefois entretenu de celles de M.

FRANÇOIS
HEDELIN.
Abbé
D'ABBI-
GNAC.
1676

Trois. Dissert.
P. 9.

Quatrième
Dissert. pag.
176. 177.

FRANÇOIS
HEDELIN,
Abbé
D'AUBI-
GNAC.
1576.

» de Montmor, des Sabbathines & des
» Mercuriales. » Il conçut lui-même le
projet d'une autre Académie, & le pré-
senta au Roi, dans un Discours qu'il
composa & publia sur ce sujet. Il est par-
lé de cette Académie dans les premiers
Mercuries Galans, de 1672, & dans une
note qu'on lit à la page 182 des *Mélan-
ges de Littérature tirés des Lettres de
Chapelain*. Le but que se propofoit cette
Académie étoit d'examiner les Ouvrages
d'Eloquence & de Poësie. Le premier jour
de chaque mois on y lisoit un Discours sur
la diversité des conditions où l'Eloquence
étoit nécessaire. Le premier mois M. Blon-
deau, Avocat au Parlement, parla sur l'é-
loquence du Barreau : le second mois le
Marquis de Villénes, prononça un Dis-
cours sur l'éloquence Militaire. Le 3^{me}.
fut fait par l'Abbé de S. Germain, & avoit
pour objet l'éloquence de la Chaire. Il y
en eut un 4^{me}. par M. Perachon, Avocat.
A la fin de chaque Discours, on lisoit
des Pièces de Poësie. La nomination de
M. l'Abbé de Villeferain à l'Evêché de
Senès termina ces conférences, où l'Ab-
bé d'Aubignac auroit voulu introduire
des femmes, & Madame des Houlières
y fut en effet admise. Il étoit lié avec
Chapelain dès 1637, comme on le voit

par une Lettre manuscrite de l'Auteur du Poëme de la Pucelle du 28 Juin 1640, & par une autre qu'il lui adressa à Nemours le 20 de Septembre 1644. A l'égard de Pierre Corneille, contre lequel il a écrit quatre Dissertations à l'occasion des Tragédies de Sophonisbe, de Sertorius, & d'Oedipe, il dit qu'il ne l'avoit jamais vû que deux fois. « La » premiere, dit-il, quand après son Hon- » race, il me vint prier d'assister à la » lecture qu'il en devoit faire chez M. de » Boisrobert, en la présence de MM. » Chapelain, Baro, Charpi, Faret, & » l'Etoile, dont il ne voulut pas suivre » l'avis que j'avois ouvert : & l'autre » quand après son Oedipe, il me vint » remercier d'une visite que je lui avois » rendue, & du bien que j'avois dit de » lui dans ma *Pratique*, où il ne trouvoit » rien à condamner que l'excès de ses » louanges. »

FRANÇOIS
HEDELIN,
Abbé
D'AUBI-
GNAC.
1676.

Trois. Dissert.
P. 14. 22.

L'Ouvrage dont parle ici l'Abbé d'Aubignac est sa *Pratique du Théâtre*, imprimée en 1657. Il l'avoit fait, de même que le *Projet pour le rétablissement du Théâtre François*, par ordre du Cardinal de Richelieu. Mais il n'y avoit mis la dernière main que depuis la mort du jeune Duc de Fronsac, après laquelle

FRANÇOIS
HEDELIN,
Abbé
D'AUBI-
GNAC,
1676.

Quatr. Diff.

P. 124, 125,
126.

Troisième
Diff. p. 9.

perdant tout d'un coup toute pensée de fortune, il s'étoit retiré de la Cour, & renfermé dans son cabinet, ne se réservant que la conversation de quelques amis, éloignés comme lui de toute ambition. Aussi disoit-il en 1663, « que depuis » dix-sept ans il n'avoit pas seulement » vû la porte du Louvre, & qu'il n'avoit » jamais voulu demander de pension au » Cardinal de Richelieu. Il me suffit, » ajoute-t-il, d'un grand don que le Roi » me fait & pour lequel je me sens fort » obligé à ses bontés; il me donne la liberté » de vivre selon mon plaisir, de philosopher » en repos, de jouir de la paix de mon » cabinet, comme de celle du Royaume, » d'étudier les vertus, & d'écrire mes » fantaisies pour me divertir. » Il avoit dit ailleurs : « Je ne suis pas propre à fai- » re de grands voyages; & l'on ne peut » conter de la Chine ou de l'Amérique » d'assez grandes merveilles, pour me don- » ner envie de les aller voir. Ma mauvai- » se santé ne me permet pas de prendre » aucun emploi laborieux; & ceux que » j'avois pris autrefois volontairement » dans la Chaire & dans le Barreau, avec » un assez favorable succès, me sont » maintenant interdits & sans retour. » La promenade est un divertissement

» trop proche de la lassitude , & pour
 » moi trop pénible : l'application de la
 » pensée aux Ouvrages qui demandent
 » une forte méditation , ne manque ja-
 » mais à me faire malade. Je n'aime point
 » le jeu ; & quoique je les sçache tous,
 » je n'y trouve aucun charme capable
 » de m'y faire perdre du tems ; ils ont
 » trop de violence pour la foiblesse de
 » mon corps , ou trop d'oïiveté inutile
 » pour l'activité de mon esprit. De sorte
 » que pour consumer agréablement les
 » heures que la conversation de mes amis
 » me laisse vacantes , il ne me reste
 » qu'une occupation douce & facile
 » dans mon cabinet. »

FRANÇOIS
 HEDELIN,
 Abbé
 D'AUBI-
 GNAC.
 1676.

Sur la fin de ses jours , sa retraite de-
 vint encore plus grande , s'étant retiré à
 Nemours auprès de son frere Anne He-
 delin , Lieutenant-Général de cette vil-
 le , & ce fut-là qu'il mourut le 25 Juil-
 let 1676 suivant le Registre mortuaire
 de l'Eglise paroissiale de cette ville. Il
 étoit alors âgé de 72 ans.

C'est à cette *occupation douce & fa-
 cile* , dont il parloit avec tant de com-
 plaisance , que nous devons , sinon la
 composition , du moins la révision & la
 publication de la plus grande partie de
 ses Ouvrages. Je ne répéterai point ce

FRANÇOIS
HEDELIN,
Abbé
D'AUBI-
GNAC.
1676.

Trois. Diss.
P. 16.

que j'ai dit ailleurs de sa *Pratique du Théâtre*, de son *Projet pour le rétablissement du Théâtre François*, des *Ecrits* occasionnés par sa dispute avec l'Abbé Ménage, de sa *Tragédie en Prose*, intitulée *Zénobie*, de sa *Dissertation sur la condamnation des Théâtres*, de ses *Conjectures Académiques ou Dissertation sur l'Iliade*. Ses autres Ouvrages sont, un jugement de la censure de Javersac contre le Pere Gouffu, Feuillant, qu'il dit avoir fait à l'âge de vingt ans; un *Traité de la nature des Satyres, Brutes, Monstres & Démon*s, qui est encore un *Ecrit* de sa première jeunesse; quatre *Dissertations* contre Pierre Corneille, que j'ai souvent citées dans cet Article, les *Conseils d'Ariste à Célime*ne, sur le moyen de conserver sa réputation, *Relation du Royaume de Coqueterie*, & plusieurs autres qui ne sont point ici de mon sujet, & dont on peut voir le Catalogue dans les *Mémoires* du P. Nicéron, & ailleurs.

Je dirai seulement que sa *Macarise*, Roman allégorique qu'il avoit commencé pour le Duc de Fronzac, quoiqu'Ouvrage peu lu & peu goûté, fut loué dès qu'il parut par la plupart des Poètes de ce tems-là. M. Despréaux en fit comme les autres l'éloge en Vers: *Mais heu-*

sement, dit-il dans une de ses Lettres, *je portai l'Epigramme trop tard, & elle n'y fut point mise; Dieu en soit loué.* C'est sur ce Roman que Richelet, qui lui avoit applaudi d'abord, s'étant depuis brouillé avec l'Auteur qui le déchiroit par tout, fit ces quatre Vers qu'il lui envoya :

FRANÇOIS
HEDELIN,
Abbé
D'AUBI-
GNAC.
1676.

Hedelin, c'est à tort que tu te plains de moi;

N'ai-je pas loué ton Ouvrage?

Pouvois-je plus faire pour toi,

Que de rendre un faux témoignage?

L'Abbé d'Aubignac cultiva aussi la Poësie François, & ce n'est qu'en cette qualité que je lui donne place ici. Outre la Tragédie de Zénobie, & les deux *Pucelles*, Comédies, l'une & l'autre en Prose, j'ai vû de lui le *Martyre de Sainte Catherine*, Tragédie en Vers, & en cinq Actes. Il a eu part à plusieurs autres Pièces de Théâtre. Pierre Corneille ayant prétendu qu'il étoit Auteur de la Tragédie de *Manlius*, donnée sous le nom de M^{lle}. Desjardins; l'Abbé protesta qu'elle étoit en effet de cette Demoiselle. « Je conviens bien, dit-il, qu'elle m'en a montré le dessein, & que je lui en ai dit mon avis en quelques endroits, » dont elle a fait après ce qu'elle a jugé » pour le mieux Mais je suis obli-

FRANÇOIS
HEDELIN,
Abbé
D'AUBI-
GNAC.
1676.

Quatr. Diff.
p. 166. 167.

» gé de vous dire qu'il est faux que j'aye
» fait son *Manlius*, & jamais un petit
» conseil n'a donné droit à personne de
» s'attribuer l'Ouvrage d'autrui
» On m'a montré plusieurs autres Poë-
» mes dont j'ai dit mes sentimens qui
» n'ont pas été suivis ; j'ai donné l'ou-
» verture de quelques sujets que l'on a
» fort mal disposés ; j'ai d'autres fois fait
» en Prose jusqu'à deux ou trois Actes,
» mais l'impatience des Poètes ne pou-
» vant souffrir que j'y misse la dernière
» main, & se presumant d'être assez forts
» pour achever sans mon secours, y a
» tout gâté. J'en ai même donné trois
» en Prose à feu M. le Cardinal de Ri-
» chelieu qui les fit mettre en Vers ;
» mais les Poètes en changerent telle-
» ment l'œconomie, qu'ils n'étoient plus
» reconnoissables. »

Ibid. p. 156.

Dans la même Dissertation où il rap-
porte ce qu'on vient de lire, il parle au-
ssi d'un de ses Sonnets, que M. Corneille
avoit censuré. C'est apparemment celui
qu'on lit à la tête de la première des
quatre Dissertations. Il y en a deux au-
tres à la fin de ses *Portraits égarés*, im-
primés en 1660, petit Ouvrage qui
contient quelques Portraits faits dans le
goût de ce tems-là, où l'on se plaisoit à

ces sortes d'Ecrits, qui ne sont gueres que le fruit d'un esprit oisif. Etant beaucoup plus jeune, &, avant que d'entrer auprès du Duc de Fronsac, ayant introduit à Nemours l'explication des Tableaux énigmatiques, à peu-près comme on le pratiquoit en ce tems-là dans les Colléges; il composa sur ce sujet un Poëme de six cens Vers, que son pere, pour le faire mieux connoître, & afin de l'entretenir dans l'amour des Belles-Lettres, jugea à propos de faire imprimer. Je laisse à penser, dit Boscheron en parlant de ce Poëme, combien de fois il lui fallut feuilleter les Traités des Figures hiéroglyphiques, d'Emblèmes, de Symboles, & de toutes ces représentations mystérieuses qui servent à exercer l'imagination des Curieux. Il n'y a presque rien dans le monde sensible, soit dans les couleurs, les arbres, les fleurs, les animaux, & même dans l'homme, qu'il ne lui ait fallu connoître pour en discerner le rapport symbolique avec les actions humaines. Il n'y a presque aussi rien dans la Morale & dans la Politique, qu'il ne lui ait fallu découvrir tant sous les voiles mystiques des Philosophes, & dans la nuit de leurs allégories, que sous les termes

FRANÇOIS
HEDELIN,
Abbé
D'AUBI-
GNAC.
1676.

Lettr. de M
Boscher. p.
286. & suiv.

FRANÇOIS
HEDELIN,

Abbé
d'AUBI-
GNAC.
1676.

Ibid.

» précis & dans le plein jour de notre
» Philosophie commune. »

L'Abbé d'Aubignac égaya davantage
cette Philosophie, & peut-être trop, dans
un autre Poème intitulé, *La Foire d'A-*
mour, « où la beauté, la grace, & les
» autres qualités des Dames sont repré-
» sentées comme une riche marchandise
» que les honnêtes gens achètent au prix
» des vertus, des services & des vérita-
» bles affections. Il y ajouta après coup
» en Stances l'*Opérateur d'Amour*; c'est-
» à-dire, un charlatan qui sous le nom
» de plusieurs drogues ingénieusement
» inventées, faisoit le Médecin & pré-
» tendoit guérir de plusieurs sortes de
» maux. » Il composa encore une autre
Allégorie sous le titre de *l'Ordre de la*
Liberté, & il la fit à la prière des Mar-
quises de la Tour-Landry, & de Saint
Sauveur, proches parentes du Duc de
Brezé. C'est encore un Poème, où il
donne le modèle d'une vie mêlée de
plaisirs innocens & d'une douce liber-
té. Je n'ai point vû ces petits Poèmes,
& je n'en parle que d'après la Lettre du
sieur Boscheron. Celui-ci en a oublié
un, intitulé, *le Trio de la Médecine*, à
Mademoiselle C. qu'on lit dans le tome
second du Recueil de Sercey, page 221.

& suivantes. C'est une Pièce badine & Satirique, où le Poëte plaifante sur une incommodité qu'il ressentait, & sur la consultation de trois Médecins qu'il fit venir, & qui babillèrent beaucoup fans le soulager.

FRANÇOIS
HEDELIN,
Abbé
d'AUBI-
GNAC.
1676.

JEAN DESMARETS,
Sieur DE SAINT SORLIN.

Jean des Marêts, Sieur de Saint Sorlin, eut chez le Cardinal de Richelieu autant d'accès que Boisrobert, & plus que l'Abbé d'Aubignac. On a dit de lui qu'il étoit le plus fou de tous les Poëtes, & le meilleur Poëte qui fût entre tous les fous. Il étoit d'une honnête famille de Paris, & naquit dans cette ville vers l'an 1595. Il étoit frere puîné de Roland des Marêts, qui s'est acquis l'estime & l'amitié de tous les Sçavans de son tems, & oncle de Mademoiselle du Pré que Roland avoit élevée dans l'étude des Sciences & des Belles-Lettres, où elle fit de très-grands progrès.

JEAN
DES MA-
RESTS, SIEUR
DE SAINT
SORLIN.
1676.

Bayle dans son Dictionnaire critique met aussi Jean des Marêts au nombre des plus beaux esprits & des plus féconds du dix-septieme siecle. Et si nous devons nous en rapporter au témoignage de son

Rolandi Ma-
restii Epistol
l. 2. Ep. 154

JEAN
DES MA
RISTES, sieur
DE SAINT
SORLIN.
1676.

Hist. de l'A-
cadém. Fr. t.
2. P. 16. 73.

frere, qui devoit bien le connoître en effet, il avoit perfectionné par une étude assidue pendant plusieurs années les talens qu'il avoit reçus de la nature; & à la connoissance des Belles - Lettres il avoit joint celle de la Musique, de la Peinture, & de l'Architecture. Il posséda dans la suite les Charges de Contrôleur Général de l'extraordinaire des Guerres, & de Secrétaire Général de la Marine du Levant. Lorsqu'on voulut donner quelque forme aux Assemblées de l'Académie Française, dans laquelle il fut admis dès la naissance de cette Compagnie, ce fut lui qu'on choisit pour Chancelier, & on le continua dans cette Charge pendant quatre ans.

Flatté de cette préférence, & tirant peut être un peu trop de vanité de ses talens, il se crut en droit de décider avec une sorte d'empire du mérite des Auteurs, si l'on doit prendre à la lettre ce que M. de Saint Evremont lui fait dire dans la *Comédie des Académiciens* :

Act. 3. Sc. I.

C'est aujourd'hui, Messieurs, qu'on révèle à la
France

Les Mystères secrets de la vraie éloquence :

Les Muses qui du Ciel ont descendu chez nous,

Vous rendent par ma bouche un Oracle si doux :

C'est à tort, grands Auteurs, que la Grece se vante,

La Rome des Latins, n'est plus la triomphante ;
L'Italie aujourd'hui tombe dans le mépris,
Et les Muses n'ont plus de séjour qu'à Paris.

JEAN
DES MAR
RETS, sieur
DE SAINT
SORLIN.
1676.

Dans tout le reste de cet Acte, on ne le fait presque jamais parler que sur le ton haut & grondeur.

Né sans goût pour la Poësie Dramatique, il n'a travaillé en ce genre que pour faire sa cour au Cardinal de Richelieu, qui l'aimoit, & à qui il étoit redevable de sa fortune. Il y travailla même contre son inclination. Le Cardinal qui savoit sur cela son éloignement, « le pria, » dit M. Pellisson, d'inventer, du moins, Hist. de l'Acad. Franç. t. I. p. 104 & 105.
» un sujet de Comédie, qu'il vouloit
» donner, disoit-il, à quelque autre,
» pour le mettre en Vers. Des Marêts lui
» en porta quatre bien-tôt après. Celui
» d'*Aspasie*, qui en étoit un, lui plut
» infiniment ; mais après lui avoir donné
» mille louanges, il ajouta ; *Que celui-là*
» *seul qui avoit été capable de l'inventer,*
» *seroit capable de le traiter dignement,*
» & il l'obligea à l'entreprendre lui-même, quelque excuse qu'il pût alléguer.
» Ensuite ayant fait représenter solennellement cette Comédie devant le
» Duc de Parme, il pria M. des Marêts
» de lui en faire tous les ans une sembla-

JEAN
DES MA-
RESTS, sieur
DE SAINT
SORLIN.
1676.

ble. Et lorsqu'il pensoit s'en excuser sur le travail de son Poëme héroïque de Clovis, dont il avoit déjà fait deux Livres, & qui regardoit la gloire de la France, & celle du Cardinal même; le Cardinal répondoit qu'il aimoit mieux jouir des fruits de la Poësie, autant qu'il seroit possible, & que ne croyant pas vivre assez long-tems, pour voir la fin d'un si long Ouvrage, il le conjuroit de s'occuper pour l'amour de lui, à des Pieces de Théâtre, dans lesquelles il pût se délasser agréablement de la fatigue des grandes affaires.

La complaisance engagea donc des Marêts à faire ce à quoi il ne se seroit pas porté de lui-même. Après *Ajapse*, il fit les *Visionnaires*; *Roxane*; *Scipion*; *Mirame*; & *l'Europe*. Il avoit aussi fort avancé deux autres Pieces, que la mort du Cardinal lui fit abandonner; *Annibal*, Tragédie; & *le Charmeur charmé*, Comédie. Je renvoye pour la notice de ces Pieces, à l'*Histoire du Théâtre François*. Je dirai seulement que la Comédie des *Visionnaires* fut traitée alors de *Comédie inimitable*, & qu'elle eut un succès prodigieux. On y trouve des Scènes assez Comiques; & il faut avouer qu'on y remarque une versification supérieure à cet

Hist. du Théâtre Fr. t. 5
p. 180. 384.
T. 6. p. 42.
50. 59. & 266.

le de son tems. C'est aussi la premiere Comédie qui offre une critique de différens ridicules. Mais ces ridicules, pour la plupart, sortent de la nature. Il est vrai que l'Auteur ne pouvoit guere les présenter autrement : il étoit lui-même imaginaire, & les peintures devoient se sentir du dérèglement de ses idées. C'est par cette raison que Saint Evremont lui fait dire par Gomberville dans la Comédie intitulée *les Académiciens* :

JEAN
DES MARESTS, sieur
DE SAINT
SORLIN,
1676.

L'effort de votre esprit, en chose imaginaire,
Vous rendra, des Marests, un grand Visionnaire.
Le Poète, le Vaillant, le Riche, l'Amoureux,
Feront de leur Auteur un aussi grand fou qu'eux.

Chapelain en jugeoit un peu plus favorablement lorsqu'il donna son *Mémoire des gens de Lettres vivans en 1662*. « C'est, dit-il, un des esprits faciles de ce tems, & qui sans grand fond sçait une plus grande quantité de choses, & leur donne un meilleur jour. Son style de Prose est pur, mais sans élévation : en Vers, il est abaissé & élevé selon qu'il le desire ; & en l'un & l'autre genre, il est inépuisable & rapide dans l'exécution, aimant mieux y laisser des taches & des négligences que de n'avoir pas bien-tôt fait. Son imagination est

Mélang. tiré
des Lettr. de
Chapel. page
255. 256.

JEAN
DES MARÉTS, sieur
DE SAINT
SORLIN.
1676.

» trop fertile , & souvent tient la place
» de jugement. Autrefois il s'en servoit
» pour des Romans & des Comédies, non
» sans beaucoup de succès. Dans le re-
» tour de son âge , il s'est tout entier
» tourné à la dévotion , où il ne va pas
» moins vite qu'il alloit dans les Lettres
» profanes. »

Rien de mieux en 1662 , dit M. l'Ab-
bé d'Olivet , qui rapporte aussi ce texte
de Chapelain: *Mais depuis ce tems-là M.
des Marêts fit bien un autre chemin. Il
devint Prophete. C'est trop reculer la
datté de ses visions. Dès 1645 , comme
on le voit par ses Prières & Instructions
Chrétiennes , qui sont de cette année , il
s'érigeoit en réformateur & en directeur,
& trouvoit des femmes & des filles assez
sottes pour se soumettre à sa conduite,
& pour le consulter sur les affaires de
leur conscience, tout laïc qu'il étoit. Le
judicieux Historien de l'Académie ren-
voye au Dictionnaire de Bayle où l'on
trouvera , dit-il , plus d'éclaircissemens
qu'il n'en faudroit sur l'enthousiasme &
le fanatisme de des Marêts ; qu'il me
soit permis de renvoyer à une source plus
pure & à un Ouvrage plus instructif,
aux huit Lettres de M. Nicole intitulées,
les Visionnaires , & à l'excellente Préface
de ces Lettres.*

La maniere dont des Marests en usa dans l'affaire de Simon *Morin*, qui fut condamné au feu pour son fanatisme, & qu'on auroit peut-être dû se contenter de renfermer comme fou, montre assez que la prétendue dévotion du premier dont Chapelain a jugé trop favorablement, n'étoit au plus qu'une dévotion d'humeur & de tempérament, puisqu'elle manquoit de cette droiture & de cette bonne foi qui sont inséparables de la véritable. Dans les dernières années de sa vie, des Marests s'attacha à M. le Duc de Richelieu, dans la maison duquel il mourut le 28 Octobre 1676, âgé de plus de quatre-vingts ans. Il fut inhumé en l'Eglise de Saint Paul.

JEAN
DES MA-
RESTS, SEUR
DE SAINT
SORLIN.
1676a

Ses Ouvrages sont en très-grand nombre. J'ai cité ses Pièces de Théâtre. J'ai insinué qu'il avoit composé des Romans, dont l'un intitulé *Ariane*, est trop loué dans les Lettres de son frere Roland des Marests, & raillé avec fondement dans le *Parnasse réformé* de Gabriel Guérret. Je passe sous silence ses Ecrits de dévotion, sa *Réponse* si parfaitement pulvérisée par M. Nicole, à l'*Apologie des Religieuses de Port Royal*, & tous les Ecrits que l'enthousiasme & le fanatisme lui ont fait produire. Je me borne à ses Poësies

Epistolar. 2.
1. Epist. 204

JEAN
DES MA-
RESTS. SIEUR
DE SAINT
SORLIN.
1676.

diverses. J'en ai lu plusieurs qui ont été réunies dans un Recueil in-4°. qui porte la datte de 1647.

Ce Recueil commence par un *Discours de la Poësie* au Cardinal de Richelieu, qu'on lisoit déjà dans le *Sacrifice des Muses*, imprimé en 1635; & ce discours est suivi d'un Poëme d'environ deux cens Vers, qui avoit paru en 1637, intitulé, *les Amours du Compas & de la Regle, & ceux du Soleil & de l'Ombre*. Je n'y ai rien trouvé qui pût flatter un Lecteur curieux. Les Pieces qui suivent sont très-mêlées: ce sont des Sonnets & des Stances sur la prise d'Arras, sur la mort de MM. de Lamet, de Charnecé, de Rambures, à M^{me}. du Vigean, à M. de Bautru. Des Stances encore, des Sonnets, & une Elégie, dont l'objet est désigné par le titre général *Amours*, Pieces de jeunesse qu'une fade galanterie caractérise. Des Récits pour des Ballets, & autres divertissemens. Des Chançons & des Enigmes. Tout cela ressemble assez à un parterre, mais qui n'est pas toujours émaillé de fleurs agréables. Une autre partie présente, sous le titre d'*Oeuvres Chrétiennes*, que des *Paraphrases*, trop froides, trop languissantes, des *Pseaumes* 19, 20, 44, 71, 96, 143, accommodés

au regne de Louis XIII. & quelques autres Poësies morales; avec une Elégie & un Sonnet sur la dernière maladie du Cardinal de Richelieu son protecteur; le Tombeau du même, ou son Eloge funebre en Vers, une Ode sur la bataille de Rocroy, gagnée par le Duc d'Enguien, un Poëme sur la prise de Graveline, & une Plainte au Cardinal Mazarin, devant qui il fait exhaler le même encens qu'il avoit prodigué au Cardinal de Richelieu, & dont il se réserve une partie, lorsqu'il dit :

JEAN
DES MA-
RESTS, sicut
DE SAINT
SORLIN
1676.

. . . Laisse en ton palais entrer pour un moment
Une Muse, autrefois les délices d'Armand,
Autrefois éclatante, heureuse, caressée,
Des louanges d'Armand cent fois récompensée,
Et que tu vis cent fois venir à son secours,
Pour l'alléger du poids de tes sages discours.

Et plus bas, parlant encore des faveurs
dont le combloit Richelieu, il ajoute :

Jules, des grands Romains le véritable sang,
Je dirai sans orgueil que j'eus place en ce rang;
Car tu sçais qu'il m'aimoit, que cet esprit sublime
Eut pour moi des momens de tendresse & d'estime,
Et que tu fus témoin dans ces tems glorieux,
Que cent fois cet honneur me fit des envieux.
Toutefois ne crains pas une audace importune.
Je ne demande point des fruits de ta fortune.

JEAN
DES MA-
RESTS, sieur
DE SAINT
SORLIN.
1676.

Ni de ton grand pouvoir les plus rares effets,
Mais de pouvoir sous toi jouir de tes bienfaits :
Que ta puissante main m'appuye & me maintienne,
Au degré de fortune où me plaça ta sienne.

De cette fanfaronade, il passe à une autre, vantant ainsi ses propres Ouvrages, & les services qu'il prétendoit avoir rendus à l'Etat par ses Romans & ses Pièces de Théâtre :

J'ai soutenu sa cause, & sans peur des dangers,
J'ai combattu l'orgueil des Princes étrangers ;
J'ai découvert le fil des trames tyranniques :
J'ai défilé les yeux des Peuples Germaniques.
J'ai fait parler l'Europe, & fait ses protecteurs
Tout autant que j'aurai d'équitables Lecteurs ;
Et les siècles futurs aimant ses belles armes,
Aimeront dans mes Vers l'équité de nos armées.
J'ai de cent vérités nos voisins ébahis :
Jules, n'est-ce pas là secourir mon pays ?
Et si l'on me permet un repos honorable,
Je rendrai des vieux Francs la mémoire adorable.
Je tire de l'oubli les faits ensevelis
Du premier Conquérant de l'Empire des Lys.
Je chante son baptême & la divine marque
De la faveur du Ciel qui sacra ce Monarque ;
Et je crois que mon siècle, & les tems à venir
S'étonneront du vol que je puis soutenir, &c.

Il finit cette *Plainte* déjà trop présomptueuse, par ces Vers pleins d'une ridicu-

de vanité :

La vie est peu de chose à qui dompte la mort ;
 La mienne aussi m'est peu ; mais songe à sa défense ,
 Et pour ton honneur propre , & celui de la France :
 Car la postérité sçaura ce que tu fus ,
 Et si je méritois ou faveur ou refus.

JEAN
 DES MA-
 RESTS, sieur
 DE SAINT-
 SORLIN.
 1676a

Je sçais que ceux qui cultivent les Lettres font honneur à leur Patrie , & que ceux qui instruisent leurs concitoyens méritent beaucoup d'égards ; mais ils doivent les attendre modestement , sans les exiger avec hauteur ; & on ne mérite que le mépris , quand on prétend se faire valoir plus qu'on ne vaut en effet. Les Romans & les Pièces dramatiques de des Marests pouvoient-ils d'ailleurs être mis au nombre des services rendus à la Patrie ? J'en laisse le jugement à ceux que les mêmes préventions qui l'ont séduit n'aveuglent point.

Ce qu'il a fait de plus comme Poëte est aussi oublié que ce que je viens de détailler. Lui seul étoit enthousiasmé de son Poëme en six Chants , intitulé , *Les Amours de Protée & de Physis* , ou *l'Alliance de l'art & de la nature*. Il ne doutoit point qu'après l'avoir lû & relû on n'y revienne encore. Je n'entreprendrai point de juger de la disposition où ont

JEAN
DES MA-
RESTS, sieur
DE SAINT
SORLIN.
1676.

pû être ses Lecteurs. Quant à moi, je ne craindrai pas de dire, que content d'avoir lû ce Poëme une fois, je me garderai bien de le relire une seconde : il ne m'a plû ni par les choses, ni par le style.

Les Censeurs nommés pour approuver son *Office de la Vierge Marie, mis en Vers, avec plusieurs autres Pieces*, louent beaucoup cet Ouvrage ; à la bonne heure : tout y est pieux, n'y étant question que de la Traduction d'un Office reçu dans l'Eglise, & de celle des Vêpres du Dimanche, des sept Pseaumes de la Pénitence, & des Hymnes de l'année. Mais la Poësie pouvoit en être plus noble, moins lâche, moins rampante. Cet Ouvrage dédié à la Reine Régente, imprimé 1645 parut de nouveau en 1649 ; & encore en 1669, sous le titre de *Prieres & Oeuvres Chrétiennes*, avec des augmentations, principalement de la Traduction de nouveaux Pseaumes, de quelques autres Hymnes, des *sept Vertus Chrétiennes*, Poëme divisé en sept journées, contenant l'éloge, & très-superficiellement, les caractères de la Foi, de l'Espérance, de la Charité, de l'Humilité, de l'Obéissance, de la Patience, & de la *Mansuetude* : de deux cens soixante & dix-huit Quatrains, tirés des quatre

Livres de l'Imitation de Jesus-Christ;
& des Préceptes du Mariage pour une
Dame Chrétienne, tirés de S. Grégoire de
Nazianze, en quarante-un Quatrains.
Ces préceptes avoient déjà paru dans le
Recueil in-4°. de 1647.

JEAN
DES MA-
RESTS, SEUR
DE SAINT
SORLIN.
1676.

Les Quatrains tirés du Livre de l'Imi-
tation n'étoient gueres qu'un essai d'une
Traduction entiere ou Paraphrase du mê-
me Ouvrage à laquelle des Marests tra-
vailloit. M. de la Monnoye dans ses no-
tes sur les Jugemens des Sçavans de M. T. 5. p. 2572
Baillet, dit que cette Paraphrase n'a ja-
mais été imprimée. Il s'est trompé. Elle l'a
été en 1654 in-12. chez Pierre le Petit
& Henri le Gras; & Colletet en parle
dans son Discours de la Poësie Morale
page 198. L'année précédente 1653
des Marests s'étoit répété lui-même en
partie dans un Poëme en huit Chants
où il traite des Vertus Chrétiennes, & à
qui il a donné le titre singulier de *Pro-
menades de Richelieu*, supposant d'un côté
que ce Cardinal étoit toujours accom-
pagné de toutes ces Vertus, & d'un au-
tre, que c'étoit le fruit de ses propres mé-
ditations lorsqu'il étoit obligé de suivre
ce Ministre.

Je ne fixerai point le lieu où il compo-
sa deux autres Poëmes, celui de *Mariage*

JEAN
DES MARESTS, sieur
DE SAINT
SORLIN.
1676

Magdelaine, ou le Triomphe de la Grace,
& celui d'*Esther*; mais je puis assurer que
l'Auteur ne se montre Poëte ni dans l'un
ni dans l'autre. Le premier est en dix
Chants, dont chacun n'a que le mérite
d'être fort court. Des Marests y suppose
que la Magdelaine est la pécheresse de
l'Evangile; c'est de-là qu'il part pour
étaler ses charmes séduisans & l'abus
qu'elle en faisoit, & ce que la Grace fit
pour changer son cœur. Je pourrois faire
observer que tout ce qu'il dit des opéra-
tions de la Grace manque de l'exactitude
Théologique; mais ces observations se-
roient d'autant plus inutiles, que l'oubli
où est tombé ce Poëme, plein d'ailleurs
d'épisodes qui lui sont étrangers, & que
l'Ecrivain justifie mal dans sa Préface,
m'est un sur garant que sa lecture ne sé-
duira personne. Ce Poëme, qui est en
Vers de différentes mesures, est de l'an
1669.

Celui d'*Esther* est en grands Vers, &
de l'année suivante 1670. Des Marests
n'en publia d'abord que quatre Chants.
C'est tout ce que contient cette édition
de 1670. Il les donna sous le nom de
Boisval, comme s'il eût appréhendé que
son nom décrié ne fît tort à ce Poëme.
Mais devenu plus hardi, ou plus témé-
raire

faire en 1673, il le fit réimprimer sous son nom, & augmenté de trois autres Chants. M. Racine dans sa Préface sur Esther, dit que l'histoire de cette Reine est pleine de leçons d'amour de Dieu, & de détachement du monde au milieu du monde même; & ce grand Poète a fait lui-même de ce sujet une Tragédie qu'on admirera toujours, au lieu que le Poème de des Marests n'est point lu, & est à peine connu. C'est que le Poète tragique étoit en effet un grand Poète, & que le prétendu Poète épique ne se montre presque qu'un assez froid versificateur. Trop paraphraste d'ailleurs, sa narration est diffuse & languissante: & ce qui est encore moins supportable, c'est que dans un sujet tiré de l'Ecriture-Sainte, il fait entrer vingt Episodes où il n'est question que d'objets tout profanes, d'évocations, de consultations d'oracles, de fictions qui n'ont pas même de vraisemblance. Des Marests dédia ce Poème à Louis XIV par une Epître en Vers qui contient l'Eloge de la Poésie, & un peu celui du Roi, qu'il dédommagea amplement en 1674 de la sécheresse de ce panégyrique, par son Poème Lyrique en six Chants, qu'il lui plut d'intituler le *Triomphe de Louis XIV. & de son siècle.*

Tome XVII.

T

JEAN
DES MA-
RETS, sieur
DE SAINT
SORLIN,
1676.

JEAN
DES MA-
RETS, sieur
DE SAINT
SORLIN.
1676.

Rol. Ma-
ref. Epistol.
L. 2. Epist. 56.

& où je ne vois gueres triompher que la prévention, le ridicule, & la bizarrerie.

Le plus considérable de ses Poèmes est celui de *Clovis, ou la France Chrétienne*. Roland des Marets nous apprend que son frere le commença à Paris durant le siège de cette ville, qu'il le continua en Saintonge, & qu'il en composa quatre livres en deux mois; & loin d'applaudir à cette facilité, il lui conseille de revoir à loisir ce qu'il avoit fait avec trop de précipitation. Ce conseil étoit sage; des Marets ne le suivit point. Son Poème parut dès 1654, & fut traité avec raison par M. Despreaux & ceux qui jugeoient aussi sainement que lui, de *Poème ennuyeux à la mort*. Il eut cependant ses partisans. Quel est l'Ouvrage qui n'en a point! Chapelain eut la complaisance d'en relever la *diversité & les agrémens*; le Pere Mamburn, Jésuite, l'invention & l'industrie; d'autres en louerent les descriptions. Mais les censeurs furent en plus grand nombre que les approbateurs. L'ordonnance de ce Poème a déplu à beaucoup de connoisseurs qui aiment la régularité; d'autres ont trouvé à redire au style; Furetiere le traitoit de Poème fait à la hâte; & cette critique est bien modérée. L'Ab.

bé de Marolles fit aussi sur cet ouvrage des *Observations* où il le louoit beaucoup plus qu'il ne le censuroit ; & cependant ces observations mirent le Poëte en fureur ; il répondit avec hauteur , ferna sa réponse d'injures & de termes méprisans ; & força l'Abbé de Marolles , tout modéré qu'il étoit , à justifier ce qu'il avoit avancé , & à montrer de nouveaux défauts , & de très-sensibles , dans le Poëme de Clovis.

JEAN
DES MARETS, sieur
DE SAINT
SORLIN:
1676.

Observat.
sur le Poëme
de Clovis par
Marolles.

Des Marets profita cependant des critiques , & se reforma. L'Edition même de 1673 est si différente des précédentes , que ce Poëme y est à peine reconnoissable dans la plus grande partie. La premiere & la seconde Edition étoient en vingt-six livres. Il n'y en eut plus que vingt-quatre dans celle de 1661 , & ce nombre fut encore diminué jusqu'à vingt dans celle de 1673 , quoiqu'augmentée en plusieurs endroits. Mais ce Poëme n'en devint pas meilleur pour cela , & toutes les peines que l'Auteur s'est données ne l'ont pas empêché de tomber dans le mépris. « Je n'y vois , » dit Madame Dacier , dans la *Préface de sa traduction de l'Odyssée* , je n'y vois » que des extravagances , des enchantemens puériles entassés les uns sur

Observat.
du même sur
la Lettre de
M. des Marets
à M. l'Abbé de la
Chambre, &c.
1673. in-4.

pag. 494

436 BIBLIOTHEQUE

JEAN
DES MARETS, frere
DE SAINT
SORLIN.
1676.

» les autres sans raison, & plus dignes de
» Contes de Fées que du Poëme épique;
» des fadeurs insupportables, des fautes
» grossieres contre le bon sens, des vers
» plus durs encore que ceux de la Pu-
» celle : point de fable, point de mœurs,
» nuls caracteres, nuls sentimens raison-
» nables, nulle Poësie, & qu'une dic-
» tion ridiculement enflée ou platte. Il
» n'y a personne, ajoute cette Dame,
» qui ne fût honteux de parler un lan-
» gage si bizarre & si inoui. Et pour ce
» qui est de l'intervention de la Divinité,
» si nécessaire au Poëme épique, elle y
» est très-malheureusement dispensée.
» Peut-on, continue-t-elle, souffrir un
» Poëte, qui pour arracher Clotilde aux
» charmes d'un enchanteur, fait que la
» Sainte Vierge, après en avoir obtenu
» la permission de son fils, descend du
» ciel accompagnée de chœurs d'AnGES
» qui portent les pans de sa robe,

L'enleve à l'art magique, & quittant les déserts
Dans un nuage blanc l'emporte sur les airs.

Ces critiques n'empêchoient pas des
Marets d'être très-satisfait de son Poë-
me. Il l'étoit même à tel point, qu'il re-
renvoie la gloire à Dieu, & assure dans
ses *Délices de l'esprit*, qu'il l'a sensible

ment assisté pour finir ce grand ouvrage ; imagination folle que M. Nieole a eu raison de relever , comme elle le méritoit, dans la premiere lettre des *Visionnaires*. J'oubliois de dire que l'Edition de 1673 est augmentée d'un *Discours pour prouver que les sujets Chrétiens sont les seuls propres à la Poësie héroïque , & d'un Traité des Poëtes Grecs , Latins & François*, de la plûpart desquels l'Auteur juge fort mal.

JAAN
DES MA-
RETS, sieur
DE SAINT
SORLIN.
1676.

Et que pouvoit-on attendre d'un homme qui méprisoit Homere & Virgile, & qui prétendoit qu'ils ne valoient pas nos Modernes. Mais cette rare découverte , dit M. l'Abbé d'Olivet, il la fit dans ce même tems où sa tête enfantoit bien d'autres idées aussi nouvelles & plus étonnantes. Il se trouvoit alors dans un âge trop avancé , pour qu'il pût espérer de voir la conversion du monde entier sur ce point. Il transmit sa doctrine & son zèle à M. Perrault, en lui adressant sur ce sujet une Epître , qui est l'ouvrage par où il a fini , & qui contient , pour ainsi dire , ses dernieres volontés.

Histoi. de
l'Acad. Fr.
t. 1. p. 335.

Cette Epître est en effet de 1675. Elle commence sur ce ton d'enthousiasme :

Vien défendre, Perrault, la France qui t'appelle.

JEAN
DES MA-
RETS, sieur
DE SAINT
SORLIN.
1676.

Vien combattre avec moi cette troupe rebelle,
Ce ramas d'ennemis, qui foibles & mutins
Préferent à nos chants les Ouvrages Latins.
Ne souffrons point l'excès de leur audace injuste,
Qui sur le grand Louis veut élever Auguste, &c.

• Dès 1670 il avoit montré sur ce point son fanatisme littéraire dans sa *Comparaison de la Langue & de la Poësie Françoisse avec la Grecque & la Latine*, &c. Ouvrage dont j'ai suffisamment parlé ailleurs, & dont la seconde Partie est toute remplie de morceaux de Poësie de sa composition, qu'il donne pour pieces de comparaison, & à qui il accorde toujours la préférence. Tel est, par exemple, son Poëme en cinq Chants, intitulé, *les Beautés & les Douceurs de la Campagne ; ou la Journée du Solitaire ;* où il s'imaginoit avoir traité, au moins avec le même agrément que Virgile dans ses Georgiques, de la culture des champs, des fleurs, des fruits, des prés, des vallons, des bois, &c. Mais je ne me suis point engagé à détailler toutes les Pieces de Des Marets. Voyez le Catalogue à la fin de ce Volume.

Je dirai seulement ici en finissant, qu'il a eu part à la *Guirlande de Julie*, & qu'il est l'Auteur de ce Sonnet, qui

sert d'inscription à la Statue Equestre de Louis XIII, élevée à Paris dans la Place Royale ; & que M. Piganiol de la Force a fait réimprimer dans sa *Description de Paris*, Tome IV, pag. 316. Je reviendrai encore à lui lorsque je parlerai de M. Despreaux avec lequel il s'avisa de se mesurer en 1674, en donnant sa défense du Poëme héroïque, Dialogue, en Prose & en Vers, contre ce célèbre Critique.

JEAN
DES MARETS, SEUR
DE SAINT
SORLIN.
1676a

JACQUES DE CORAS.

Des Marets ne se fit pas plus d'honneur par cet Ecrit que Jacques de Coras par sa Lettre contre le même M. Despreaux, que M. l'Abbé Joly a fait réimprimer dans ses *Remarques sur le Dictionnaire critique de Bayle*. Ce Jacques de Coras étoit originaire de Toulouse, & descendoit en droite ligne de Jean de Coras, célèbre Jurisconsulte, qui étant Conseiller au Parlement de Toulouse, & ayant été Intendant de la Justice & des Finances dans le haut Languedoc & dans la Haute Guyenne, fut fait Chancelier de Navarre par la Reine Jeanne d'Albret, mere de Henri le Grand.

JACQUES
DE CORAS.
1677.

Joly, Rem.
sur Bayle art.
Jonas.

Convers. de
Jacq. de Co-
ras ch. 8.

JACQUES
DE CORAS.
1677.

Il naquit & fut élevé dans l'hérésie de Calvin, à laquelle il demeura longtems attaché. Son premier métier fut celui des armes, il servit en qualité de Cadet aux Gardes, & si on l'en croit, il ne manquoit point de bravoure; mais son pere qui craignoit qu'il ne fût la victime de quelque duel, l'ayant rappelé auprès de lui, le détermina à étudier la Théologie. Ce changement d'état en produisit un dans sa conduite. Assez indifférent auparavant pour le Calvinisme comme pour tout autre parti, il devint si zélé pour l'hérésie dans laquelle il étoit né, qu'on le jugea digne d'exercer le Ministère en plusieurs endroits, & en particulier auprès de M. de Turenne, avec qui il demeura pendant trois ans. Il avoue dans l'histoire de sa conversion, qu'il s'acquitta de cet emploi selon l'intention de ceux qui le lui avoient donné.

Ibid. pag. 6. « Je plaidai, dit-il, dans mes Sermons & dans mes Ecrits, la cause de Genève contre Rome; & comme on me flattoit de n'être pas un des plus mauvais Avocats de cette cause, je devins aussi un de ses partisans le plus passionnés. Je mis donc en usage toutes les figures de ma Rhétorique pour farder le mensonge, & pour lui

» donner la couleur & l'apparence de
 » la vérité. Je tâchai de faire passer
 » l'Eglise de Calvin pour la chaste
 » Epouse de J. C. & je traitai en même
 » tems l'Eglise Romaine d'usurpatrice
 » & d'adultere. J'aiguifai les traits de
 » ma Satyre pour déchirer son hon-
 » neur..... J'empruntai l'Italien du
 » *Divorce Céleste* (de *Ferrante Palla-*
 » *vicini*) pour lui dire des injures, &c.

JACQUES
 DE CORAS,
 1677.

Après avoir publié un écrit où il
 prétendoit prouver l'impossibilité de l'u-
 nion entre les deux Eglises, la Réfor-
 mée & la Romaine, il entreprit de ré-
 pondre aux Controverses du Cardinal
 de Richelieu, qu'il lut à cette intention.
 C'étoit-là où Dieu l'attendoit, si l'on
 peut parler ainsi. Plus il lisoit l'ouvrage
 du Cardinal, plus ses nuages se diffi-
 poient, & moins il trouvoit que l'Eglise
 Catholique ressembloit aux portraits
 sous lesquels il avoit tant de fois tenté
 lui-même de la représenter. En vain
 s'efforçoit-il de fermer les yeux à la
 lumière, celle-ci perça enfin les téné-
 bres dans lesquelles il vouloit demeurer.
 Quelques conversations qu'il eut avec
 des Catholiques, acheverent de rompre
 ses liens. Il étoit alors Ministre à Ton-
 neins; il sortit de ce lieu, résolu d'ab-

Ibid. page
 5. & suiv. &
 chap. 3. &
 suiv.

Ibid. chap.
 3. & suiv.

JACQUES
DE CORAS.

1677.

jurer ses erreurs ; alla à Agen où il découvrit son dessein à M. Pellot Intendant en Guienne , & ensuite à Montauban où il fit abjuration entre les mains de l'Evêque , malgré , dit-il , les larmes de ma famille , & la perte assurée de mon emploi qui la faisoit subsister. Peu de tems après , en 1665 , il donna au public les motifs & l'histoire de sa conversion , avec une réfutation de l'écrit dont je viens de donner le titre , & dédia le tout à MM. les Archevêques , Evêques & autres Prélats de l'Assemblée du Clergé de France.

Comme il avoit toujours joint l'étude des Belles-Lettres à celle de la Théologie , & qu'il aimoit en particulier la Poésie Française , dès 1663 il avoit donné *Jonas , ou Ninive pénitente , Poème sacré , Théologique & Moral* , en dix livres ou chants , qu'il dédia à Henri de la Tour d'Auvergne Vicomte de Turenne. Je ne sçai pas combien de tems il employa à la composition de ce poème , ce que je sçai c'est qu'on ne peut le lire sans beaucoup d'ennui. En vain le sieur d'Emery , Médecin du Roi , voulut-il faire parler les Muses Latines en sa faveur , envain l'Auteur lui-même se persuada-t-il qu'on ne sen-

Ode Lat.
à la fin du
Jonas.

Voit pas moins dans son Poëme le stile des Prophètes de la Judée, que le langage des Poëtes de la Cour; les Lecteurs moins prévenus & plus judicieux, se contenterent de donner quelques éloges au projet de Coras & en condamnerent absolument l'exécution. On a blâmé sur-tout ces fréquens Episodes, dont plusieurs n'ont qu'un fondement bien éloigné dans l'Ecriture, dont quelques-uns même n'ont aucune vraisemblance. Coras chercha inutilement à prévenir ses Lecteurs dans la longue préface qu'il mit au-devant de ce Poëme, on a lu son apologie sans en être frappé, & l'on a censuré la témérité avec laquelle il se loue lui-même & exalte son ouvrage.

Un accueil si peu favorable n'empêcha pas Coras de donner trois autres Poëmes, auxquels il avoit travaillé dans le tems où il délibéroit encore sur son changement de Religion. Ces trois Poëmes, qui parurent en 1665, sont, *Josué ou la Conquête de Canaan; Samson; & David, ou la Vertu couronnée.* Le premier est en six livres, & dédié au Roi; le second n'a que cinq livres, & est dédié à la Reine; le troisieme est en sept livres. Coras remercie celui

JACQUES
DE CORAS
1677.

Convers. de
Coras, p. 35.
36.

JACQUES
DE CORAS.
1677.

à qui il le dédie d'avoir parlé de lui
avantageusement au Roi, & d'en avoir
obtenu pour lui quelques bienfaits qui
lui étoient nécessaires; & lui demande
une nouvelle grace, c'est de présenter
ce Poème à Sa Majesté, afin qu'elle ait
un témoignage de sa reconnaissance &
de l'emploi qu'il faisoit de son tems.
D'ailleurs, ajoute-t-il, « j'ai eu assez bon-
» ne opinion de ce Poème, pour le pro-
» mettre au Public, sinon comme un chef
» d'œuvre de l'art (il avoit bien raison)
» du moins comme le chef-d'œuvre
» des merveilles; & j'ai regardé le Héros
» qui en est le sujet comme un homme
» extraordinaire dont mes Muses ne
» pourroient couronner les vertus, sans
» que ses vertus couronnassent mes Mu-
» ses. » En cela il s'est trompé; on
n'oubliera jamais David, & le Poème
n'est depuis longtems ni, lu ni presque
connu. Coras qui en avoit bien d'au-
tres idées, parle ainsi dans une dédicace
générale en Vers qu'il présenta au Char-
celier Seguier :

Souffre qu'un Ecrivain qui d'une sainte audace
A porté sur Sion les trésors du Parnasse,
Cherche à te divertir d'un soin doux & pieux;
En t'offrant ce qu'il fit pour la gloire des cieux,
Et puisse t'expliquer d'un fidelle langage

Le

Les justes sentimens où ta vertu l'engage.
 Avant que ta faveur eût promis à mes vers
La gloire & le plaisir de charmer l'univers,
 Ces timides enfans de mes fécondes veilles
 Craignoient des esprits fins les yeux & les oreil-
 les, &c.

JACQUES
 DE CORAS,
 1677.

Ils ne les craignoient donc plus depuis
 que M. Séguier avoit bien voulu ac-
 corder quelque part de sa protection
 à l'Auteur. Mais ces quatre Poèmes
 en étoient-ils moins froids, languissans,
 sans nerfs, moins remplis d'idées bisar-
 res, de fables même ridicules? Enfin
 en ont-ils moins mérité tout ce que M.
 Despreaux s'est contenté de dire seule-
 ment de deux ;

Le Jonas inconnu sèche dans la poussière,
 Le David imprimé n'a point vû la lumière.

Despreaux
 Sat. 9.

Aussi cet Arrêt du souverain Critique
 du Parnasse François fut-il un coup de
 foudre pour Coras ; il en fut accablé ;
 ses ennemis le sçurent, & acheverent
 de l'irriter en lui faisant tenir une Let-
 tre datée de Paris le 25 Août 1668,
 dans laquelle empruntant le nom & le
 langage de son Libraire, le sieur An-
 got, on l'animoit à venger l'insulte par
 laquelle M. Despreaux venoit de l'ou-
 trager, & qui retomboit si pleinement.

JACQUES DE CORAS. sur ses Poëmes, que depuis ce tems-là

ils ne trouvoient plus d'acheteurs. Coras, aigri en effet par la Satyre &

1677.

par cette Lettre, qu'il crut ou qu'il feignit de croire être encore l'ouvrage de M. Despreaux, répondit avec tout l'emportement d'un homme en colere. Peu content de parler pour lui-même, & de tenter à se relever seul de sa chute, il prend en main la défense de quelques autres Ecrivains, aussi oubliés que lui, ou qui ne sont gueres connus que par les Satyres de M. Despreaux. Il affecte en vain de mépriser les traits de celui-ci, on sent qu'ils l'avoient percé jusqu'au vif. Il chercha à jeter du ridicule sur les Poësies de son adversaire, & il ne leur donne que de l'éclat par la manière dont il s'y prend pour les attaquer. Il se glorifie d'avoir été favorisé des graces du Roi, des bienfaits de l'Assemblée du Clergé, de ceux de M. le Chancelier Seguier, & de MM. de la Vrilliere, Colbert, & Pellot. M. Despreaux ne lui avoit pas contesté cette gloire; il n'avoit pas cherché à la lui enlever. Il n'avoit parlé de lui que comme Poëte, & quand il auroit eu encore plus de protecteurs; quand il seroit vrai, comme il l'ajoute, qu'il

avoit lieu de se flatter de l'approbation de la Cour & de l'Académie, il ne s'ensuivoit nullement que ses Poèmes fussent bons, & que M. Conrart qui avoit loué son Traité de Controverse, qui lui étoit dédié, l'eut applaudi comme un enfant d'Apollon. Les Epigrammes satyriques dont cette réponse est entremêlée, n'étoient pas propres non plus à relever son mérite poétique. Ces deux Pièces, la Lettre prétendue du Libraire Angot, & la Réponse de Coras, furent imprimées en 1668. in-4°. Comme elles étoient devenues très-rares on doit savoir gré à M. l'Abbé Joly, sçavant Dijonnois, de les avoir fait reparoître dans ses Remarques sur le Dictionnaire de Bayle. Coras semble dire dans la Préface de son Josué, qu'il avoit fait d'autres Poësies que celles dont je viens de parler. Je ne les connois pas ; si ce n'est un Sonnet qu'il envoya après son abjuration à Alexandre Morus, qui lui répondit par un autre Sonnet sur les mêmes rimes. Le dernier Ouvrage de Coras est la vie du Jurisconsulte Jean Coras, qu'il composa en Latin, & qu'il publia en 1673, in-4°. Il mourut en 1677. M. Guéret, dans son Dialogue sur les Auteurs,

JACQUES
DE CORAS.
1677.